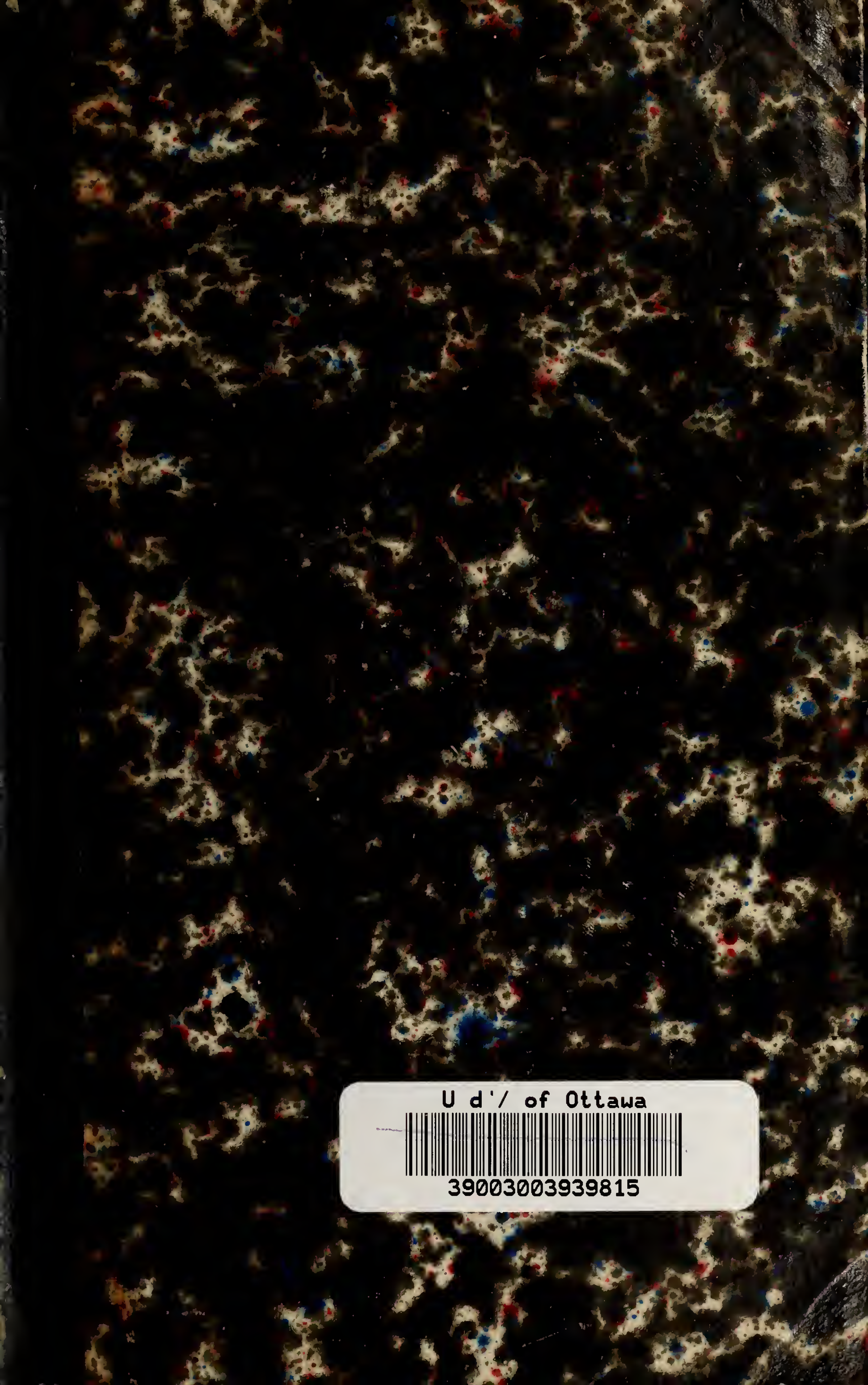


U d'/ of Ottawa
39003003939815

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/histoiredelamriq02robe

HISTOIRE

DE

L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

HISTOIRE
DE
L'AMÉRIQUE

PAR W. ROBERTSON;

TRADUITE DE L'ANGLAIS PAR MM. SUARD ET MORELLET,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

QUATRIÈME ÉDITION,

CONTENANT LES NEUVIÈME ET DIXIÈME LIVRES;
REVUE ET CORRIGÉE SUR LA DERNIÈRE ÉDITION ANGLAISE
ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES PUISÉES DANS LES OUVRAGES
DE MM. DE HUMBOLDT, BULLOCH, WARDEN,
CLAVIGERO, JEFFERSON, etc., etc.

PAR M. DE LA ROQUÈTTE
DE L'ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE DE MADRID, etc.

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,
CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N° 55.

1828.

E
263
.N74

HISTOIRE

DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE QUATRIÈME.

Quelles étaient les parties de l'Amérique déjà connues.

Vingt-six ans s'étaient écoulés depuis que Colomb avait conduit les Européens dans le Nouveau-Monde, et pendant cet intervalle les Espagnols avaient fait de grands progrès dans l'exploration de ses différentes parties. Ils avaient visité toutes les îles dispersées en groupes sur cette partie de l'Océan qui s'étend entre l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud. Ils avaient navigué le long de la côte orientale du continent depuis la rivière de la Plata jusqu'au fond du golfe du Mexique, et avaient reconnu qu'elle s'étendait sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avaient découvert la grande mer du Sud qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avaient reconnu en partie les côtes de la Floride, ce qui les conduisit à observer et à suivre le continent dans une direction opposée; et, quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus

loin vers le nord, d'autres nations avaient visité les parties que les Espagnols avaient négligées. Les Anglais, dans un voyage dont on rapportera ailleurs les motifs et le succès, avaient navigué le long de la côte d'Amérique depuis la terre de Labrador jusqu'aux confins de la Floride; et les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étaient aventurés dans les mers du Nord et avaient reconnu les mêmes régions[1]. Ainsi à cette époque où je me suis proposé d'examiner l'état du Nouveau-Monde, on en connaissait presque entièrement l'étendue, depuis son extrémité septentrionale jusqu'au trente-cinquième degré au sud de l'équateur; mais les pays qui s'étendent de là jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou et les parties intérieures des vastes domaines soumis au souverain du Mexique, n'étaient pas encore découverts.

Vaste étendue du Nouveau-Monde.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la première circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connaître une portion de terre qui, par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avait pu échapper aux recherches des siècles précédents. On lui doit la connaissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie ou l'Afrique, les trois divisions connues de l'ancien conti-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. VI, cap.* 16.

nent, et dont l'étendue est presque égale au tiers du globe habitable[1].

L'Amérique est remarquable non-seulement par sa grandeur, mais encore par sa position. Elle se prolonge depuis le cercle polaire du nord jusqu'à une latitude très haute vers le sud, plus de quinze cents milles au-delà de l'extrémité la plus avancée de l'ancien continent vers le pôle antarctique. Une contrée d'une telle étendue comprend tous les climats propres à devenir l'habitation de l'homme et à fournir les différentes productions particulières aux régions tempérées ainsi qu'aux régions brûlantes du globe.

Après l'étendue du Nouveau-Monde, rien n'est plus fait pour frapper les regards d'un observateur que la grandeur des objets qu'il présente à la vue. Les ouvrages de la nature paraissent y porter l'empreinte d'une main plus hardie; elle semble avoir distingué les traits de ce pays par une magnificence particulière. Les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe[2] : la plaine même de Quito, qui peut être regardée comme la base des Andes, est plus élevée au-dessus du niveau de la mer que le sommet des Pyrénées. Cette chaîne étonnante des Andes, non moins remarquable par son étendue que par son

(1) Voyez la note 1.

(2) Voyez la note 2.

élévation, s'élève en différents endroits de plus d'un tiers de leur hauteur au-dessus du Pic de Ténériffe, la plus haute montagne de l'ancien hémisphère [1]. C'est des Andes qu'on peut dire à la lettre qu'elles cachent leur tête dans les nues : on entend souvent les tempêtes éclater et le tonnerre rouler au-dessous de leurs sommets, qui, tout exposés qu'ils sont aux rayons du soleil dans le centre de la zone torride, sont couverts de neiges éternelles [2].

Rivières.

De ces hautes montagnes on voit descendre des rivières d'une largeur proportionnée et auxquelles les rivières de l'ancien continent ne peuvent être comparées, ni pour la longueur de leur cours, ni pour la masse énorme d'eau qu'elles roulent vers l'Océan. Les fleuves du Maragnon, de l'Orénoque et de la Plata dans l'Amérique méridionale; ceux du Mississipi et de Saint-Laurent dans l'Amérique septentrionale, coulent dans des lits si spacieux, que, même long-temps avant d'éprouver l'influence de la marée, ils ressemblent plus à des bras de mer qu'à des rivières d'eau douce [3].

Lacs.

Les lacs du Nouveau-Monde ne sont pas moins remarquables par leur grandeur que les montagnes et les rivières : il n'y a rien dans les autres parties du globe qui ressemble à cette chaîne prodigieuse de

(1) Voyez la note 3.
(2) Voyez la note 4.
(3) Voyez la note 5.

lacs de l'Amérique septentrionale. On pourrait les appeler proprement des mers méditerranées d'eau douce : ceux même qui ne sont que de la seconde et de la troisième classe pour la grandeur ont encore plus de circonférence que le plus grand lac de l'ancien continent[1].

Forme de l'Amérique favorable au commerce.

La forme du Nouveau-Monde est extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent comme l'Afrique est composé d'une masse solide et vaste, qui n'est point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, et n'a qu'un petit nombre de grandes rivières placées très loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamnée par la nature à n'être jamais civilisée et à rester privée de toute communication active avec le reste des hommes[2]. Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'Océan, telles que la Méditerranée et la mer Baltique, ou lorsque, comme l'Asie, ses côtes sont coupées par des baies profondes pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer Noire et les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam et de Leotang[3]; lorsque les mers environnantes sont remplies d'îles grandes et

(1) La mer Caspienne exceptée. (D. L. R.)

(2) Comme nous connaissons très peu l'intérieur de l'Afrique, les assertions de Robertson sont au moins hasardées. (D. L. R.)

(3) C'est Leaotong qu'il aurait fallu mettre. (D. L. R.)

fertiles, et que le continent même est arrosé par un grand nombre de rivières navigables, on peut dire que de telles régions possèdent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitants dans la civilisation et dans le commerce. A tous ces égards, l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, qui s'étend entre la partie méridionale et la partie septentrionale de l'Amérique, peut être regardé comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée. Les îles qui y sont répandues ne sont inférieures en nombre, en grandeur et en fertilité qu'à celles de l'Archipel indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère américain, la baie de Chesapeak présente un canal spacieux qui conduit le navigateur fort avant dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues; et si jamais les progrès de la culture et de la population parviennent à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux communications de commerce dans cette partie du globe que la mer Baltique l'est en Europe. L'autre grande portion du Nouveau-Monde est environnée de tous côtés par la mer, à l'exception d'un isthme étroit qui sépare la mer Atlantique de la mer Pa-

cifique; et quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes ni par des bras de mer, les parties intérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivières, qui reçoivent un si grand nombre de courants auxiliaires et coulent dans des directions si variées que, sans aucun secours de l'art ni de l'industrie, il est aisé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la rivière de la Plata jusqu'au golfe de Paria. Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivières qui sont navigables presque jusqu'à leur source; et l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus étendu et plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe. Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien d'un côté, jusqu'à celui de la Californie de l'autre, et dont se forme la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre par la mer Pacifique: les rivières qui y coulent, se jetant les unes vers la première de ces mers et les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités de commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

Température du climat.

Mais ce qui distingue surtout l'Amérique des autres parties de la terre, c'est la température particulière du climat et les différentes lois qui y règlent la distribution de la chaleur et du froid. Ce n'est pas simplement en mesurant la distance d'une partie du globe à l'équateur qu'il est possible de déterminer avec précision le degré de chaleur qu'on y éprouve. Le climat d'un pays est affecté tout à la fois par l'élévation de la terre au-dessus du niveau de la mer, par l'étendue du continent, par la nature du sol, par la hauteur des montagnes voisines et par d'autres circonstances. Cependant l'influence de ces causes respectives est par différentes raisons moins sensible dans la plus grande partie de l'ancien continent, où la situation d'un pays étant déterminée, on peut établir avec plus de certitude quelles doivent être la chaleur de son climat et la nature de ses productions.

Prédominance du froid.

Les observations fondées sur la connaissance de notre hémisphère ne peuvent pas s'appliquer à l'autre. Dans celui-ci le froid prédomine et la rigueur de la zone glacée s'étend sur la moitié de celle qui, par sa position, devait être tempérée. Des pays où la figue et le raisin devraient mûrir sont ensevelis sous la neige pendant une moitié de l'année, et des terres situées dans le même parallèle que les provinces les plus fertiles et les mieux cultivées de l'Europe sont desséchées par des gelées perpé-

tuelles, qui y détruisent presque entièrement l'activité de la végétation [1]. En avançant vers ces parties de l'Amérique placées sous le même parallèle que certaines provinces d'Asie et d'Afrique, qui jouissent constamment de cette chaleur féconde, favorable à la vie et à la végétation, l'empire du froid continue à s'y faire sentir, et l'hiver y règne souvent avec une extrême rigueur, quoique pendant un court espace de temps. Si nous traversons le continent d'Amérique vers la zone torride, nous trouverons encore que le froid, qui domine dans le Nouveau-Monde, s'étend aussi à cette région et y modère l'excès de la chaleur. Tandis que le nègre sur la côte d'Afrique est dévoré par l'ardeur continuelle et brûlante du climat, l'habitant du Pérou respire un air également doux et tempéré, ombragé pour ainsi dire par un dais de nuages légers, qui interceptent les rayons brûlants du soleil sans affaiblir son influence bienfaisante [2]. Le long de la côte orientale de l'Amérique, le climat, quoique plus approchant de celui de la zone torride dans les autres parties de la terre, est cependant beaucoup plus doux que dans les contrées d'Asie et d'Afrique situées à la même latitude. Si du tropique méridional nous continuons notre marche jusqu'à l'extrémité du continent américain, nous rencon-

(1) Voyez la note 6.

(2) Voyage de Ulloa. *tom. I*, *pag.* 453. Anson's, *Voyage*, *pag.* 184.

trons beaucoup plus tôt que dans le nord des mers glacées et des pays horribles, stériles et presque inhabitables par la rigueur du froid[1].

Diverses causes concourent à rendre le climat de l'Amérique si différent de celui de l'ancien continent. Quoiqu'on ne connaisse pas encore jusqu'où l'Amérique s'étend vers le nord, nous savons qu'elle s'avance plus près vers le pôle que l'Asie ou l'Europe. Il y a au nord de ces dernières de vastes mers qui sont ouvertes pendant une partie de l'année; et lors même qu'elles sont couvertes de glace, le vent qui y souffle a une intensité de froid moindre que celui qui règne à terre dans les mêmes latitudes. Mais en Amérique la terre se prolonge du fleuve Saint-Laurent vers le pôle, et s'étend considérablement à l'ouest[2]. Une chaîne d'énormes montagnes couvertes de neige et de glace traverse toute cette triste région. Le vent, en passant sur une si grande étendue de terre élevée et glacée, s'imprègne tellement de froid qu'il acquiert une activité perçante, qui se conserve même dans sa route à travers des climats plus chauds, et ne se modifie entièrement que lorsqu'il arrive au golfe du Mexique. Sur tout le

(1) Anson's *Voyage*, *pag.* 74. Voyage de Quiros, *dans l'Histoire générale des voyages tom. XIV*, *pag.* 83. Richard, *Hist. nat. de l'air*, *tom. II*, *pag.* 305, etc.

(2) Les voyages exécutés récemment par les Anglais ont démontré l'inexactitude de la première partie de cette assertion; la seconde partie reste encore incertaine. (D. L. R.)

continent de l'Amérique septentrionale le vent du nord-ouest et le froid excessif sont des termes synonymes. Même dans l'été le plus brûlant, dès que le vent tourne de ce côté, son activité pénétrante se fait sentir par un passage aussi violent que subit du chaud au froid. C'est à cette cause puissante qu'il faut attribuer l'influence extraordinaire du froid et ses incursions violentes dans les provinces méridionales de cette partie du globe [1].

D'autres causes non moins remarquables servent à diminuer la puissance active de la chaleur dans les régions du continent de l'Amérique situées entre les tropiques. Dans toute cette partie du globe le vent souffle invariablement dans une direction de l'est à l'ouest. Ce vent, en suivant sa route à travers l'ancien continent, arrive à des pays qui s'étendent le long de la côte occidentale de l'Afrique, embrasé de toutes les particules ignées qu'il a entraînées des plaines échauffées de l'Asie et des sables brûlants des déserts de l'Afrique. La côte d'Afrique est donc la région de la terre qui, étant exposée à toute l'ardeur de la zone torride sans aucune circonstance qui la tempère, doit éprouver la plus violente chaleur; mais ce même vent, qui apporte cette augmentation de chaleur aux pays situés entre la rivière de Sé-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, tom. III, pag.* 165. *Hist. gén. des voyages, tom. XV, p.* 215, etc.

négal et la Cafrerie, traverse l'océan Atlantique avant que d'arriver aux côtes d'Amérique; il se refroidit en passant sur ce vaste amas d'eau, et ne se fait plus sentir que comme une brise rafraîchissante le long des côtes du Brésil [1] et de la Guyane; de sorte que ces pays, quoique comptés parmi les plus chauds de l'Amérique, ont un climat tempéré en comparaison de ceux qui sont dans les latitudes correspondantes en Afrique [2]. En avançant à travers l'Amérique, ce vent rencontre des plaines immenses couvertes de forêts impénétrables ou occupées par de grandes rivières, par des marais et des eaux stagnantes qui ne peuvent pas lui rendre une grande chaleur. Enfin il arrive aux Andes qui traversent tout le continent dans une direction du nord au sud. En passant sur ces hauteurs glacées il acquiert un tel degré de froid, que la plus grande partie des pays qui se trouvent au-delà n'éprouvent pas la chaleur dont ils paraissent susceptibles par leur position [3]. Dans les autres provinces de l'Amérique, depuis la terre ferme à l'ouest jusqu'à l'empire du Mexique, la chaleur du climat est tempérée en quelques endroits par l'élévation du sol au-dessus de la mer, en d'autres par l'humidité extraordinaire

(1) Voyez la note 7.

(2) Voyez la note 8.

(3) Acosta, *Hist. novi orbis, lib. II, cap.* 2. Buffon, *Histoire naturelle, tom. III, pag.* 512, *etc.; IX, pag.* 107, *etc.* Osborn's *Collect. of voyages, tom. II, p.* 868.

du terrain, et dans tous par les énormes montagnes qui y sont répandues. Les îles de l'Amérique sous la zone torride sont ou très petites ou montagneuses, et sont rafraîchies alternativement par les brises de terre et de mer.

On ne peut pas expliquer d'une manière également satisfaisante les causes du froid excessif qui se fait sentir vers l'extrémité méridionale de l'Amérique et dans les mers qui sont au-delà. On a supposé long-temps qu'il y avait, entre la pointe méridionale de l'Amérique et le pôle antarctique, un vaste continent, auquel on a donné le nom de *Terre australe inconnue*. Les mêmes principes qui ont servi à expliquer l'intensité extrême du froid dans les régions septentrionales de l'Amérique, ont été employés à expliquer celui qui se fait sentir au cap Horn et dans les pays voisins. L'immense étendue du continent méridional et les grandes rivières qu'il verse dans l'Océan ont été regardées par les philosophes comme des causes suffisantes pour occasionner la sensation extraordinaire de froid, et le phénomène plus extraordinaire encore des mers glacées dans cette partie du globe [1]. Mais on a cherché en vain le continent imaginaire auquel on attribuait cette influence; et l'espace qu'il était censé occuper s'étant trouvé une mer entièrement ouverte, il faut avoir recours à une nouvelle hypothèse pour expli-

(1) Voyez la note 9.

quer une température de climat si différente de celle qu'on trouve dans les pays situés à une égale distance du pôle opposé[1].

Après avoir examiné ces qualités caractéristiques et permanentes du continent américain, qui naissent des circonstances particulières de sa situation et de la disposition de ses parties, le principal objet qui doit fixer ensuite notre attention, c'est l'état où était ce continent lorsqu'on en fit la découverte, relativement à ce qui dépend de l'intelligence et des opérations de l'homme. Les effets de l'industrie et du travail sont plus étendus et plus considérables que notre vanité même ne nous porte à le croire. En jetant les yeux sur la face du globe habité, on voit qu'une grande partie de la beauté et de la fertilité que nous attribuons à la main de la nature est l'ouvrage de l'homme. Ces efforts, lorsqu'ils se continuent pendant une suite de siècles, parviennent à perfectionner les qualités de la terre et à en changer même l'apparence. Comme une grande partie de l'ancien continent a été long-temps occupée par des nations fort avancées dans les arts, notre œil s'est accoutumé à voir la terre sous la forme qu'on lui a donnée en la rendant propre à être habitée par une race nombreuse d'hommes, et à leur fournir des subsistances.

Mais dans le Nouveau-Monde l'espèce humaine

(1) Voyez la note 10.

n'était pas si avancée, et la nature y présentait un aspect bien différent. Dans toutes les vastes régions qui le composent il ne se trouvait que deux monarchies remarquables pour l'étendue du territoire, et distinguées par quelque progrès dans la civilisation. Le reste du continent était peuplé de petites tribus indépendantes, privées d'art et d'industrie, qui n'avaient ni les moyens ni le désir d'améliorer l'état de cette portion de la terre qu'elles habitaient [1]. Des pays ainsi occupés étaient presque dans le même état que s'ils fussent restés sans habitants. D'immenses forêts couvraient une grande partie de cette terre inculte; et comme la main de l'industrie n'avait pas encore forcé les rivières à couler dans le lit qui leur était le plus convenable, et n'avait pas ouvert des écoulements aux eaux stagnantes, plusieurs des plaines les plus fertiles étaient inondées par les débordements ou converties en marais. Dans les provinces méridionales, où la chaleur du soleil, l'humidité du climat et la fertilité du sol concourent à donner de l'activité à toutes les puissances de la végétation, les bois sont tellement embarrassés par l'exubérance même de cette végétation, qu'il est presque impossible d'y pénétrer, et que la surface du terrain y est cachée sous des couches épaisses d'arbrisseaux, d'herbes et de plantes sau-

(1) Voyez la note 11.

vages. C'est dans cet état de nature brute et abandonnée à elle-même que restent encore plusieurs des grandes provinces de l'Amérique méridionale, qui s'étendent du pied des Andes jusqu'à la mer. Les colonies européennes ont défriché et cultivé quelques cantons le long de la côte; mais les naturels, toujours grossiers et indolents, n'ont rien fait pour découvrir ni pour améliorer un pays qui possède tous les avantages de situation et de climat que la nature peut donner. En avançant vers les provinces septentrionales de l'Amérique la nature continue de présenter un aspect sauvage et abandonné; et à proportion que la rigueur du climat augmente, la terre devient plus inculte et plus déserte. Là les forêts, quoique moins embarrassées par l'excès de la végétation, sont également vastes; d'immenses marais couvrent les plaines, et à peine aperçoit-on quelques tentatives de l'industrie humaine pour cultiver ou embellir la terre. Il n'est pas surprenant que les colonies envoyées d'Europe aient été étonnées à la première vue du Nouveau-Monde : il leur parut triste, désert et repoussant[1]. Lorsque les Anglais commencèrent à s'établir en Amérique, ils appelèrent les pays dont ils prirent possession *le Désert*. Il n'y avait que l'espérance

(1) Ce n'est pas ce qu'ont dit les premiers explorateurs de l'Amérique, en commençant par Christophe Colomb lui-même, qui trouvait le pays si beau qu'il crut avoir découvert le paradis terrestre. (D. L. R.)

flatteuse de découvrir des mines d'or qui pût engager les Espagnols à pénétrer dans les bois et les marais d'Amérique, où ils observaient à chaque pas l'extrême différence de l'aspect que présente la nature inculte et sauvage d'avec celui qu'elle prend sous la main industrieuse de l'art[1].

Non-seulement les travaux de l'homme améliorent et embellissent la terre, mais ils la rendent encore plus salubre et plus favorable à la vie. Dans toute région négligée et destituée de culture, l'air est stagnant dans les bois; des vapeurs corrompues s'élèvent des eaux; la surface de la terre, surchargée d'une abondante végétation, n'éprouve point l'influence purifiante du soleil; la malignité des maladies naturelles au climat s'augmente, et il s'en produit de nouvelles non moins funestes. Aussi toutes les provinces de l'Amérique furent-elles trouvées extrêmement malsaines lorsqu'on en fit la découverte. C'est ce que les Espagnols éprouvèrent dans toutes les expéditions qu'ils firent dans le Nouveau-Monde, soit pour tenter des conquêtes, soit pour former des établissements. Quoique la vigueur naturelle de leur constitution, leur tempérance habituelle, leur courage et leur constance les rendissent aussi propres qu'aucun autre peuple d'Europe à une vie active dans un climat brûlant, ils éprouvèrent les qualités funestes de ces

(1) Voyez la note 12.

régions incultes qu'ils traversaient, ou dans lesquelles ils tâchaient d'établir des colonies. Il en périt un grand nombre des maladies violentes et inconnues dont ils furent attaqués. Ceux qui échappèrent à la fureur meurtrière de cette contagion ne purent se dérober aux pernicieux effets du climat. On les vit, suivant la description des anciens historiens espagnols, revenir en Europe faibles, maigres, avec des regards languissants et un teint jaunâtre, signes non équivoques de la température malsaine des pays où ils avaient résidé [1].

Animaux.

L'état inculte du Nouveau-Monde affectait non-seulement la température de l'air, mais les qualités même de ses productions. Le principe de la vie semblait y avoir moins de force et d'activité que dans l'ancien continent. Malgré la vaste étendue de l'Amérique et la variété de ses climats, les différentes espèces d'animaux qui lui sont propres s'y trouvent proportionnellement en beaucoup plus petit nombre que dans l'autre hémisphère. On ne trouva dans les îles que quatre espèces de quadrupèdes connus, dont le plus grand n'excédait pas la grosseur d'un lapin. Il y avait une plus grande variété sur le continent. Les individus de chaque espèce ne pouvaient pas manquer de s'y multiplier extrêmement,

Quadrupèdes.

(1) Gomara, *Hist. cap.* 20, 22. Oviedo, *Hist. lib. II, cap.* 13; *lib. V, cap.* 10. P. Martyr. *Epist.* 545, *Decad. pag.* 176.

parce qu'ils étaient peu tourmentés par les hommes, qui n'étaient encore ni assez nombreux ni assez unis en société pour s'être rendus redoutables aux animaux; cependant le nombre des espèces distinctes ne peut être encore regardé que comme très petit. De deux cents espèces différentes de quadrupèdes répandues sur la surface de la terre, on n'en trouva en Amérique qu'environ un tiers lorsqu'elle fut découverte [1]. La nature était non-seulement moins féconde dans le Nouveau-Monde, mais elle semble encore avoir été moins vigoureuse dans ses productions. Les quadrupèdes qui appartiennent originairement à cette partie du globe paraissent être d'une race inférieure; ils ne sont ni aussi robustes ni aussi féroces que ceux de l'ancien continent [2]. Il n'y en a aucun en Amérique qu'on puisse comparer à l'éléphant et au rhinocéros pour la grandeur, ni au lion ou au tigre pour la force et la férocité [3]. Le *tapir* du Brésil, le plus grand des quadrupèdes du Nouveau-Monde [4], est de la grosseur d'un veau de six mois. Le *pumas* et le *jaguar*, les plus farouches des animaux carnassiers, et auxquels les Européens ont donné mal à propos les dénominations de lions et de tigres, n'ont ni le courage indomptable des premiers, ni

(1) Buffon, *Hist. nat., tom. IX, p.* 86.

(2) Voyez la note 13.

(3) Voyez la note 14.

(4) Voyez la note 15.

la voracité cruelle des derniers [1]. Ils sont indolents et timides, peu redoutables pour l'homme, et ils s'enfuient souvent à la moindre apparence de résistance [2]. Les mêmes qualités du climat d'Amérique qui rendent les animaux indigènes plus petits, plus faibles et plus timides, ont exercé leur influence pernicieuse sur ceux qui y ont passé spontanément de l'autre continent, ou qui y ont été transportés par les Européens [3]. Les ours, les loups, les bêtes fauves d'Amérique ne sont pas égaux en volume à ceux de l'ancien monde [4]. La plupart des animaux domestiques dont les Européens ont pourvu les provinces où ils se sont établis ont dégénéré et pour la grosseur et pour la qualité, dans un pays dont la température et le sol semblent être moins favorables à la force et à la perfection du genre animal [5].

Insectes et reptiles.

Mais les mêmes causes qui concouraient à diminuer le volume et la vigueur des plus grands animaux favorisaient la propagation et l'accroissement

(1) Buffon, *Hist. nat., tom. IX, pag.* 87. Margravii, *Hist. nat. Brasil., pag.* 229.

(2) Buffon, *Hist. nat., tom. IX, pag.* 13, 203. Acosta, *Hist. lib. IV, cap.* 34. Pisonis, *Hist. pag.* 6. Herrera, *Decad. IV, lib. IV, cap.* 1; *lib. X, cap.* 13. Voyez la note 16.

(3) Churchill, *tom. V, pag.* 691. Ovalle, *Relat. of Chili, Church. tom. III, p.* 10. Sommario de Oviedo, *cap.* 14-22. *Voyage de* Des Marchais, *tom. III, pag.* 299.

(4) Buffon, *Hist. nat., tom. IX, pag.* 103. Kalm's *travels, tom. I,* 102. Biette, *Voy. de la France équin. pag.* 339.

(5) Voyez les notes 13 et 17.

des reptiles et des insectes. Quoique ce fléau ne soit pas particulier au Nouveau-Monde, et que ces odieuses familles, nées de la chaleur, de l'humidité et de la corruption [1], infestent toutes les parties de la zone torride, elles se multiplient peut-être encore plus favorablement en Amérique, et les individus y parviennent à une grosseur plus monstrueuse. Comme cette contrée est en général moins cultivée et moins peuplée que les autres parties de la terre, le principe de la vie y consume son activité et sa force dans les productions de cette classe inférieure. L'air y est souvent obscurci par des nuées d'insectes, et la terre couverte de reptiles hideux et malfaisants. Les environs de Porto-Belo produisent une si grande multitude de crapauds, que la surface de la terre en est entièrement cachée. Les serpents et les vipères ne sont guère moins nombreux à Guayaquil. Carthagène est infectée de bandes nombreuses de chauve-souris, qui tourmentent non-seulement les troupeaux, mais les hommes même [2]. Dans les îles on voit de temps en temps des légions de fourmis consumer toutes les productions végétales [3], et laisser la terre aussi par-

(1) La chaleur, l'humidité et la corruption ne peuvent produire par elles-mêmes aucun être animé; elles en favorisent seulement la multiplication. (D. L. R.)

(2) Voyage de Ulloa, *tom. I, p.* 89; Idem. *p.* 147. Herrera, *Decad. II, lib. III, cap.* 3, 19.

(3) Voyez la note 18.

faitement dépouillée que si elle avait été dévorée par le feu. Les forêts humides et le sol marécageux des pays qui bordent l'Orénoque et le Maragnon, fourmillent de presque tous les animaux malfaisants et venimeux auxquels l'activité d'un soleil brûlant peut donner la vie [1].

Oiseaux. Les oiseaux du Nouveau-Monde ne sont pas distingués par des qualités aussi marquées et aussi caractéristiques que celles qui ont été observées dans les quadrupèdes. Les oiseaux sont plus indépendants de l'homme et moins affectés par les changements que son industrie et son travail opèrent dans l'état de la terre. Ils ont une plus grande propension à passer d'un pays à un autre; et ils peuvent aisément et sans danger satisfaire cet instinct de leur nature. Aussi le nombre des oiseaux propres aux deux continents est-il beaucoup plus grand que celui des quadrupèdes, et les espèces mêmes particulières à l'Amérique ressemblent beaucoup à celles que l'on trouve dans les régions correspondantes de l'ancien hémisphère. Les oiseaux américains de la zone torride, comme ceux du même climat en Asie et en Afrique, sont parés d'un plumage qui éblouit l'œil par l'éclat et la beauté de ses couleurs; mais la nature, qui semble s'être contentée

(1) Voyage de La Condamine, *p.* 167. Gumilla, *tom. III, p.* 120, *etc. Hist. gén. des voyages, tom. XIV, pag.* 317. Dumont, *Mémoire sur la Louisiane, tom. I, p.* 108. Sommario de Oviedo, *cap.* 52-62.

de leur avoir donné cette agréable parure, a refusé à la plupart ce chant mélodieux et varié qui flatte et amuse l'oreille. Les oiseaux des climats tempérés dans le nouveau continent, de même que dans le nôtre, ont un extérieur moins brillant; mais ils ont aussi en dédommagement une voix douce et mélodieuse. En quelques districts de l'Amérique la température malsaine de l'air semble avoir été nuisible même à cette partie de la nature animée; on y voit moins d'oiseaux que dans les autres contrées, et le voyageur est étonné de la solitude et du silence qui règnent dans les forêts [1]. Il est cependant remarquable que l'Amérique, où les quadrupèdes sont si petits et si poltrons, ait produit le *condor,* à qui l'on ne peut refuser la prééminence sur toute la race ailée, pour le volume, la force et le courage [2].

Dans un continent aussi étendu que l'Amérique il doit nécessairement y avoir beaucoup de variété dans le sol. On trouve dans chaque province quelques particularités distinctives, mais dont la description doit être réservée à ceux qui en écrivent Sol.

(1) Bouguer, *Voyage au Pérou*, 17. Chanvalon, *Voyage à la Martinique*, *p.* 96. Warren, *Descript. de Surinam.* Osborn's *Collect. tom. II, p.* 924. *Lettres édifiantes, tom. XXIV, p.* 339. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, tom. III, p.* 155.

(2) Voyage de Ulloa, *tom. I, p.* 363. Voyage de La Condamine, *p.* 175. Buffon, *Hist. nat., tom. XVI, p.* 184. Voyage de Des Marchais, *tom. III, p.* 320.

l'histoire détaillée. En général, nous observons que l'humidité et le froid, qui dominent d'une manière si frappante dans toutes les parties de l'Amérique, doivent y avoir une grande influence sur la nature du sol. Des pays situés sous le même parallèle que des régions de l'ancien continent où l'extrême rigueur de l'hiver ne se fait jamais sentir, sont entièrement gelés en Amérique pendant une grande partie de l'année. La terre, resserrée par ce froid excessif, n'y acquiert jamais une chaleur suffisante pour mûrir les fruits qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'autre hémisphère. Si l'on voulait faire croître en Amérique les productions qui abondent dans quelques cantons particuliers du globe, on ne pourrait y réussir que dans les parties de ce continent qui se trouvent de plusieurs degrés plus près de la ligne que le sol naturel de ces productions, parce qu'on aurait besoin d'une augmentation de chaleur pour contre-balancer la froideur naturelle de la terre et du climat [1]. Plusieurs des plantes et des fruits particuliers aux pays situés sous les tropiques ont été cultivés avec succès au cap de Bonne-Espérance; tandis qu'à Saint-Augustin dans la Floride, à Charles-Town dans la Caroline méridionale, qui sont beaucoup plus près de la ligne que le cap, les mêmes productions n'ont

(1) Voyez la note 19.

pu réussir également[1]. Mais en tenant compte de cette différence de température, le sol de l'Amérique est naturellement aussi riche et aussi fertile que dans aucune autre portion du globe. Comme le pays n'avait qu'un petit nombre d'habitants peu industrieux, et privés du secours des animaux domestiques dont les nations civilisées élèvent de si grandes multitudes, la terre n'était pas épuisée par leur consommation. Les végétaux produits par sa fertilité restaient souvent entiers, et, en se pourrissant sur sa surface, rentraient dans son sein, en y portant un surcroît de matière végétale[2]. Comme les arbres et les plantes tirent de l'eau une grande partie de leur nourriture, s'ils n'étaient pas détruits par l'homme et par les autres animaux, ils rendraient à la terre plus qu'ils n'en reçoivent et l'enrichiraient plutôt que de l'appauvrir; ainsi les terres inhabitées de l'Amérique pouvaient continuer de s'engraisser pendant plusieurs siècles. Le nombre prodigieux et l'énorme grosseur des arbres de ce continent attestent la vigueur extraordinaire du sol dans son état naturel. Lorsque les Européens commencèrent à cultiver le Nouveau-Monde, ils furent étonnés de l'exubérance et de l'activité de la végétation, et en plusieurs endroits l'industrie du colon s'exerce encore à diminuer et à épuiser une fécon-

(1) Voyez la note 20.

(2) Buffon, *Hist. nat.*, *tom. I*, *p.* 242. Kalm, *tom. I*, *p.* 151.

dité superflue, afin de réduire la terre à un état propre à une culture utile [1].

Comment l'Amérique a été peuplée.

Après avoir ainsi observé l'état du Nouveau-Monde à l'époque de sa découverte, et considéré les traits particuliers qui le distinguent et le caractérisent, l'objet qui mérite de fixer notre attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée, par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, et dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères.

Les Américains n'ont conservé aucune tradition sur cet objet.

Nous savons avec une certitude infaillible que toute la race humaine est sortie de la même source, et que les descendants d'un seul homme, sous la protection divine et obéissant aux ordres du ciel, se sont multipliés et ont peuplé la terre. Mais ni les annales ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces temps éloignés, où ils ont pris possession des diverses contrées dans lesquelles ils sont à présent établis. Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premières familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs séparations et la manière dont elles se sont répandues sur la surface du globe. Chez les nations même les plus éclairées, le période de l'histoire authentique est extrême-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, tom II, p.* 405. Voyage de Des Marchais, *tom. III, p.* 229. Lery, *ap.* Debry, *part. III, p.* 174. Voyez la note 21.

ment court, et tout ce qui remonte au-delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorants de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir, ni curiosité sur le passé, n'aient aucune connaissance de leur propre origine. Les Californiens et les Esquimaux en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent, sont si grossiers qu'il serait absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus, ou les ancêtres dont ils sont descendus [1], Nous devons le peu de lumière que nous avons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérants.

Différentes hypothèses.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un Monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, et rempli d'habitants dont l'extérieur et les mœurs différaient sensiblement du reste de l'espèce humaine, la curiosité et l'attention des hommes instruits durent naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples. On remplirait plusieurs volumes des théories et des spéculations qu'on a imaginées sur ce sujet; mais ce sont pour la plupart des idées si bizarres et si chimériques, que je croirais faire un affront à l'intelligence de mes lecteurs si j'entreprenais de les exposer

(1) Venegas, *Hist. of California*, tom. I, p. 60.

en détail ou de les réfuter. Quelques-uns ont eu la présomption de supposer que les habitants de l'Amérique ne descendent pas du père commun de tous les hommes, mais qu'ils forment une race séparée, distinguée par des traits particuliers et dans la forme extérieure de leur corps et dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitants de la terre échappés au déluge, qui du temps de Noé a détruit la plus grande partie de l'espèce humaine, et ils regardent, contre toute raison, des tribus grossières et sauvages dispersées sur un continent inculte comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre. Il n'y a guère de nation, depuis le pôle du nord jusqu'à celui du sud, à laquelle quelque antiquaire livré à la folie des conjectures n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé tour à tour que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Scythes avaient, dans les temps anciens, formé des établissements sur cet hémisphère occidental. On a dit que dans des temps postérieurs les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois, les Espagnols y avaient envoyé des colonies en différentes circonstances et à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé de zélés partisans, et quoique les raisons les plus plausibles dont ils appuyassent leurs

hypothèses ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes, ou une ressemblance équivoque de quelques mots dans les langues respectives, on a employé de part et d'autre beaucoup d'érudition et encore plus de chaleur à défendre sans une grande utilité les hypothèses contraires. Ces objets de conjecture et de controverse n'appartiennent pas à l'historien : renfermé dans des limites plus étroites, il se borne à recueillir ce qui paraît fondé sur des témoignages certains ou très probables. Je ne crois pas franchir ces limites en présentant ici quelques observations qui peuvent contribuer à répandre de la lumière sur cette question curieuse et si souvent agitée.

1° Quelques auteurs ont tâché d'expliquer par de pures conjectures la population de l'Amérique. Les uns ont supposé qu'elle avait été originairement unie à l'ancien continent, et qu'elle en avait été séparée par le choc d'un tremblement de terre ou l'irruption d'un déluge. D'autres ont imaginé qu'un vaisseau, détourné de sa route par la violence d'un vent d'ouest, avait pu être poussé par accident sur la côte d'Amérique, et avoir commencé à peupler ce continent désert [1]. Il serait inutile d'examiner et de discuter ces hypothèses, parce qu'il est impos-

(1) Parson's, *Remains of Japhet*, *p.* 240. *Ancient univers. hist. vol. XX, pag.* 164. P. Feyjoo, *Teatro critico*, *tom. V*, *p.* 304. *etc.* Acosta, *Hist. mor. novi orbis*, *lib. I, cap.* 16-19.

sible d'en tirer aucun résultat certain. Les événements qu'on y suppose sont simplement possibles; mais nous n'avons aucune preuve qu'ils soient arrivés, ni par le témoignage positif de l'histoire, ni même par les renseignements obscurs de la tradition.

2° Rien ne peut être plus frivole ou plus incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en observant simplement les ressemblances qui peuvent se trouver entre leurs mœurs et celles de quelque nation particulière de l'ancien continent. Si l'on suppose deux peuples placés aux deux extrémités de la terre, mais dans un état de société également avancée pour la civilisation et l'industrie, ils éprouveront les mêmes besoins et feront les mêmes efforts pour les satisfaire : attirés par les mêmes objets, animés des mêmes passions, les mêmes idées et les mêmes sentiments s'élèveront dans leur ame. Le caractère et les occupations du chasseur d'Amérique seront peu différents de ceux d'un Asiatique qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages sur les bords du Danube ressemblera beaucoup à celle qui vit dans les plaines qu'arrose le Mississipi. Au lieu donc de présumer, d'après de pareils rapports, qu'il y ait quelque affinité entre elles, nous devons seulement en conclure que les dispositions et les mœurs des hommes sont formées par leur situation, et

naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent. Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractère d'un peuple doit changer; et à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés et ses talents se développent. Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe, et nous pouvons le suivre dans sa marche de la simplicité grossière d'une vie sauvage jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts et à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains et les nations barbares de notre continent. Si Lafiteau, Garcia et plusieurs autres auteurs avaient fait ces réflexions, ils n'auraient pas embrouillé le sujet qu'ils voulaient éclaircir, par leurs vains efforts pour établir une affinité entre différentes nations de l'ancien et du nouveau continent, sans en avoir d'autre preuve que cette ressemblance dans les mœurs, qui est le produit nécessaire d'un même état de sociabilité. Il est vrai qu'il y a chez tous les peuples certaines coutumes qui, n'ayant leur source dans aucun besoin naturel ni dans aucun désir particulier à leur situation, peuvent être regardées comme des usages d'une institution arbitraire. Si l'on découvrait entre deux peuples établis dans des régions fort éloignées l'une de l'autre une parfaite conformité dans

quelques-uns de ces usages, il serait naturel de soupçonner que ces deux peuples ont été liés par quelque affinité. Si l'on trouvait en Amérique une nation qui consacrât tous les septièmes jours à un repos religieux; si chez une autre la première apparition de la nouvelle lune était célébrée avec appareil, on pourrait supposer avec raison que la première a reçu des Juifs cet usage d'institution arbitraire; mais la fête observée par la seconde ne devrait être regardée que comme une expression de joie naturelle à l'homme, en voyant reparaître la planète qui le guide et l'éclaire pendant la nuit. Les exemples de coutumes purement arbitraires et communes aux habitants des deux hémisphères sont si équivoques et en si petit nombre, qu'on ne peut pas en déduire aucune théorie sur la manière dont le Nouveau-Monde a été peuplé.

3° Les hypothèses que l'on a faites sur l'origine des Américains, d'après l'observation de leurs rites et de leurs pratiques religieuses, ne sont pas moins imaginaires et dénuées de fondements solides. Lorsque les opinions religieuses d'un peuple ne sont ni le résultat d'une combinaison raisonnée, ni l'effet de la révélation, elles ne peuvent être que bizarres et extravagantes; mais les nations barbares sont incapables de suivre la première méthode, et n'ont pas été favorisées des avantages de la révélation. Cependant l'esprit humain a des procédés si régu-

liers, lors même que ces opérations semblent n'annoncer que de la bizarrerie et du caprice, que dans tous les âges et dans tous les pays la prédominance de certaines passions sera constamment suivie des mêmes effets. Le sauvage, soit d'Europe, soit d'Amérique, qu'agite la crainte superstitieuse des êtres invisibles, ou le desir inquiet de pénétrer dans l'avenir, éprouve également les mouvements de la terreur ou de l'impatience; il a recours à des cérémonies et à des pratiques de même espèce, soit pour détourner le malheur dont il se croit menacé, soit pour deviner le secret qui excite sa curiosité. Ainsi le rituel de la superstition sur un continent semble à plusieurs égards n'être que la copie de celui qu'on trouve dans l'autre hémisphère; l'un et l'autre autorisent des institutions semblables, quelquefois si frivoles qu'elles n'excitent que la pitié, quelquefois si barbares et si sanguinaires qu'elles inspirent l'horreur. Mais sans avoir besoin de supposer aucune affinité entre des nations aussi éloignées, et sans imaginer que leurs cérémonies religieuses aient été transmises par tradition de l'une à l'autre, on peut attribuer cette uniformité, qui, en plusieurs cas, semble en effet très étonnante, à l'influence naturelle de la superstition et de l'enthousiasme sur la faiblesse de l'esprit humain.

L'Amérique n'a pas été peuplée par une nation très civilisée.

4° Nous pouvons établir comme un principe certain dans cette discussion, que l'Amérique n'a été

peuplée par aucune nation de l'ancien continent qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation. Les habitants du Nouveau-Monde étaient dans un état de société si peu avancé qu'ils ignoraient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine [1]. Les nations même les plus civilisées de l'Amérique n'avaient aucune connaissance de plusieurs inventions simples, presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde, et qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile. Il est manifeste par là que les tribus qui originairement ont passé en Amérique sortaient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendants l'étaient quand ils ont été découverts par les Européens; car les arts de goût et de luxe peuvent bien décliner ou périr par les secousses violentes, les révolutions et les désastres auxquels les nations sont exposées; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes des choses humaines, et la pratique en subsiste aussi

(1) Robertson dit lui-même le contraire en parlant des Mexicains et des Péruviens; d'ailleurs les anciens monuments des nations américaines décrits par Clavigero, et de nos jours, par MM. le baron de Humboldt, Beulloch, Del rio (*Ruines de Palenque*), par la société archéologique de Philadelphie, etc., prouvent d'une manière évidente que plusieurs nations américaines avaient anciennement fait d'assez grands progrès dans la civilisation. (D. L. R.)

long-temps que la race même des hommes. Si l'usage du fer avait jamais été connu aux sauvages de l'Amérique ou à leurs ancêtres ; s'ils avaient jamais employé une charrue, une navette ou une forge, l'utilité de ces inventions les aurait conservées, et il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvait dans un état de société trop peu avancé pour connaître les arts nécessaires, puisque ces mêmes arts étaient inconnus à leurs descendants [1].

Ni par des peuples du midi de notre continent.

5° Il ne paraît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations les plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut pas supposer qu'aucune des tribus sauvages établies dans cette partie de notre hémisphère soit allée chercher un pays si éloigné. Elles n'avaient ni l'audace, ni l'industrie, ni la force qui pouvaient leur inspirer le desir et leur fournir les moyens d'exécuter un si long voyage. Les Américains ne peuvent pas non plus être descendus des nations les plus civilisées d'Asie et d'Afrique ; et cela est prouvé, non-seulement par les observations que j'ai déjà faites sur l'ignorance où ils étaient des arts les plus simples et les plus nécessaires, mais encore par une circonstance qui mérite d'être remarquée. Lorsqu'un peuple a éprouvé une fois les avantages que

(1) Voyez la note de la page 38.

procurent aux hommes la domination sur les animaux domestiques, il ne peut plus subsister sans la nourriture qu'il en tire, ni avancer aucune opération importante sans leur secours. Aussi le premier soin des Espagnols, lorsqu'ils s'établirent en Amérique, fut d'y porter tous les animaux domestiques d'Europe; et si avant eux les Tyriens, les Carthaginois, les Chinois, ou quelque autre peuple policé, avaient pris possession de ce continent, nous y aurions trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auraient été apportés. Mais, dans toute l'Amérique, il n'y a pas un seul quadrupède, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou mme aux climats plus tempérés de l'ancien continent[1]. Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étaient aussi inconnus en Amérique que le lion et l'éléphant. Il est évident par là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental ne venait pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage auraient naturellement regardé leur secours non-seulement comme utile, mais encore comme indispensablement nécessaire pour l'amélioration et même pour la conservation de la société civile.

(1) Cette assertion n'est pas exacte, puisque l'on trouve des cerfs dans le Canada comme dans l'ancien continent, que le tapir, animal de l'Amérique méridionale, habite également l'île de Sumatra et la Chine, etc. (D. L. R.)

6° En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien et du nouveau continent se trouve vers l'extrémité septentrionale de l'un et de l'autre, et que c'est par là que la communication s'est ouverte et qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe. Les vastes contrées d'Amérique qui sont situées sous les tropiques ou qui en approchent sont remplies d'animaux indigènes de diverses espèces, entièrement différentes de celles qui se trouvent dans les parties correspondantes de l'ancien continent [1]; mais les provinces septentrionales du Nouveau-Monde sont peuplées d'animaux sauvages communs aux parties de notre hémisphère situées sous les mêmes latitudes. L'ours, le loup, le renard, le lièvre, le daim, le chevreuil, l'élan et plusieurs autres espèces fréquentent les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que celles du nord de l'Europe et de l'Asie [2]. Il paraît donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, et sont unis ou si voisins [3], que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

Les deux continents paraissent être plus voisins l'un de l'autre vers le nord.

7° Le voisinage actuel des deux continents est clairement prouvé par des découvertes modernes, qui ont détruit la principale difficulté sur la manière dont s'est peuplée l'Amérique. Tant que les vastes

Cela est prouvé par les découvertes.

(1) Voyez les notes 15 et 22.

(2) Buffon, *Hist. nat. tom. IX, p.* 79, *etc.* (3) Voyez la note 23.

régions qui s'étendent vers l'est, depuis la rivière d'Oby jusqu'à la mer de Kamtschatka, ont été inconnues ou imparfaitement explorées, l'extrémité nord-est de notre hémisphère était supposée à une si grande distance du Nouveau-Monde, qu'il n'était pas aisé de concevoir comment il aurait pu s'établir une communication entre les deux continents. Mais les Russes, ayant soumis à leur domination la partie occidentale de la Sibérie, acquirent par degrés la connaissance de cette vaste contrée, en pénétrant vers l'est dans des provinces jusqu'alors inconnues. Elles furent découvertes par des chasseurs qui suivaient le gibier, ou par des soldats employés à lever les impôts; mais la cour de Moscou n'évaluait l'importance de ces nouvelles provinces que par la petite addition de revenu qui en résultait. Enfin, Pierre-le-Grand monta sur le trône de Russie. Son génie vaste et éclairé, occupé à saisir toutes les circonstances qui pouvaient aggrandir son empire ou illustrer son règne, aperçut dans ces découvertes des conséquences qui avaient échappé aux regards de ses ignorants prédécesseurs. Il sentit que les régions d'Asie, en s'étendant vers l'est, s'approchaient dans la même proportion vers l'Amérique; qu'on trouverait probablement par là cette communication entre les deux continents qu'on cherchait depuis si longtemps en vain, et qu'en ouvrant lui-même cette communication il pourrait faire couler dans ses domaines,

par un nouveau canal, une partie du commerce et des richesses du monde occidental. Un tel projet était digne d'un génie qui aimait les grandes entreprises. Pierre rédigea de sa propre main des instructions pour suivre ce plan, et donna des ordres pour le mettre à exécution[1].

Ses successeurs ont adopté ses idées et suivi son projet; mais les officiers que la cour de Russie a employés à cette expédition ont trouvé tant de difficultés à vaincre, que leurs progrès ont été extrêmement lents. Quelques traditions obscures conservées chez les peuples de Sibérie, sur un voyage qui se fit heureusement en 1648, autour du promontoire nord-est de l'Asie, encouragèrent les Russes à suivre la même route. Dans cette vue, on équipa, en différents temps, des vaisseaux sur les rivières de Lena et de Kolyma; mais dans un océan glacé, que la nature ne semble pas avoir destiné à la navigation, ces vaisseaux éprouvèrent des désastres multipliés et ne purent remplir l'objet qu'on s'était proposé. Aucun vaisseau armé par la cour de Russie n'a jamais doublé ce cap formidable[2]; tout ce que l'on connaît de ces extrémités de l'Asie est dû aux découvertes qui ont été faites dans des excursions par terre. On trouve dans toutes ces provinces une opinion établie, qu'il y a des contrées vastes et fertiles à une

(1) Muller, *Voyages et Découvertes des Russes*, tom. I, p. 4, 5, 141.
(2) Voyez la note 24.

distance peu considérable de leurs côtes. Les Russes imaginèrent que ces contrées faisaient partie de l'Amérique; et plusieurs circonstances concouraient non-seulement à les confirmer dans cette opinion, mais encore à leur persuader qu'une portion de ce continent ne pouvait pas être très éloignée. Des arbres de différentes espèces, inconnus dans ces régions stériles de l'Asie, sont chassés sur la côte par un vent d'est; le même vent y amène en peu de jours des glaces flottantes; de grandes troupes d'oiseaux arrivent tous les ans du même côté; enfin, il s'est conservé parmi les habitants la tradition d'un commerce établi anciennement avec des pays situés à l'est.

Après avoir pesé toutes ces circonstances, et avoir comparé la position des contrées d'Asie qui venaient d'être découvertes, avec celle des parties du nord-ouest de l'Amérique qui étaient déjà connues, la cour de Russie forma un plan qu'aurait à peine osé concevoir toute autre nation moins accoutumée à tenter des entreprises difficiles, et à lutter contre de grands obstacles. On donna ordre de construire deux vaisseaux à Ochotz dans la mer de Kamtschatka, d'où l'on devait mettre à la voile pour aller faire des découvertes. Quoique cette région inculte et stérile ne produisît rien qui pût servir à la construction de ces vaisseaux, à l'exception de quelque bois de mélèse; quoique non-seulement le fer, les cordages, les voiles et tous les nombreux attiraux nécessaires

pour les équiper, mais encore les provisions et les vivres dussent être transportés à travers les immenses déserts de la Sibérie, sur des rivières d'une navigation difficile et par des routes presque impraticables, la volonté du souverain et la patience du peuple russe surmontèrent à la fin tous les obstacles.
On vint à bout de construire les deux vaisseaux, qui 1741
appareillèrent du Kamtschatka sous le commandement des capitaines Behring et Tschirikow, pour aller reconnaître le Nouveau-Monde par un côté où l'on n'en avait jamais approché. Ils dirigèrent leur route vers l'est; une tempête sépara bientôt les deux vaisseaux, qui ne purent plus se rejoindre; mais, malgré cet accident et plusieurs autres désastres qu'ils éprouvèrent, les espérances qu'on avait conçues de cette expédition ne furent pas absolument frustrées. Chacun des commandants découvrit une terre qui leur parut faire partie du continent d'Amérique, et qui, suivant leurs observations, semble être située à quelques degrés de la côte nord-ouest de la Californie. Les deux commandants firent aussi descendre à terre quelques-uns de leurs gens; mais à l'un de ces débarquements les habitants s'enfuirent à l'approche des Russes; à l'autre ils enlevèrent ceux des Russes qui étaient descendus, et détruisirent leur chaloupe. La violence du temps et l'état déplorable où se trouvait l'équipage obligèrent les deux capitaines à abandonner ces côtes inhospitalières. En revenant ils

touchèrent à différentes îles qui forment une chaîne de l'est à l'ouest, entre le pays qu'ils avaient découvert et la côte d'Asie. Ils eurent quelque communication avec les naturels de ces îles, qui leur parurent avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de l'Amérique septentrionale. Ils présentèrent aux Russes le *calumet* ou tuyau de paix, symbole d'amitié, d'un usage universel chez tous les habitants du nord de l'Amérique, et qui paraît être une institution particulière à ces peuples.

Les îles de ce nouvel Archipel ont été fréquentées depuis par les chasseurs russes; mais la cour semblait avoir abandonné son premier plan de poursuivre les découvertes de ce côté. Ce projet fut repris tout à coup en 1768, et le capitaine Krenitzin eut le commandement de deux petits vaisseaux équipés pour cet objet. Il tint dans son voyage à peu près la même route que les premiers navigateurs, il toucha aux mêmes îles, dont il observa avec plus de soin la situation et les productions, et il en découvrit plusieurs nouvelles que les autres n'avaient pas rencontrées. Il n'alla pas assez avant vers l'est pour rencontrer le pays que Behring et Tschirikow avaient jugé faire partie du continent de l'Amérique; mais, en revenant par une route beaucoup plus au nord que celle qu'ils avaient tenue, il corrigea quelques erreurs importantes où ils étaient tombés, et son expédition servira du moins à faciliter les progrès des na-

vigateurs qui voudront le suivre dans ces mers [1].

La possibilité d'une communication entre les deux continents par cette partie du globe n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables [2]. Il se peut qu'une tribu ou quelques familles de Tartares errants, guidées par l'humeur vagabonde particulière à ce peuple, aient passé dans les îles les plus voisines; et quelque grossière que fût leur manière de naviguer, elles ont pu, en allant d'une île à une autre, arriver enfin à la côte d'Amérique et commencer à peupler ce continent. La distance des îles Mariannes ou des Larrons à la terre d'Asie la plus voisine est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique que les Russes ont découverte, et la côte de Kamtschatka. Cependant les habitants des îles Mariannes sont évidemment d'origine asiatique. Si malgré leur éloignement nous reconnaissons que ces îles ont été peuplées par des émigrations de notre continent, la distance seule n'est pas une raison pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il est probable que les navigateurs qui visiteront dans la suite ces mers découvriront, en remontant davantage vers le nord, que le continent de l'Amérique est encore plus près de

(1) Voyez la note 25

(2) Muller, *Voyages et Découvertes, t. I, p.* 248, *etc.* 267, 276.

l'Asie[1]. Les habitants encore barbares du pays situé autour du cap nord-est de l'Asie, prétendent qu'il y a à la hauteur de leur côte une petite île où ils peuvent arriver en moins d'un jour, et que de là on découvre un grand continent qui, selon leur récit, est couvert de forêts et occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue[2]. Ils reçoivent de ce peuple des peaux de martre, animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sibérie, et qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres. Si nous pouvions ajouter foi à ce récit, il faudrait en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit; et alors toutes les difficultés sur leur communication s'évanouiraient. Peut-être que le mérite de décider cette question est réservé à la princesse qui est assise en ce moment sur le trône de Russie, et qui, en perfectionnant le plan de Pierre-le-Grand, ajoutera un jour ce brillant succès à ceux qui illustrent déjà son règne[3].

Autre communication par le nord-est.

A. D. 830.

Il est évident aussi, d'après des découvertes récentes, qu'une communication entre notre continent et l'Amérique a pu s'établir avec une égale facilité par l'extrémité nord-ouest de l'Europe. Dès le neuvième siècle les Norwégiens découvrirent le Groenland et y établirent des colonies; cette com-

(1) Voyez la note 23 déjà citée.

(2) Muller, *Voyages et Découvertes*, *t. I, p.* 166.

(3) Voyez la note 23 déjà citée.

munication, après avoir été long-temps interrompue, s'est renouvelée dans le dernier siècle. Quelques missionnaires luthériens et moraves, animés par un zèle ardent pour la propagation de la foi chrétienne, n'ont pas craint de s'établir dans cette région inculte et glacée [1]. C'est à eux qu'on doit beaucoup de détails curieux sur la nature du pays et sur les habitants. Ils nous ont appris que la côte nord-ouest du Groenland est séparée de l'Amérique par un détroit très resserré; qu'au fond de la baie où aboutit ce détroit il est très probable que les deux continents sont unis [2]; que les habitants de l'un et de l'autre ont des relations entre eux; que les Esquimaux d'Amérique ressemblent parfaitement aux Groenlandais pour la figure, le vêtement et la manière de vivre; que des matelots qui avaient appris quelques mots groenlandais avaient rapporté que ces mêmes mots étaient entendus par les Esquimaux; enfin qu'un missionnaire morave, très versé dans la langue du Groenland, ayant visité le pays des Esquimaux, découvrit, à son grand étonnement, qu'ils parlaient la même langue que les Groenlandais, que c'était, à tous égards, le même peuple, et qu'en conséquence il en fut reçu et traité comme un ami et un frère [3].

(1) Crantz, *Hist. du Groenland, t. I, p.* 242, 244; *Hist. gén. des voyages, t. XV, p.* 152, (Note 96).

(2) Eggede, *Nouvelle Recherche de l'ancien Groenland, p.* 2, 3.

(3) Crantz, *Hist. du Groenland, p.* 261, 262.

Ces faits décisifs établissent non-seulement la consanguinité des Esquimaux et des Groenlandais, ils démontrent encore la possibilité que l'Amérique ait été peuplée par le nord de l'Europe. Si les Norwégiens, dans un siècle barbare où la science n'avait pas encore commencé à éclairer le nord de notre hémisphère, ont été cependant assez bons navigateurs pour s'ouvrir une communication avec le Groenland, il ne serait pas étonnant que leurs ancêtres, aussi accoutumés à errer dans les mers que les Tartares le sont à errer par terre, eussent, à une époque plus reculée, exécuté le même voyage et laissé au Groenland une colonie dont les descendants ont pu dans la suite des temps passer en Amérique. Mais si, au lieu de se hasarder à voguer directement de leur côte au Groenland, nous supposons que les Norwégiens ont suivi une route moins hardie, en s'avançant des îles Shetland à celles de Feroë et de là en Islande, et qu'ils ont établi des colonies en ces différentes îles, leurs progrès peuvent avoir été tellement gradués que cette navigation n'aurait été ni plus longue ni plus périlleuse que tant de voyages exécutés dans tous les temps par ce peuple robuste et entreprenant.

L'Amérique a été probablement peuplée par le nord-est.

8° Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitants, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les

ancêtres de toutes les nations américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrémités méridionales de Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe. Les Esquimaux sont les seuls peuples d'Amérique qui par la figure et par le caractère aient quelque ressemblance avec les Européens septentrionaux. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs et les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que j'ai indiquée. Mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante et dans leur constitution physique et dans leurs qualités morales, que, malgré les différences produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il peut y avoir de la variété dans les teintes, mais on retrouve partout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractère particulier qui la distingue; mais dans toutes on reconnaît certains traits communs à la race entière. C'est une chose remarquable que dans toutes les particularités, soit physiques, soit morales, qui caractérisent les Américains, on leur trouve quelque ressemblance avec les tribus barbares dispersées au nord-est de l'Asie, mais presque aucune avec les nations établies au nord de l'Europe. On peut donc remonter à leur première origine, et

conclure que leurs ancêtres asiatiques, s'étant établis dans les parties de l'Amérique où les Russes ont découvert le voisinage des deux continents, se sont ensuite répandus par degrés dans ces différentes régions. Cette idée du progrès de la population en Amérique s'accorde avec les traditions que les Mexicains avaient sur leur propre origine, et qui, tout imparfaites qu'elles étaient, avaient été conservées avec plus de soin et méritaient plus de confiance que celles d'aucun peuple du Nouveau-Monde. Les Mexicains prétendaient que leurs ancêtres étaient venus d'un pays éloigné situé au nord-ouest de leur empire. Ils indiquaient les différents endroits où ces étrangers s'étaient arrêtés en avançant successivement dans les provinces intérieures, et c'est précisément la même route qu'ils ont dû suivre en supposant qu'ils vinssent d'Asie. La description que les Mexicains faisaient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque, est une peinture fidèle des tribus sauvages de Tartares, dont je suppose qu'ils sont descendus.

Je terminerai ici cette discussion sur un point auquel on a attaché tant d'importance, qu'il aurait été peu convenable de l'omettre en écrivant l'histoire de l'Amérique[1]. J'ai osé examiner la question, mais sans prétendre l'avoir décidée. Content d'offrir des conjectures, je ne veux établir aucun système. Lors-

(1) Voyez la note 26.

qu'une recherche est par sa nature trop obscure et trop compliquée pour qu'il soit possible d'arriver à des conséquences certaines, il peut y avoir quelque mérite à indiquer du moins celles qui sont probables [1].

Etat et caractère des Américains.

Il est plus intéressant d'examiner l'état et le caractère des peuples d'Amérique, à l'époque où ils ont été connus des Européens que de se livrer à des recherches sur leur origine. Ces dernières ne sont qu'un objet de curiosité; tandis que l'examen de l'autre sujet peut donner lieu aux recherches les plus importantes et les plus dignes d'occuper le philosophe ou l'historien. Si l'on veut compléter l'histoire de l'esprit humain, et parvenir à une parfaite connaissance de sa nature et de ses procédés, il faut contempler l'homme dans toutes les situations diverses où la nature l'a placé; il faut suivre ses progrès dans les différents états de sociabilité par où il passe, en avançant par degrés de l'enfance de la vie civile vers la maturité et le déclin de l'état social; il faut examiner à chaque période comment les puissances de son entendement se développent, observer les efforts de ses facultés actives, épier les mouvements de ses affections à mesure qu'elles naissent dans son ame, voir le but où elles tendent et la force avec laquelle elles s'exercent. Les anciens philosophes et histo-

(1) Acosta, *Hist. nat. et mor. lib. VII, cap.* 2, *etc.* Garcia, *Origen de los Indios, lib. V, cap.* 3. Torquemada, *Monar. Ind. lib. I, cap.* 2, *etc.* Boturini Benaduci, *Idea de una hist. de la Amer. septentr.* § *XVII, pag.* 127.

riens de la Grèce et de Rome, qui sont nos guides dans cette recherche comme dans toutes les autres, n'avaient que des vues bornées sur ce sujet, parce qu'ils n'avaient eu presque aucun moyen d'observer l'homme dans l'état de vie sauvage. La société civile avait déjà fait de grands progrès dans toutes les régions de la terre qu'ils connaissaient, et les nations qui existaient avaient déjà achevé une grande partie de leur carrière avant qu'ils eussent commencé à les observer. Les Scythes et les Germains sont les peuples les moins avancés dans la civilisation, sur lesquels les anciens auteurs nous aient transmis quelque détail authentique; mais ces mêmes peuples possédaient déjà des troupeaux et des bestiaux; ils connaissaient des propriétés de différentes espèces, et lorsqu'on les compare avec les hommes qui sont encore dans l'état sauvage, on peut les regarder comme déjà parvenus à un grand degré de civilisation.

La découverte du Nouveau-Monde a agrandi la sphère des spéculations, et a offert à notre vue des nations dans un état de société beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu observer les différents peuples de notre continent. C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus grossière où nous concevons qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui commencent seulement à se former, et nous pouvons observer les sentiments et les actions des hommes dans l'enfance de la vie so-

ciale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ces liens, et où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle. Cet état de simplicité primitive, qui n'était connu dans notre continent que par les descriptions fantastiques des poètes, existait réellement dans cet autre hémisphère. La plus grande partie de ses habitants, étrangers à l'industrie et au travail, ignoraient les arts, avaient à peine quelque idée de propriété, et jouissaient en commun des biens que produisait la fécondité spontanée de la nature. Il n'y avait sur ce vaste continent que deux nations qui fussent sorties de cet état grossier, et qui eussent commencé d'une manière sensible à acquérir les idées et à adopter les institutions qui appartiennent aux sociétés policées [1]. Leur gouvernement et leurs mœurs deviendront naturellement l'objet de nos observations, lorsque nous rapporterons la découverte et la conquête des empires du Mexique et du Pérou : cette époque nous offrira une occasion de considérer les Américains dans le plus haut degré de civilisation où ils soient jamais parvenus.

Cette recherche est bornée aux tribus les plus sauvages.

Nous bornerons pour le moment notre attention et nos recherches à l'examen des petites tribus indépendantes qui occupaient les autres parties de l'Amérique. Quoiqu'on observât quelques diversités

(1) La civilisation n'était pas bornée en Amérique aux seuls habitants du Mexique et du Pérou. Voyez la note 11 déjà citée. (D. L. R.)

dans le caractère, les mœurs et les institutions de ces différentes tribus, elles se trouvaient à peu près dans un même état de société, tellement simple et grossier, qu'on peut leur donner à toutes également la dénomination de *sauvages*. Dans une histoire générale de l'Amérique il serait peu convenable de décrire l'état de chaque petite peuplade, et de rechercher toutes les circonstances qui contribuent à former le caractère des individus qui la composent. Un pareil examen entraînerait dans des détails fastidieux et interminables. Les qualités qui distinguent le peuple de ces différentes tribus ont entre elles une si grande ressemblance, qu'elles peuvent être présentées sous les mêmes traits. Si quelques circonstances paraissent établir dans le caractère et les mœurs de quelques-unes des particularités dignes d'être remarquées, il suffira de les indiquer et d'en rechercher les causes, à mesure que l'occasion de les observer se présentera.

Difficultés de se procurer des informations exactes.

Il est extrêmement difficile de se procurer des informations satisfaisantes et authentiques sur les mœurs des peuples, lorsqu'ils ne sont pas encore civilisés : pour découvrir sous cette forme grossière leur véritable caractère, et pour recueillir les traits qui les distinguent, il faut dans l'observateur autant d'impartialité que de sagacité; car dans les différents degrés de sociabilité, les facultés, les sentiments et les desirs de l'homme sont tellement

appropriés à sa situation qu'ils deviennent pour lui la règle de tous ses jugements. Il attache l'idée de perfection et de bonheur aux qualités semblables à celles qu'il possède, et partout où il ne trouve pas les objets de plaisir et de jouissance auxquels il est accoutumé, il prononce hardiment que le peuple qui en est privé doit être barbare et misérable. De là le mépris mutuel que conçoivent les uns pour les autres les membres des petites sociétés où la civilisation n'a pas fait encore les mêmes progrès. Les nations policées, qui sentent tous les avantages que leur donnent les lumières et les arts, sont portées à regarder avec dédain les peuples sauvages; et, dans l'orgueil de leur supériorité, à peine conviendront-elles que les occupations, les idées et les plaisirs de ces peuples soient dignes de l'homme. Ces nations grossières et sauvages ont rarement été observées par des personnes douées de cette force d'esprit supérieure aux préjugés vulgaires et capables de juger l'homme, sous quelque aspect qu'il se présente, avec candeur et avec discernement.

Incapacité des premiers observateurs.

Les Espagnols qui entrèrent les premiers en Amérique, et qui eurent occasion de connaître les différentes peuplades avant qu'elles fussent subjuguées, dispersées ou détruites, étaient bien loin de posséder les qualités nécessaires pour bien observer le spectacle intéressant qui s'offrait à leurs yeux.

Ni le siècle où ils vivaient, ni la nation à laquelle

ils appartenaient, n'avaient fait encore assez de progrès dans les connaissances solides pour qu'ils eussent des idées grandes et étendues. Les conquérants du Nouveau-Monde étaient pour la plupart des aventuriers ignorants, dépourvus de toutes les idées qui auraient pu les conduire à bien observer des objets si différents de ceux auxquels ils étaient accoutumés. Continuellement environnés de périls et luttant contre les difficultés, ils avaient peu de loisir et moins encore de capacité pour se livrer à des recherches de spéculation. Impatients de s'emparer d'un pays si opulent et si vaste, et trop heureux de le trouver habité par des peuples si peu en état de le défendre, ils se hâtèrent de les traiter comme une misérable espèce d'hommes propres uniquement à la servitude, et s'occupèrent plus à calculer les profits qu'ils pouvaient retirer du travail des Américains, qu'à observer le caractère de leur esprit ou à chercher les causes de leurs institutions et de leurs usages. Ceux des Espagnols qui pénétrèrent ensuite dans les provinces intérieures que les premiers conquérants n'avaient pu encore ni connaître ni dévaster, y portèrent en général le même esprit et le même caractère; audacieux et braves au plus haut degré, ils étaient trop peu instruits pour être en état d'observer et de décrire ce qu'ils voyaient.

Leurs préjugés.

Ce n'est pas seulement l'incapacité des Espagnols, ce sont encore leurs préjugés qui ont rendu si dé-

fectueuses les notions qu'ils nous ont laissées sur l'état des naturels de l'Amérique. Peu de temps après qu'ils eurent établi des colonies dans leurs nouvelles conquêtes, il s'éleva parmi eux des différences d'opinion sur la manière dont on devait traiter les Indiens. Un des partis intéressés à rendre perpétuelle la servitude de ce peuple le représentait comme une race stupide et obstinée, incapable d'acquérir des idées religieuses et d'être formée aux occupations de la vie sociale. L'autre parti, plein d'un zèle pieux pour la conversion des Indiens, affirmait que, malgré leur ignorance et leur simplicité, ils étaient doux, affectionnés, dociles, et que par des instructions et des réglements convenables, il serait aisé d'en faire par degrés de bons chrétiens et des citoyens utiles. Cette controverse fut soutenue, comme je l'ai déjà dit, avec toute la chaleur qu'on doit naturellement attendre, lorsque des vues d'intérêt d'un côté, et le zèle religieux de l'autre, animent les disputants. La plupart des laïques embrassèrent la première opinion; tous les ecclésiastiques furent les défenseurs de l'autre [1]; et nous voyons constamment que, selon qu'un auteur tenait à l'un de ces deux partis, il était porté à exagérer les vertus ou les défauts des Américains fort au-delà de la vérité. Ces

(1) Ceci n'est pas tout-à-fait exact, puisque les Franciscains, par esprit d'opposition, paraissaient disposés à se joindre aux laïques et à défendre les *repartimientos*, ainsi que Robertson l'a dit lui-même, pag. 281, tom. I. (D. L. R.)

récits opposés augmentent la difficulté de parvenir à une connaissance parfaite du caractère de ce peuple, et mettent dans la nécessité de lire avec défiance toutes les relations qu'en ont données les écrivains espagnols, et de n'adopter leurs témoignages qu'avec des modifications.

Systèmes des philosophes.

Il s'était écoulé près de deux siècles depuis la découverte de l'Amérique, avant que les mœurs de ses habitants eussent attiré sérieusement l'attention des philosophes. Ils s'aperçurent enfin que la connaissance de l'état et du caractère de ce peuple pouvait leur offrir un moyen de remplir un vide considérable dans l'histoire de l'espèce humaine, et les conduire à des spéculations non moins curieuses qu'importantes. Ils entrèrent avec ardeur dans cette nouvelle carrière d'observations; mais au lieu de répandre la lumière sur ce sujet, ils ont contribué, à quelques égards, à l'envelopper d'une nouvelle obscurité. Trop impatients dans leurs spéculations, ils se hâtèrent de décider, et commencèrent à bâtir des systèmes, lorsqu'ils auraient dû chercher des faits sur lesquels ils pussent en poser les fondements. Frappés d'une apparence de dégradation de l'espèce humaine dans l'étendue du Nouveau-Monde, et étonnés de voir un vaste continent occupé par une race d'hommes nus, faibles et ignorants, quelques auteurs célèbres ont soutenu que cette partie du globe était restée plus long-temps couverte des

eaux de la mer que l'autre continent, et n'était devenue que depuis peu propre à être habitée par l'homme; que tout y portait les marques d'une origine récente; que ses habitants, nouvellement appelés à l'existence, et encore au commencement de leur carrière, ne pouvaient être comparés aux habitants d'une terre plus ancienne et déjà perfectionnée [1]. D'autres ont imaginé que, dominé par l'influence d'un climat défavorable qui arrête et énerve le principe de la vie, l'homme n'avait jamais pu atteindre en Amérique au degré de perfection dont sa nature est susceptible, et qu'il y était resté un animal d'une classe inférieure, dépourvu de force dans sa constitution physique, ainsi que de sensibilité et de vigueur dans ses facultés morales [2]. D'autres philosophes, opposés à ceux-là, ont prétendu que l'homme arrivait au plus haut degré de dignité et d'excellence dont il soit susceptible longtemps avant que de parvenir à un état de civilisation, et que, dans la simplicité grossière de la vie sauvage, il déployait une élévation d'ame, un sentiment d'indépendance et une chaleur d'affection, qu'on chercherait vainement parmi les membres des sociétés policées [3]. Ils paraissent croire que l'état de l'homme est d'autant plus parfait qu'il est moins

(1) Buffon, *Hist. nat., tom. III, p.* 494; *IX,* 103, 114.

(2) De Paw, *Recherches philos. sur les Améric. passim.*

(3) Rousseau.

civilisé. Ils décrivent les mœurs des sauvages de l'Amérique avec l'enthousiasme de l'admiration, comme s'ils voulaient les proposer pour modèles au reste de l'espèce humaine. Ces théories contradictoires ont été avancées avec une égale confiance, et l'on a vu le génie et l'éloquence déployer toutes leurs ressources pour les revêtir d'une apparence de vérité.

Comme toutes ces circonstances concourent à embrouiller et à obscurcir toutes les recherches sur l'état des nations sauvages de l'Amérique, il est nécessaire d'y procéder avec beaucoup de circonspection.

Lorsque nous sommes guidés dans ce travail par les observations éclairées du petit nombre de philosophes qui ont parcouru cette partie du globe, nous pouvons hasarder de porter un jugement; mais lorsque nous n'avons pour garants que les remarques superficielles de voyageurs vulgaires, de marins, de commerçants, de boucaniers et de missionnaires[1], il faut souvent hésiter, et, en comparant des faits épars, tâcher de découvrir ce qu'ils n'ont pas eu la sagacité d'observer. Sans se livrer aux conjectures, sans montrer de penchant pour aucun système, il faut mettre une égale attention à éviter les excès ou

(1) Robertson ne nous paraît pas rendre aux missionnaires qui avaient visité l'Amérique et publié leurs observations avant la publication de son histoire, la justice à laquelle quelques-uns d'entre eux ont droit. Les Pères Dutertre, de Charlevoix et plusieurs des auteurs des lettres édifiantes, tous loués avec tant d'éloquence par M. de Châteaubriand dans son *Génie du Christianisme*, et d'autres encore, méritent une honorable exception. (D. L. R.)

d'une admiration extravagante ou d'un mépris dédaigneux pour ces mœurs que nous décrivons.

Méthode observée dans cette recherche.

Afin de procéder dans cette recherche avec une plus grande exactitude, il faudrait la simplifier autant qu'il est possible. L'homme existait comme individu avant de devenir membre d'une communauté. Il faut donc connaître les qualités qui lui appartiennent sous ce premier rapport, avant que d'examiner celles qui résultent du second. Ce procédé est particulièrement indispensable pour étudier les mœurs des peuples sauvages. Leur union politique est si imparfaite, leurs institutions et leurs réglements civils sont en si petit nombre, si simples, revêtus d'une autorité si faible, qu'on doit plutôt regarder ces peuples comme des êtres indépendants que comme des membres d'une société régulière. Le caractère d'un sauvage résulte presque entièrement de ses idées et de ses sentiments comme individu; il n'est que faiblement modifié par l'autorité imparfaite de la police et de la force publique. Je suivrai cet ordre naturel dans mes recherches sur les mœurs des Américains, en procédant par degrés du plus simple au plus composé.

Je considérerai : I. la constitution physique des Américains dans les pays dont il est question; II. leurs facultés intellectuelles; III. leur état domestique; IV. leurs institutions et leur état politique; V. leur système de guerre et de sûreté publique; VI. les

arts qu'ils pratiquaient; VII. leurs idées et leurs institutions religieuses; VIII. les coutumes particulières et isolées qui ne peuvent se ranger sous aucun de ces chapitres divers. Je terminerai le tout par une appréciation et une balance générale de leurs vertus et de leurs défauts.

I. *Constitution physique des Américains.* Le corps humain est moins affecté par le climat que celui d'aucune autre espèce animale. Quelques animaux sont bornés à une région particulière du globe et ne peuvent exister au-delà; d'autres peuvent bien supporter les intempéries d'un climat qui leur est étranger, mais ils cessent de multiplier dès qu'ils sont transportés hors de cette partie du globe que la nature leur avait assignée pour demeure. Ceux même qui peuvent se naturaliser dans des climats différents éprouvent les effets de toute transplantation hors de leur pays natal, et dégénèrent par degrés de la vigueur et de la perfection dont leur espèce est susceptible. L'homme est la seule créature vivante dont l'organisation soit à la fois assez robuste et assez flexible pour lui permettre de se répandre sur toute la terre, d'habiter toutes les régions, de propager et de multiplier sous tous les climats. Soumis néanmoins à la loi générale de la nature, le corps humain n'est pas absolument insensible à l'influence du climat, et lorsqu'il est exposé aux excès de la chaleur ou du froid, il diminue de grandeur ou de force.

Leur teint, leur figure, etc.

La première vue des habitants du Nouveau-Monde inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuplait l'ancien hémisphère. Leur teint est d'un brun-rougeâtre ressemblant à peu près à la couleur du cuivre [1]. Leurs cheveux sont toujours noirs, longs, grossiers et faibles. Ils n'ont point de barbe, et toutes les parties de leur corps sont parfaitement unies [2]. Ils ont la taille haute, svelte et bien proportionnée [3]. Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour augmenter la beauté de leur forme naturelle, ou pour rendre leur aspect plus redoutable à leurs ennemis. Dans les îles où les quadrupèdes étaient petits et peu nombreux, et où la terre produisait presque d'elle-même, la constitution physique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice actif de la chasse, ni par le travail de la culture, était extrêmement faible et délicate; sur le continent, où les forêts abondent en gibier de toute espèce, et où la principale occupation de plusieurs peuplades était de le poursuivre à la chasse, le corps des naturels avait acquis plus de vigueur. Cependant les Américains étaient toujours plus distingués par l'agilité que par la force : ils ressemblaient plus aux animaux de proie qu'à des animaux destinés au tra-

(1) Oviedo, *Sommario*, p. 46. D. *Vie de Colomb*, *chap.* 24.

(2) Voyez la note 27. (3) Voyez la note 28.

vail[1]. Non-seulement ils avaient de l'aversion pour la fatigue, ils étaient même incapables de la supporter; et lorsqu'on les arracha par la violence à leur indolence naturelle et qu'on les força de travailler, ils succombèrent à la fatigue de travaux que les habitants de l'ancien continent auraient exécutés avec facilité[2]. Cette faiblesse de constitution, qui était universelle parmi les peuples des régions de l'Amérique dont nous parlons, peut être regardée comme une marque caractéristique de cette espèce d'hommes[3].

Le défaut de barbe[4] et la peau unie de l'Américain semble indiquer un genre de faiblesse occasionné par quelques vices dans sa constitution. Il est dépourvu d'un signe de virilité et de force. Cette particularité, qui distingue les habitants du Nouveau-Monde d'avec toutes les autres nations, ne peut être attribuée, comme l'ont cru quelques voyageurs, à leur manière de se nourrir[5]. Quoique les aliments de la plupart des Américains soient extrêmement insipides, parce qu'ils ne connaissent point l'usage du sel, on voit en d'autres parties de la

(1) Voyez la note 29.

(2) Oviedo, *Sommario, p.* 51. *Voyage de* Correal, *II, p.* 138. Wafer's *Description, pag.* 131.

(3) B. Las Casas, *Brév. relac. p.* 4. Torquem. *Monar. Ind. I*, 580. Oviedo, *Sum. p.* 41; *Hist. lib. III. cap.* 6. Herrera, *Decad. I, lib. IX, cap.* 5. Simon, *p.* 41.

(4) Voyez la note 27 déjà citée.

(5) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III,* 310.

terre des peuplades sauvages qui vivent d'aliments également simples, sans avoir cette marque de dégradation ni aucun symptôme apparent d'une diminution de force.

Comme la forme extérieure des Américains nous porte à croire qu'il y a dans la constitution de leur corps quelques principes naturels de faiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée par plusieurs auteurs comme une confirmation de cette idée. La quantité d'aliments que les peuples consomment varie selon la température du climat où ils vivent, le degré d'activité qu'ils exercent, et la vigueur naturelle de leur constitution physique. Sous la chaleur accablante de la zone torride, où les hommes passent leurs jours dans l'indolence et le repos, il leur faut moins de nourriture qu'aux habitants actifs des pays froids ou tempérés. Mais le défaut d'appétit, si remarquable chez les Américains, ne peut s'expliquer ni par la chaleur de leur climat ni par leur extrême indolence. Les Espagnols témoignèrent leur étonnement en observant cette particularité non-seulement dans les îles, mais même en différentes parties du continent. La tempérance naturelle de ces peuples leur parut surpasser de beaucoup l'abstinence des ermites les plus austères [1]; tandis que d'un autre côté l'appétit

(1) Ramusio III, 304, F, 306. A. Simon, *Conquista, etc. p.* 39. Hakluit III, 468, 508.

des Espagnols parut aux Américains d'une voracité insatiable : ceux-ci disaient qu'un Espagnol dévorait en un jour plus d'aliments qu'il n'en aurait fallu pour dix Américains [1]. Une preuve encore plus frappante de la faiblesse naturelle des Américains est le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté et pour les plaisirs de l'amour. Cette passion, destinée à perpétuer la vie, à être le lien de l'union sociale et une source de tendresse et de bonheur, est la plus ardente de toutes celles qui enflamment le cœur humain. Quoique les peines et les dangers qui tiennent à l'état sauvage; quoique en quelques occasions l'excessive fatigue et dans tous les temps la difficulté de se procurer la subsistance puissent paraître contraires à cette passion et concourir à en diminuer l'énergie, cependant les nations les plus sauvages des autres parties du globe semblent éprouver son influence d'une manière plus puissante que les habitants du Nouveau-Monde. Le nègre brûle de toute l'ardeur des desirs qui est naturelle au climat où il vit, et les peuples les plus grossiers de l'Asie présentent également un degré de sensibilité proportionnée à leur position sur le globe. Mais les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du Nouveau-Monde les femmes sont traitées par les natu-

(1) Herrera, *Decad. I, lib. 2, cap. 16.*

rels avec froideur et indifférence : elles ne sont pas l'objet de cette affection tendre qui se forme dans les sociétés civilisées, et n'inspirent point ces desirs ardents, naturels aux nations encore grossières. Même dans les climats où cette passion acquiert d'ordinaire sa plus grande énergie, le sauvage de l'Amérique regarde sa compagne avec dédain, comme un animal d'une espèce inférieure à lui. Il ne s'occupe point à gagner son affection par des soins assidus, et s'embarrasse encore moins de la conserver par la complaisance et la douceur[1]. Les missionnaires eux-mêmes, malgré l'austérité des idées monastiques, n'ont pu s'empêcher de témoigner leur étonnement de la froide indifférence que les jeunes Américains montrent dans leur commerce avec l'autre sexe[2]; et il ne faut attribuer cette réserve à aucune opinion particulière qui leur fasse attacher quelque mérite à la chasteté des femmes; c'est une idée trop raffinée pour un sauvage, et qui tient à une délicatesse de sentiment et d'affection qui lui est étrangère[3].

Dans les recherches qu'on fait sur les facultés

Réflexions sur ces objets.

(1) Hennepin, *Mœurs des sauvages*, 32, *etc.* Rochefort, *Hist. des îles Antilles, p.* 461. *Voy. de* Coreal, II, 141. Ramusio, III, 309. F. Lozano, *Descripcion del Grand Chaco*, 71. Falkner's *Description of Patagonia, p.* 125. *Lettere di* P. Cataneo, *ap.* Muratori, II *Christian. Felice, I*, 305.

(2) Chanvalon, p. 51. *Lett. édif. com.* 24, 318. Du Tertre, II, 337. Venegas, I, 81 Ribas. *Hist. de los triumf. p.* 2.

(3) Voyez la note 30.

physiques ou intellectuelles des races particulières d'hommes, il n'y a point d'erreur plus commune et plus séduisante que celle d'attribuer à un seul principe des singularités caractéristiques qui sont l'effet de l'action combinée de plusieurs causes. Le climat et le sol d'Amérique diffèrent à tant d'égards de ceux de l'autre hémisphère, et cette différence est si sensible et si frappante, que des philosophes distingués ont trouvé cette circonstance suffisante pour expliquer ce qu'il y a de particulier dans la constitution des Américains. Ils attribuent tout aux causes physiques, et regardent la faiblesse de corps et la froideur d'ame des Américains comme des conséquences de la température de cette portion du globe qu'ils habitent. Cependant l'influence des causes morales et politiques méritait quelque attention; car elles opèrent avec autant de force que celles par lesquelles on a cru pouvoir expliquer entièrement les phénomènes singuliers dont on a parlé. Partout où l'état de société est tel qu'il en résulte des besoins et des desirs qui ne peuvent être satisfaits que par des efforts réguliers de l'industrie, le corps accoutumé au travail devient robuste et s'endurcit à la fatigue. Dans un état plus simple, où les desirs des hommes sont si modérés et en si petit nombre qu'on peut les satisfaire presque sans nul travail avec les productions spontanées de la nature, les facultés du corps

n'étant pas mises en exercice ne peuvent acquérir la force dont elles sont susceptibles. Les habitants des deux régions tempérées du Nouveau-Monde, le Chili et l'Amérique septentrionale [1], vivent de la chasse et peuvent être regardés comme une race d'hommes actifs et vigoureux, si on les compare aux habitants des îles ou des parties du continent où un léger travail suffit pour se procurer sa subsistance. Les occupations du chasseur ne sont cependant ni aussi régulières ni aussi continues que celles des hommes employés à la culture de la terre et aux différents arts de la société civilisée; il peut les surpasser en agilité, mais il leur est inférieur en force. Si l'on donnait une autre direction aux facultés actives de l'homme dans le Nouveau-Monde, et que sa vigueur fût augmentée par l'exercice, il pourrait acquérir un degré de force qu'il ne possède point dans son état actuel. C'est une vérité confirmée par l'expérience. Partout où les Américains se sont accoutumés par degrés à un travail pénible, ils sont devenus robustes de corps et capables d'exécuter des choses qui paraissaient non-seulement surpasser les forces d'une constitution aussi faible que celle qu'on supposait particu-

(1) Par Amérique septentrionale (*North America*) Robertson n'entendait et ne pouvait entendre que la partie de l'Amérique septentrionale ou les Anglais avaient, à l'époque où il écrivait, des colonies qui depuis se sont rendues indépendantes et forment les *État-Unis;* sans cela il ne l'aurait pas classée parmi les régions tempérées du Nouveau-Monde. (D. L. R.)

lière à leur climat, mais même égaler tout ce qu'on pourrait attendre des naturels de l'Afrique ou de l'Europe [1].

Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été observé sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur extrême indolence et souvent même à une inaction totale, autant qu'à aucune circonstance relative à la constitution physique de leur corps, on a remarqué que dans les cantons où les naturels d'Amérique sont obligés de faire quelques efforts extraordinaires d'activité, afin de se procurer leur subsistance, et partout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes; et en quelques endroits ils ont même paru à quelques observateurs d'une voracité remarquable [2].

L'action des causes politiques et morales s'exerce d'une manière encore plus frappante en modifiant le degré d'affection qui unit les deux sexes. Dans un état de civilisation très avancé, cette passion, enflammée par la contrainte, raffinée par la délicatesse des sentiments, encouragée par la mode, occupe et embrasse le cœur tout entier. Ce n'est plus un simple instinct de nature; le sentiment ajoute

(1) Voyez la note 31.

(2) Gumilla, II, 12, 70, 237. Lafitau I, 515. Ovalle, Church. III, 81. Muratori, I, 295.

à l'ardeur des desirs, et l'ame se sent agitée et pénétrée des plus tendres émotions dont elle soit susceptible. Cette peinture ne peut cependant convenir qu'aux hommes qui, par leur situation, sont exempts des soins et des travaux de la vie. Parmi ceux des classes inférieures, condamnés par leur état à un travail continuel, l'empire de cette passion a moins de violence: occupés sans relâche à se procurer leur subsistance et à pourvoir au premier besoin de la nature, ils ont peu de loisir pour se livrer aux impressions d'un besoin secondaire. Mais si la nature des rapports établis entre les deux sexes varie si fort dans les rangs différents des sociétés policées, l'état de l'homme, lorsqu'il n'est pas encore civilisé doit produire des variations encore plus sensibles. Au milieu des fatigues, des dangers, et de la simplicité de la vie sauvage, où la subsistance est toujours précaire et souvent insuffisante, où les hommes sont presque continuellement occupés à poursuivre leurs ennemis ou à se garantir contre leurs attaques, où enfin les femmes ne connaissent encore ni l'art de la parure, ni les séductions de la réserve même, il est aisé de concevoir que les Américains ont pu n'être que faiblement attirés vers l'autre sexe, sans être obligé d'imputer cette indifférence uniquement à une imperfection ou à une dégradation physique dans leur organisation.

On observe en conséquence que dans toutes les

parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès que les naturels ont faits dans la civilisation, ont rendu les moyens de subsistance plus abondants et ont adouci les peines attachées à la vie sauvage, l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent. On en trouve des exemples frappants dans quelques tribus établies sur les bords des grandes rivières où abondent les subsistances, et parmi d'autres peuplades qui possèdent des terrains où l'abondance du gibier leur fournit sans beaucoup de peine un moyen constant et assuré de se nourrir. Ce surcroît de sécurité et d'abondance produit son effet naturel. Par-là les sentiments que la main de la nature a gravés au cœur de l'homme acquièrent une nouvelle force; il se forme de nouveaux goûts et de nouveaux desirs; les femmes, plus aimées et plus recherchées, apportent plus d'attention à leur maintien et à leur parure, et les hommes, commençant à sentir combien elles peuvent ajouter à leur bonheur, ne dédaignent plus les moyens de gagner leur affection et de mériter leurs préférences. Le commerce des deux sexes prend dès lors une forme différente de celle qu'il a chez les peuplades plus grossières; et, comme ni la religion, ni les lois, ni la décence ne les gênent sur les moyens de satisfaire leurs desirs, la licence de leurs mœurs est excessive [1].

(1) Biet, 389. Charlevoix, III, 423. Dumont, *Mém. sur la Louisiane. I.* 155.

Quoique la constitution physique des Américains soit très faible[1], on n'en voit aucun parmi eux qui soit difforme, mutilé ou privé de quelque sens. Tous les voyageurs ont été frappés de cette particularité et ont vanté la régularité et la perfection de leur figure et de leurs traits. Quelques auteurs ont cherché la cause de ce phénomène dans l'état physique de ces peuples. Ils supposent que les enfants naissent sains et vigoureux, parce que les pères ne se sont ni épuisés, ni excédés par le travail. Ils imaginent que, dans la liberté de l'état sauvage, le corps humain, toujours nu et sans entraves depuis la première enfance, en conserve mieux sa forme naturelle; que tous les membres acquièrent une proportion plus juste que lorsqu'ils sont garrottés par ces liens artificiels qui en arrêtent les développements et en corrompent les formes[2]. On ne peut pas sans doute refuser de reconnaître à quelques égards l'influence de ces causes; mais l'avantage apparent dont nous parlons et qui est commun à toutes les nations sauvages, tient à un principe

(1) Robertson revient fort souvent sur la faiblesse de la constitution physique des Américains, qu'il suppose générale. On peut lui opposer des autorités imposantes : M. de Humboldt considère les Caraïbes ou Caribes comme l'un des peuples *les plus robustes de la terre.* (*Essai polit. sur la Nouv. Esp.*, t. I, *p.* 384.)

Les Abipons et les Patagons ont une stature gigantesque et leur constitution est forte et musculeuse; il en est de même des habitants du Chili et des Akansas que l'on compte parmi les sauvages les plus beaux du nouveau continent, etc. (D. L. R.)

(2) Piso, *p.* 6, *lib. IX, cap.* 4.

plus profond, plus intimement lié avec la nature et le génie de cet état de société. L'enfance de l'homme est si longue, elle a besoin de tant de secours, qu'il est très difficile d'élever les enfants chez les nations sauvages. Les moyens de subsistance y sont non-seulement peu abondants, mais incertains et précaires. Ceux qui vivent de la chasse sont obligés de parcourir de vastes étendues de terrain et de changer souvent d'habitation. L'éducation des enfants, comme tous les autres travaux pénibles, est abandonnée aux femmes. Les peines, les privations et les fatigues inséparables de l'état sauvage, et telles qu'il est souvent difficile de les soutenir dans la vigueur de l'âge, doivent être fatales à l'enfance. Les femmes, craignant dans quelque partie de l'Amérique d'entreprendre une tâche si laborieuse, étouffent elles-mêmes les premières étincelles de cette vie qu'elles se trouvent incapables d'entretenir, et par l'usage de certaines herbes se procurent de fréquents avortements[1]. D'autres nations, persuadées qu'il n'y a que les enfants forts et bien conformés qui soient en état de supporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paraissent faibles et mal constitués, comme peu dignes d'être conservés[2]. Chez ceux même qui entreprennent d'élever indis-

(1) Ellis's, *Voyage to Hudson's bay*, 198. Herrera, *Decad. VII. lib. IX c.* 4.

(2) Gumilla, Hist. II, 234. Techo's *Hist. of Paraguay*, *etc.* Churchill's *Collect. VI*, 108.

tinctement tous leurs enfants, il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage, que très peu de ceux qui naissent avec quelque imperfection physique parviennent à l'âge de puberté[1]. Ainsi dans les sociétés policées, où les moyens de subsistance sont constants, assurés, obtenus avec facilité, et où les talents de l'esprit sont souvent plus utiles que les facultés du corps, les enfants peuvent se conserver malgré la difformité et les vices physiques, et deviennent des citoyens utiles; au lieu que chez les peuples sauvages, ces mêmes enfants sont mis à mort au moment de leur naissance, ou devenant bientôt à charge à la société et à eux-mêmes, ne peuvent traîner long-temps leur misérable vie. Mais dans ces provinces du Nouveau-Monde, où l'établissement des Européens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitants, où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfants, les Américains sont si loin d'être distingués par la régularité et la beauté de leur forme, qu'on soupçonnerait plutôt quelque imperfection dans leurs races, en voyant le nombre extraordinaire d'individus qui y sont difformes, mutilés, aveugles, sourds, ou d'une petite taille[2].

Quelle que soit la faiblesse d'organisation des

(1) Creuxii, *Hist. Canad. p.* 57.

(2) *Voy. de Ulloa, I,* 232.

Américains[1], il est singulier que la forme humaine présente moins de variété dans ce nouveau continent que dans l'ancien. Lorsque Colomb et les autres Espagnols qui découvrirent le Nouveau-Monde visitèrent pour la première fois les différentes contrées sous la zone torride, ils s'attendaient naturellement à y trouver des peuples ressemblant pour le teint et la peau à ceux qui vivent dans les régions correspondantes de l'autre hémisphère. Ils trouvèrent, à leur grand étonnement, qu'il n'y avait point de nègres en Amérique[2], et la cause de ce phénomène extraordinaire excita la curiosité des hommes instruits. C'est aux anatomistes à rechercher et à nous apprendre quelle est la partie ou membrane du corps dans laquelle réside cette humeur qui teint d'un noir foncé la peau du nègre. L'action puissante de la chaleur paraît être évidemment la cause qui produit cette variété singulière dans l'espèce humaine. Toute l'Europe, presque toute l'Asie, et les parties tempérées de l'Afrique, sont habitées par des hommes plus ou moins blancs. Toute la zone torride en Afrique, quelques-unes des contrées les plus brûlantes qui en approchent, et quelques cantons de l'Asie, sont habités par des peuples de couleur noire. Si nous suivons les nations de notre continent, en allant des pays froids et tempérés vers les régions exposées à

(1) Voir la note de la page 75.
(2) P. Martyr, *Decad.* p. 71.

l'action d'une chaleur forte et continue, nous trouvons que l'extrême blancheur de la peau commence bientôt à diminuer; que la couleur du teint s'obscurcit par degrés à mesure que nous avançons, et qu'après avoir passé par toutes les nuances successives elle se termine à un noir décidé et uniforme[1]. Mais en Amérique, où l'action de la chaleur est balancée et affaiblie par différentes causes que j'ai déjà expliquées, le climat semble être privé de l'énergie qui produit ces effets étonnants sur la figure humaine. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zone torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent. Des observateurs attentifs qui ont eu occasion de voir les Américains dans les différents climats et dans des contrées fort distantes les unes des autres, ont été frappés de la ressemblance étonnante qu'ils ont trouvée dans leur air et leur forme extérieure[2].

Mais si la main de la nature semble n'avoir suivi qu'un modèle en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes aussi bizarres que divers. Les mêmes fables qui s'étaient répandues dans l'ancien continent ont été ressuscitées dans le Nouveau-Monde, et l'Amérique a été peuplée aussi d'êtres humains d'une forme monstrueuse

(1) Voyez la note 32.

(2) Voyez la note 33.

et fantastique. On a conté que certaines provinces étaient habitées par des pygmées de trois pieds de haut, et que telle autre contrée produisait des géants d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avaient qu'un œil, d'autres prétendaient avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux et la bouche se trouvaient placés à la poitrine. Sans doute la variété de la nature dans ses productions est si grande qu'il y aurait de la présomption à vouloir fixer des bornes à sa fécondité et à rejeter indistinctement toute relation qui ne serait pas entièrement conforme à notre expérience et à nos observations limitées; mais se hâter d'adopter, sur les preuves les plus légères, tout ce qui porte un caractère de merveilleux, c'est une autre extrémité encore moins digne d'un esprit philosophique; d'autant que les hommes ont toujours été plus facilement entraînés dans l'erreur par la faiblesse à croire trop que par l'orgueil de ne pas croire assez. A mesure que les connaissances s'étendent et que la nature est observée par des yeux plus exercés, on voit s'évanouir les merveilles qui amusaient les siècles d'ignorance; on a oublié les contes que des voyageurs crédules ont répandus sur l'Amérique; on a cherché en vain les monstres qu'ils ont décrits, et l'on sait aujourd'hui que ces provinces où ils prétendaient avoir trouvé des habitants d'une forme si extraordinaire, sont habitées par

des peuples qui ne diffèrent en rien des autres Américains[1].

Quoiqu'on puisse, sans entrer dans aucune discussion, rejeter de pareilles relations, comme fabuleuses, il y a d'autres variétés de l'espèce humaine qu'on prétend avoir été observées dans quelques parties du Nouveau-Monde, et qui, paraissant fondées sur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulièrement observées en trois cantons différents; la première se trouve à l'isthme de Darien près du centre de l'Amérique. Lionel Wafer, voyageur qui montre plus de curiosité et d'intelligence qu'on ne s'attendait à en trouver dans un associé des boucaniers, découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuse, mais singulière. Suivant sa description, ils sont d'une petite taille, d'une constitution délicate et incapables de supporter la fatigue. Leur teint est d'un blanc de lait fade, qui ne ressemble point à celui des blonds parmi les Européens, et sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche; leurs cheveux, leurs sourcils et leurs cils sont de la même nuance. Leurs yeux sont d'une forme si singulière, et si faibles, qu'ils ont de la peine à supporter la lumière du soleil; mais ils voient distinctement à la

(1) Voyez la note 34.

lumière de la lune, et ils sont gais et actifs pendant la nuit[1]. On n'a découvert aucune race semblable dans les autres parties de l'Amérique. Cortès remarqua, il est vrai, parmi les animaux rares et monstrueux que Montézume avait rassemblés, quelques créatures humaines ressemblant aux hommes blancs du Darien[2]; mais comme l'empire du Mexique étendait sa domination jusqu'aux provinces qui bordent l'isthme de Darien, il est probable que c'étaient des êtres de la même race. Quelque singularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant pas le regarder comme constituant une espèce particulière. Parmi les nègres de l'Afrique, ainsi que dans quelques îles de l'Inde, la nature produit quelquefois un petit nombre d'individus qui ont tous les traits et toutes les qualités caractéristiques des hommes blancs du Darien : les premiers sont appelés *Albinos* par les Portugais, et les derniers *Kackerlakes* par les Hollandais. Au Darien, les pères et mères de ces hommes blancs sont de la même couleur que les autres habitants du pays : cette observation s'applique également à la progéniture anomale des nègres et des Indiens. La même mère qui met au monde quelque enfant d'une couleur qui n'est pas celle de la race en produit

(1) Wafer, *Descrip. de l'isthme de Darien*, dans les *Voyages de Dampier, tom. III.*

(2) Cortès, *ap. Ramus, p. 241, E.*

d'autres de la couleur qui est propre à son pays [1]. On peut donc tirer une conclusion générale, relativement aux *blancs* de Wafer, aux *Albinos* et aux *Kackerlakes* : c'est qu'ils forment une race dégénérée et non une classe particulière d'hommes, et que la couleur et la faiblesse particulières qui marquent leur dégradation leur ont été transmises par quelque maladie ou quelque vice physique de leurs parents. On a observé, comme une preuve décisive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les Albinos d'Afrique ne propagent leur race : leurs enfants naissent avec la couleur et le tempérament propres aux autres habitants du même sol [2].*

Le second district, occupé par des habitants qui diffèrent à l'extérieur des autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord, s'étendant de la côte de Labrador vers le pôle, tant que le pays est habitable. Les malheureux habitants de ces tristes régions, connus en Europe sous le nom d'Esquimaux, se sont donné le nom de *Keralit*, qui veut dire *homme*, par un effet de ce sentiment d'orgueil national qui console les peuples les plus grossiers et les plus misérables. Ils sont robustes et d'une taille moyenne; ils ont la tête d'une grosseur

(1) Margrav. *Hist. rer. nat. Bras., lib. VIII, cap.* 4.

(2) Wafer, *p.* 348. Demanet, *Hist. de l'Afrique, II,* 234. *Recherches philos. sur les Amér., II,* 1, *etc.*

(*) S'ils ne se propagent pas, ainsi que le dit Robertson, ils forment une *classe* particulière et non une *race*. (D. L. R.)

démesurée et les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint, quoique basané, parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; et les hommes ont des barbes qui sont quelquefois longues et touffues [1]. Ces particularités distinctives, jointes à une autre encore moins équivoque, qui est l'affinité de leur langue avec celle des Groënlandais, affinité dont j'ai déjà parlé, peuvent nous faire conclure avec assez de confiance que les Esquimaux sont d'une race différente des autres habitants de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec la même certitude sur les habitants du troisième district, qui est situé à l'extrémité méridionale de l'Amérique. Je parle de ces fameux Patagons, qui, pendant deux siècles et demi, ont été un sujet de dispute pour les savants et un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste, mais peu connue de l'Amérique, qui s'étend depuis la rivière de la Plata jusqu'au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie de l'intérieur des terres qui bordent le Rio-Negro; mais dans la saison

(1) Ellis's, *Voyage to Hudson's bay, p.* 130-131. De la Potherie, *tom. I, p.* 79. Wale's *journ. of a voy. to Churchill river. Phil. trans., vol. LX*, 109.

des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la Terre de Feu du continent. Les premières relations qu'on ait eues de ce peuple furent apportées en Europe par les compagnons de Magellan [1], et on les dépeignait comme une race gigantesque, d'une taille au-dessus de sept pieds, et d'une force proportionnée à leur énorme grandeur. On observe parmi diverses classes d'animaux des différences tout aussi remarquables pour la grosseur. Les grandes races de chevaux et de chiens surpassent les plus petites en volume et en force, autant que les Patagons sont supposés s'élever au-dessus du modèle commun de la forme humaine. Mais les animaux ne parviennent à la perfection dont leur espèce est susceptible que dans les climats doux et où ils trouvent en abondance les aliments les plus nourrissants. Ce n'est donc pas dans les déserts incultes des terres magellaniques, et parmi une tribu de sauvages dépourvus d'industrie et de prévoyance, que nous devrions nous attendre à trouver l'homme avec les plus glorieux attributs de sa nature, et distingué par une supériorité de grandeur et de force bien au-dessus de tout ce qu'il a acquis dans toutes les autres régions de la terre. On a besoin des preuves les plus positives et les plus incontestables pour établir un fait si contraire aux lois et aux principes généraux, qui

(1) Falkner's, *Descrip. of Patagonia*, *p.* 10.

semblent affecter à tout autre égard la forme humaine, et en déterminer les qualités essentielles; mais ces preuves n'ont pas encore été produites. Quoique plusieurs voyageurs, dont le témoignage est d'un grand poids, aient, depuis Magellan, visité cette même partie de l'Amérique et communiqué avec les naturels[1]; quoique les uns aient affirmé que les individus qu'ils avaient vus étaient d'une taille gigantesque, et que d'autres aient tiré la même conclusion en mesurant la trace de leurs pieds ou les squelettes des morts; cependant les relations des uns et des autres diffèrent dans des points si essentiels, et sont mêlées de tant de circonstances évidemment fausses ou fabuleuses, qu'il est impossible d'y donner une entière confiance. D'un autre côté, quelques navigateurs, et parmi ceux-ci les hommes les plus distingués par le discernement et l'exactitude, ont affirmé que les Patagons avec lesquels ils avaient eu des relations, quoique grands et bien faits, n'étaient point de cette grandeur extraordinaire qui en ferait une race distincte des autres habitants de la terre. L'existence de cette race de géants semble donc être encore un de ces problèmes d'histoire naturelle sur lesquels un esprit sage doit hésiter et suspendre son jugement, jusqu'à ce que des preuves plus complètes lui apprennent s'il peut adopter un fait contraire en apparence à ce que l'expérience

(1) Voyez la note 35.

et la raison ont découvert jusqu'ici concernant l'état et la structure de l'homme dans toutes les contrées diverses où il a été observé[1].

Pour nous former une idée complète sur la constitution des habitants de l'un et de l'autre hémisphère, il faudrait non-seulement considérer la forme et la vigueur de leur corps, mais encore examiner quel est le degré de santé dont ils jouissent, et quelle est la durée commune de leur vie. Dans la simplicité de l'état sauvage où l'homme n'est ni accablé par le travail, ni énervé par le luxe, ni tourmenté par l'inquiétude, on est porté à croire que sa vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie ni la douleur, jusqu'à ce qu'elle se termine enfin dans une extrême vieillesse par la dégradation successive de la nature. On trouve en effet parmi les Américains, ainsi que chez d'autres peuples sauvages, des hommes dont la figure flétrie et décrépite semble indiquer une vieillesse extraordinaire. Mais, comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter, et qu'ils oublient aussi aisément le passé qu'ils s'occupent peu de l'avenir, il est impossible de connaître leur âge avec un certain degré de précision[2]. Il est évident que la durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats et

(1) Voyez la note 36.

(2) Ulloa, *Notic. Americ.* 323. Beaucroft, *Nat. Hist. of Guiana*, 334.

la manière différente dont les hommes se nourrissent. Cependant ils semblent être partout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connaissent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse, et ils n'ont point de mots dans leur langue pour exprimer ce nombreux cortége de maux accidentels auxquels nous sommes sujets.

Mais quelle que soit la situation où l'homme se trouve placé, il est né pour souffrir. Ses maladies dans l'état sauvage sont à la vérité en plus petit nombre; mais, comme celles des animaux, à qui l'homme ressemble beaucoup dans ce genre de vie, elles sont plus violentes et plus funestes. Si le luxe engendre et entretient des infirmités d'un certain genre, la rigueur et les peines de la vie sauvage en produisent d'autres. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance, et que leurs moyens de subsistance sont précaires, ils passent souvent d'une disette extrême à une extrême abondance, selon les vicissitudes de la fortune dans leurs chasses ou celles des saisons dans les productions de la nature. Leur excessive voracité dans l'une de ces situations et leur abstinence rigoureuse dans l'autre sont également nuisibles; car quoique l'homme puisse s'accoutumer par l'habitude, ainsi que les animaux de proie, à supporter une longue abstinence et à manger ensuite avec voracité, sa-

constitution ne peut manquer d'être fortement affectée par des contrastes violents et subits. Ainsi la force et la santé des sauvages sont dans certains temps altérées par ce que leur fait souffrir la disette d'aliments, et en d'autres temps ils sont sujets aux maladies qui naissent des indigestions et de l'excès de nourriture. Ces maladies sont si communes qu'on peut les regarder comme une suite inévitable de leur manière de vivre, et elles font périr un grand nombre d'individus au printemps de leur vie. Ils sont très sujets aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme et à la paralysie [1], maladies produites par la fatigue et les peines excessives qu'ils ont à supporter dans la chasse et dans la guerre, ou par les intempéries des saisons, auxquelles ils sont continuellement exposés. Dans la vie sauvage l'excès de fatigue attaque violemment la constitution; dans les sociétés policées l'intempérance la mine. Il n'est pas aisé de déterminer laquelle de ces deux causes produit les plus funestes effets, et contribue davantage à abréger la vie de l'homme. L'influence de la première est certainement plus étendue : les effets pernicieux du luxe ne se font sentir dans toutes les sociétés qu'à un petit nombre d'individus, les peines de la vie sauvage se font également sentir à tous. Autant que j'en puis juger après des recherches très détail-

(1) Charlevoix, *Nouv. Fr.* 3. Lafitau, II, 360. De la Potherie, 2, 37.

lées, la durée commune de la vie humaine est plus courte parmi les sauvages que chez les peuples industrieux et policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des desirs criminels, semble avoir été particulière aux Américains. En la communiquant à leurs conquérants ils ont amplement vengé leurs injures, et cette nouvelle calamité ajoutée à celles qui empoisonnaient déjà la vie humaine a peut-être compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du Nouveau-Monde. Cette maladie, prenant son nom du pays où elle a d'abord exercé ses ravages ou du peuple par qui on a cru qu'elle avait été répandue en Europe, a été appelée quelquefois le mal de Naples, et quelquefois le mal français. Elle se montra d'abord si terrible, avec des symptômes si violents et des progrès si rapides et si funestes, qu'elle se jouait de tous les efforts de la médecine. L'étonnement et la terreur accompagnaient ce fléau inconnu dans sa marche, et les hommes commencèrent à craindre qu'il n'annonçât l'extinction entière de la race humaine. L'expérience et l'habileté des médecins découvrirent par degrés les remèdes propres à guérir ou du moins à adoucir le mal. Pendant le cours de deux siècles et demi la violence de cette cruelle maladie s'est calmée d'une manière sensible; enfin, semblable à la lèpre, qui a désolé l'Europe

pendant plusieurs siècles, peut-être s'épuisera-t-elle d'elle-même; et, dans un âge plus heureux, cette peste occidentale, ainsi que celle de l'Orient, ne sera peut-être plus connue que par les descriptions[1].

II. Après avoir considéré ce qu'il paraît y avoir de particulier dans la constitution physique des Américains, notre attention doit naturellement se porter sur leurs facultés morales. De même que l'individu passe par degrés de l'ignorance et de la faiblesse de l'enfance à la vigueur et à la maturité de la raison, on peut observer une marche semblable dans les progrès de l'espèce; car il y a aussi pour elle un période d'enfance, pendant lequel plusieurs des facultés de l'ame ne sont pas encore développées, et toutes sont encore faibles et imparfaites dans leur action. Dans les premiers âges de la société, où l'état de l'homme est encore simple et grossier, sa raison est très peu exercée, et ses desirs se meuvent dans une sphère très étroite. De là naissent deux caractères remarquables qui distinguent l'esprit humain dans cet état: ses facultés intellectuelles sont extrêmement bornées; ses efforts et ses émotions sont faibles et en petit nombre. Ces deux caractères se remarquent clairement chez les plus sauvages des tribus américaines et forment une partie essentielle de leur description.

Qualités morales des Américains.

Ce que les nations policées appellent raisonne-

Facultés in-

(1) Voyez la note 37.

tellectuelles très limitées.

ments ou recherches de spéculation est entièrement inconnu dans ce premier état de société, et ne peut jamais devenir l'occupation ou l'amusement de l'homme, jusqu'à ce qu'il ait fait assez de progrès pour se procurer une subsistance constante et assurée, et pour jouir du loisir et du repos. Les pensées et l'attention d'un sauvage sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement sa conservation ou une jouissance actuelle. Tout ce qui est au-delà échappe à ses regards ou lui est parfaitement indifférent; semblable aux animaux, ce qui est sous ses yeux l'intéresse et l'affecte; ce qui est hors de la portée de sa vue ne lui fait aucune impression [1]. Il y a en Amérique plusieurs peuples qui ont l'intelligence trop bornée pour être en état de faire aucune diposition pour l'avenir. Leur prévoyance et leurs soins ne s'étendent pas jusque là. Ils suivent aveuglément l'impulsion du sentiment qu'ils éprouvent et ne s'embarrassent point des conséquences qui peuvent en résulter dans la suite, ni même de celles qui ne se présentent pas immédiatement à leur esprit. Ils mettent le plus grand prix à tout ce qui leur présente quelque utilité ou quelque jouissance actuelle, et ne font aucun cas de tout ce qui n'est pas l'objet d'un besoin ou d'un desir du moment [2]. Lorsqu'à l'approche de la nuit un

(1) Ulloa, *Noticias Americ.* 222.

(2) Venegas, *Hist. of Calif. I*, 66. *sepp.* Church's. *Collect. V*, 693. Borde, *Descr. des Caraibes*, *p.* 16. Ellis, *Voy.* 194.

Caraïbe se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son hamac; mais le matin, lorsqu'il se lève pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus insignifiante qui viendra frapper son imagination [1]. A la fin de l'hiver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage d'Amérique, il s'occupe avec activité à préparer des matériaux pour se bâtir une hutte commode qui puisse le garantir contre l'inclémence de la saison suivante; mais, aussitôt que le temps devient plus doux, il oublie ce qu'il a éprouvé, abandonne ses travaux et n'y pense plus, jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre [2].

Si, pour les intérêts les plus pressants, et à ce qu'il semble les plus simples, la raison de l'homme sauvage et dénué de culture diffère si peu de la légèreté des enfants et de l'instinct imprévoyant des animaux, elle ne peut pas avoir une grande influence sur les autres actions de sa vie. Les objets sur lesquels la raison s'exerce et les recherches auxquelles elle se livre dépendent de la situation où l'homme est placé, et lui sont indiqués par ses affections et ses besoins. Les réflexions qui paraissent les plus nécessaires et

(1) Labat, *Voy.* 2, 114, 115. Du Tertre. II, 385.
(2) Adair's *Hist. of Americ. Ind.* 417.

les plus importantes aux hommes dans un certain état de société ne se présentent jamais à eux dans un autre ordre de choses. Chez les nations civilisées, l'arithmétique ou l'art de combiner les nombres est regardée comme une science essentielle et élémentaire, dont l'invention et l'usage dans notre continent remontent à des temps antérieurs aux monuments de l'histoire. Mais parmi des sauvages qui n'ont ni biens à évaluer, ni richesses accumulées à compter, ni une multitude d'objets et d'idées à dénombrer, l'arithmétique est un art inutile et superflu; aussi semble-t-elle être entièrement inconnue à plusieurs peuplades américaines. Il y en a qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, et n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur[1]. Quelques-unes comptent jusqu'à dix, d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'elles veulent donner l'idée d'un nombre au-delà, elles montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux, ou disent avec étonnement qu'il est si grand qu'il est impossible de l'exprimer[2]. Non-seulement les Américains, mais encore tous les peuples qui sont dans l'état sauvage, semblent ignorer l'art du calcul[3]. Cependant, aussitôt qu'ils apprennent à con-

(1) La Condamine, *p.* 67. Stadius, *ap. de Bry, IX,* 128. Lery, *ibid.* 251. Biet, 362. *Lettres édif. XXIII*, 314.

(2) Dumont, Mém. sur la Louis. *I*, 187. Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 3. Biet, 396. Borde, 6.

(3) C'est le cas des Groenlandais. *Voyez* Crantz, I, 225, et des Kamtschadales, *voy.* l'abbé Chappe, *tom. III*, 17.

naître une grande variété d'objets et qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis ou divisés, ils se perfectionnent dans la connaissance des nombres; de sorte que l'état de cet art chez tous les peuples peut être regardé comme une règle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitants grossiers du Brésil, du Paraguay et de la Guyane, sont aussi beaucoup plus avancés à cet égard, quoique leur calcul ne s'étende pas au-delà de mille; mais ils n'ont point d'affaires assez compliquées pour avoir besoin de supputer de plus grands nombres[1]. Les Cherakis, qui forment une nation moins considérable du même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent, et ils ont des mots pour exprimer les différents nombres jusqu'à ce terme-là. Les tribus plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix[2].

L'exercice de l'entendement chez les peuples sauvages est à d'autres égards encore plus limité. Les premières idées de tout être humain ne peuvent être que celles qu'il reçoit par les sens; mais il ne peut guère en entrer d'autres dans l'esprit de l'homme tant qu'il est dans l'état sauvage. Son œil est frappé des objets qui l'environnent. Ceux qui

(1) Charlevoix, *Nouv. Fr. III*, 402.

(2) Adair's. *Hist. of Amer. Ind.* 77. Voyez la note 38.

peuvent servir à son usage ou satisfaire quelqu'un de ses desirs attirent son attention; mais il voit les autres sans intérêt et sans curiosité. Il se contente de les considérer sous le rapport simple où ils s'offrent à lui, c'est-à-dire isolés et distincts les uns des autres; mais il ne songe point à les combiner pour en former des classes générales; il ne considère point leurs qualités particulières et ne se rend point compte des impressions qu'ils font sur son propre esprit. Ainsi il ne connaît aucune des idées que nous avons appelées *universelles*, *abstraites* ou *réfléchies*. L'activité de son intelligence ne doit donc pas s'étendre bien loin, et son raisonnement ne peut s'exercer que sur des choses sensibles. Cela est si évident chez les nations les plus grossières de l'Amérique, qu'il n'y a pas dans leur langue, comme on le verra plus bas, un seul mot pour exprimer ce qui n'est pas matériel. Les mots de *temps*, d'*espace*, de *substance* et mille autres termes qui expriment des idées abstraites et universelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiomes [1]. Un sauvage nu, accroupi près du feu qu'il a allumé dans sa misérable cabane, ou couché sous des branchages qui lui offrent un abri momentané, n'a ni le temps ni le pouvoir de se livrer à de vaines spéculations. Ses pensées ne se portent pas au-delà de ce qui intéresse la vie animale, et lorsqu'elles ne sont pas dirigées

(1) La Condamine, *p.* 54.

vers quelque objet d'utilité présente, son esprit reste dans une entière inaction. Dans les situations où il ne faut aucun effort extraordinaire de travail ni d'industrie pour satisfaire aux besoins simples de la nature, l'esprit est si rarement mis en activité, que les difficultés du raisonnement n'ont presque aucune occasion de s'exercer. Les nombreuses tribus dispersées sur les riches plaines de l'Amérique méridionale, et les habitants de quelques-unes des îles et de plusieurs plaines fertiles du continent, peuvent être compris dans cette classe. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe et sans expression, leur froide inattention et l'ignorance entière où ils étaient sur les premiers objets qui sembleraient devoir occuper les pensées de tout être raisonnable, firent une telle impression sur les Espagnols qui les observèrent pour la première fois, qu'ils les regardèrent comme des animaux d'un ordre inférieur, et ne purent croire qu'ils appartinssent à l'espèce humaine [1]. Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour détruire cette opinion et pour convaincre les Espagnols que les Américains étaient capables de toutes les fonctions d'hommes, et devaient jouir de tous les droits de l'humanité [2]. Depuis ce temps, des personnes plus éclairées et plus impartiales que les auteurs de la découverte et de

(1) Herrera, *Decad. II, lib. II, cap.* 15.

(2) Torquemada, *Monar. ind. III*, 198.

la conquête de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien en cet état l'homme est peu différent des animaux. Mais dans des climats plus rigoureux, où l'on ne peut se procurer sa subsistance avec la même facilité, où les hommes sont obligés de s'unir plus étroitement et d'agir avec plus de concert, la nécessité développe leurs talents et aiguise leur invention, de sorte que les facultés intellectuelles y sont plus exercées et plus perfectionnées. Les naturels du Chili et du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux grands districts de ce continent, sont des peuples d'un esprit cultivé et étendu en comparaison de ceux qui habitent les îles ou les bords du Maragnon et de l'Orénoque. Leurs occupations sont plus variées, leur système de police et de guerre plus compliqué, leurs arts plus nombreux. Mais chez ces peuples mêmes les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées dans leurs opérations, et ils n'en font point de cas, à moins qu'elles ne soient dirigées vers les objets qui intéressent immédiatement l'homme sauvage. Les Américains septentrionaux, ainsi que ceux du Chili, lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelques-unes des occupations qui appartiennent à la guerre ou à la chasse, consument leur temps dans une indolence stupide, et ne connaissent aucun objet digne

d'attirer leur attention et d'occuper leur esprit [1]. Si même chez ces peuples la raison humaine se meut dans une sphère si étroite d'activité, et n'arrive jamais dans ses plus grands efforts à la connaissance des principes et des maximes générales qui servent de fondement à la science, nous pouvons conclure que les facultés intellectuelles de l'homme dans l'état sauvage, ne se portant point sur les objets les plus propres à leur donner de l'activité, ne peuvent acquérir que peu de vigueur et d'étendue.

Par un effet des mêmes causes, les puissances actives de l'ame doivent s'exercer rarement et presque toujours faiblement. Si nous examinons les motifs qui dans la vie civilisée mettent les hommes en mouvement, et les portent à soutenir long-temps des efforts pénibles de vigueur ou d'industrie, nous trouverons que ces motifs tiennent particulièrement à des besoins acquis. Ces besoins multipliés et importuns tiennent l'ame dans une agitation perpétuelle, et, pour les satisfaire, l'invention doit être continuellement tendue et l'esprit sans cesse occupé. Mais les desirs de la simple nature sont en petit nombre; dans les lieux où un climat favorable produit presque sans effort tout ce qui peut les satisfaire, à peine agissent-ils sur l'ame, et ils y excitent rarement des émotions violentes. Aussi les

(1) Lafitau, II, 2.

habitants de plusieurs parties de l'Amérique passent leur vie dans une indolence et une inaction totales : tout le bonheur auquel ils aspirent, c'est d'être dispensés du travail. Ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac, ou assis à terre, dans une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux de dessus la terre, sans prononcer une seule parole [1].

Leur aversion pour le travail est telle que ni l'espérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain ne peuvent la surmonter. Ils paraissent également indifférents à l'un et à l'autre, montrant peu d'inquiétude pour éviter le mal et ne prenant aucune précaution pour s'assurer le bien. L'aiguillon de la faim les met en mouvement ; mais comme ils dévorent presque sans distinction tout ce qui peut apaiser ces besoins de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Comme les desirs ne sont ni ardents ni variés, ils n'éprouvent point l'action de ces efforts puissants qui donnent de la vigueur aux mouvements de l'ame et excitent la main patiente de l'industrie à persévérer dans ses efforts. L'homme, en quelques parties de l'Amérique, se montre sous une forme si grossière que nous ne pouvons découvrir aucun des effets de son industrie, et que le principe de raison qui doit la diriger semble à peine développé. Semblable aux

(1) Bouguer, *Voyage au Pérou*, 102. Borde, 15.

autres animaux, il n'a point de résidence fixe; il ne s'est point fait d'habitation pour se mettre à l'abri de l'inclémence des saisons; il n'a pris aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante; il ne sait ni semer, ni recueillir; mais il erre çà et là pour chercher les plantes et les fruits que la terre produit successivement d'elle-même; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poisson dans les rivières.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certaines tribus. L'homme ne peut rester long-temps dans cet état d'enfance et de faiblesse. Né pour agir et pour penser, les facultés qu'il tient de la nature et la nécessité de sa condition le pressent de remplir son destin. Aussi voit-on que parmi plusieurs des nations américaines, particulièrement celles qui vivent sous des climats rigoureux, l'homme fait des efforts et prend des précautions pour se procurer une subsistance assurée; le premier essai de sa puissance est commencé; la carrière d'une industrie régulière est ouverte. Cependant on y voit encore prédominer l'esprit paresseux et insouciant de l'état sauvage. Même, parmi ces tribus moins grossières, le travail est regardé comme honteux et avilissant, et ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. Une moitié de la communauté reste

dans l'inaction, tandis que l'autre est accablée de la multitude et de la continuité de ses occupations. Ainsi leur industrie se borne à quelques objets, et leur prévoyance n'est pas moins limitée. On voit un exemple remarquable de ce que je dis dans l'arrangement général qu'ils suivent, relativement à leur manière de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre partie, et sur le produit de leur culture pour une troisième. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes saisons, et à faire quelques provisions pour les besoins respectifs de ces temps divers, ils n'ont point la sagacité de proportionner ces provisions à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace, qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec autant de rigueur que les tribus les plus grossières. Ce qu'ils souffrent une année ne sert ni à augmenter leur industrie, ni à leur inspirer plus de prévoyance pour prévenir un semblable malheur [1]. Cette indifférence si peu réfléchie sur l'avenir, qui est l'effet de l'ignorance et la cause de la paresse, caractérise l'homme dans tous les degrés de la vie sauvage [2]; et, par une bizarre singularité de sa conduite,

(1) Charlevoix, *Nouv. France, III*, 338. *Lettres édif.* 23, 98. *Descript. de la Nouv. France.* Osborn's *Collect. II*, 880. De la Potherie, II, 63.

(2) Bancroft's *natur. Hist. of Guiana*, 326, 3.

il devient d'autant moins inquiet sur ses besoins que les moyens d'y pourvoir sont plus incertains et plus difficiles à obtenir [1].

III. Après avoir examiné quelle était la constitution physique des Américains, et quelles étaient leurs facultés morales, l'ordre naturel de notre travail nous conduit à les considérer comme rassemblés en corps de société. Jusqu'à présent nos recherches se sont bornées aux effets de leur industrie pour eux-mêmes, comme individus; nous allons examiner maintenant quelles sont les affections et quel est le degré de sensibilité qu'ils montrent pour leurs semblables.

L'état domestique est la première et la plus simple forme des associations humaines. L'union des deux sexes entre différents animaux a toujours une durée proportionnée aux moyens et aux difficultés d'élever leurs petits. Il ne se forme aucune union permanente parmi les espèces où la durée de l'enfance est très courte, et où l'animal acquiert rapidement la vigueur et l'agilité. La nature y confie à la mère seule le soin d'élever les petits, et sa tendresse suffit à ce devoir sans aucune autre assistance. Mais dans les espèces où l'enfance est très longue et très faible, où les secours réunis du père et de la mère sont nécessaires pour le soutien des petits, il se forme des unions plus intimes, qui con-

(1) Voyez la note 39.

tinuent jusqu'à ce que l'objet de la nature soit accompli, et que la nouvelle race soit parvenue à l'âge de la force. Comme l'enfance de l'homme est beaucoup plus faible et a plus besoin de secours que celle de tous les autres animaux; comme il dépend beaucoup plus aussi des soins et de la prévoyance de ses parents, l'union de l'homme et de la femme doit être considérée comme un contrat non-seulement solennel, mais même permanent. Cet état de nature où toutes les femmes appartiennent à tous les hommes et tous les hommes à toutes les femmes, n'a jamais existé que dans l'imagination des poètes. Dans l'origine des sociétés, quand l'homme sans art et sans industrie mène une vie dure et précaire, l'éducation des enfants exige les soins et les efforts du père et de la mère. Leur race ne pourrait se conserver si leur union n'était formée et continuée dans cette vue. En Amérique même, parmi les tribus les plus barbares, l'union de l'homme et de la femme était soumise à des règles, et les droits du mariage étaient reconnus et fixés. Dans les contrées où les moyens de subsister étaient peu nombreux, et où les difficultés d'élever une famille étaient par conséquent très grandes, l'homme se bornait à une seule femme. Dans les climats plus chauds et plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances, jointe aux influences de l'ardeur du climat, portait les habi-

tants à augmenter le nombre de leurs femmes[1]. Dans quelques pays le mariage durait pendant toute la vie; dans d'autres, le caprice et la légèreté qui forment le caractère naturel des Américains, et leur aversion pour toute espèce de contrainte, leur faisaient rompre le nœud du mariage sur le plus frivole prétexte, et même souvent sans en assigner aucune cause[2].

Mais soit qu'ils considérassent le mariage comme une union passagère, soit qu'ils le regardassent comme un contrat perpétuel, l'humiliation et la peine étaient toujours également le partage de la femme. On a demandé si la condition de l'homme était devenue meilleure par les progrès des arts et de la civilisation, et c'est là encore une de ces vaines questions qui nourrissent les disputes des philosophes. Mais il n'est point douteux que les femmes ne soient redevables à la politesse des mœurs d'un changement très heureux dans leur sort. Dans toutes les parties du globe, ce qui caractérise particulièrement l'état sauvage, c'est le mépris et l'oppression auxquels y est condamné le sexe le plus faible. L'homme enorgueilli de sa force et de son courage, qui sont toujours les premiers titres à la prééminence parmi les nations barbares, y traite la femme avec dédain

(1) *Lettres édif.* 23, 318. Lafitau, *Mœurs des sauvages, I*, 554. Lery, *ap. de Bry, III*, 234. *Journ. de Guillet et Bechamel*, 88.

(2) Lafitau, I, 580. Joutel, *Journ. hist.* 345. Lozano, *Descr. del gran Chaco*, 70. Hennepin, *Mœurs des sauvages*, *p.* 30-33.

et comme un être d'une espèce inférieure. Peut-être que les sauvages américains ont encore pour elle plus de mépris et de dureté, par une suite de cette insensibilité, de cette froideur naturelle qu'on a remarquée dans leur constitution physique[1]. Les voyageurs les plus éclairés ont été frappés de leur extrême indifférence pour leurs femmes. Ce n'est point, comme je l'ai observé, par ces soins complaisants qu'inspire la tendresse que les Américains s'efforcent de mériter le cœur de la femme qu'ils desirent d'avoir pour compagne. Le mariage même, au lieu d'être une union d'amour et d'intérêt entre deux égaux, est plutôt une chaîne qui lie une esclave à son maître. Un auteur, dont les opinions doivent être d'un très grand poids, a observé que partout où l'on achète les femmes leur condition est infiniment malheureuse[2]. Elles deviennent les esclaves et la propriété de celui qui les achète. Cette observation se vérifie dans tous les pays du monde où la même coutume s'est établie. Chez les peuples qui ont fait quelques progrès dans la civilisation, les femmes qu'on achète sont exclues de la société; elles sont renfermées dans des appartements séparés, et gémissent sous la garde vigilante et sévère de leurs maîtres. Chez les peuples plus grossiers, elles sont condamnées aux plus viles occupations. Parmi plusieurs

(1) Voyez la note 30 déjà citée.

(2) *Sketches of Hist. of Man. I*, 184.

nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente; l'homme y achète une femme de ses parents. Quoiqu'on n'y connaisse l'usage ni de la monnaie, ni de ces autres moyens que le commerce a imaginés parmi les nations civilisées pour en tenir lieu, on y sait cependant se procurer les objets qu'on desire en donnant en échange quelque chose d'une valeur équivalente. Chez quelques nations, l'acheteur consacre ses services pour un certain temps aux parents de la femme qu'il recherche : chez d'autres, il chasse pour eux dans l'occasion et les aide ou à cultiver leurs champs ou à creuser leurs canots. Chez quelques autres enfin, il leur fait présent des choses les plus estimées et les plus recherchées pour leur utilité ou leur rareté [1] : il en reçoit sa femme en retour. Toutes ces causes jointes au peu de cas que tous les sauvages font des femmes, portent un Américain à regarder sa compagne comme une servante qu'il a acquise, et à se croire en droit de la traiter comme un être inférieur. Chez toutes les nations non civilisées, il est vrai, les fonctions de l'économie domestique, naturellement réservées aux femmes, sont si nombreuses qu'elles les assujétissent aux travaux les plus pénibles, et leur font porter plus de la moitié du fardeau qui devrait être le partage commun des deux

(1) Lafitau, *Mœurs des sauvages*, *I*, 560. Charlevoix, *Nouv. Franc. III*, 285. Herrera, *Decad. IV*, *lib. IV*, *cap.* 7. Dumont, II, 156.

sexes. Mais, en Amérique particulièrement, leur condition est si misérable et la tyrannie qu'on exerce sur elles si cruelle, que le mot de servitude est encore trop doux pour donner une juste idée des malheurs de leur état. Parmi quelques tribus, la femme est considérée comme une bête de somme destinée à tous les travaux et à toutes les fatigues, et tandis que l'homme perd sa journée entière dans la dissipation ou dans la paresse, elle est condamnée à un travail continuel. On lui impose sans pitié les ouvrages les plus pénibles, et on reçoit ses services sans en avoir de reconnaissance[1]. Il n'est point de circonstance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leurs maîtres qu'avec le plus profond respect; les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs qu'elles ne peuvent pas même manger en leur présence[2]. Enfin dans quelques contrées de l'Amérique leur destinée est si affreuse qu'on a vu des femmes, devenues barbares par les mouvements mêmes de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles, pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles allaient être condamnées[3]. C'est ainsi que la première institution de la vie sociale est pervertie en

(1) Du Tertre, II, 382. Borde, *Relat. des mœurs des Caraïbes, p.* 2. Biet, 357. La Condamine, *p.* 110. Fermin. I, 79.

(2) Gumilla, I, 153. Barrère, 164. Labat, *Voy. II,* 78. Chanvalon, 51. Du Tertre, II, 300.

(3) Gumilla, II, 233, 238. Herrera, *Decad. VII, lib. IX, cap.* 4.

Amérique : c'est ainsi qu'en mettant tant d'inégalité, en établissant des distinctions si cruelles dans cette union domestique que la nature avait destinée à inspirer aux deux sexes des sentiments doux et humains, on la fait servir à rendre l'homme dur et farouche, et à dégrader la femme par l'abaissement de la servitude.

C'est peut-être à cette oppression dans laquelle elles gémissent qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages [1]. La vigueur de leur constitution physique est épuisée par l'excès du travail : les moyens de subsistance dans la vie sauvage sont si peu nombreux et si incertains, qu'elles sont forcées de prendre une multitude de précautions pour prévenir une multiplication trop rapide. Parmi les tribus errantes, dont la subsistance dépend principalement de la chasse, la mère ne peut guère s'occuper d'un second enfant avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte indépendant des soins de la tendresse maternelle. C'est là sans doute la source de cet usage universel, parmi les femmes américaines, de nourrir leurs enfants pendant plusieurs années [2], et comme elles se marient presque toujours fort tard, le temps de leur fécondité est passé avant qu'elles aient pu ache-

(1) Lafitau, I, 590. Charlevoix, III, 304.
(2) Herrera, *Decad. VI, lib. I, cap. 4.*

ver d'élever successivement deux ou trois enfants [1]. Parmi quelques-unes des tribus les plus grossières, qui n'ont ni assez de prévoyance ni assez d'industrie pour faire des provisions régulières de vivres, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger d'élever plus de deux enfants [2]; aussi ne trouve-t-on jamais parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que dans les sociétés civilisées [3]. Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné, parce que la mère ne pourrait suffire à les élever l'un et l'autre [4]. Lorsqu'il arrive que la mère meurt dans le temps qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver sa vie et on l'enterre à côté de celle qui lui a donné le jour [5]. Enfin, dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfants devient quelquefois si grande, qu'il n'est point rare de les voir abandonnés et même tués par leurs parents [6]. C'est ainsi que le sentiment des peines qu'il

(1) Charlevoix, III, 303. Dumont, *Mém. sur la Louisiane, II*, 270. Denys, *Hist. nat. de l'Amérique*, *II*, 365. Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, *II*, 422.

(2) Techo's *Account of Paraguay, etc.* Churchill, *Collect. VI*, 108. *Lett. édif*, 24, 200. Lozano, *Descr.* 92.

(3) Maccleur's *Journal*, 63.

(4) *Lettres édif. X*, 200. Voyez la note 40.

(5) Charlevoix, III, 368. *Lettres édif. X*, 200. P. Melch. Hernandès, *Memor. de Cheriqui.* Colbert, *Collect. orig. pap.* 1.

(6) Venegas, *Hist. of Californ. I*, 82.

faut se donner dans la vie sauvage pour conduire les enfants jusqu'à l'âge mûr étouffe souvent la voix de la nature parmi les Américains, et les rend même insensibles aux vives émotions de la tendresse paternelle.

Mais quoique la nécessité oblige les habitants de l'Amérique à mettre des bornes à l'accroissement de leurs familles; ils ne manquent pas d'affection et d'attachement pour leur progéniture. Tant que la faiblesse des enfants exige leurs secours, ils sentent fortement le pouvoir de l'instinct de la nature, et aucun peuple ne peut les surpasser dans les soins de la tendresse paternelle [1]. Mais chez les nations barbares la dépendance des enfants et le pouvoir des pères ont bien moins de durée que chez les peuples policés. Quand une éducation prévoyante doit préparer les enfants aux fonctions variées de la vie civile; quand ils doivent acquérir la connaissance des sciences les plus abstraites, ou se former aux arts les plus compliqués avant d'entrer dans la carrière du monde, les soins attentifs des parents ne se bornent pas aux jours de l'enfance, ils s'étendent encore jusqu'à l'établissement de l'homme dans la société. Et même alors les tendres inquiétudes des parents ne sont pas finies : leur protection est encore souvent nécessaire; leur sagesse et leur expérience sont encore des guides

(1) Gumilla, I, 211. Biet, 390.

utiles. C'est ce qui forme une union permanente entre les enfants et les pères. Mais dans la simplicité de la vie sauvage, la tendresse paternelle, semblable à cette affection d'instinct que les animaux ont pour leurs petits, cesse dès que les enfants sont parvenus à l'âge de maturité. Il ne faut pas de longues instructions pour les rendre propres au genre de vie auquel ils sont destinés. Les parents considèrent leurs devoirs comme remplis, aussitôt qu'ils ont conduit leurs enfants jusqu'au-delà de cet âge de faiblesse où ils ne peuvent point subvenir à leurs propres besoins, et ils leur laissent alors une entière liberté. Ils ne leur donnent presque jamais de conseils, ils ne les grondent et ne les châtient point, ils les laissent enfin maîtres absolus de leurs propres actions [1]. Dans une cabane américaine, le père, la mère et les enfants vivent ensemble comme des personnes que le hasard aurait rassemblées, sans avoir jamais les uns pour les autres aucune de ces attentions qui sembleraient devoir naître des rapports qui les unissent [2]. Le souvenir des bienfaits qu'on a reçus dans la première enfance est trop faible pour exciter ou nourrir la tendresse filiale, lorsqu'elle n'est plus entretenue par des soins ou des bons offices continus. Plein du sentiment

(1) Charlevoix, *III*, 272. Biet, 390. Gumilla, *I*, 212. Lafitau, *I*, 602. Creuxii *Hist. Canad. p.* 71. Fernandès, *Relac. hist de los Chequit.* 33.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 273.

de sa liberté et impatient de toute gêne, le jeune Américain s'accoutume à agir toujours comme s'il était entièrement indépendant. Il n'a pas plus d'attention pour ses parents que pour toutes les autres personnes qui vivent avec lui. Il les traite toujours avec indifférence et quelquefois même avec tant de mépris, d'insolence et de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur[1]. Ces mœurs, qui semblent naturelles à l'homme dans l'état sauvage, parce qu'elles sont le produit des circonstances de cet état même, influent puissamment sur les plus grands rapports de la vie domestique. Dans l'union des deux sexes, elles introduisent une grande inégalité entre l'homme et la femme; elles bornent la durée et affaiblissent la force de l'union des pères et des enfants.

Institutions politiques.

Après avoir parlé de l'état domestique chez les Américains, nous sommes conduits naturellement à considérer leur gouvernement civil et leurs institutions politiques. Dans toutes les recherches concernant l'état de l'homme rassemblé en société, les moyens de subsistance sont le premier objet qui doit fixer l'attention. Comme ces moyens varient, les lois et la police doivent varier également. Les institutions naissent des idées et des besoins des tri-

(1) Gumilla I, 212. Du Tertre, II, 376. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III*, 309. *Id. Hist. du Paraguay, I*, 115. Lozano, *Descr. del Gran Chaco, p.* 68, 100, 101. Fernandès, *Relac. hist. de los Chequit.* 426.

bus où elles s'établissent : celles des peuples pêcheurs et chasseurs, qui peuvent à peine se former l'idée de quelque espèce de propriété, doivent être beaucoup plus simples que celles des peuples qui se sont fixés sur une terre qu'ils cultivent régulièrement, et chez lesquels il existe des droits de propriété, non-seulement sur les productions du sol, mais sur le sol même.

Tous les peuples de l'Amérique dont nous parlons doivent être mis dans la première classe. Mais quoiqu'ils puissent être tous également compris sous le nom de peuples sauvages, quelques-uns étaient beaucoup plus avancés que les autres dans les arts qui préparent des subsistances pour l'avenir [1]. Jamais l'homme ne s'est montré et n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Quelques tribus ne subsistent que des productions spontanées de la nature. Elles ne montrent aucune inquiétude, elles n'emploient presque aucune précaution, elles n'exercent aucun art et aucune industrie pour s'assurer les choses les plus nécessaires à la vie. Les *Topayers* du Brésil, les *Guaxeros* de Terre-Ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* et quelques autres tribus du Paraguay, ne connaissent absolument aucune espèce de culture. Elles ne savent ni semer, ni planter. La culture du manioc, avec lequel on fait le pain de cassave, est même un art trop compliqué pour leur industrie, ou trop fatigant

pour leur paresse. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits, les baies et les grains qu'elles recueillent dans les bois, avec les lézards et les autres reptiles qui se multiplient d'une manière surprenante par suite de la chaleur du climat sur un sol gras, humecté par de fréquentes pluies, forment leur nourriture pendant une partie de l'année [1]. Elles vivent de la pêche le reste du temps. La nature elle-même semble avoir favorisé la paresse de ce peuple, par la profusion avec laquelle elle lui donne à cet égard tout ce qui suffit à ses besoins. Les vastes rivières de l'Amérique méridionale fournissent en abondance les poissons les plus délicats et les plus variés. Les lacs et les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis des différentes espèces de poissons qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitants : il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance, qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher [2]. En quelques autres endroits les naturels du pays ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de certaines plantes qui enivre le poisson, de manière qu'il vient flotter sur la surface de l'eau, où on le prend avec la main [3]. Quelques tribus ont l'art de le conser-

(1) Nieuhoff, *Hist. of Brasil.* Churchill, *Collect. II*, 134. Simon, *Conquista de Tierra firme, p.* 166. Techo, *Account of Paraguay*, Churchill, VI, 78. *Lettres édif.* 23, 384, 10, 190. Lozano, *Descr. del Gran Chaco, p.* 81. Ribas, *Hist. de los Triumfos*, *etc., p.* 7.

(2) Voyez la note 41. (3) Voyez la note 42.

ver sans le secours du sel, en le faisant sécher ou fumer sur des claies au moyen d'un feu très lent[1]. La fécondité des fleuves de l'Amérique méridionale a engagé plusieurs peuples à ne vivre que sur leurs rives et à se confier entièrement pour leur nourriture à l'abondance des poissons que les eaux leur fournissent[2]. Dans cette partie du globe, la chasse ne paraît pas avoir été la première occupation de l'homme, ou le premier effort de son invention et de son travail; il y a été pêcheur avant d'être chasseur; et comme la pêche n'exige ni autant d'activité ni autant d'adresse que la chasse, les peuples qui sont encore dans ce premier état ne peuvent avoir le même degré d'intelligence et d'industrie. Les nations qui habitent les bords de l'Orénoque et du Maragnon sont évidemment les moins actives et les plus stupides de toutes les nations américaines.

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivières qui puissent subsister ainsi. Presque aucune des nations de l'Amérique, répandues dans les vastes forêts qui couvrent cette région, ne pouvait se procurer des subsistances avec la même facilité, quoique ces forêts, particulièrement celles du midi du Nouveau-Monde, fussent remplies de gibier[3]. Il fallait toujours et beaucoup d'activité et

(1) La Condamine, 159. Gumilla, II, 37. *Lettres édif. XIV*, 199; *XXIII*, 328. Acugna, *Relat. de la rivière des Amazones*, 138.

(2) Barrère, *Relat. de la Franc. équinox. p.* 155.

(3) P. Martyr, *Decad. p.* 324. Gumilla, II. 4, *etc.* Acugna, I, 156.

beaucoup d'adresse pour le poursuivre et pour l'atteindre. La nécessité força les Américains à être actifs, et leur apprit à devenir industrieux. La chasse fut leur principale occupation; et comme c'est un exercice qui exige beaucoup de courage, de force et d'adresse, elle fut considérée comme une occupation aussi honorable que nécessaire. Elle était réservée particulièrement aux hommes : ils s'y exerçaient dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi et courageux était placé par l'opinion publique à côté du guerrier le plus distingué, et l'alliance du premier était souvent préférée à celle du second [1]. Presque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre et détruire les animaux sauvages n'était inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle; ils développent les facultés de leur esprit qui demeuraient presque toujours cachées, et deviennent actifs, constants et infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent une fécondité d'invention, et leurs sens ont acquis un degré de finesse qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces de leurs pas qui échapperaient à tous les autres yeux, et ils les poursuivent avec intrépidité à tra-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III,* 115.

vers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement, presque jamais leurs flèches ne manquent le but[1], et lorsqu'ils lui tendent des piéges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades, il n'était permis aux jeunes gens de se marier que lorsqu'ils avaient fait preuve d'une telle habileté à la chasse, qu'on ne pouvait plus douter qu'ils ne fussent capables de subvenir à tous les besoins d'une famille. Leurs facultés, continuellement exercées et excitées par l'émulation et par le besoin, leur a fait imaginer des moyens qui facilitent beaucoup les succès de leur chasse. La plus remarquable de leurs découvertes en ce genre est celle d'un poison dans lequel ils trempent les flèches dont ils se servent. La plus légère blessure de ces flèches empoisonnées est toujours mortelle. Si elles percent seulement la peau, le sang se fige et se glace dans un moment; l'animal le plus vigoureux tombe sans mouvement sur la terre. Ce poison cependant, malgré sa violence et sa subtilité, ne corrompt point la chair de l'animal qu'il fait périr: on peut la manger en toute sûreté, et elle conserve toutes les qualités qui lui sont naturelles. Toutes les tribus qui vivent le long du Maragnon et de l'Orénoque connaissent la composition de ce poison, dont le principal ingrédient

(1) Biet, *Voy. de la France équinox.*, 357. Davies' *Discov. of the river. of Amaz.* Purchas, IV, 1287.

est le suc extrait de la racine du *curare*, qui est une espèce de liane [1].

Dans quelques autres pays de l'Amérique on emploie le suc du *Mancenilier*, qui agit pour le moins avec une aussi effrayante activité. Pour les peuples qui possèdent ce secret, l'arc est une arme plus meurtrière qu'un fusil, et dans leurs mains habiles sert à opérer une grande destruction des oiseaux et des quadrupèdes dont les forêts de l'Amérique sont remplies.

Mais la vie du chasseur n'est qu'un degré qui conduit l'homme à un état de société plus avancé. La chasse, dans les pays même où le gibier est le plus abondant et où les chasseurs ont le plus d'adresse, ne peut donner qu'une subsistance incertaine, et qui manque même totalement dans certaines saisons de l'année. Si le sauvage fait dépendre entièrement sa subsistance de ses flèches, il se voit souvent réduit avec sa famille aux plus cruelles extrémités [2]. Il n'est guère de pays où la terre produise assez d'elle-même pour suffire à tous les besoins de l'homme. Dans les climats les plus doux, et où les terres sont les plus fécondes, l'industrie et la prévoyance sont nécessaires jusqu'à un certain point pour s'assurer une subsistance

(1) Gumilla, II, 1. La Condamine, 208. *Recherches philosoph. II*, 239. Bancroft, *Nat. hist. of Guyana*, 281.

(2) Voyez la note 43.

constante. L'expérience des disettes qu'éprouvent les peuples chasseurs leur fait surmonter cette horreur presque invincible que les nations sauvages ont pour le travail, et les oblige à avoir recours à la culture des terres comme un supplément à la chasse. Il y a des situations particulières où de petites tribus peuvent subsister de la pêche, indépendamment des productions que le travail peut arracher à la terre; mais dans toute l'étendue de l'Amérique il serait difficile de trouver quelque nation de chasseurs qui n'eût pas une espèce de culture.

Fruits divers de leur culture.

Leur agriculture n'est cependant ni étendue ni pénible. Comme le gibier et le poisson font leur principale nourriture, ils ne se proposent en cultivant la terre que de suppléer au défaut accidentel de ces deux moyens de subsistance. Dans le continent méridional de l'Amérique, les naturels bornaient leur industrie à élever certains végétaux, qui dans un sol riche et sous un climat chaud parviennent aisément à la maturité. Le principal était le *maïs*, bien connu en Europe sous le nom de blé d'Inde ou de Turquie, espèce de grain très prolifique, d'une culture simple, agréable au goût et qui donne une nourriture forte et savoureuse. Le second de ces végétaux est le *manioc*, qui acquiert le volume d'un gros arbrisseau ou d'un petit arbre, et produit des racines qui ressemblent assez

aux navets. Après en avoir exprimé avec soin le suc, on réduit ces racines en une poudre fine, dont on fait des gâteaux minces appelés pains de *cassave*, et qui, quoiqu'ayant un goût fade, ne font pas une mauvaise nourriture [1]. Comme le suc du manioc est un poison mortel, quelques auteurs ont vanté l'industrie des Américains qui ont su convertir en un aliment sain une plante vénéneuse; mais on devrait plutôt n'y voir qu'un de ces expédients auxquels la nécessité de trouver un moyen de subsistance force les nations sauvages; ou peut-être les hommes n'ont-ils été conduits à cette découverte que par des procédés gradués où il n'y a plus rien de merveilleux.

Il y a une espèce de manioc entièrement exempte de qualités nuisibles, et qu'on peut manger sans aucune autre préparation que celle de la faire griller sous la cendre chaude. Il est probable que cette espèce fut la première dont les Américains firent leur nourriture ; et la nécessité leur ayant appris par degrés l'art de séparer les sucs nuisibles de l'autre espèce, ils ont ensuite trouvé par les expériences que celle-ci était la plus prolifique et la plus nourrissante des deux [2]. Le troisième des

(1) Sloane, *Hist. of Jamaica, introd. p.* 18. Labat, I, 394. Acosta, *Hist. Ind. occid. natur. lib. IV, cap.* 17. Ulloa, I, 62. Aublet, *Mémoire sur le manioc. Hist. des plantes, tom. II, pag.* 65, *etc.*

(2) Martyr., *Decad.* 301. Labat, I, 411. Gumilla, III, 192. *Machucha milic. Indiana,* 164. Voyez la note 44.

végétaux dont nous avons parlé est le bananier, qui s'élève à la hauteur d'un arbre, et qui cependant croît avec une telle rapidité, qu'en moins d'un an il récompense par ses fruits l'industrie du cultivateur qui l'a planté. Ces fruits grillés tiennent lieu de pain, et donnent un aliment agréable et nourrissant [1]. Le quatrième est la patate, dont la culture et les qualités sont trop connues pour avoir besoin d'être décrites. Le cinquième est le piment, arbuste qui produit une épicerie aromatique et forte. Les Américains qui, comme les autres habitants des climats chauds, aiment les saveurs chaudes et piquantes, regardent cet assaisonnement comme un besoin de la vie, et le mêlent en grande quantité avec tous les aliments dont ils se nourrissent [2].

Telles sont les diverses productions qui formaient le principal objet de la culture chez les peuples chasseurs du continent de l'Amérique. Avec une industrie médiocrement active, et un peu de prévoyance, ces productions auraient suffi pour subvenir aux besoins d'un peuple nombreux. Mais des hommes accoutumés à la vie libre et errante de chasseurs sont incapables de toute assiduité régulière au travail, et regardent l'agriculture comme une occupation d'un ordre inférieur. Ainsi les provi-

(1) Voyez la note 45.

(2) Gumilla, III, 171. Acosta, *lib. IV*, *cap.* 20.

sions de subsistance que les Américains tiraient de la culture étaient si bornées et si peu assurées, que, si quelque accident rendait leurs chasses moins heureuses qu'à l'ordinaire, ils étaient souvent réduits à la plus grande disette.

Dans les îles, la manière de vivre était très différente. On n'y connaissait aucun des grands animaux qui abondent sur le continent : on n'y a trouvé que quatre espèces de quadrupèdes, outre une race de petits chiens muets; et les plus grands de ces quadrupèdes n'excédaient pas la grosseur d'un lapin [1]. Il ne fallait ni activité ni courage pour aller à la chasse de si petits animaux; aussi la principale occupation d'un chasseur dans ces îles était de tuer des oiseaux, qui, sur le continent, étaient regardés comme un gibier ignoble, abandonné à la poursuite des jeunes garçons [2]. Les habitants des îles ont donc été forcés, par ce défaut de gibier et par leur situation même, à chercher dans la pêche leur principal moyen de subsistance [3] : leurs rivières et la mer dont ils étaient environnés leur fournissaient avec abondance ce genre de nourriture. Dans certaines saisons, les tortues, les crabes, et différents coquillages se rencontraient sur les côtes en si grande quantité, que ces insulaires trou-

(1) Oviedo, *lib. XII, in proœm.*
(2) Ribas, *Hist. de los Triunf. p.* 13. De la Potherie, II, 33; III, 20.
(3) Oviedo, *lib. XIII, cap.* I. Gomara, *Hist. gen. cap.* 28.

vaient à s'en nourrir avec une facilité qui convenait fort à leur indolence [1]. En d'autres temps, ils mangeaient des lézards et d'autres reptiles dégoûtants [2]. Ils joignaient d'ailleurs à la pêche quelque sorte de culture. Le maïs [3], le manioc, et d'autres plantes, étaient cultivés dans les îles de la même manière que sur le continent; mais tout le produit de l'industrie des habitants des îles, joint à ce que la terre produisait d'elle-même, n'était qu'une faible ressource. Quoiqu'ils se contentassent d'une petite quantité de nourriture, à peine tiraient-ils de la terre ce qui était nécessaire à leur consommation; et si quelques Espagnols venaient à s'établir dans un canton, il suffisait de ce petit surcroît de bouches surnuméraires pour épuiser leurs provisions et amener la famine.

Agriculture bornée et imparfaite.

Raisons de cette imperfection.

Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages de l'Amérique, concoururent avec celles dont j'ai déjà parlé, non-seulement à rendre leur agriculture imparfaite, mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Ils n'avaient point d'animaux domestiques, et ils ne connaissaient point l'usage des métaux [4].

(1) Gomara, *Hist. gen. cap.* 9. Labat, II, 221, *etc.*

(2) Oviedo, *lib. XIII, cap.* 3.

(3) Voyez la note 46.

(4) Robertson a raison s'il parle d'une manière générale; mais le haut degré de civilisation qu'avaient atteint les Mexicains, quoiqu'ils

Manque d'animaux domestiques.

En d'autres parties du globe, l'homme, même dans l'état de société le plus sauvage, se montre encore comme le maître de la terre, donnant des lois aux différentes classes d'animaux qu'il a apprivoisées et réduites en servitude. Le Tartare poursuit sa proie sur le cheval qu'il a élevé, ou conduit les nombreux troupeaux qui lui fournissent la nourriture et le vêtement. L'Arabe a rendu le chameau docile, et fait servir à son usage la force et la patience de cet animal. Le Lapon a soumis le renne à sa volonté, et les habitants même du Kamtschatka ont formé les chiens au travail. C'est une des plus belles prérogatives de l'homme, un des plus grands efforts de son intelligence et de son pouvoir que cet empire qu'il exerce sur les créatures d'une classe inférieure: sans cet empire, sa domination est imparfaite; c'est un monarque sans sujets, un maître sans serviteurs. Il est obligé d'exécuter tous ses travaux par la force seule de ses bras; et telle était la condition des nations sauvages en Amérique. Leur esprit était si peu cultivé, leur union sociale si imparfaite, qu'ils ne paraissaient pas sentir la supériorité de leur nature, et qu'ils laissaient tous les animaux jouir de leur liberté, sans songer à exercer leur pouvoir sur aucun. Il est vrai que la plupart

n'employassent pas les secours d'animaux domestiques, prouve que ce secours n'est pas absolument indispensable pour sortir de l'état sauvage. (D. L. R.)

des animaux qui ont été rendus domestiques sur notre continent n'existaient pas dans le Nouveau-Monde ; mais ceux qui sont particuliers à l'Amérique ne sont ni assez farouches ni assez redoutables pour n'avoir pu être domptés et asservis. Il y a quelques animaux dont les espèces sont communes aux deux continents ; mais le renne, qui a été apprivoisé et soumis au joug dans un des deux hémisphères, est resté sauvage dans l'autre. Le bison d'Amérique est évidemment de la même espèce que le bœuf de l'ancien continent [1]. Les nations même les plus grossières de notre hémisphère ont rendu cet animal domestique ; et c'est par son secours que les hommes ont su exécuter des travaux nécessaires avec plus de facilité, et augmenter utilement leurs moyens de subsistance. Les habitants de plusieurs régions du Nouveau-Monde, où le bison est très commun, en auraient pu tirer les mêmes avantages ; il n'est pas d'une nature si indocile qu'on n'eût pu l'élever à rendre aux hommes les mêmes services que lui rendent les bêtes à cornes [2]. Mais, dans l'état où les Américains ont été trouvés lors de la découverte, un sauvage est l'en-

(1) Buffon, *Hist. nat. art.* bison. Le bison est bien un animal du genre bœuf; mais il n'est pas de la même espèce que les bœufs de notre continent. (D. L. R.)

(2) Hennepin, *Nouv. Decouv. p.* 192. Kalm, *Voyage dans l'Amér. septentr. I*, 207. M. de Humboldt, dit dans ses *Tableaux de la nature*, que des peuples sauvages de l'Amérique septentrionale employaient le bison à des usages domestiques. (D. L. R.)

nemi des autres animaux, non leur supérieur. Il les chasse et les détruit; mais il ne sait ni les multiplier ni les gouverner [1].

Cette circonstance forme peut-être la distinction la plus importante qu'il y ait entre les habitants de l'Ancien et du Nouveau-Monde, celle qui donne aux peuples civilisés plus de supériorité sur ceux qui restent sauvages. Les plus grandes opérations de l'homme pour changer et embellir la face de la nature, et ses efforts les plus puissants pour augmenter la fécondité de la terre, s'exécutent au moyen des secours qu'il reçoit des animaux qu'il a apprivoisés et formés au travail. C'est par leur force qu'il parvient à dompter le sol rebelle, et à convertir en champs fertiles les déserts et les marais. Mais l'homme, dans l'état de civilisation, est si familiarisé avec l'usage des animaux domestiques, qu'il ne réfléchit guère sur les avantages inestimables qu'il en retire. Supposons-le cependant, même dans l'état de société le plus parfait, privé de l'utile secours de ces animaux, nous verrons cesser, à quelques égards, son empire sur la nature, et il restera un animal faible, embarrassé de trouver les moyens de subsister, et incapable de tenter ces entreprises pénibles que leur assistance le met en état d'exécuter avec tant de facilité.

(1) Buffon, *Hist. nat. IX*, 85. *Hist. philosoph. et politique des deux Indes, VI*, 364.

Usage des métaux utiles inconnu.

Il est très difficile de décider si l'empire que l'homme exerce sur les animaux, ou l'usage qu'il a su faire des métaux a le plus contribué à étendre son pouvoir. L'époque de cette importante découverte est inconnue, et dans notre hémisphère elle ne peut être que très reculée. Il n'y a que la tradition et quelques instruments grossiers de nos ancêtres, retrouvés par hasard, qui nous apprennent que les hommes ignoraient anciennement l'usage des métaux, et tâchaient d'y suppléer en employant les cailloux, les coquilles, les os et d'autres substances dures, aux mêmes usages auxquels les peuples policés font servir les métaux.

La nature complète la formation de quelques métaux : l'or, l'argent et le cuivre se trouvent purs et parfaits dans les fentes des rochers, dans le sein des montagnes, dans le lit des rivières [1]. Ces métaux furent donc les premiers qu'on dût connaître, et les premiers dont on fit usage. Mais le fer, qui est le plus utile de tous, et celui auquel l'homme a le plus d'obligation, ne se trouve jamais dans son état parfait : son minerai grossier et rebelle doit être soumis deux fois à la puissance du feu, et subir deux opérations pénibles avant de devenir propre à aucun service [2]. L'homme a dû connaître pendant

(1) Robertson aurait dû ajouter *quelquefois*. (D. L. R.)

(2) On pourrait opposer à cette assertion ce que rapportent quelques voyageurs, qu'on trouve à la Cochinchine du fer natif qu'on peut forger sans le fondre et tel qu'il est en sortant de la mine. (D. L. R.)

long-temps les autres métaux avant d'acquérir l'art de fabriquer le fer, et avant d'arriver à ce degré d'industrie nécessaire pour perfectionner une invention qui lui fournit les instruments au moyen desquels il subjugue la terre et commande à tous ses habitants. Mais, à cet égard, ainsi qu'à plusieurs autres, l'infériorité des Américains était bien frappante. Toutes les tribus sauvages, dispersées sur le continent et dans les îles, ne connaissaient point du tout les métaux que le sol produit en abondance, si nous en exceptons un peu d'or qu'ils recueillaient dans les torrents qui tombaient des montagnes et dont ils faisaient quelques ornements. Les moyens qu'ils avaient imaginés pour suppléer au défaut de ces métaux nécessaires étaient extrêmement grossiers. L'ouvrage le plus simple était pour eux de la plus grande difficulté, et exigeait les plus grands efforts de travail. Ils n'avaient pour abattre les bois que des haches de pierre, et ils y employaient des mois entiers[1]. Donner la forme à un canot et le creuser était pour eux l'ouvrage d'une année, et souvent le bois dont ils le faisaient était pourri avant que le canot fût achevé[2]. Leurs travaux pour l'agriculture étaient également lents et imparfaits. Dans des contrées couvertes de hautes forêts du bois le plus dur, il fallait les efforts

(1) Gumilla, III, 196. Voyez la note 47.

(2) Borde, *Relat. des Caraïbes, p.* 22.

réunis d'une peuplade entière pour nettoyer le champ qu'on destinait à la culture, et ce travail demandait beaucoup de temps et beaucoup d'efforts. Les hommes croyaient avoir assez fait quand ils avaient ainsi préparé grossièrement la terre; les femmes, chargées du reste de la culture, la creusaient, ou du moins la remuaient avec des hoyaux de bois durcis au feu, et semaient ou plantaient ensuite. Là se terminaient tous les travaux, et la fertilité naturelle du sol devait faire le reste [1].

L'agriculture, lors même que l'homme est secondé par les animaux qu'il a soumis à son joug, et par les instruments divers qu'il a su fabriquer depuis la découverte des métaux, est toujours un travail très pénible. Ce n'est jamais qu'à la sueur de notre front que nous pouvons féconder la terre. Il n'est donc pas étonnant que des peuples privés de tous ces secours aient fait si peu de progrès dans l'agriculture, et qu'ils aient toujours dépendu pour leur subsistance de la pêche et de la chasse beaucoup plus que des productions qu'ils tiraient de la terre.

Les institutions politiques naissent de cet état.

Après avoir fait connaître la manière de subsister des peuplades grossières de l'Amérique, nous pouvons en déduire la forme et l'esprit de leurs institutions politiques, et indiquer les différences les plus frappantes qui se remarquent entre ces peuples sauvages et les nations civilisées.

(1) Gumilla, III, 166, *etc. Lettres édif. XII*, 10.

1° Ils sont partagés en petites communautés.

1° Ils étaient partagés en petites communautés indépendantes. Quand la chasse seule fournit à la subsistance de l'homme, il faut une grande étendue de terrain pour nourrir un très petit nombre d'hommes. A mesure qu'ils se multiplient, les animaux qui leur servent de proie diminuent, ou fuient à de grandes distances des habitations de leur ennemi. Tant que la chasse est le principal moyen de subsistance, la population est fort bornée, et les hommes sont obligés de se disperser comme le gibier même qu'ils poursuivent, ou de trouver quelque autre manière de pourvoir à leur nourriture. Les animaux de proie, solitaires et insociables de leur nature, ne vont point à la chasse en compagnie; ils se plaisent dans les profondeurs des forêts, où, sans être troublés, ils peuvent errer et détruire les autres animaux. Les peuples chasseurs ressemblent par leurs occupations et par leur génie à ces animaux de proie. Ils ne peuvent former de grands corps, parce qu'il leur serait impossible de trouver leur subsistance, et ils sont forcés de se séparer les uns des autres par de très grandes distances. Tel était l'état des tribus américaines : le nombre des membres qui composaient chacune d'elles était petit, quoiqu'elles fussent répandues sur de vastes contrées : elles étaient très éloignées les unes des autres, et dans des guerres et des rivalités continuelles [1]. En Amérique,

(1) Lozano, *Descr. del gran Chaco*, 59, 62. Fernandez, *Relac. hist. de los Chiquit.*, 162.

le mot de *nation* ne réveille pas les mêmes idées que dans les autres parties du globe. On l'applique à de petites sociétés qui ne sont composées que de deux ou de trois cents personnes, mais qui occupent souvent des pays plus considérables que certains royaumes de l'Europe. La Guyane, quoique plus étendue que la France, et divisée en un grand nombre de nations, ne contenait pas plus de vingt-cinq mille habitants [1]. Dans les plaines des bords de l'Orénoque, on fait plus de cent milles, en différentes directions, sans rencontrer une seule cabane et sans trouver même des traces de créatures humaines [2]. Dans le nord de l'Amérique, où le climat est plus rigoureux et la terre moins fertile, la misère et la faiblesse de la population sont encore plus grandes. C'est là qu'on fait des centaines de lieues à travers des forêts et des campagnes désertes [3]. L'homme ne peut guère occuper toute la terre, tant que la chasse continue d'être sa principale ressource pour sa subsistance [4].

2° Ils n'ont aucune idée de la propriété.

2° Les peuples chasseurs ne connaissent point le droit de propriété [5]. Comme les animaux qui nourrissent le chasseur ne sont point élevés par ses

(1) *Voyage de* Des Marchais, IV, 353.

(2) Gumilla, III, 101.

(3) M. Fabry cité par Buffon III, p. 488. Lafitau, II, 179, Bossu, voyage dans la Louisiane, 1, 3. Voyez la note 48.

(4) Voyez la note 49.

(5) Robertson parle ici d'une manière trop générale; car il n'est pas

soins, et que ce n'est point lui qui pourvoit à leur subsistance, il ne peut avoir aucun droit sur eux tant qu'ils errent dans les forêts. Dans le pays où le gibier est si abondant qu'on peut le prendre sans beaucoup de peine, on ne songe point à s'approprier ce qu'on peut toujours avoir si aisément. Dans les pays au contraire où il est si rare que les dangers et les fatigues de la chasse exigent les efforts réunis de toute une tribu, de tout un village, celui qui a été tué est un fonds commun, appartenant également à tous ceux qui par leur adresse ou par leur courage ont contribué au succès de l'expédition. Les forêts ou les endroits giboyeux chez les peuples chasseurs sont considérés comme propriété d'une tribu, qui a le droit d'en exclure toutes les tribus rivales. Mais parmi ces tribus il n'est point d'individu qui s'arroge quelque portion particulière de propriété, exclusivement à tous les autres membres de la société. Tout appartient également à tous, et chacun va prendre dans le magasin commun, où l'on a mis le butin de la chasse, tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance. Les principes qui règlent la principale occupation de la vie s'étendent aussi aux travaux accessoires qu'ils y joignent. L'a-

de peuple chasseur qui ne connaisse au moins la propriété des meubles qui sont particuliers à chacun de ses membres. On peut voir ce que dit à ce sujet Heckewelder. *Hist. mœurs et coutumes des nations Indiennes dans la Pensylvanie, etc.* Au surplus Robertson lui-même a modifié son assertion dans la note 50. (D. L. R.)

griculture même n'a pu introduire parmi eux une idée complète de la propriété. Tandis que les hommes chassent, les femmes travaillent à la terre, et tous ensemble, après avoir fini leurs tâches, jouissent en commun des fruits de leurs travaux[1]. Parmi quelques tribus, toutes les productions de la terre sont déposées dans des greniers publics, pour être partagées ensuite entre tous les membres à des époques déterminées, dans la proportion de leurs besoins[2]. Quoiqu'on les renferme dans des greniers séparés, parmi quelques autres tribus on n'y peut cependant jamais acquérir un droit assez exclusif de propriété pour qu'il soit permis à quelqu'un de jouir du superflu, tandis qu'autour de lui quelqu'un manque du nécessaire[3]. Ainsi toutes les distinctions qui naissent de l'inégalité des richesses leur sont inconnues. Les noms même de riche et de pauvre n'ont pu pénétrer dans leurs langues. Ils sont enfin absolument étrangers à tous les rapports qui naissent de la propriété, ce grand objet des lois et de la politique, cette base principale de tous les gouvernements que le genre humain a établis sur la terre[4].

Les hommes dans cet état conservent toujours un sentiment très fort de leur indépendance et de

(1) Dr. Ferguson's *Essay*, 125.

(2) Gumilla, I, 265. Brickell, *Hist. of N. Carol.*, 327. Voyez la note 50.

(3) Denys, *Hist. nat.*, *II*, 392, 393.

(4) P. Martyr, *Decad. p.* 45. Venegas, *Hist. of Californ. I*, 66. Lery, *Navig. in Brasil. c.* 17.

leur égalité. Partout où l'idée de la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules qu'on puisse connaître, et ces distinctions mêmes ne peuvent se rendre sensibles que dans les occasions où les hommes sont forcés à déployer toutes leurs facultés. Dans les temps de grand danger et dans les affaires difficiles, on consulte la sagesse et l'expérience des vieillards, et l'on suit leurs conseils. Lorsque les sauvages entrent en campagne contre l'ennemi, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse, et la conduit aux combats [1]. Quand ils vont en troupe à la chasse, le chasseur le plus adroit et le plus hardi se met encore à leur tête et dirige tous les mouvements. Mais dans les temps de repos et de tranquillité, où il ne se présente plus d'occasions de développer ces talents naturels, on ne connaît plus aucune prééminence. Toutes les circonstances de la vie rappellent toujours aux membres de la communauté qu'ils sont égaux. Ils sont tous vêtus, nourris et logés de la même manière. Rien de ce qui constitue la supériorité d'une part et la dépendance de l'autre n'est connu chez eux. Tous sont libres, tous savent qu'ils jouissent de la liberté et ils défendent avec la plus grande fermeté les droits qui y sont attachés [2]. Ce sentiment d'indé-

(1) Acosta, *Hist. lib. VI, cap.* Stadius, 19 *Hist. Brasil. lib. II, cap.* 13. Debry, III, p. 110. Biet, 361.

(2) Labat, VI, 124. Brickell, *Hist. of Carol.* 310.

pendance est tellement gravé dans leurs ames que rien ne peut l'en arracher, et que jamais le malheur n'a pu soumettre leur fierté à la servitude. Accoutumés à être les maîtres absolus de leurs actions, ils dédaignent d'exécuter les ordres d'un supérieur. N'ayant jamais essuyé aucune réprimande, ils ne peuvent souffrir aucune correction [1]. Un grand nombre d'Américains, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitaient en esclaves, moururent de douleur ou se tuèrent de désespoir [2].

IV. Les idées de la subordination civile sont toujours très imparfaites, et le gouvernement n'a jamais qu'une autorité bien faible chez des peuples qui sont restés dans cet état. Quand la propriété est inconnue dans une nation, ou qu'elle n'en a que des idées incomplètes; quand les productions de l'industrie et les fruits spontanés de la terre sont considérés comme appartenant à la société entière, il est difficile qu'il naisse parmi les membres de la même communauté aucune de ces discussions qui exigent l'intervention des lois et de l'autorité publique.

Quand les droits qui naissent d'une propriété distincte et exclusive ne sont pas connus encore, les grands objets des lois et du pouvoir judiciaire

(1) Voyez la note 51.

(2) Oviedo, *lib. III, cap. VI, p.* 97. Vega, *Conquista de la Florida, I,* 30; *II,* 416. Labat, II, 138. Benzo. *Hist. nov. orb. lib. IV, cap.* 25.

ne peuvent exister. Lorsque les sauvages vont au combat, ou pour leur propre défense ou pour envahir le territoire d'un ennemi, et qu'ils sont engagés dans quelque entreprise de chasse difficile et périlleuse, alors on s'aperçoit que les membres d'une tribu font partie d'un corps politique; alors ils sentent qu'ils ont une existence commune avec les compagnons de leurs travaux, et ils suivent avec soumission celui qui s'est distingué par sa valeur et par sa sagesse. Mais, hors de ces cas où ils réunissent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'aperçoit parmi eux aucune trace d'union politique [1]; on ne voit aucune forme de gouvernement. Les noms de *magistrat* et de *sujet* n'y sont pas même en usage. Chacun semble jouir presque entièrement de toute son indépendance naturelle. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est libre d'y concourir ou de n'y pas concourir. Aucun réglement n'exige d'eux un service comme un devoir, aucune loi coërcitive ne les oblige à le remplir. Toutes leurs résolutions sont volontaires et partent toujours des mouvements naturels de leur ame [2]. Chez ces peuplades grossières on n'a pas même fait encore le premier pas qui conduit à l'é-

(1) Lozano, *Descr. del grand Chaco*, 93. Melendez, *Tesoros verdaderos*, *II*, 23. Voyez la note 52.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 266, 268.

tablissement du pouvoir judiciaire. Le droit de la vengeance est laissé dans les mains des particuliers [1]. Lorsqu'il y a eu quelque violence commise ou du sang répandu, la communauté ne se charge point d'infliger ou de modérer la punition. C'est aux parents ou aux amis à venger l'offensé ou la victime, ou à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est jamais pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils qui sont rarement écoutés. Comme il paraît honteux de laisser une offense impunie, le ressentiment est toujours implacable et éternel [2]. L'objet du gouvernement parmi les sauvages s'étend plutôt aux affaires extérieures qu'aux affaires domestiques. Ils ne s'occupent pas à maintenir l'ordre intérieur et la police par des réglements publics ou par l'emploi d'une autorité permanente ; mais ils travaillent à maintenir parmi les membres de leur tribu une union qui leur donne les moyens de surveiller les mouvements de leurs ennemis, et d'agir contre eux avec vigueur et concert.

A quels peuples on doit appliquer cette description.

Telle était la forme de l'ordre politique établi chez la plus grande partie des nations de l'Amérique. C'est dans cet état que se trouvèrent presque toutes les peuplades répandues dans les vastes pro-

(1) Herrera, *Decad. VIII, lib. IV, cap.* 8.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 271, 272. Lafitau, I, 486. Cassani, *Hist. de nuevo Reyno de Granada*, 226.

vinces qui s'étendent à l'est du Mississipi, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent jusqu'aux confins de la Floride. Les peuples du Brésil, les habitants du Chili, quelques tribus du Paraguay et de la Guyane, et celles qui habitent les contrées qui s'étendent depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la péninsule de Yucatan, étaient dans le même état. Dans un aussi grand nombre de petites associations il devait y avoir sans doute quelques variétés qui marquaient des différences dans les progrès de la civilisation. Mais ce serait en vain que nous chercherions à indiquer et à énumérer ces variétés, parce qu'elles n'ont pas été observées par des hommes en état de démêler ces légères différences qui servent à distinguer, les unes des autres, les nations qui se ressemblent par leur caractère général et par leurs traits. A quelque chose près, le tableau que nous venons de tracer convient également à tous les peuples de l'Amérique qui joignaient un peu d'agriculture aux produits de la chasse et de la pêche.

Quelque imparfaites et grossières que nous paraissent ces institutions, il y avait des tribus qui avaient fait encore moins de progrès. Parmi les petites peuplades qui vivaient uniquement de la chasse et de la pêche, et qui n'avaient aucune espèce d'agriculture, l'union et le sentiment de la dépendance mutuelle entre les membres étaient si

faibles, qu'on avait peine à découvrir dans leurs actions quelque apparence d'ordre et de gouvernement. Leurs besoins étaient peu nombreux, leurs desirs étaient bornés; ils se réunissaient en tribus distinctes, et agissaient de concert par instinct, par habitude ou par convenance, plutôt que par suite d'une association formelle. Il faut placer dans cette classe les Californiens, plusieurs des petites nations qui habitent la vaste contrée du Paraguay, quelques peuples des bords de l'Orénoque et de la rivière de Ste-Magdeleine dans le nouveau royaume de Grenade[1].

Mais quoique parmi ces dernières tribus l'on aperçût à peine l'ombre d'un gouvernement régulier, et que même parmi les premières que j'ai d'abord décrites, son autorité fût resserrée dans des bornes étroites, il existait quelques endroits en Amérique où la forme du gouvernement avait acquis un degré d'amélioration qu'on n'aurait pu attendre de nations grossières. En observant les institutions politiques établies par l'homme, soit dans l'état sauvage, soit dans la civilisation, on en découvre toujours quelques-unes d'irrégulières qui contrarient l'ordre de toutes les autres, et qu'on s'efforcerait vainement de concilier avec le système général des lois et des principes qui gouvernent les

(1) Venegas, I, 68. *Lettres édif. II*, 176. Techo, *Hist. of Paraguay*. Churchill, 78 VI, 78. *Hist. gén. des Voyages, XIV*, 74.

sociétés dans les mêmes circonstances. On en rencontre quelques-unes de semblables en Amérique parmi les peuples que j'ai confondus sous le nom commun de sauvages. Elles sont si curieuses et si importantes que je crois nécessaires de les faire connaître et de remonter à leur origine.

Dans le Nouveau-Monde, comme dans d'autres parties du globe, les contrées froides et tempérées semblent être le siége favori de la liberté et de l'indépendance. Là les ames sont fortes et vigoureuses comme les corps. Plein du sentiment de sa dignité personnelle et capable des plus grands efforts pour la faire respecter, l'homme y aspire à l'indépendance, et sa fierté opiniâtre se soumet avec répugnance au joug de la servitude. Dans les climats plus chauds, où les corps sont toujours énervés, où une sensation agréable et présente paraît la suprême félicité, où une inaction complète est une jouissance, l'homme consent aisément à passer sous la puissance d'un maître. Aussi en parcourant le continent de l'Amérique du nord au sud, nous verrons l'autorité s'accroître par degrés, et les hommes devenir plus soumis et moins actifs. Dans la Floride, l'autorité des sachems et des caciques était non-seulement permanente, mais héréditaire. On les avait distingués par des ornements particuliers, par des prérogatives de différents genres, et leurs sujets n'osaient les approcher qu'avec ces

démonstrations de respect et de vénération que les sujets d'un despote sont accoutumés à employer en approchant du trône de leur maître[1]. Chez les Natchez, tribu puissante, aujourd'hui éteinte, qui habitait autrefois sur les bords du Mississipi, on connaissait des différences de rang qui sont absolument ignorées des nations septentrionales. Quelques familles étaient réputées nobles et jouissaient de plusieurs dignités héréditaires. Le corps du peuple était considéré comme vil et formé seulement pour la sujétion. Ces distinctions étaient fixées par des noms qui marquaient l'élévation de la première classe et l'abaissement ignominieux de la seconde. On donnait aux nobles le nom de *respectables*, et aux gens du peuple celui de *puants*. Le premier chef, celui dans lequel résidait l'autorité suprême, était considéré comme un être d'une nature supérieure, comme le frère du soleil, seul objet de leurs adorations. On n'en approchait qu'avec une vénération religieuse, et on lui rendait les honneurs qui sont dus au représentant de la Divinité. Ses volontés étaient des lois auxquelles tous se soumettaient aveuglément. La vie de ses sujets était tellement à sa disposition, que le malheureux qui avait pu lui déplaire allait lui offrir sa tête avec une pro-

(1) Cardenas y Cano *Ensayo Chronol. à la Hist. de Florida*, *p.* 46. Lemoine de Morgues *Icones Floridæ*, *ap. de Bry*, *p.* 1, 4, *etc.* Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 467, 468.

fonde humilité. La puissance des chefs ne finissait pas avec leur vie : ils devaient être accompagnés dans l'autre monde par les personnes qui les avaient servis dans celui-ci : plusieurs de leurs domestiques, les principaux officiers et leurs femmes les plus chéries étaient immolés sur leur tombe; et telle était la vénération qu'ils inspiraient, que toutes ces victimes allaient avec ravissement à la mort et regardaient comme la distinction la plus honorable et la récompense la plus belle de leur fidélité [1] d'être choisies pour accompagner leur maître au tombeau. Aussi l'on voit établi chez les Natchez un despotisme parfait avec tout son cortége de superstition, d'arrogance et de cruauté; et, par une singulière fatalité, ce peuple a éprouvé toutes les calamités qui appartiennent aux nations policées, quoiqu'il n'eût pas fait dans les arts et dans la civilisation beaucoup plus de progrès que les tribus dont il était entouré.

A l'Espagnola, à Cuba et dans les grandes îles, Dans les îles. les caciques et les chefs jouissaient d'un pouvoir fort étendu, et leur dignité se transmettait par droit héréditaire du père au fils, avec les honneurs et les prérogatives distingués qui y étaient attachés. Les sujets avaient un grand respect pour leur chef, et se soumettaient à ses ordres sans hésitation ni ré-

(1) Dumont, *Mémoire hist. sur la Louisiane, I*, 175. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III*, 419, *etc. Lettres édif. XX*, 106, 111.

serve[1]. Les caciques étaient distingués par des ornements particuliers; et, pour conserver ou augmenter la vénération des peuples, ils avaient eu l'art d'appeler la superstition au secours de leur autorité. Ils présentaient leurs commandements comme les oracles du ciel, et prétendaient être doués du pouvoir de régler les saisons, de dispenser le soleil et la pluie, selon que leurs sujets en avaient besoin.

A Bogota. Dans quelques parties du continent l'autorité des caciques semble avoir été aussi étendue que dans les îles. Dans Bogota, qui est aujourd'hui une province du nouveau royaume de Grenade, il y avait une nation plus nombreuse et plus avancée dans les différents arts qu'aucun autre peuple d'Amérique, à l'exception des Mexicains et des Péruviens. Elle subsistait principalement du produit de l'agriculture. L'idée de propriété y était établie, et les droits en étaient maintenus par des lois transmises par tradition et observées avec un grand soin[2]. Ce peuple vivait dans de grandes villes; il était vêtu d'une manière convenable, et il avait des maisons qu'on pouvait regarder comme commodes en comparaison de celles des nations qui l'environnaient. Cette civilisation extraordinaire avait produit des effets sensibles. Il y avait une forme régulière de

(1) Herrera, *Decad. I, lib. I, cap.* 16; *lib. III, cap.* 44, *p.* 88. *Vie de Colomb, chap.* 32.

(2) Piedrahita, *Hist. de las Conquistas del nuevo Reyno de Gran. p.* 46.

gouvernement, et un tribunal établi pour connaître des différents crimes et les punir avec sévérité. On y connaissait la distinction des rangs. Le chef, à qui les Espagnols donnaient le titre de monarque, et qui méritait ce nom par l'appareil et l'étendue de son autorité, gouvernait avec un pouvoir absolu. Il avait des officiers de différents grades, et il ne paraissait jamais en public sans une suite nombreuse : il était porté avec beaucoup de pompe dans une espèce de palanquin, précédé par des coureurs qui allaient en avant pour faire nettoyer la route de son passage et la joncher de fleurs. La dépense de cette pompe extraordinaire se prenait sur les taxes et sur les présents qu'il recevait du peuple, pour qui ce prince était un objet de vénération si imposant que personne n'osait le regarder en face, ni même s'approcher de lui autrement qu'en détournant le visage [1]. Il y avait sur le même continent d'autres tribus beaucoup moins avancées dans la civilisation que le peuple de Bogota, chez lesquelles cependant l'esprit de liberté et d'indépendance, si naturel à l'homme sauvage, était déjà soumis à une sorte de police, et qui avaient des caciques revêtus d'une autorité assez étendue.

Cause de ces variétés.

Il n'est pas aisé d'indiquer les circonstances, ni de démêler les causes qui ont contribué à introduire

(1) Herrera, *Decad. VI, lib. I, cap.* 2; *lib. V, cap.* 56. Piedrahita, *cap. V, p.* 25, *etc.* Gomara, *Hist. cap.* 72.

et à établir parmi ces peuples une forme de gouvernement si différente de celui des tribus qui les environnent, et si opposée au génie des nations sauvages. Si les hommes qui ont eu occasion de les observer dans leur état primitif y avaient apporté plus d'attention et de discernement, nous aurions pu en recevoir des lumières suffisantes pour nous guider dans cette recherche. Si d'un autre côté l'histoire d'un peuple à qui l'usage de l'écriture est inconnu n'était pas enveloppée de ténèbres impénétrables, nous pourrions tirer de cette source quelques éclaircissements. Mais nous ne pouvons rien recueillir de satisfaisant, ni des relations des Espagnols, ni des traditions mêmes des habitants; il faut avoir recours aux conjectures pour expliquer les irrégularités qui se présentent dans l'état politique des peuples dont nous parlons. Comme toutes ces tribus, qui avaient déjà perdu leur liberté et leur indépendance naturelle, étaient situées sous la zone torride ou dans des pays qui en sont voisins, on peut supposer que le climat a contribué à les disposer à cet état de servitude qui semble être la destinée de l'homme dans ces régions de la terre. Mais quoique l'influence du climat, plus puissante que celle d'aucune autre cause naturelle, ne doive pas être négligée, cette circonstance seule ne peut cependant pas suffire pour donner la solution du problème. Les actions des hommes sont si compliquées qu'il ne faut pas se hâter d'at-

tribuer à un seul principe la forme particulière qu'on leur voit prendre. Quoique le despotisme ne se trouve en Amérique que sous la zone torride et dans les pays chauds qui l'avoisinent, j'ai déjà fait observer que ces pays sont habités par différentes tribus, dont les unes jouissent d'une grande liberté, et les autres ne sont soumises à aucune espèce de police. L'indolence et la timidité particulière aux habitants des îles les rendaient tellement incapables des sentiments et des efforts nécessaires pour rester dans l'indépendance, qu'il serait inutile de chercher quelque autre cause de leur soumission à la volonté d'un chef. La servitude des Natchez et des habitants de Bogota semble avoir été un effet naturel de la différence qu'il y avait entre leur état et celui des autres Américains. Ils formaient des nations fixes, résidant constamment dans le même lieu. La chasse n'était point la principale occupation des premiers, et les derniers paraissent à peine avoir compté sur cette ressource pour en faire un moyen de subsistance. Les uns et les autres avaient fait de tels progrès dans l'agriculture et dans les arts que les Natchez avaient une idée assez précise de la propriété, et qu'elle était complètement établie chez les autres. Dans cet état de société, l'avarice et l'ambition ont déjà des objets sur lesquels elles peuvent exercer leur influence. Des vues d'intérêt attirent les hommes cupides; le desir de la prééminence excite les entreprenants : les uns et les

autres aspirent à la domination, et des passions inconnues à l'homme sauvage les portent à empiéter sur les droits de leurs concitoyens. Des motifs qui sont également étrangers à toutes les nations sauvages obligent le peuple à se soumettre sans résistance à l'autorité usurpée de ses supérieurs; mais parmi ces nations mêmes on n'aurait pas pu, sans le secours de la superstition, rendre l'esprit des peuples si docile et le pouvoir des chefs si étendu. C'est sa fatale influence qui, dans tous les degrés de la société, abaisse et dégrade l'esprit humain, brise sa vigueur et son indépendance naturelle. Quiconque sait manier cet instrument redoutable est sûr de dominer sur son espèce. Malheureusement pour les peuples dont les institutions sont l'objet de nos recherches, ce pouvoir était entre les mains de leurs chefs. Les caciques des îles pouvaient faire parler comme il leur plaisait leurs *Cémis* ou divinités, et c'était par leur interposition et en leur nom qu'ils imposaient des tributs et des charges sur le peuple[1]. Le grand chef des Natchez était le principal ministre ainsi que le représentant du soleil qu'ils adoraient. Le respect que le peuple de Bogota avait pour ses monarques était dicté par la religion; l'héritier apparent du royaume était élevé dans l'intérieur du temple principal, sous une discipline austère et avec des cérémonies particulières, propres à inspirer à ses sujets

(1) Herrera, *Decad. I, lib. III. cap.* 3.

la plus haute opinion de la sainteté de son caractère et de la dignité du poste éminent qu'il doit occuper un jour[1]. Ainsi la superstition, qui dans les premiers périodes de la société est entièrement inconnue, ou qui épuise toute sa force en pratiques vaines et puériles, avait déjà pris un empire si marqué sur les peuples américains qui avaient fait quelques progrès vers la civilisation, qu'elle devint le principal instrument pour plier leur ame à une servitude prématurée, et les soumit, dès le commencement de leur carrière politique, à un despotisme presque aussi rigoureux que celui qui opprime les nations dans le dernier période de leur corruption et de leur décadence.

Art de la guerre.

V. Après avoir examiné les institutions politiques des peuples sauvages en Amérique, notre attention se porte naturellement sur leur art de faire la guerre, c'est-à-dire sur les moyens qu'ils ont imaginés pour la sûreté et la défense nationale. Les petites tribus dispersées sur ce continent sont non-seulement indépendantes et isolées, mais se trouvent engagées dans des hostilités perpétuelles les unes avec les autres[2]. Quoique l'idée d'une propriété spéciale appartenant à un seul individu leur soit étrangère, les Américains les plus grossiers connaissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines; ils regardent ce droit comme entier et exclusif, au-

(1) Piedrahita, *p.* 27.

(2) Ribas, *Hist. de los Triunf. p.* 9.

torisant le possesseur à repousser par la force toute usurpation des tribus voisines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier dans leur terrain de chasse, ils défendent avec une attention jalouse cette propriété nationale; mais comme en même temps leurs territoires sont fort étendus, et que les limites n'en sont pas exactement fixées, il s'élève des sujets innombrables de querelles qui rarement se terminent sans effusion de sang. Même dans cet état simple et primitif de la société, l'intérêt est une source de discorde, qui souvent oblige les tribus sauvages à prendre les armes, pour repousser ou punir ceux qui font des incursions dans les forêts ou dans les plaines d'où ils tirent leur subsistance.

Leurs motifs pour faire la guerre.

Mais l'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent, ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent parmi les nations sauvages. Il faut en chercher la principale cause dans cette passion de vengeance qui brûle dans le cœur des sauvages avec tant de violence, que le besoin de la satisfaire peut être regardé comme le caractère distinctif des hommes dans l'état qui précède la civilisation. Des circonstances très puissantes, soit dans la police intérieure des tribus sauvages, soit dans leurs opérations au-dehors contre des ennemis étrangers, concourent à nourrir et à fortifier une passion si funeste à la tranquillité générale. Lorsqu'on laisse

à chaque individu le droit de venger ses injures de ses propres mains, toute offense est ressentie avec une extrême vivacité, et la vengeance s'exerce avec une animosité implacable. Le temps ne peut effacer la mémoire de l'injure qu'on a reçue, et il est rare qu'elle ne soit pas à la fin expiée par le sang de l'agresseur. Les nations sauvages sont gouvernées dans leurs guerres publiques par les mêmes idées, et animées du même esprit que dans la poursuite de leurs vengeances particulières. Dans les petites communautés, chaque individu est affecté de l'injure et de l'affront qu'on fait au corps dont il est membre, comme si c'était une atteinte directe à son propre honneur ou à sa sûreté personnelle. Le desir de la vengeance se communique de l'un à l'autre, et devient bientôt une espèce de fureur. Comme les sociétés faibles ne peuvent entrer en campagne que par petites troupes, chaque guerrier a le sentiment de sa propre importance, et sait qu'une partie considérable de la vengeance publique dépend de ses propres efforts. Ainsi la guerre, qui entre de grands états se fait avec peu d'animosité, se poursuit par les petites tribus avec toute la violence d'une querelle particulière. Le ressentiment de ces nations est aussi implacable que celui des individus. Il peut dissimuler ou suspendre ses effets, mais il ne s'éteint jamais, et souvent lorsqu'on s'y attend le moins il éclate avec un surcroît de

Esprit de vengeance.

De la férocité de leurs guerres.

fureur [1]. Lorsque les nations policées ont obtenu l'honneur de la victoire ou une augmentation de domaine, elles peuvent terminer glorieusement une guerre ; mais les sauvages ne sont satisfaits qu'après avoir exterminé la tribu qui est l'objet de leur rage. Ils combattent non pour conquérir, mais pour détruire. S'ils commencent des hostilités, c'est avec la résolution de ne plus voir la face de leurs ennemis qu'en état de guerre, et de poursuivre la querelle avec une haine éternelle [2]. Le desir de la vengeance est le premier et presque le seul principe qu'un sauvage songe à inculquer dans l'ame de ses enfants [3]. Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, et comme leur attention ne se porte que sur un petit nombre d'objets, il acquiert un degré de force inconnue parmi les hommes dont les passions sont dissipées et affaiblies par la variété de leurs goûts et de leurs occupations. Ce desir de vengeance qui s'empare du cœur des sauvages ressemble plutôt à la fureur d'instinct des animaux qu'à une passion humaine. On le voit s'exercer avec une fureur aveugle même contre des objets

(1) Boucher, *Hist. natur. de la Nouv. France, p.* 93. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III,* 215, 251. Lery, *ap. de Bry, III,* 204. Creuxii, *Hist. Canad. p.* 72. Lozano, *Descr. del gran Chaco,* 95. Hennepin, *Mœurs des sauvages, p.* 40.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III,* 251. Colden, I, 108 ; II, 126. Barrère, *p.* 170, 173.

(3) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III,* 326. Lery, *ap. de Bry, III,* 236. Lozano, *Hist. de Paraguay, I,* 144,

inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent dans un transport de colère, et tâche d'apaiser sur elle son ressentiment en la brisant[1]. S'il est blessé d'une flèche en combattant, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents et la jette en pièces sur la terre[2]. A l'égard de ses ennemis, la rage de la vengeance ne connaît point de bornes. Dominé par cette passion, l'homme devient le plus cruel de tous les animaux; il ne sait ni plaindre, ni pardonner, ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter le peuple à prendre les armes Si les anciens d'une tribu veulent arracher les jeunes gens à l'indolence; si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'ils tirent les motifs les plus puissants de leur éloquence martiale. « Les « os de nos concitoyens, disent-ils, sont encore « exposés sur la terre. Leur lit ensanglanté n'a pas « encore été nettoyé. Leurs esprits crient contre « nous; il faut les apaiser. Allons, et dévorons ceux « qui les ont massacrés. Ne restez pas long-temps « dans l'inaction sur vos nattes; levez la hache;

(1) Lery, *ap. de Bry, III*, 190.

(2) Lery, *ap. de Bry, III*, 208. Herrera, *Decad. I, lib. VI, cap.* 8.

« consolez les esprits des morts, et dites-leur qu'ils « vont être vengés [1]. »

Perpétuité des guerres.

Échauffés par ces exhortations, les jeunes sauvages se saisissent de leurs armes avec un transport de fureur, entonnent la chanson de guerre, et brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers rassemblent souvent de petites troupes, et vont attaquer une tribu ennemie sans consulter les chefs de la communauté. Un guerrier, par un mouvement ou de caprice ou de vengeance, se met quelquefois seul en campagne, et fait plusieurs centaines de milles pour surprendre et tuer un ennemi isolé [2]. Les exploits d'un guerrier dans ces excursions solitaires forment souvent la partie principale de l'histoire d'une campagne américaine [3], et les anciens se prêtent à ces saillies irrégulières du courage, parce qu'elles tendent à entretenir l'esprit martial, et qu'elles accoutument le peuple à l'audace et au danger [4]. Mais lorsqu'il s'élève une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec règle et avec lenteur. Les anciens s'assemblent : ils exposent leurs opinions dans des

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 216, 217. Lery, *ap. de Bry, III*, 204.

(2) Voyez la note 53.

(3) Voyez la note 54.

(4) Bossu, *Voy. I*, 140. Lery, *ap. de Bry*, 215. Hennepin, *Mœurs des sauvages*, 41. Lafitau, II, 169.

discours solennels; ils pèsent avec maturité la nature de l'entreprise, et en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence et de sagacité politique. Les prêtres et les devins sont consultés; quelquefois même on prend l'avis des femmes [1]. Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Il se présente un chef pour diriger l'expédition, et il est accepté; mais personne n'est obligé de le suivre: la résolution qu'a prise la communauté de commencer les hostilités n'impose à aucun de ses membres l'obligation de prendre part à la guerre. Chaque individu reste le maître de sa conduite, et il ne s'engage à servir que de sa pure volonté [2].

Manière de faire la guerre.

Les principes qui dirigent leurs opérations militaires, quoique extrêmement différents des principes qui règlent celles des nations plus civilisées et plus nombreuses, sont cependant très appropriés à leur état politique et à la nature du pays dans lequel ils font la guerre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance durant de longs voyages à travers des lacs et des rivières, et dans des marches de plusieurs centaines de milles à travers des forêts horribles, exigerait de plus grands efforts de prévoyance et d'industrie que ne peuvent en faire les sauvages. Leurs armées ne

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III,* 215, 268. Biet, 367, 380.
(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III,* 217-218.

sont point embarrassées de bagages ni de provisions de guerre. Chaque guerrier porte avec ses armes une natte et un petit sac de maïs pilé, et c'est ce qui forme tout son équipage militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontières du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois et vivent du gibier qu'ils tuent et des poissons qu'ils prennent. Dès qu'ils s'approchent du territoire de l'ennemi qu'ils vont attaquer, ils rassemblent toutes les troupes et s'avancent avec plus de précaution; même alors ils ont uniquement recours aux stratagèmes et aux embuscades. Ils ne mettent point leur gloire à attaquer l'ennemi de front et à force ouverte. Le surprendre et le détruire, voilà le plus grand mérite d'un chef et la gloire de ses guerriers. Comme la chasse et la guerre sont leurs seules occupations, ils y portent le même esprit et les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace au travers des forêts. Ils emploient dans la guerre ces moyens que prend le chasseur pour découvrir sa proie, cette adresse à se tenir caché près des lieux où elle peut être, cette patience à l'attendre pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus lui échapper et qu'il soit plus sûr de la prendre. Lorsqu'ils ne rencontrent point de parti ennemi détaché, ils s'avancent jusque dans les villages, mais avec tant de précautions pour cacher leur approche, qu'ils se glissent souvent dans les forêts en marchant sur les

mains et sur les pieds; et, pour mieux se cacher, ils se peignent la peau de couleur de feuilles mortes [1]. Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils mettent le feu aux cabanes de leurs ennemis dans le silence de la nuit, et massacrent les habitants qui s'échappent nus et désarmés pour ne pas devenir la proie des flammes. S'ils espèrent n'être pas poursuivis dans leur retraite, ils amènent avec eux quelques prisonniers, qu'ils destinent au sort le plus affreux. Mais si, malgré toutes leurs précautions et toute leur adresse, ils s'aperçoivent que leurs desseins et leurs mouvements sont découverts et que l'ennemi est préparé à leur résister, ils pensent ordinairement que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein champ lorsqu'il est sur ses gardes et avec des forces égales leur semble une extrême folie. Le succès le plus brillant paraît une défaite au chef, s'il l'a acheté par une perte considérable de ses compagnons [2], et jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang [3]. La mort même la plus honorable ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence et de témérité [4].

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 237, 238. Hennepin, *Mœurs des sauvages, p.* 59.

(2) Voyez la note 55.

(3) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 238, 307. Biet, 381. Lafitau, *Mœurs des sauvages, II*, 848.

(4) Charlevoix, *III*, 376. Voyez la note 56.

Cette manière de faire la guerre était universelle en Amérique; les petites nations sauvages répandues dans des pays et des climats très divers montraient toutes plus de ruse que d'audace dans leurs entreprises militaires. Frappés de l'opposition de leurs principes à cet égard avec les idées et les maximes des nations européennes, quelques auteurs ont pensé qu'il fallait en chercher la source dans la faiblesse et la lâcheté qui semblent caractériser surtout les Américains et qui les rendent incapables de toute action noble et généreuse [1]; mais si nous faisons réflexion que dans les occasions extraordinaires qui exigent de grands efforts, plusieurs de leurs tribus non-seulement se défendent avec opiniâtreté, mais qu'elles attaquent même l'ennemi avec le courage le plus audacieux, et qu'elles possèdent une force de caractère supérieure au sentiment du danger et à la crainte de la mort, nous devrons attribuer les précautions qu'elles prennent habituellement à quelque autre cause qu'à cette timidité qu'on prétend leur être naturelle [2]. Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit et les difficultés de l'accroître parmi les dangers et les peines de la vie sauvage sont si considérables, que la vie d'un citoyen est extrêmement précieuse et sa conservation un objet

(1) *Recherches philos. sur les Améric. I*, 115. *Voyage de Des Marchais, IV, p.* 410.

(2) Lafitan, *Mœurs des sauvages, II*, 248, 249. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France III*, 207.

capital dans leur gouvernement. Si le point d'honneur parmi les faibles tribus d'Amérique eût été le même que chez les nations puissantes de l'Europe; si elles avaient couru à la célébrité et à la victoire en méprisant les dangers et la mort, elles auraient été bientôt détruites entièrement par des maximes si peu conformes à l'état de leur population. Mais dans les tribus assez nombreuses pour être en état d'agir avec des forces plus considérables et de soutenir des pertes sans un affaiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressemblaient beaucoup à celles des autres nations. Les Brésiliens et les peuples qui habitaient les bords de la rivière de la Plata entraient souvent en campagne avec des corps de troupes assez considérables pour mériter le nom d'armée[1]. Ils défiaient l'ennemi au combat, engageaient des batailles rangées et disputaient la victoire avec cette férocité opiniâtre qui semble naturelle à des hommes qui, ne voyant d'autre but dans la guerre que l'extermination de leurs ennemis, ne demandent et ne font jamais de quartier[2]. Dans les puissants empires du Mexique et du Pérou, on assemblait de très grandes armées et l'on donnait de fréquentes batailles; la théorie et la pratique de la guerre étaient bien loin d'y être les mêmes que chez ces petites tribus qui prenaient le nom de nations.

(1) Fabri, *Veriss. Descrip. Indiæ*, *ap. de Bry, VII, p.* 42.
(2) Voyez la note 57.

Ils ne peuvent établir aucun ordre et aucune discipline dans les armées.

Mais quoique la vigilance et l'attention soient les qualités les plus nécessaires partout où la guerre se fait par ruse et par surprise; quoique les Américains, dans toutes les actions particulières, montrent une adresse étonnante pour dérober leur mouvement à l'ennemi, et pour découvrir les siens, c'est une chose très remarquable que lorsqu'ils entrent en campagne ils prennent rarement les précautions les plus essentielles pour leur sûreté. Telle est la difficulté de soumettre les sauvages à la subordination et de les faire agir de concert; telles sont leur impatience et leur aversion pour toute espèce de contrainte, que presque jamais on ne peut les obliger à suivre les ordres et les conseils de leurs chefs. Ils n'ont pendant la nuit aucune sentinelle autour des lieux où ils sont campés. Souvent après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi, ils sont surpris eux-mêmes et égorgés dans le sommeil profond où ils se plongent comme s'ils n'avaient à redouter aucun danger[1].

Mais si, malgré cette négligence et cette sécurité qui leur fait perdre souvent le fruit de toutes leurs ruses, ils surprennent l'ennemi sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité; ils enlèvent la chevelure de tous ceux qui tombent victimes de leur rage[2], et rapportent chez eux en

(1) Charlevoix, III, 236, 237. *Lettres édif. XVII*, 308; *XX*, 130. Lafitau, *Mœurs des sauvages, II*, 247. Lahontan, II, 176.

(2) Voyez la note 58.

triomphe ces étranges trophées. Ils les conservent comme des monuments non-seulement de leur valeur, mais de la vengeance qu'ils savent exercer sur ceux qui deviennent les objets du ressentiment public[1]. Ils emploient plus de soins encore pour faire des prisonniers. Dans leur retraite, s'ils espèrent l'effectuer sans être inquiétés par l'ennemi, ils ne font communément aucune insulte à ces prisonniers, et ils les traitent même avec quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec l'attention la plus rigoureuse.

Mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontières de leur pays, on dépêche quelques-uns d'entre eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes du village et les jeunes gens qui ne sont pas encore en âge de porter les armes s'assemblent, et se rangeant en deux lignes au milieu desquelles les prisonniers doivent passer, ils les battent et les meurtrissent de la manière la plus cruelle, à coups de bâtons et de pierres[2]. Des lamentations sur la perte des citoyens qui sont tombés dans le combat, ac-

(1) Lafitau, *Mœurs des sauvages, tom II, p.* 256.
(2) Lahontan, II, 184

compagnées de cris et d'actes qui semblent exprimer le chagrin et la douleur la plus vive, succèdent à cette première explosion de leur rage contre leurs ennemis; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent; on passe avec une rapidité incroyable de la douleur la plus profonde à la joie la plus vive, et l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare [1]. Le sort des prisonniers est cependant encore incertain. Les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort pour assouvir la vengeance des vainqueurs, d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués dans cette guerre ou dans les précédentes. Les derniers qui sont réservés à ce sort plus doux sont conduits aux cabanes de ceux dont les parents ont été tués. Les femmes les attendent à la porte, et si elles les reçoivent leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille et placés, suivant leur manière de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom, son rang, et sont traités avec la tendresse que l'on doit à un père, à un frère, à un mari ou à un ami. Mais si, par un caprice ou par un desir insatiable de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 241. Lafitau, *Mœurs des sauvages*, *tom II*, 264.

prononcé, et il n'est aucun pouvoir qui puisse le sauver de la torture et de la mort.

Indifférence des prisonniers sur leur sort.

Les prisonniers, quand leur sort est encore incertain, vivent comme s'ils étaient absolument étrangers à tout ce qui peut leur arriver. Ils parlent, mangent, boivent et dorment comme s'ils jouissaient du sort le plus tranquille, et comme si aucun danger ne les menaçait. Ils entendent, sans changer de visage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce, se préparent à le subir en hommes, et entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une fête solennelle, résolus à mettre le courage des patients aux plus cruelles épreuves. C'est alors que l'on voit une scène dont la description doit glacer d'horreur tous ceux que les institutions douces ont accoutumés à respecter l'homme, et à s'attendrir à l'aspect de ses souffrances. Le prisonnier est lié à un poteau, mais de manière qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présents, hommes, femmes, enfants, tous fondent sur lui comme des furies. On emploie contre ce malheureux toutes les espèces de tortures que peut inventer la fureur de la vengeance. Quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges; d'autres le coupent en morceaux avec des couteaux; d'autres séparent la chair des os, ou lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envi les uns des autres, d'imaginer des raffine-

ments de cruauté. Rien ne met des bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances; et telle est leur ingénieuse barbarie qu'ils évitent toujours de porter des coups dans les parties du corps où ils seraient mortels; ils prolongent pendant plusieurs jours les tourments de leur victime. Cet infortuné, au milieu de toutes ses souffrances, chante d'une voix ferme la chanson de mort, célèbre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant de ne savoir pas venger la mort de leurs parents et de leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de la sienne, et excite enfin leur férocité par toutes sortes d'injures et de menaces. La force et le courage qu'il fait éclater dans cette situation terrible est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ses tourments par une mort volontaire est une lâcheté qu'on punit par l'infamie. Celui qui laisse échapper quelque signe de faiblesse est mis à mort sur-le-champ par mépris, parce qu'on le juge indigne d'être traité comme un homme [1]. Animés par ces idées et par ces sentiments, les Américains souffrent, même sans pousser un seul gémissement, des tourments que la nature humaine ne semblerait pas être capable de supporter. Ils paraissent non-seulement être insensibles à la douleur, mais la rechercher.

(1) De la Potherie, II, 237; III, 48.

« Laissez là, disait un vieux chef des Iroquois à « un de ses bourreaux qui l'avait blessé d'un coup « de couteau, laissez là vos coups de couteau et « faites-moi plutôt mourir par le feu, afin que par « mon exemple j'apprenne à ces chiens, vos alliés « au-delà des mers, à souffrir comme des hommes[1]. » Cette magnanimité, dont les exemples sont très fréquents parmi les guerriers américains, au lieu d'exciter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis et les porter à de nouveaux actes de cruauté[2]. Las enfin de lutter avec des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef, dans un mouvement de rage, finit par les tuer de son poignard ou de sa massue[3].

A ces scènes barbares en succèdent souvent de plus horribles encore. Il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un sauvage, et les Américains mangent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. Dans l'ancien monde la tradition a conservé la mémoire de quelques nations féroces et barbares qui se nourrissaient de chair humaine; mais il y avait dans

(1) Colden, *Hist. of five nations*, *I*, 200.

(2) *Voyage de Lahontan*, *I*, 236.

(3) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 243, *etc.* 385. Lafitau, *Mœurs*, *II*, 265. Creuxii, *Hist. Canad. p.* 73. Hennepin, *Mœurs des sauvages*, *p.* 64, *etc.* Lahontan, I, 233, *etc.* Du Tertre, II, 405. De la Potherie, II, 22, *etc.*

toutes les parties du Nouveau-Monde des peuples à qui cette coutume était familière. Elle était établie dans le continent méridional[1], dans plusieurs des îles[2] et dans différents cantons de l'Amérique septentrionale[3]. Même dans les pays de l'Amérique où des circonstances que nous ignorons avaient en grande partie aboli cet usage, il paraît avoir été tellement connu que l'idée en est incorporée dans les formules même du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prise de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent : *Allons et mangeons cette nation*. S'ils sollicitent le secours d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis*[4]. Cette coutume n'était pas particulière aux peuplades les plus grossières et les moins civilisées : le principe qui y a donné naissance est si profondément enraciné dans l'ame des Américains, qu'elle subsistait au Mexique, l'un des empires policés du Nouveau-Monde, et qu'on en a découvert des traces parmi les habitants plus doux de l'empire du Pérou. Ce n'étaient point la disette des aliments comme

(1) Stadius, *ap. de Bry, III*, 123. Lery, *ibid*, 210. Biet, 384. *Lettres édif. XXIII*, 341. Piso, 8. La Condamine, 84-97. Ribas, *Hist. de los Triunfos*, 473.

(2) *Life of Columbus*, 529. Martyr, *Decad. p.* 18. Du Tertre, II, 405.

(3) Dumont, *Mém. I*, 254. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, I*, 259; *II*, 14; *III*, 21. De la Potherie, III, 50.

(4) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III*, 208, 209. *Lettres édif. XXIII, p.* 277. De la Potherie, II, 298. Voyez la note 59.

quelques écrivains l'ont imaginé, ni les besoins importuns de la faim qui forçaient les Américains à se nourrir ainsi de leurs semblables. Dans aucun pays la chair humaine n'a été employée comme une nourriture ordinaire, et il n'y a que la crédulité et les méprises de quelques voyageurs qui aient pu faire croire que certains peuples en faisaient un des moyens ordinaires de leur subsistance. L'ardeur de la vengeance a d'abord porté des hommes à cette action barbare[1]; mais les peuples les plus farouches ne mangeaient que les prisonniers qu'ils avaient faits à la guerre, ou ceux qu'ils regardaient comme ennemis[2]. Les femmes et les enfants, n'étant point pour eux des objets de haine, n'avaient rien à craindre des effets réfléchis de leur vengeance, lorsqu'ils n'étaient pas massacrés dans la fureur d'une première incursion en pays ennemi[3].

Les peuples de l'Amérique méridionale assouvissent leur vengeance d'une manière un peu différente, mais avec une férocité non moins implacable. Lorsqu'ils voient arriver leurs prisonniers, ils les traitent au premier abord aussi cruellement que les habitants de l'Amérique septentrionale traitent les leurs[4]; après

(1) Biet, 383. Blanco, *Conversion de Piritu, p.* 28. Bancroft, *Nat. Hist. of Guiana*, 259, *etc.*

(2) Voyez la note 60.

(3) Biet, 382. Bandini, *Vita di Americo*, 84. Du Tertre, 405. Fermin, *Descr. de Surinam, I,* 54.

(4) Stadius, *ap. de Bry, III*, 40, 123.

ce premier mouvement de fureur, non-seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque la plus grande bonté. Ils sont caressés et bien nourris, et on leur envoie même de belles et jeunes femmes pour les soigner et les consoler. Il n'est pas aisé d'expliquer cette singularité de leur conduite, à moins qu'on ne l'impute à un raffinement de cruauté; car tandis qu'ils paraissent occupés d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, en leur fournissant tout ce qui peut la rendre agréable, l'arrêt de leur mort est irrévocablement porté. A un certain jour déterminé, la tribu victorieuse s'assemble, le captif est amené en grande solennité; il voit les préparatifs du sacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'était pas lui-même la victime; il attend son sort avec une fermeté inébranlable, et un seul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps et l'apprêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfants de son sang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, et toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité et des transports de joie inexprimables [1]. Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré comme le plaisir le plus doux et le plus complet de la vengeance. Partout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent point échapper à la mort,

(1) Stadius, *ap. de Bry, III*, 128. Lery, *ibid.* 210.

mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie que chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins[1].

Comme il n'y a point de guerrier américain dont la constance ne puisse être mise à ces rudes épreuves, le grand objet de l'éducation et de la discipline dans le Nouveau-Monde est d'y préparer les hommes de bonne heure. Chez les nations où l'on fait la guerre à force ouverte, où l'on défie ses ennemis au combat, où la victoire est le fruit de la supériorité des talents ou du courage, les soldats sont formés à être actifs, forts et audacieux. Mais en Amérique, où l'esprit et les maximes de la guerre sont très différents, le courage passif est la vertu qu'on estime le plus. Aussi les Américains s'occupent-ils de bonne heure à acquérir une qualité qui leur apprendra à se comporter en hommes, lorsque leur fermeté sera mise à l'épreuve. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens s'adonnent à des exercices qui demandent de la force et de l'activité, les jeunes Américains disputent entre eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. Ils endurcissent les organes de la sensibilité par ces épreuves volontaires, et s'accoutument par degrés à souffrir, sans se plaindre, les douleurs les plus aiguës. On voit un jeune garçon et une jeune fille entrelacer leurs bras nus, et placer

(1) Voyez la note 61.

un charbon allumé entre les deux bras, pour voir lequel montrera le premier assez d'impatience pour secouer le charbon[1]. Lorsqu'un jeune homme est admis à la classe des guerriers, ou lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on les soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de fermeté. Ce ne sont pas des actes de valeur, mais de patience; on ne leur demande pas de se montrer en état d'attaquer, mais capables de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, si un guerrier aspire au rang de capitaine, il est obligé de s'y préparer par un long jeûne, plus rigoureux que celui des plus dévots ermites. Les chefs s'assemblent ensuite; chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, si vigoureusement appliqués que tout son corps en est couvert de plaies; et s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité, ils est déshonoré et rejeté à jamais, comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelque intervalle, la constance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore. On le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, et l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis venimeuses, dont la morsure cause des douleurs très vives, et produit une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac,

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 307.

et tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles de son corps, il ne faudrait qu'un soupir, un gémissement, un seul mouvement involontaire de sensibilité, pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne d'obtenir. Cela ne suffit pas encore pour établir complètement le degré de mérite qu'on attend de lui, il faut qu'il se soumette à une nouvelle épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac, et on le couvre de feuilles de palmier : on allume au-dessous de lui un feu d'herbes puantes, de manière qu'il en sent la chaleur et qu'il est enveloppé de la fumée. Quoique brûlé tout à la fois, et presque étouffé, il est obligé de montrer la même patience et la même insensibilité. On en voit plusieurs périr dans ce terrible essai de fermeté; mais ceux qui le subissent avec applaudissement reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité, et sont dès lors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, et dont la conduite dans les occasions les plus critiques ne peut manquer de faire honneur à leur pays [1]. Dans l'Amérique septentrionale le noviciat d'un guerrier n'est ni aussi rigoureux ni soumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes qu'après que sa patience et son

(1) Gumilla, II, 286, *etc.* Biet, 376, *etc.*

courage ont été éprouvés par le feu, par des coups et par des insultes plus intolérables encore pour des ames fières[1].

Cette fermeté extraordinaire avec laquelle les Américains endurent les tourments les plus cruels a porté quelques auteurs à croire que, par une suite de la faiblesse particulière de leur constitution, ils ont moins de sensibilité que les autres hommes; de même que les femmes et les personnes qui ont la fibre molle et lâche, sont moins affectées de la douleur que les hommes robustes dont la fibre est plus forte et plus tendue; mais les Américains ne diffèrent pas tellement du reste de l'espèce humaine par leur constitution physique, que cela suffise pour expliquer cette singularité de leurs mœurs. Elle a sa source dans un principe d'honneur, inculqué dès l'enfance et cultivé avec assez de soin pour inspirer à l'homme, même dans cet état sauvage, une magnanimité héroïque à laquelle la philosophie a vainement tâché de l'élever dans l'état de civilisation et de lumière. L'Américain apprend de bonne heure à regarder cette constance inébranlable comme la principale distinction de l'homme, et la plus haute perfection d'un guerrier. Comme les idées qui règlent sa conduite et les passions qui échauffent son cœur sont en petit nombre, elles agissent avec plus d'efficacité que

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 219.

lorsque l'ame est occupée d'une grande multitude d'objets, ou distraite par la diversité de ses affections. Ainsi, lorsque tous les motifs qui peuvent agir avec force sur l'ame d'un sauvage se réunissent pour lui faire souffrir le malheur avec dignité, on le verra supporter des tourments qui paraissent au-dessus de toutes les forces humaines; mais dans toutes les occasions où le courage des Américains n'est pas excité par les idées qu'ils se sont faites de l'honneur, ils se montrent aussi sensibles à la douleur que les autres hommes [1]. D'ailleurs cette fermeté dans les souffrances, pour laquelle les Américains sont si justement célébrés, n'est pas une vertu générale parmi eux. On a vu la constance de plusieurs victimes succomber aux agonies de la torture; leur faiblesse et leurs plaintes complètent alors le triomphe de leurs ennemis, et réfléchissent une idée de déshonneur sur leurs concitoyens [2].

Les hostilités continuelles qui subsistent parmi les tribus américaines produisent des effets très funestes. Comme ils n'ont pas assez d'industrie pour amasser, même dans le temps de paix, des provisions de subsistance au-delà du nécessaire, lorsque l'irruption d'un ennemi vient dévaster leurs terres

(1) Voyez la note 62.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III.*, 248-385. De la Potherie, III, 48.

cultivées, ou les troubler dans leur chasse, c'est une calamité qui réduit presque toujours à une extrême disette un peuple naturellement dépourvu de prévoyance et de ressources; tous les habitants du district exposé à cette invasion sont forcés d'ordinaire à se réfugier dans les bois ou dans les montagnes, où ils ne trouvent que très peu de moyens de subsister, et où une grande partie périt. Malgré les précautions extrêmes avec lesquelles leurs opérations militaires sont dirigées, et le soin que prend chaque chef pour conserver la vie de ses compagnons, comme ils jouissent rarement de quelque intervalle de paix, la perte des hommes est très considérable parmi les Américains, eu égard au degré de population. La famine et la guerre se réunissent pour diminuer leur nombre. Toutes les tribus sont faibles, et plusieurs de celles qui étaient autrefois puissantes se sont épuisées par degrés, et ont à la fin disparu; il n'en reste aujourd'hui que le nom[1].

Pour remédier à cet affaiblissement continuel, il y a des tribus qui cherchent à réparer leurs forces nationales en adoptant les prisonniers faits à la guerre, et qui par cet expédient préviennent leur extinction totale. Cet usage n'est cependant pas universellement établi. Le ressentiment agit en général avec plus de force sur les sauvages que les considé-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 202-429. Gumilla, II, 227.

rations de politique. Presque tous leurs captifs étaient anciennement sacrifiés à la vengeance, et ce n'est que depuis que leur nombre a commencé à diminuer sensiblement qu'ils ont adopté des usages plus doux. Mais ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, et prennent si absolument les mœurs ainsi que les passions du peuple qui les adopte[1], qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs concitoyens. Un changement si subit, et si contraire à un des sentiments les plus puissants que donne la nature, paraîtrait étrange chez beaucoup de peuples; mais il est encore plus inexplicable dans ces peuplades où les animosités nationales sont si violentes et si profondément enracinées. Cela paraît cependant résulter naturellement des principes sur lesquels la guerre se fait en Amérique. Chez les nations dont l'objet est d'exterminer leurs ennemis, l'échange des prisonniers ne peut pas avoir lieu. Du moment qu'un guerrier est pris à la guerre, sa tribu et ses parents le regardent comme mort[2]. Il s'est couvert d'une honte ineffaçable en se laissant surprendre par un ennemi, et, s'il revenait avec cette tache à son honneur, ses plus proches parents ne le recevraient pas, et même ne voudraient pas avouer qu'ils le

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 245. Lafitau, II, 308.
(2) Voyez la note 63.

connaissent[1]. Il y avait même des tribus où l'on était encore plus rigoureux. Lorsqu'un prisonnier revenait parmi les siens, ils croyaient devoir expier le déshonneur dont il avait couvert son pays en le mettant à mort sur-le-champ[2]. Le malheureux prisonnier se voyant donc proscrit de sa patrie, et les liens qui l'attachaient à elle étant irrévocablement brisés, il éprouve moins de répugnance à contracter de nouveaux engagemens avec des étrangers, qui non-seulement le délivrent d'une mort cruelle, mais lui offrent de l'admettre à tous les droits de concitoyen. La parfaite ressemblance des mœurs parmi les nations sauvages facilite et complète cette union, et rien n'empêche un prisonnier de transporter non-seulement ses services, mais même son affection, à la communauté dans le sein de laquelle il vient d'être reçu.

Ils sont inférieurs dans la guerre aux nations policées.

Quoique la guerre soit la principale occupation des hommes dans l'état sauvage, et qu'ils mettent leur plus grande gloire à y exceller, ils y ont une infériorité bien marquée toutes les fois qu'ils s'y trouvent engagés avec des nations policées. Dépourvus de cette prévoyance qui sait prévenir les événements futurs et y pourvoir, ne connaissant ni l'union et la confiance mutuelle nécessaires pour former de vastes plans d'opérations, ni la subordi-

(1) Lahontan, II, 185-186.

(2) Herrera, *Decad. III, lib. IV, cap.* 16, *p.* 173.

nation non moins nécessaire pour en assurer l'exécution et le succès, les peuples sauvages peuvent étonner par leur valeur un ennemi discipliné, mais rarement peuvent-ils s'en faire redouter par leur conduite; et toutes les fois que la guerre sera de longue durée, ils seront forcés de céder à la supériorité de l'art [1]. Les Péruviens et les Mexicains, quoique leurs progrès dans les arts de la civilisation fussent peu considérables, si on les compare aux peuples policés de l'Europe ou de l'Asie, avaient pris un tel ascendant sur les tribus sauvages dont ils étaient environnés, qu'ils en avaient soumis la plupart avec une grande facilité à leur domination. Lorsque les Européens allèrent assaillir les différentes provinces de l'Amérique, cette supériorité se fit sentir d'une manière encore plus frappante. Ni le courage ni le nombre des naturels ne put tenir contre les efforts d'une poignée d'ennemis disciplinés; les querelles et les haines qui divisaient ces peuples sauvages les empêchaient de se réunir pour former un plan de défense commune, et chaque tribu combattant à part, il fut aisé de les subjuguer toutes.

VI. Si les arts des peuples grossiers, qui ne connaissent point l'usage des métaux, méritent qu'on y fasse quelque attention, ce n'est qu'autant qu'ils servent à faire connaître le génie et les mœurs d'un

Arts des Américains.

(1) Voyez la note 64.

peuple. Le premier sentiment de peine qu'un sauvage peut éprouver doit naître de la manière dont son corps est affecté par la chaleur, le froid ou l'humidité du climat sous lequel il vit; son premier soin sera donc de chercher à se garantir contre cet inconvénient. Dans les climats plus chauds et plus doux de l'Amérique, aucun des peuples sauvages n'avait des habillements. La nature ne leur avait pas même appris qu'il pût y avoir quelque indécence à se montrer entièrement nu [1]. Comme sous un ciel doux on a peu besoin de se défendre contre les injures de l'air, et que leur extrême indolence leur faisait éviter toute espèce de travail qui n'était pas commandé par la nécessité, tous les habitants des îles et une grande partie de ceux du continent restaient dans cet état de nudité absolue. D'autres se contentaient d'un léger vêtement pour satisfaire uniquement à la décence. Mais, quoique nus, ils n'étaient pas sans quelque sorte d'ornements, et ils arrangeaient leurs cheveux de plusieurs manières différentes. Ils attachaient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leur nez, à leurs joues [2]. Ils dessinaient sur leur peau une multitude de figures diverses; ils passaient beaucoup de temps et pre-

Vêtements et parure.

(1) Lery, *Navigat. ap. de Bry, III p.* 164. *Vie de Colomb, chap XXIV.* Venegas, *Hist. of Californ. p.* 70.

(2) Lery, *ap. de Bry, III,* 165. *Lettres édif.* 20, 223.

naient beaucoup de peine pour parer leurs personnes d'une manière bizarre. Mais la vanité, qui trouve des occasions sans nombre d'exercer l'invention et l'industrie dans les pays où la parure est devenue un art très compliqué, doit se trouver circonscrite dans un cercle très étroit et bornée à un très petit nombre d'objets chez des sauvages nus; aussi ces peuples ne se contentent pas de ces simples ornements dont nous avons parlé; ils ont un singulier penchant à changer les formes naturelles de leurs corps. Cette pratique était universelle chez les tribus les plus grossières de l'Amérique. Leurs opérations pour cet objet commencent à l'instant même où l'enfant est né. Quelques peuples, en lui comprimant les os du crâne encore mous et flexibles, lui aplatissent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à la tête la figure d'un cône, d'autres cherchent à lui faire prendre une forme carrée[1]. Ils mettent souvent en danger la vie de leurs enfants par ces efforts violents et absurdes, pour déranger le plan de la nature sous le vain prétexte de le perfectionner. Mais dans tous ces moyens que les Américains prenaient, soit pour orner leurs personnes ou pour changer leurs formes naturelles, ils semblent s'être moins proposé

(1) Oviedo, *Hist. lib. III, cap.* 5. Ulloa, I, 329. Voy. de Labat, II, 72. Charlevoix, III, 303. Gumilla, I, 197. Acugna, *Relat. de la rivière des Amazones, II*, 83. Lawson's *Voy. to Carolina, pag.* 33.

de plaire ou de s'embellir que de se donner un air plus imposant et plus redoutable. Leur goût de parure se rapportait plus à la guerre qu'à la galanterie. Il y avait entre les deux sexes une subordination si marquée, qu'elle éteignait jusqu'au desir de se paraître mutuellement aimables. L'homme aurait cru au-dessous de lui de se parer pour plaire à celle qu'il était accoutumé à regarder comme son esclave. C'était lorsqu'un guerrier se proposait d'être admis au conseil de sa nation, ou d'entrer en campagne contre les ennemis, qu'il prenait ses plus beaux ornements, et qu'il parait sa personne avec le plus de recherche et de soin [1]. Le vêtement des femmes était très simple et peu varié; tout ce qu'il y avait de précieux ou de brillant était réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus les femmes étaient obligées de passer chaque jour une grande partie de leur temps à parer et à peindre leurs maris; il leur restait peu de loisir pour s'occuper de leur propre parure. Parmi une race d'hommes assez hautaine pour mépriser les femmes, ou assez insensible pour les dédaigner, elles devenaient naturellement paresseuses et négligentes, tandis que le goût de la parure, qu'on regarde comme leur passion favorite, était particulièrement réservé à

(1) Wafer's *Voy. p.* 142. Lery, *ap de Bry*, *III*, 167. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 216-222.

l'autre sexe[1]. C'était tout à la fois la distinction du guerrier et une de ses plus sérieuses occupations[2]. Un usage des Américains, qui, au premier coup d'œil, paraît très singulier et très bizarre, n'est qu'un moyen ingénieux que leur sagacité a découvert pour remédier aux principaux inconvénients de leur climat, souvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont pas encore l'usage des vêtements ont coutume d'oindre leur corps avec de la graisse d'animaux, des gommes visqueuses et des huiles de différentes espèces. Ils arrêtent par là cette transpiration surabondante, qui, sous la zone torride, épuise la force de la constitution et abrège la durée de la vie humaine; ils se garantissent en même temps contre l'excessive humidité qui règne pendant la saison des pluies[3]. Ils mêlent aussi en certains temps différentes couleurs avec ces substances onctueuses, et couvrent leur corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis non-seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil; mais l'odeur ou le goût de ce mélange écarte aussi loin d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois et dans les marécages,

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 278-327. Lafitau, II, 53. Kalm, *Voy. en Amériq. III*, 273. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 169. Purchas, *Pilgr. IV*, 1287. Ribas, *Hist. de los Triunf.* 472.

(2) Voyez la note 65.

(3) Voyez la note 66.

surtout dans les climats chauds, et dont la persécution serait intolérable pour des hommes entièrement nus[1].

Après le soin de la parure, l'objet qui doit attirer l'attention d'un sauvage est de se former quelque habitation qui puisse lui procurer un abri pour le jour, et une retraite pour la nuit. Le guerrier sauvage regarde comme un objet d'importance tout ce qui est lié avec ses idées de dignité personnelle, tout ce qui a quelque rapport à son caractère militaire; mais il voit avec la plus grande indifférence ce qui ne concerne que la vie paisible et active. Ainsi, quoiqu'il se montre fort recherché sur sa parure, il ne fait guère d'attention à l'élégance ou à la commodité de son habitation. Les peuples sauvages, trop éloignés encore de cet état de civilisation où la manière de vivre est regardée comme une marque de distinction, ne connaissant aucun de ces besoins qui ne peuvent se satisfaire que par différents genres d'industrie, règlent la construction de leurs maisons d'après leurs idées bornées du pur nécessaire. Quelques-uns des peuples d'Amérique étaient encore si grossiers et si peu éloignés de la simplicité primitive de la nature, qu'ils n'avaient aucune espèce de cabane. Dans cet état, ils se mettent à l'abri de l'ardeur

(1) Labat, II, 73. Gumilla, I, 190, 202. Bancroft, *Nat. Hist. of Guyana*, 81, 280.

du soleil sous des arbres touffus, et la nuit ils se forment un couvert de branches et de feuilles [1]. Dans le temps des pluies ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains [2]. D'autres qui n'ont point de demeure fixe et qui errent dans les forêts à la recherche du gibier, se logent pour un temps dans des huttes qu'ils contruisent avec facilité, et qu'ils abandonnent sans peine. Les habitants de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivières dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées et fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres, et se garantissent par-là de la grande inondation dont ils sont environnés [3]. Tels ont été les premiers essais des peuples les plus sauvages de l'Amérique pour se former des habitations. Parmi ceux même qui étaient plus industrieux et dont la résidence était fixe, la structure des maisons était extrêmement simple et grossière: c'étaient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue et quelquefois circulaire, où ils ne cherchaient qu'un

(1) Voyez la note 67.

(2) *Lettres édif.* V, 273. Venegas, *Hist. of Californ. I*, 76. Lozano, *Descr. del Gran Chaco*, *p.* 55. Gumilla, I, 383. Bancroft, *Nat. Hist. of Guyana*, 277. *Lettres édif. II*, 176.

(3) Gumilla, I, 225. Herrera, *Decad. I*, *lib. IX*, *cap.* 6. Oviedo, *Sommar*, *p.* 53, C.

abri, sans s'embarrasser de l'élégance ni même de la commodité. Les portes en étaient si basses qu'on ne pouvait y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre, ou en rampant sur ses mains. Elles étaient sans fenêtres, et le toit était percé d'un grand trou par où sortait la fumée.

Il serait au-dessous de la dignité de l'histoire, ou même étranger à l'objet de mon travail, de suivre les voyageurs dans les autres détails minutieux de leurs relations. Un seul trait mérite d'être observé, parce qu'il est singulier, et qu'il jette du jour sur le caractère du peuple. Il y avait quelques maisons assez grandes pour y loger quatre-vingts ou cent personnes. Elles étaient bâties pour recevoir différentes familles qui habitaient ensemble sous le même toit [1], souvent autour du feu commun, sans aucune espèce de cloison ou de séparation entre les espaces qu'elles occupaient respectivement. Lorsque les hommes ont acquis des idées distinctes de propriété, ou qu'ils sont assez attachés à leurs femmes pour les observer avec inquiétude et avec jalousie, les familles commencent à se séparer et à s'établir dans des maisons particulières, où chacun puisse garder et défendre ce qu'il a intérêt de conserver. Cette forme singulière d'habitation chez les Américains peut donc être considérée non-seulement comme l'effet de la communauté des biens qui exis-

(1) Voyez la note 68.

tait parmi différentes peuplades, mais encore comme une preuve de l'indifférence des hommes pour leurs femmes. S'ils n'avaient pas été accoutumés à une parfaite égalité, un tel arrangement n'aurait pas pu avoir lieu. S'ils avaient eu une sensibilité prompte à s'alarmer, ils n'auraient pas exposé la vertu de leurs femmes aux tentations et aux facilités qui naissent de ce mélange des différents sexes. On ne peut s'empêcher en même temps d'admirer la concorde qui règne dans ces habitations où des familles nombreuses sont ainsi entassées; il n'y a que des hommes d'un caractère très doux ou d'un tempérament flegmatique qui, dans une semblable situation, puissent éviter le tumulte, les animosités et la discorde [1].

Leurs armes.

Après avoir pourvu à son vêtement et à son habitation, le sauvage doit sentir la nécessité de se faire des armes convenables pour attaquer ou repousser un ennemi; c'est un objet qui a exercé de bonne heure l'industrie et l'invention des peuples les moins civilisés. Les premières armes offensives furent sans doute celles que le hasard présenta, et les premiers efforts de l'art pour les perfectionner durent être extrêmement simples et grossiers. Des massues faites de quelque bois pesant, des pieux

(1) *Journal de Grillet et Bechamel dans la Guyane*, p. 65. Lafitau, *Mœurs*, etc. *II*, 4. Torquemada, *Monarq. I*, 247. Joutal, *Journ. hist.* 217. Lery, *Hist. Brasil. ap. de Bry, III*, 238. Lozano, *Descr. del gran Chaco*, 67.

durcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os de quelque animal, sont des armes connues par les nations les plus grossières, mais qui ne pouvaient servir que dans des combats corps à corps. Les hommes ont cherché ensuite les moyens de faire du mal à leurs ennemis à une certaine distance : l'arc et les flèches sont les premières armes qu'ils aient imaginées pour cet objet; cette espèce d'arme s'est trouvée chez des peuples qui sont encore dans l'enfance de la société, et l'usage en est familier aux habitants de toutes les parties du globe. Il est cependant remarquable qu'il y ait eu en Amérique des tribus assez dépourvues d'industrie pour n'avoir pas encore fait une découverte si simple [1], et qui paraissaient ne connaître l'usage d'aucune arme de trait. La fronde, dont la construction n'est pas plus compliquée que celle de l'arc et dont l'usage n'est pas moins ancien chez plusieurs nations, était peu connue des habitants de l'Amérique septentrionale [2] ou des îles; mais elle paraît avoir été employée par quelques tribus dans le continent méridional [3]. Les naturels de quelques provinces du Chili et les Patagons qui habitent l'extrémité méridionale de l'Amérique, ont une arme qui leur est propre. Ils attachent des

(1) Piedrahita, *Conq. del Nuevo Reyno, etc. IX*, 12.

(2) *Naufr. de Alv. Nun. Cabeça de Vaca, cap.* 10, *p.* 12.

(3) Piedrahita, *p.* 16. Voyez la note 69.

pierres grosses environ comme le poing à chaque extrémité d'une courroie de cuir de huit pieds de long, et, après les avoir fait tourner autour de leurs têtes, ils les lancent avec une telle adresse qu'ils manquent rarement l'objet auquel ils visent[1].

Chez des peuples qui ne connaissaient guère d'autre occupation que la guerre ou la chasse, les principaux efforts de l'esprit et de l'industrie ont dû naturellement se diriger vers ces deux objets[2]. A l'égard de tous les autres, leurs besoins et leurs desirs étaient si bornés que leur invention n'avait pas de quoi s'exercer. Comme leur nourriture et leurs habitations étaient extrêmement simples, leurs ustensiles domestiques étaient très grossiers et en petit nombre. Quelques-unes des tribus méridionales avaient trouvé l'art de faire des vaisseaux de terre et de les cuire au soleil, de manière qu'ils pouvaient supporter le feu. Les habitants de l'Amérique septentrionale creusaient un morceau de bois dur en forme de marmite, et la remplissaient d'eau qu'ils faisaient bouillir en y jetant des pierres rougies au feu[3] : ils se servaient de ces vaisseaux pour apprêter une partie de leurs aliments. On peut regarder cette invention comme un pas vers le raf-

Ustensiles domestiques.

Manière de cuire les aliments.

(1) Ovalle, *Relat. of Chili*, *Churchill. Collect. III*, 82. Falkner's. *Descr. of Patag. p.* 130.

(2) Voyez la note 70.

(3) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 332.

finement et le luxe; car dans le premier état de société les hommes ne connaissaient d'autres moyens d'apprêter leurs aliments que celui de les faire griller sur le feu; et dans plusieurs peuplades américaines, c'est la seule espèce de cuisine qui soit encore connue[1]. Mais le chef-d'œuvre de l'art chez les sauvages du Nouveau-Monde, c'est la construction de leurs canots. Un Esquimaux, enfermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peaux de veaux marins, peut braver cet Océan orageux où la stérilité de son pays le force à chercher la principale partie de sa subsistance[2]. Les naturels du Canada se hasardent sur leurs rivières et sur leurs lacs dans des bateaux faits d'écorce d'arbre, et si légers que deux hommes peuvent les porter, lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation[3]. C'est dans ces fragiles bâtiments qu'ils entreprennent et exécutent de longs voyages[4]. Les habitants des îles et du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre, et quoique ces bâtiments paraissent lourds et mal construits, ils s'en servent avec tant de dextérité, que des Européens qui connaissent tous les progrès qu'a faits la science de la

Construction des canots.

(1) Voyez la note 71.

(2) Ellis, *Voyage à la baie d'Hudson*, 133.

(3) Voyez la note 72.

(4) Lafitau, *Mœurs des sauvages*, II, 213.

navigation ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvements et de la célérité de leurs évolutions. Leurs pirogues ou bateaux de guerre sont assez grands pour contenir quarante ou cinquante personnes : les canots dont ils se servent pour la pêche et les petits voyages ont moins de capacité [1]. La forme, ainsi que les matériaux de ces différents bâtiments sont très bien adaptés au service pour lequel ils sont destinés; et plus on les examine avec soin, plus on admire le mécanisme et la convenance de leur construction.

Indolence avec laquelle ils travaillent.

Dans tous les efforts d'industrie que font les Américains, il y a un trait frappant de leur caractère qui se marque d'une manière sensible. Ils commencent un travail sans ardeur, le continuent avec peu d'activité, et, comme les enfants, s'en laissent aisément distraire. Même dans les opérations qui paraissent les plus intéressantes, et où les plus puissants motifs demandent des efforts vigoureux, ils travaillent avec une mollesse et une langueur extrêmes. L'ouvrage avance sous leurs mains avec tant de lenteur, qu'un témoin oculaire le compare aux progrès imperceptibles de la végétation [2]. Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de manière qu'il commence à pourrir de

(1) Labat, *Voyage*, *II*, 91, 131.
(2) Gumilla, II, 297.

vieillesse avant d'être achevé. Ils laisseront périr une partie de toit avant de finir l'autre[1]. L'opération manuelle la plus facile consume un grand espace de temps; ce qui chez les nations policées demanderait à peine quelque effort d'industrie, est pour les sauvages une longue et pénible entreprise. Cette lenteur dans l'exécution des travaux de toute espèce peut être attribuée à différentes causes. Pour des sauvages qui ne doivent point leur subsistance aux travaux d'une industrie régulière, le temps est de si peu d'importance qu'ils n'y attachent aucun prix, et pourvu qu'ils puissent venir à bout de ce qu'ils ont entrepris, ils ne s'embarrassent jamais du temps qu'il leur en a coûté. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si peu commodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles et ennuyeux. L'artiste le plus habile et le plus industrieux aurait bien de la peine à venir à bout du travail le plus simple, s'il n'avait pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelque animal : il n'y a que le temps qui puisse suppléer à ce défaut de moyens; mais c'est le tempérament flegmatique et froid particulier aux Américains qui rend surtout leurs opérations si languissantes. Il est presque impossible de les tirer de cette indolence

(1) Borde, *Relat. des Caraïbes*, p. 22.

habituelle, et à moins qu'ils ne soient engagés dans une expédition de guerre ou de chasse, ils paraissent incapables de faire aucun effort de vigueur. L'application qu'ils mettent aux objets n'est pas assez forte pour donner l'essor à cet esprit inventif qui suggère des expédients pour abréger et faciliter le travail. Ils reviendront chaque jour à leur tâche; mais tous les moyens qu'ils ont pour l'achever sont fastidieux et pénibles [1]. Même depuis que les Européens leur ont communiqué la connaissance de leurs instruments et leur ont appris à imiter leurs arts, le caractère propre des Américains se marque encore dans tout ce qu'ils font. Ils peuvent mettre de la patience et de l'assiduité au travail; ils savent copier avec une exactitude servile et minutieuse; mais ils montrent peu d'invention et toujours une grande lenteur. Malgré l'instruction et l'exemple, l'esprit de ce peuple prédomine; leurs mouvements sont naturellement pesants, et il est inutile de les presser d'accélérer leur marche. *un ouvrage d'Indien* est une expression familière parmi les Espagnols d'Amérique pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de temps et de travail [2].

VII. Il n'y a aucune circonstance dans la description des peuples sauvages qui ait excité une

Religion des Américains.

(1) Voyez la note 73.
(2) Ulloa, *Voy. I*, 335. *Lettres édif. XV*, 348.

plus grande curiosité que leurs opinions et leurs pratiques religieuses; et il n'y en a point peut-être qu'on ait plus mal entendues ou représentées avec moins de fidélité. Les prêtres et les missionnaires sont les personnes qui ont eu le plus d'occasion de suivre cette recherche parmi les tribus de l'Amérique les moins civilisées; mais leur esprit, prévenu des dogmes de leur propre religion et accoutumé à ses institutions, est toujours porté à découvrir dans les opinions et les rites de tous les peuples quelque chose qui ressemble à ces objets de leur vénération. Ils ne voient les objets qu'à travers un milieu qui en altère la forme. Ils cherchent à concilier avec leur propre croyance les institutions qu'ils observent, non à les expliquer conformément aux idées grossières du peuple même à qui elles appartiennent. Ils attribuent à ce peuple des idées qu'il est incapable d'avoir, et le supposent instruit de principes et de faits dont il est impossible qu'il ait la connaissance. De là quelques missionnaires ont cru découvrir, même chez les nations les plus barbares de l'Amérique, des traces non moins claires que surprenantes d'une connaissance distincte des mystères sublimes et des institutions particulières du christianisme. En interprétant arbitrairement certaines expressions et certaines cérémonies, ils en ont conclu que ces nations avaient quelque connaissance de la doctrine de la Trinité,

de l'Incarnation du fils de Dieu, de son sacrifice expiatoire, de la vertu de la croix et de l'efficacité des sacrements [1]. On sent que des guides si crédules et si peu éclairés ne méritent guère de confiance.

Mais lors même que nous choisirons avec le plus grand soin nos autorités, il ne faut pas les suivre avec une foi implicite. Toute recherche dans les notions religieuses des peuples sauvages est enveloppée de difficultés particulières, et il faut souvent s'arrêter pour séparer les faits qu'on rapporte d'avec les raisonnements dont ils sont accompagnés, et les théories qu'on en veut déduire. Plusieurs écrivains pieux, plus frappés de l'importance du sujet dont ils s'occupaient, qu'attentifs à l'état du peuple dont ils cherchaient à découvrir les sentiments, ont employé beaucoup de travail inutile à des investigations de ce genre [2].

Bornée à deux articles.

Il y a deux points fondamentaux sur lesquels est établi le système entier de la religion, autant qu'on en peut juger par les seules lumières de la nature. L'un regarde l'existence d'un Dieu, l'autre l'immortalité de l'ame. C'est un objet non-seulement de curiosité, mais aussi d'instruction, que d'examiner quelles étaient les idées des naturels de l'Amérique

(1) Venegas, I, 88, 92. Torquemada, II, 445. Garcia, *Origin.* 122. Herrera, *Decad. IV, lib. IX, cap.* 7; *Decad. V, lib IV, cap.* 7.

(2) Voyez la note 74.

sur ces points importants. Je bornerai mes recherches à ces deux articles, laissant à d'autres l'examen des opinions subordonnées et le détail des superstitions locales.

Existence de Dieu.

Quiconque a eu occasion d'observer les opinions religieuses des hommes des dernières classes de la société, même chez les nations les plus éclairées et les plus civilisées, trouvera que leur système de croyance leur a été communiqué par l'instruction, et n'est point le fruit de leurs propres recherches. Cette nombreuse partie du genre humain condamnée au travail, dont l'occupation principale et presque unique est de s'assurer une subsistance, considère sans beaucoup de réflexion le plan et les opérations de la nature, et n'a ni le loisir, ni la capacité d'entrer dans ces spéculations subtiles et compliquées qui conduisent à la connaissance des principes de la religion naturelle. Dans les premiers périodes de la vie sauvage, de pareilles recherches sont absolument inconnues. Quand les facultés intellectuelles commencent seulement à se développer, et que leurs premiers efforts se portent sur un petit nombre d'objets de première nécessité, quand l'esprit n'est pas assez étendu pour se former des idées générales et abstraites, quand le langage est tellement borné qu'il manque de mots pour distinguer tout ce qui n'affecte pas quelques-uns des sens, il serait absurde de prétendre

que l'homme fût capable d'observer exactement la relation qui se trouve entre la cause et l'effet, ou qu'il pût s'élever de la contemplation de l'un à la connaissance de l'autre, et se former des notions justes d'un Dieu, comme créateur et modérateur de l'univers. Partout où l'esprit a été étendu par la philosophie et éclairé par la révélation, l'idée de création est devenue si familière que nous ne réfléchissons guère combien cette idée est abstraite et profonde, et combien d'observations et de recherches il a fallu à l'homme pour arriver à la connaissance de ce principe élémentaire de la religion. Aussi a-t-on découvert en Amérique plusieurs tribus qui n'ont aucune idée d'un Être-Suprême, ni aucune pratique de culte religieux. Indifférents à ce spectacle magnifique d'ordre et de beauté que le monde présente à leurs regards, ne songeant ni à réfléchir sur ce qu'ils sont eux-mêmes, ni à rechercher quel est l'auteur de leur existence, les hommes dans l'état sauvage consument leurs jours ainsi que les animaux qui vivent autour d'eux, sans reconnaître ni adorer aucune puissance supérieure. Ils n'ont dans leur langue aucun mot pour désigner la Divinité, et les observateurs les plus attentifs n'ont pu découvrir parmi eux aucune institution, aucun usage qui parût supposer qu'ils reconnussent l'autorité d'un Dieu, et qu'ils s'occupassent à mériter

ses faveurs[1]. Ce n'est cependant que dans l'état de nature le plus simple, et lorsque les facultés intellectuelles de l'homme sont trop faibles et trop bornées pour l'élever beaucoup au-dessus des animaux, qu'on observe cette ignorance absolue d'une puissance invisible. Mais l'esprit humain, naturellement formé pour la religion, s'ouvre bientôt à des idées qui, lorsqu'elles sont corrigées et épurées, sont destinées à être une grande source de consolation au milieu des calamités de la vie. On aperçoit des notions de quelques êtres invisibles et puissants dans les usages de plusieurs tribus américaines qui sont encore dans l'enfance de la société. Ces notions sont dans l'origine vagues et obscures, et paraissent plutôt provenir d'un sentiment de crainte pour des maux dont l'homme est menacé, que d'un sentiment de reconnaissance pour des bienfaits reçus. Tandis que la nature poursuit son cours avec une régularité constante et uniforme, l'homme jouit des biens qu'elle lui procure sans en rechercher la cause; mais

(1) Biet, 539. Lery, *ap. de Bry, III*, 221. Nieuboff, *Churchill, Collect. II*, 132. *Lettr. édif. II*, 177; *ibid.* 12-13. Venegas, I, 87. Lozano, *Descr. del gran Chaco,* 59. Fernand. *Mission. de Chiquit.* 39. Gumilla, II, 156. Rochefort, *Hist. des Antilles*, *p.* 468. Margrave, *Hist in Append. de Chiliensibus*, 286. Ulloa, *Notic. Améric.* 335, *etc.* Barrère, 218-219. Harcourt, *Voy. to Guyana.* Purchas, *Pilgr. V*, *p.* 1273. *Accounts of Brasil, by a Portuguese; ibid.* p. 1289. Jones's *Journal*, *p.* 59. Voyez la note 75.

tout écart de cette marche régulière le frappe et l'étonne. Lorsqu'il voit arriver des événemens auxquels il n'est point accoutumé, il en cherche les causes avec une curiosité active. Son entendement est incapable de les démêler; mais l'imagination, qui est une faculté de l'ame plus ardente et plus audacieuse, décide sans hésiter : elle attribue les événements extraordinaires de la nature à l'influence de quelques êtres invisibles, et suppose que le tonnerre, les tremblements de terre et les ouragans sont leur ouvrage. On a trouvé chez plusieurs nations grossières quelques idées confuses d'une puissance spirituelle ou invisible, dirigeant les fléaux naturels qui désolent la terre et épouvantent ses habitants [1]. Mais indépendamment de ces calamités, les peines et les dangers de la vie sauvage sont si multipliés, l'homme dans cet état se trouve souvent dans des situations si critiques, que son esprit est forcé par le sentiment de sa propre faiblesse de recourir à l'action d'une puissance et d'une intelligence supérieure aux forces humaines. Abattu par les calamités qui l'oppriment, exposé à des dangers qu'il ne peut repousser, le sauvage ne compte plus sur lui-même; il sent toute son impuissance et ne voit aucun moyen d'échapper à tant de maux que par l'interposition de quelque bras invisible. Ainsi l'on trouve que, chez toutes les nations ignorantes, les premières pratiques qui pré-

(1) Voyez la note 76.

sentent quelques ressemblances avec des actes de religion n'ont pour objet que d'écarter des maux que l'homme peut souffrir ou redouter. Les *Manitous* ou *Ockis* des naturels de l'Amérique septentrionale étaient des espèces d'amulettes ou de charmes, auxquels ils attribuaient la vertu de prévenir tout événement fâcheux; ou bien on les regardait comme des esprits tutélaires dont on pouvait implorer le secours dans des circonstances malheureuses [1]. Les habitants des îles admettaient des êtres qu'ils appelaient *Cemis*, et qu'ils regardaient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine; ils représentaient ces divinités terribles sous les formes les plus effrayantes, et ne leur rendaient un hommage religieux que dans la vue d'apaiser leur courroux [2]. Il y avait des tribus où les idées de religion étaient plus étendues; elles reconnaissaient des êtres bons qui se plaisaient à faire le bien, ainsi que des êtres méchants qui aimaient à faire le mal; mais chez ces peuples même la superstition paraît encore être le fruit de la crainte, et tous ses efforts avaient pour but de détourner des malheurs. Ils étaient persuadés que leurs divinités bienfaisantes étaient portées par leur nature même à faire tout le bien qui était en leur pouvoir, sans avoir besoin de prières ni de reconnaissance; ainsi leur unique soin était de

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 343. Creuxii, *Hist. Canad. p.* 82.

(2) Oviedo, *lib. III, cap.* 1, *p.* 111. P. Martyr. *Decad. p.* 102.

chercher à conjurer et à fléchir la colère des puissances malfaisantes qu'ils regardaient comme ennemies de l'homme [1].

Telles étaient les notions imparfaites de la plupart des Américains, relativement à l'influence des agents invisibles, et tel était presque universellement le vil et grossier objet de leurs superstitions. Si nous pouvions remonter à la source des idées des autres nations jusqu'à ce premier état de société où l'histoire commence de les offrir à nos regards, nous apercevrions une ressemblance frappante entre leurs opinions et leurs pratiques, et celles dont nous venons de parler : nous nous convaincrions aisément que dans des circonstances semblables l'esprit humain suit partout à peu près la même route dans ses progrès, et arrive presque aux mêmes résultats. Les impressions de la crainte se marquent d'une manière sensible dans tous les systèmes de superstition formés dans cet état de société, et les notions les plus exaltées des hommes se bornent à une idée obscure de certains êtres dont la puissance, quoique surnaturelle, est limitée dans ses objets comme dans ses moyens.

Diversités remarquables dans les opinions religieuses.

Chez d'autres peuples qui sont unis en société depuis plus long-temps, ou qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on aperçoit quelque

(1) Du Tertre, II, 365. Borde, *p.* 14. *State of Virginia, by a nativ. book III, p.* 32, 33. Dumont, I, 165. Bancroft, *Nat. Hist. of Guyana*, 309.

étincelle d'une conception plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ils semblent avoir vu qu'il doit exister quelque cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence ; et si nous pouvons en juger par quelques expressions de leur langage, ils paraissent reconnaître une puissance divine qui a fait le monde et qui dispose de tous les événements. Ils l'appellent *le grand esprit*[1].

Mais ces idées sont vagues et confuses, et lorsqu'ils essaient de les expliquer, il est évident qu'ils donnent au mot *esprit* un sens très différent de celui que nous y attachons, et qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de l'homme; et ils débitent sur les qualités et les opérations de ces divinités des fables trop absurdes et trop incohérentes pour mériter une place dans l'histoire. Ces mêmes peuples ne connaissent aucune forme établie de culte public; ils n'ont ni temples érigés à l'honneur de leurs divinités, ni ministres spécialement consacrés à leur service. Les différentes cérémonies et pratiques superstitieuses reçues parmi eux leur ont été transmises par tradition, et ils y ont recours avec une crédulité puérile, lorsque des circonstances particulières, les tirant de leur apathie ordinaire, les portent à reconnaître la puissance et à im-

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 343. Sagard, *Voy. du pays des Hurons*, 226.

plorer la protection de quelques êtres supérieurs [1].

Système des Natchez.

La tribu de Natchez et les naturels de Bogota étaient beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainsi que dans leurs institutions politiques, que les autres nations sauvages de l'Amérique ; et il n'est pas moins difficile de trouver la cause de cette distinction que de celle dont nous avons déjà parlé. Le soleil était le principal objet du culte chez les Natchez. Ils entretenaient dans leurs temples un feu perpétuel, comme l'emblème le plus pur de leur divinité; ces temples étaient construits avec une grande magnificence et décorés de différents ornements, autant que le comportait leur grossière architecture. Ils avaient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré. La première fonction du grand chef de la nation était un acte de soumission au soleil tous les matins ; et à certains temps de l'année il y avait des fêtes établies, qui étaient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais sans répandre du sang [2]. Ces fêtes sont la pratique de superstition la plus raffinée qu'on ait trouvée en Amérique, et peut-être une des plus naturelles et des plus séduisantes. Le soleil est la source apparente de la joie, de la fécondité et de la vie répandues sur toute la nature;

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III,* 345. Colden, I, 17.

(2) Dumont, I, 158. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III,* 417, 429. Lafitau, I, 167.

et tandis que l'esprit humain, dans ses premiers essais de spéculation, contemple et admire la puissance universelle et active de cet astre, il est naturel que son admiration s'arrête à ce qui est visible, sans pénétrer jusqu'à la cause qu'il ne voit pas, et qu'il rende à l'ouvrage le plus brillant et le plus bienfaisant de l'Être-Suprême un culte qui n'est dû qu'à son auteur. Comme le feu est le plus pur et le plus actif de tous les éléments, et qu'il ressemble au soleil par quelques-unes de ses qualités et de ses effets, ce n'est pas sans raison qu'il a été choisi pour emblème de l'action puissante de cet astre. Les anciens Perses, peuple bien supérieur à tous égards aux nations sauvages dont je rappelle les usages, fondèrent leur système religieux sur les mêmes principes, et établirent des formes de culte public, moins grossières et moins absurdes que celles des autres peuples qui avaient été privés du secours de la révélation. Cette étonnante conformité d'idées entre deux nations vivant dans deux états de société si différents, est une des circonstances les plus singulières et les plus inexplicables qui se rencontrent dans l'histoire des révolutions humaines.

A Bogota, le soleil et la lune étaient également les principaux objets de la vénération publique. Le système de religion y était plus régulier et plus complet, quoique moins pur que celui des Natchez. Il y avait des temples, des autels, des prêtres, des

sacrifices; et tout ce long cortége de cérémonies, que la superstition introduit partout où elle s'arroge un empire absolu sur l'esprit des hommes. Mais ce peuple avait des rites cruels et sanguinaires : il offrait à ses dieux des victimes humaines, et plusieurs de ses usages ressemblaient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie et les mœurs [1].

Leurs idées sur l'immortalité de l'ame.

A l'égard de cet autre point de religion qui établit l'immortalité de l'ame, les sentiments des Américains étaient plus uniformes. L'esprit humain, lors même qu'il n'est encore ni éclairé ni fortifié par la culture, se révolte à la pensée d'une dissolution totale et se plaît à s'élancer par l'espérance dans un état d'existence future. Ce sentiment, produit dans l'homme par la conscience de sa propre dignité et par un instinct secret qui le porte vers l'immortalité, est universel et peut être regardé comme naturel à l'espèce humaine : il est la base des espérances les plus sublimes de l'homme dans l'état de société le plus parfait, et la nature n'a pas voulu le priver de cette douce consolation, même dans l'état de société le plus simple et le plus grossier. Nous trouverons cette opinion établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines régions plus vague et plus obscure, en d'au-

(1) Piedrahita, *Conq. del Nuevo Reyno*, *p.* 17. Herrera, *Decad. VI*, *lib. V*, *cap.* 6.

tres plus développée et plus parfaite, mais nulle part inconnue. Les sauvages les plus grossiers de ce continent ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence : ils espèrent tous un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine dans sa condition actuelle. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printemps éternel, où les forêts abondent en gibier et les rivières en poisson, où la famine ne se fait jamais sentir, et où ils jouiront sans travail et sans peine de tous les biens de la vie. Mais, en se formant ces premières idées si imparfaites d'un monde invisible, les hommes supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes desirs et de suivre les mêmes occupations; en conséquence, ils doivent naturellement réserver les distinctions et les avantages dans cet état futur aux qualités et aux talents qui sont ici-bas l'objet de leur estime. Ainsi les Américains accordaient le premier rang dans la terre des esprits au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux et le plus hardi, à ceux qui avaient surpris et tué le plus d'ennemis, qui avaient tourmenté le plus grand nombre de captifs et dévoré leur chair [1]. Ces idées étaient si généralement répandues qu'elles ont donné naissance à leur coutume universelle,

(1) Lery, *ap. de Bry, III*, 222. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 351. De la Potherie, II, 45; III, 5.

qui est à la fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir, et l'explication la plus claire de ce qu'ils espèrent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carrière dans le nouveau monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense et sans provisions; c'est pour cela qu'on enterre avec eux leur arc, leurs flèches et les autres armes employées dans la chasse et dans la guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux et des étoffes propres à faire des vêtements, du blé d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques et tout ce qu'on met au nombre des choses nécessaires à la vie [1]. Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou chef venait à mourir, on mettait à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris et de ses esclaves, qu'on enterrait avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité et être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie [2]. Cette persuasion est si profondément enracinée, qu'on voit plusieurs des personnes attachées à un chef s'offrir en victimes volontaires,

(1) Chronica de Cieça de Léon, *cap.* 28. Sagard, 288. Creuxii, *Hist. Canad. p.* 91. Rochefort, *Hist. des Antilles*, 568. Biet, 391. De la Potherie, II, 44; III, 8. Blanco, *Convers. de Piritu, pag.* 35.

(2) Dumont, *Mémoire sur la Louisiane, I*, 208. Oviedo, *lib. V, cap.* 3. Gomara, *Hist. gen. cap.* 28. P. Martyr, *Decad.* 304. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 421. Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 3. P. Melchior Hernandez, *Memor. de Chiriqui, Collect. Orig. papers, I*, *Chron. de Cieça de Léon*, *cap.* 33.

et solliciter comme une grande distinction le privilége d'accompagner leurs maîtres au tombeau. Il y a même des occasions où l'on avait de la peine à réprimer cet enthousiasme d'affection et de dévouement, et à réduire le cortége d'un chef chéri à un nombre modéré et tel que la tribu n'en souffrît pas un dommage trop considérable[1].

Superstition liée avec la piété.

Chez les Américains, ainsi que chez les autres nations non civilisées, plusieurs des rites et des pratiques qui ressemblent à des actes de religion n'ont rien de commun avec la piété, et sont l'effet seulement d'un desir ardent de pénétrer dans l'avenir. C'est lorsque les facultés intellectuelles sont plus faibles et moins exercées que l'esprit humain est plus porté à sentir et à montrer cette vaine curiosité. Étonné des événements dont il est impossible de concevoir la cause, il suppose naturellement quelque chose de merveilleux et de mystérieux : alarmé d'un autre côté par des circonstances dont il ne peut prévoir la suite et les effets, il est obligé, pour les découvrir, d'avoir recours à d'autres moyens qu'à l'exercice de sa propre intelligence. Partout où la superstition a fait assez de progrès pour former un système régulier, ce desir de percer dans les secrets de l'avenir se trouve lié avec elle. Alors la divination devient un acte religieux; les prêtres, comme ministres du ciel, prétendent annoncer ses ora-

(1) Voyez la note 77.

clès. Ils sont les seuls devins, augures et magiciens, qui possèdent l'art important et sacré de découvrir ce qui est caché aux yeux des autres hommes.

Chez ceux des peuples sauvages qui ne reconnaissent point de puissance qui gouverne le monde, qui n'ont ni prêtres ni cérémonies religieuses, la curiosité de lire dans l'avenir et de découvrir ce qui est inconnu tient à un principe différent, et tire sa force d'une autre association d'idées. Comme les maladies de l'homme dans l'état sauvage sont, ainsi que celles des animaux, en petit nombre, mais extrêmement violentes, l'impatience de la souffrance et le desir de trouver la santé lui inspirent aisément un respect extraordinaire pour ceux qui se vantent de connaître la nature de ces maladies, ou d'en prévenir les effets funestes. Mais ces charlatans d'Amérique étaient tellement ignorants sur la structure du corps humain, qu'ils n'avaient aucune idée ni des dérangements qui pouvaient y survenir, ni de la manière dont ils se terminaient. L'enthousiasme, réuni souvent à la ruse, suppléait à la science. Ils attribuaient l'origine des maladies à une influence surnaturelle, et prescrivaient ou exécutaient eux-mêmes différentes cérémonies mystérieuses auxquelles on supposait la vertu de les guérir. La crédulité et l'amour du merveilleux, si naturelle à des hommes ignorants, favorisaient l'imposture et les disposaient à en être aisément dupes. Les premiers médecins des

sauvages sont des espèces de magiciens qui se vantent de connaître le passé et de prédire l'avenir. Les enchantements, la sorcellerie, et diverses cérémonies aussi vaines que bizarres, sont les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes imaginaires du mal [1], et pleins de confiance sur l'efficacité de ces moyens, ils prédisent hardiment quel sera le destin de leurs malades. Ainsi la superstition dans sa forme primitive eut pour principe l'impatience naturelle à l'homme de se délivrer d'un mal présent, et non la crainte des maux qui l'attendaient dans une vie future; elle fut originairement entée sur la médecine, non sur la religion. Un des premiers et des plus sages historiens de l'Amérique fut frappé de cette alliance entre l'art de la divination et celui de la médecine chez les habitants de l'Ile Espagnole [2]. Mais cela n'était pas particulier à ces peuples. Il y avait dans toutes les parties de l'Amérique des devins et des enchanteurs qui s'appelaient les *Alexis*, les *Piayas*, les *Autmoins*, etc., suivant les différents endroits, et qui étaient les médecins de leurs tribus respectives, comme les *Buhitos* l'étaient à l'Espagnole. Comme leurs fonctions les mettaient à portée d'observer l'esprit humain affaibli par la maladie, et que dans cet état d'abattement l'homme est naturellement disposé à s'alarmer de craintes

(1) P. Melch. Hernandez, *Mémor. de Chiriqui, Collect. Orig. pap. I.*
(2) Oviedo, *lib. V, cap.* 1.

chimériques ou à se bercer d'espérances imaginaires, ils inspiraient aisément une aveugle confiance dans la vertu de leurs enchantements et dans la certitude de leurs prédictions[1].

Lorsque les hommes ont une fois reconnu la réalité d'une puissance surnaturelle qui agit dans certains cas, ils sont aisément portés à la reconnaître dans d'autres. Les Américains ne supposèrent pas long-temps que l'efficacité des conjurations fût bornée à un seul objet : ils y eurent recours dans toutes les situations de danger ou de malheur. Lorsqu'ils éprouvaient des désastres à la guerre; lorsqu'ils étaient contrariés dans leur chasse par des contre-temps imprévus; lorsque les inondations ou la sécheresse menaçaient leurs moissons, ils appelaient leurs magiciens et leur faisaient commencer leurs enchantements pour découvrir la cause de ces calamités, ou pour prédire quelle en serait l'issue[2]. Leur confiance dans cet art chimérique s'augmenta par degrés et se manifesta dans toutes les circonstances de la vie : chaque individu qui se trouvait dans quelque embarras ou qui voulait s'engager dans quelque entreprise importante, ne manquait pas de consulter

La superstition s'étend par degrés.

(1) Herrera, *Decad. I, lib. III, cap.* 4. Osborn's *Collect. II,* 860. Dumont, I, 169. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III,* 361, 364. Lawson, *Nouv. Caroline.* 214. Ribas, *Triunfos*, *p.* 17. Biet, 386. De la Potherie, II, 35.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 3. Dumont, I, 173. Fernandez, *Relat. de los Chiquit. p.* 40. Lozano, 84. Margrave, 279.

le sorcier et de diriger sa conduite sur les instructions qu'il recevait. C'est sous cette forme que la superstition se montre chez les peuples les plus sauvages de l'Amérique, et la divination y est un art entouré de la plus haute estime. Long-temps avant que l'homme ait porté la connaissance d'une divinité jusqu'au point qui inspire le respect et conduit à un culte, nous le voyons lever une main présomptueuse pour écarter le voile salutaire sous lequel la Providence a voulu cacher ses desseins aux regards des humains; nous le voyons s'efforçant avec une vaine inquiétude de percer les mystères de l'administration divine. C'est une preuve des progrès et de la maturité de l'esprit humain, que de reconnaître et d'adorer une puissance modératrice de l'univers; mais le vain desir de pénétrer dans l'avenir n'est qu'une erreur de son enfance et une preuve de sa faiblesse.

C'est à cette même faiblesse qu'il faut attribuer la confiance des Américains dans les songes, leur soin d'observer les présages, leur attention au ramage des oiseaux et aux cris des animaux; ils regardent toutes ces circonstances comme des indications d'événements futurs, et si quelques-uns de ces pronostics leur paraissent défavorables, ils renoncent aussitôt à l'entreprise qu'ils venaient de former avec le plus d'ardeur [1].

(1) Charlevoix. *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 262, 353. Stadius, *ap.*

VIII. Si l'on veut avoir une idée complète des nations sauvages de l'Amérique, il ne faut pas omettre quelques coutumes singulières qui, quoique universelles et caractéristiques, n'ont pu convenablement être rapportées à aucun des articles sous lesquels j'ai divisé mes recherches sur leurs mœurs.

Coutumes particulières.

L'amour de la danse est une passion favorite des sauvages de toutes les parties du globe. Comme une grande partie de leur temps se consume dans un état de langueur et d'indolence, sans aucune occupation qui puisse les animer ou les intéresser, ils se plaisent généralement à un exercice qui donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrèrent pour la première fois en Amérique, ils furent étonnés de ce goût extrême des naturels pour la danse; ils voyaient avec étonnement un peuple, presque toujours froid et inanimé, montrer une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portait. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appelée un amusement. C'est une occupation sérieuse et importante qui se mêle à toutes sortes de circonstances de la vie publique et privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades d'Américains, les ambassadeurs de l'une s'approchent en

Amour de la danse.

de Bry, III. 120. Creuxii, *Hist. Canad.* 84. Techo, *Hist. of Parag. Churchill, Collect. VI,* 37. De la Potherie, III, 6.

formant une danse solennelle, et présentent le calumet ou emblème de paix : les sachems de l'autre tribu les reçoivent avec la même cérémonie [1]. Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qu'ils expriment le ressentiment dont ils sont animés et la vengeance qu'ils méditent [2]. S'ils veulent apaiser la colère de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils ou pleurent la mort d'un ami [3], ils ont des danses convenables à chacune de ces situations et appropriées aux sentiments divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé; et s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvait se transmettre à son malade [4].

Toutes leurs danses sont des imitations de quelque action, et quoique la musique qui en règle les mouvements soit d'une extrême simplicité et choque l'oreille par sa plate monotonie, quelques-unes de leurs danses paraissent très expressives et très animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes : c'est la représentation d'une

(1) De la Potherie, *Hist. II*, 17. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 211, 297. Lahontan, I, 100, 137. Hennepin, *Découv.* 149.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 298. Lafitau, I, 523.

(3) Joutel, 343, Gomara, *Hist. gen. cap.* 196.

(4) Denys, *Hist. nat.* 189. Brickell, 372. De la Potherie, II, 36.

campagne américaine complète. Le départ des guerriers, leur marche dans le pays ennemi, les précautions avec lesquelles ils campent, l'adresse avec laquelle ils placent des détachements en embuscade, la manière de surprendre l'ennemi, le tumulte et la férocité du combat, l'action d'enlever la chevelure aux morts et de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs et les tourments des victimes, sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différents rôles avec tant de chaleur et denthousiasme, leurs gestes, leurs physionomies, leurs voix, sont si bizarres et si conformes à leurs situations respectives, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scène d'imitation, et ne peuvent la voir sans de vives impressions d'horreur et de crainte [1]. Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses américaines, elles présentent une circonstance remarquable, qui se lie avec le caractère de la race entière. Les chansons, les danses et les amusements des autres nations, emblèmes des sentiments qui échauffent leurs cœurs, sont souvent destinés à exprimer ou à exciter cette sensibilité qui attache les deux sexes l'un à l'autre. Il y a des peuples chez qui l'ardeur de cette passion est telle que l'amour y est presque le seul objet

(1) De la Potherie, II, 116. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 297. Lafitau, I, 523.

des fêtes et des plaisirs; et comme les peuples grossiers ne connaissent point la délicatesse des sentiments, et ne sont point accoutumés à déguiser les émotions de leur ame, leurs danses sont souvent licencieuses et indécentes. Telle est la *Calenda* pour laquelle les naturels d'Afrique sont si passionnés [1] : telles sont les danses des jeunes filles d'Asie, qui semblent exciter tous les desirs de la volupté dans ceux qui en sont témoins. Mais chez les Américains, qui, par des causes qu'on a déjà expliquées, sont plus froids et plus indifférents pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très peu dans leurs fêtes et leurs divertissements. Leurs chansons et leurs danses sont pour la plupart graves et martiales, liées avec quelques-unes des affaires les plus sérieuses et les plus importantes de leur vie [2]; et comme elles n'ont aucune relation avec l'amour ou la galanterie, elles sont rarement communes aux deux sexes, et s'exécutent par les hommes et les femmes à part [3]. Si dans quelques occasions il est permis aux femmes de se joindre à la fête, le caractère des danses reste le même, et

(1) Adanson, *Voyage au Sénégal*, *part. III*, 287. Labat, *Voyages*, *IV*, 463. Sloane, *Nat. Hist. of Jamaïca*, *Introd. p.* 48. Fermin, *Descr. de Surinam*, *I*, 139.

(2) *Descr. de la Nouv. Fr.* Osborn's *Collect. II*, 883. Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 84.

(3) Wafer's *Account of Isthmus*, 169. Lery, *ap. de Bry*, *III*, 177. Lozano, *Hist. de Paraguay*, *I*, 149. Herrera, *Decad. II*, *lib. VII*, *cap.* 8; *Decad. IV*, *lib. X*, *cap.* 4. Voyez la note 78.

l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geste qui exprime des idées de volupté ou qui encourage la familiarité[1].

Amour du jeu.

L'amour excessif du jeu, et particulièrement des jeux de hasard, qui semble être naturel à tous les hommes qui ne sont pas accoutumés aux occupations d'une industrie régulière, est universel chez les Américains. Les mêmes causes qui, dans la société civilisée, portent les hommes qui ont de la fortune et du loisir à rechercher cet amusement, en font les délices des sauvages. Les premiers sont dispensés du travail; ceux-ci n'en sentent pas la nécessité, et, comme ils sont également oisifs, ils se livrent avec transport à tout ce qui peut émouvoir et agiter leur ame. Ainsi les Américains, qui pour l'ordinaire sont si indifférents, si flegmatiques, si taciturnes et si désintéressés, deviennent, dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatients, bruyants et d'une ardeur presque frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leurs armes; et, lorsque tout est perdu, on les voit souvent, dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance, risquer d'un seul coup leur liberté personnelle, malgré leur passion extrême pour l'indépendance[2]. Chez différentes peuplades ces parties de jeu se renou-

(1) Barrère, *Franc. équin. p.* 191.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III*, 261, 318. Lafitau, II, 368. Ribas, *Triunf.* 13. Brickell, 335.

vellent souvent et deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les occasions des fêtes publiques. La superstition, toujours prête à tourner à son profit les passions qui ont le plus d'influence et d'énergie, concourt souvent à confirmer et à fortifier cette disposition des sauvages. Leurs magiciens sont accoutumés à prescrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'apaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades [1].

Goût des liqueurs fortes.

Des causes semblables à celles qui inspirent aux Américains l'amour du jeu les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des premiers efforts de l'industrie humaine ait été de découvrir quelque boisson enivrante; et l'on n'a guère trouvé de nation, quelque grossière et dépourvue d'invention qu'elle fût, qui n'ait réussi dans cette fatale recherche. Les plus barbares des tribus américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte; celles même qui sont trop ignorantes pour connaître le moyen de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitants des îles, ceux de la Californie et du nord de l'Amérique, employaient pour cet objet la fumée du tabac, qu'ils faisaient passer avec un certain instrument dans les narines, et dont les vapeurs, en

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III*, 262.

montant au cerveau, y excitaient tous les mouvements et les transports de l'ivresse [1]. Dans presque toutes les autres parties du Nouveau-Monde, les naturels possédaient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine du manioc, les mêmes substances dont ils faisaient du pain. L'opération qu'ils avaient imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs; mais avec cette différence qu'au lieu de levure, ils y substituaient une dégoûtante infusion d'une certaine quantité de maïs ou de manioc mâché par leurs femmes. La salive excite une fermentation vigoureuse, et en peu de jours la liqueur devient propre à être bue. Elle n'est pas désagréable au goût, et lorsqu'on en boit une grande quantité, elle a le pouvoir d'enivrer [2]. C'est la boisson générale des Américains, qui la désignent par différents noms, et la recherchent avec une fureur qu'il n'est pas plus aisé de concevoir que de décrire. Chez les nations policées, où une succession d'occupations et d'amusements divers tient l'esprit dans une activité continuelle, le desir des liqueurs fortes est modifié en grande partie par le climat, et il augmente ou diminue selon les variations de la température. Dans les pays chauds, l'organisation sensible et délicate des habitants n'a pas besoin du stimulant des liqueurs fermentées.

(1) Oviedo, *Hist. ap. Ramus, III*, 113. Venegas, I, 68. *Nauf. de Cabeça de Vaca, cap.* 26. Voyez la note 79.

(2) Stadius, *ap. de Bry, III*, 111. Lery, *ibid.* 175.

Dans les pays plus froids, la constitution des naturels, plus robuste et plus pesante, en a besoin pour être excitée et mise en mouvement. Mais, parmi les sauvages, le desir de tout ce qui a la faculté d'enivrer est le même dans toutes les positions du globe. Tous les habitants de l'Amérique, soit qu'ils habitent la zone torride ou les régions tempérées, soit qu'un sort plus dur les ait fait naître dans les climats rigoureux des deux extrémités nord et sud de ce continent, paraissent être également dominés par cette passion, à l'exception de quelques petites tribus placées près du détroit de Magellan[1]. Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si différentes ne peut être regardée comme l'effet d'un besoin physique, et ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, il se trouve souvent dans des situations critiques où toutes les facultés de sa nature sont obligées de s'exercer par les plus grands efforts; mais à ces scènes intéressantes succèdent de longs intervalles de repos, pendant lesquels le guerrier ne voit rien d'assez important pour mériter son attention. Il languit, il est mélancolique dans ce temps d'indolence. L'attitude de son corps est l'emblème de l'état de son

(1) Gumilla, I, 257. Lozano, *Descr. del gran Chaco,* 56, 103. Ribas, 8. Ulloa, I, 249, 337. Marchais, IV, 436. Fernandès, *Mission. de los Chiquit.* 35. Barrère, *p.* 203. Blanco, *Convers. de Piritu,* 31.

ame : là, accroupi près du feu dans sa cabane; ici, étendu à l'ombre de quelques arbres, il consume ses journées dans un sommeil presque continuel, ou dans une inaction stupide qui en diffère peu. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de torpeur, donnent à ses esprits un mouvement plus rapide et l'animent encore plus fortement que la danse ou le jeu, il en est excessivement avide. Un sauvage qui n'est pas en action est un animal triste et pensif; mais dès qu'il boit ou qu'il a seulement l'espérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité et de la gaîté [1]. Quel que soit le prétexte ou l'occasion qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, et ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Comme ils ne sont accoutumés à contraindre aucun de leurs sentiments, ils ne mettent point de bornes à celui-ci. La fête dure souvent sans interruption pendant plusieurs jours, et quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il ne reste plus une seule goutte de liqueur. Ceux d'entre eux qui sont les plus distingués, les guerriers les plus célèbres, les chefs les plus renommés pour leur sagesse, n'ont pas plus d'empire sur eux-mêmes que le dernier membre de la communauté.

(1) Melendes, *Tesores Verdad. III*, 369.

L'attrait irrésistible d'un plaisir présent les aveugle sur les conséquences, et ces hommes, qui dans d'autres situations semblent doués d'une force d'ame plus qu'humaine, ne sont dans celle-ci que de vils esclaves d'un appétit brutal, inférieurs aux enfants en prévoyance aussi bien qu'en raison[1]. Lorsque leurs passions, qui sont naturellement fortes, sont encore excitées et enflammées par l'ivresse, ils se portent aux plus terribles excès, et la fête se termine rarement sans des actes de violence et même sans qu'il y ait du sang répandu[2].

Au milieu de cette débauche extravagante, une circonstance mérite d'être remarquée : chez la plupart des nations américaines il n'est pas permis aux femmes de prendre part à la fête[3]. Leur occupation est de préparer la liqueur, de la servir aux convives, et d'avoir soin de leurs maris et de leurs parents lorsqu'ils ont perdu la raison. Rien ne prouve plus l'état d'infériorité des femmes, et le mépris avec lequel elles étaient traitées dans le Nouveau-Monde, que cet usage de les exclure d'un plaisir si recherché de tous les sauvages. Lorsqu'on découvrit l'Amérique septentrionale, les habitants ne connaissaient encore aucune boisson enivrante; mais les Européens ayant trouvé bientôt un inté-

(1) Ribas, 9. Ulloa, I, 338.

(2) *Lettres édif. II*, 178. Torquemada, *Mond. Ind. I*, 335.

(3) Voyez la note 80.

rêt à leur fournir des liqueurs spiritueuses, l'ivrognerie ne tarda pas à devenir aussi universelle parmi eux que parmi les Américains des parties méridionales; leurs femmes mêmes ont pris le même goût et s'y livrent avec aussi peu de décence et de modération que les hommes [1].

Usage de faire mourir les vieillards et les malades incurables.

Il serait trop long d'examiner toutes les coutumes particulières qui ont excité l'étonnement des voyageurs en Amérique; mais je ne puis en passer sous silence une qui paraît aussi extraordinaire qu'aucune de celles dont on a parlé. Lorsqu'un Américain devient vieux ou qu'il souffre d'une maladie que leur médecine grossière ne peut guérir, ses enfants ou ses parents lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés du fardeau de le nourrir et de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de la Plata; et quelque opposée qu'elle paraisse à ces sentiments de tendresse et d'affection que les hommes civilisés regardent comme naturels à l'espèce humaine, l'homme semble y être conduit par la condition de la vie sauvage. Les mêmes peines et les mêmes difficultés pour se procurer des subsistances, qui en quelques cas empêchent les sauvages d'élever leurs enfants, les obligent à terminer la vie

(1) Hutchinson, *Hist. of Massachuset's Bay*, 469. Lafitau, II, 125. Sagard, 146.

des vieillards et des infirmes. La faiblesse de ceux-ci aurait besoin des mêmes secours que l'enfance. Les uns et les autres sont également incapables de remplir les fonctions de guerriers ou de chasseurs, et de supporter les peines ou d'échapper aux dangers auxquels les sauvages sont si souvent exposés par leur défaut de prévoyance et d'industrie. Incapables de subvenir aux besoins ou de secourir la faiblesse des autres, ce surcroît d'embarras leur donne une impatience qui les porte à terminer une vie qu'il leur serait trop difficile de conserver. Cela n'est point regardé comme un trait de cruauté, mais comme un acte de pitié. Un Américain accablé d'années ou d'infirmités, sentant qu'il ne peut plus compter sur le secours de ceux qui l'environnent, se place lui-même d'un air content dans son tombeau, et c'est des mains de ses enfants ou de ses plus proches parents qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des misères de la vie [1].

Idée générale de leur caractère.

IX. Après avoir considéré les peuples sauvages de l'Amérique sous ces différents points de vue, et après avoir examiné leurs mœurs et leurs usages dans tant de situations diverses, il ne reste qu'à nous former une idée générale de leur caractère, comparée avec celui des nations plus policées. L'homme, dans son état primitif, sortant pour ainsi

(1) Cassani, *Hist. de Nuevo Reyno de Gran.* p. 300. Piso, *p.* 6. Ellis, *Voy.* 191. Gumilla, I, 333.

dire des mains de la nature, est partout le même. Dans les premiers instants de l'enfance, soit parmi les sauvages les plus bruts, soit dans la société la plus civilisée, on ne lui reconnaît aucune qualité qui marque quelque distinction ou quelque supériorité. Il paraît partout susceptible de la même perfectibilité, et les talents qu'il peut acquérir par la suite, ainsi que les vertus qu'il peut devenir capable d'exercer, dépendent entièrement de l'état de société dans lequel il se trouve placé. Son esprit se conforme naturellement à cet état et en reçoit ses lumières et ses idées. Ses facultés intellectuelles sont mises en activité, en proportion des besoins habituels que sa situation lui fait éprouver et des occupations qu'elle lui impose. Les affections de son cœur se développent selon les rapports qui se trouvent établis entre lui et les êtres de son espèce. Ce n'est qu'en suivant ce grand principe que nous pourrons découvrir quel est le caractère de l'homme dans les différents périodes de ses progrès.

Si nous l'appliquons à la vie sauvage, et que nous mesurions à cette règle les qualités de l'esprit humain dans cet état de société, nous trouverons, comme je l'ai déjà observé, que les facultés intellectuelles de l'homme doivent être extrêmement limitées dans leurs opérations. Elles sont renfermées dans l'étroite sphère de ce qu'il regarde comme nécessaire à ses besoins : tout ce qui ne s'y

rapporte pas n'attire point son attention et n'est point l'objet de ses recherches. Mais quelque bornées que puissent être les connaissances d'un sauvage, il possède parfaitement la petite portion d'idées qu'il a acquises : elles ne lui ont point été communiquées par une instruction méthodique; elles ne sont point pour lui un objet de curiosité et de pure spéculation; c'est le résultat de ces propres observations et le fruit de son expérience; elles sont analogues à sa condition et à ses besoins. Tandis qu'il est engagé dans les occupations actives de la guerre ou de la chasse, il se trouve souvent dans des situations difficiles et périlleuses, dont il ne peut se tirer que par des efforts de sagacité; il s'engage dans des démarches où chaque pas dépend de sa pénétration à discerner le danger auquel il est exposé, et de son habileté à saisir les moyens d'y échapper.

Comme les talents des individus sont mis en activité et perfectionnés par cet exercice répété de l'esprit, ils déploient, dit-on, beaucoup de sagesse politique dans la conduite des affaires de leurs petites communautés. Le conseil de vieillards, délibérant sur les intérêts d'une bourgade américaine, et décidant de la paix ou de la guerre, a été comparé aux sénats des républiques policées, et, si l'on s'en rapporte aux voyageurs, souvent les procédés du premier ne sont pas conduits avec moins d'ordre

et de sagacité que ceux des derniers. De grandes combinaisons politiques sont mises en œuvre pour peser les différentes mesures qu'on propose, et pour en balancer les avantages probables avec les inconvénients qui peuvent en résulter. Les chefs qui aspirent à obtenir la confiance de leurs concitoyens emploient beaucoup d'adresse et d'éloquence pour acquérir la prépondérance dans ces assemblées[1]. Mais chez des nations grossières les talents politiques ne peuvent se déployer que dans un cercle fort étroit. Partout où l'idée de propriété particulière n'est pas encore connue, et où aucune juridiction criminelle n'est établie, il n'y a presque point d'occasion d'exercer aucune fonction de police intérieure. Partout où il n'y a point de commerce, où il n'y a que très peu de communication entre les différentes tribus, et où les haines nationales sont implacables et les hostilités presque continuelles, il ne peut y avoir que peu d'objets d'intérêt public à discuter avec ses voisins; et ce département, qu'on pourrait appeler des affaires étrangères, n'est pas assez compliqué pour demander une politique bien profonde. Partout où les individus manquent de prévoyance et de réflexion, au point de ne savoir prendre que rarement des précautions efficaces pour leur propre conservation, on ne doit pas s'attendre à voir les délibérations et les mesures publiques réglées par la considération de

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 269.

l'avenir. Le génie des sauvages est de se conduire par les impressions du moment. Ils sont incapables de former des arrangements compliqués, relativement à leur conduite future. Les assemblées des Américains sont à la vérité si fréquentes, et leurs négociations si longues et si multipliées[1], que cela donne à leurs procédés une apparence extraordinaire de sagesse; mais c'est moins dans la profondeur de leurs vues qu'il faut en chercher la cause que dans la froideur de leur caractère qui les rend très lents à prendre une résolution[2]. Si nous en exceptons la ligue célèbre qui a uni les cinq nations du Canada en une république fédérative dont on parlera en son lieu, nous ne découvrirons parmi les nations sauvages de l'Amérique que peu de traces d'une habileté politique, qui suppose un certain degré de prévoyance ou de supériorité d'esprit. Nous verrons même chez ces cinq nations, les opérations publiques plus souvent dirigées par la férocité impétueuse de leurs jeunes gens que par l'expérience et la sagesse de leurs vieillards.

En même temps que la conduite de l'homme dans l'état sauvage est peu favorable aux progrès de l'esprit, elle tend aussi à quelques égards à resserrer le cœur et à réprimer l'exercice de la sensibilité. Le sentiment le plus fort qui soit dans l'ame d'un sau-

(1) Voyez la note 91.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 172.

vage est celui de son indépendance. Il a sacrifié une si petite portion de sa liberté naturelle en devenant membre d'une société, qu'il reste presque entièrement le seul maître de ses actions [1]. Il prend souvent ses résolutions seul, sans consulter personne, sans considérer aucune relation avec ceux qui l'environnent. Dans plusieurs de ses démarches il reste aussi séparé du reste des hommes que s'il n'avait formé aucune union avec eux. Sentant combien peu il dépend des autres, il les voit avec une froide indifférence. La force même de son ame contribue à augmenter cette insouciance: ne songeant qu'à lui-même en délibérant sur la conduite qu'il a à tenir, il ne s'embarrasse guère des conséquences que relativement à son intérêt. Il poursuit sa carrière et se livre à ses idées, sans rechercher si ce qu'il fait est agréable aux autres, s'ils peuvent en tirer quelque avantage ou en recevoir du dommage. De là ces caprices indomptables des sauvages, cette impatience de toute espèce de gêne, cette incapacité de réprimer ou de modérer leurs desirs, cette négligence et ce dédain avec lesquels ils reçoivent les conseils, enfin cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et le mépris qu'ils ont pour les autres. Chez eux l'orgueil de l'indépendance produit presque les mêmes effets que l'intérêt personnel dans un état de société plus avancé. Par ces deux sentiments, l'individu rapporte tout à lui-

(1) Fernandès, *Mission. de los Chiquit.* 33.

même, et uniquement occupé de satisfaire ses desirs, fait de ce seul objet la règle de sa conduite.

C'est à la même cause qu'on peut imputer la dureté de cœur et l'insensibilité qu'on reproche à tous les peuples sauvages. Leurs ames, peu susceptibles d'affections douces, délicates et tendres, ne peuvent être remuées que par des impressions fortes [1]. Leur union sociale est si incomplète que chaque individu agit comme s'il avait conservé ses droits naturels dans toute leur intégrité. Si on lui accorde une faveur, si on lui rend un service, il les reçoit avec beaucoup de satisfaction, parce qu'il en résulte un plaisir ou un avantage pour lui; mais ce sentiment ne va pas plus loin et n'excite en lui aucune idée d'obligation; il ne sent point de reconnaissance et ne songe point à rien rendre pour ce qu'il a reçu [2]. Parmi les personnes même qui sont le plus étroitement unies, il y a peu de correspondance ou d'échange de ces bons offices qui fortifient l'attachement, attendrissent le cœur et adoucissent le commerce de la vie. Leurs idées exaltées d'indépendance donnent à leur caractère une réserve sombre qui les sépare les uns des autres. Les plus proches parents évitent mutuellement de se faire quelque demande, de solliciter quelques services [3], de crainte d'avoir l'air de

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 309.

(2) Oviedo, *Hist. lib. XVI*, *cap.* 2. Voyez la note 92.

(3) De la Potherie, III, 28.

vouloir imposer aux autres une charge ou gêner leur volonté.

J'ai déjà remarqué l'influence de cette dureté de caractère sur la vie domestique, relativement à l'union du mari avec la femme, de même qu'à celle des pères avec les enfants. Les effets n'en sont pas moins sensibles dans l'exercice de ces devoirs mutuels d'affection qu'exigent souvent la faiblesse et les accidents attachés à la nature humaine. Dans certaines tribus, lorsqu'un Américain est attaqué d'une maladie, il se voit généralement abandonné par tous ceux qui étaient autour de lui, et qui, sans s'embarrasser de sa guérison, fuient dans la plus grande consternation pour éviter le danger supposé de la contagion [1]. Chez les nations même où l'on n'abandonne pas ainsi les malades, la froide indifférence avec laquelle ils sont soignés ne leur procure que de faibles consolations. Ils ne trouvent dans leurs compagnons ni ces regards de la pitié, ni ces douces expressions, ni ces services officieux qui pourraient adoucir ou leur faire oublier leurs souffrances [2]. Leurs parents les plus proches refusent souvent de se soumettre à la plus petite incommodité, ou de se priver de la moindre bagatelle pour les soulager

(1) *Lettres du P. Cataneo, ap. Muratori Christian. I*, 309. Du Tertre, II, 410. *Lozano*, 100. Herrera, *Decad. IV*, *lib. VIII*, *cap.* 5; *Decad. V*, *lib. IV*, *cap.* 2. Falkner's *Descr. of Patagonia*, 98.

(2) Gumilla I, 329. Lozano, 100.

ou leur être utiles[1]. L'ame d'un sauvage est si peu susceptible des sentimens qu'inspirent aux hommes ces attentions qui adoucissent l'infortune, que dans quelques provinces de l'Amérique les Espagnols ont jugé nécessaire de fortifier par des lois positives les devoirs communs de l'humanité, et d'obliger les maris et les femmes, les pères et les enfants, sous des peines très graves, à prendre soin les uns des autres dans leurs maladies[2]. La même dureté de caractère est encore plus frappante dans la manière dont ils traitent les animaux. Avant l'arrivée des Européens, les naturels de l'Amérique septentrionale avaient quelques chiens apprivoisés qui les accompagnaient dans leurs chasses, et les servaient avec toute l'ardeur et la fidélité particulières à cette espèce. Mais au lieu de cet attachement que nos chasseurs sentent naturellement pour ces compagnons utiles de leurs plaisirs, le chasseur américain recevait avec dédain les services de son chien, le nourrissait rarement et ne le caressait jamais[3]. En d'autres provinces où les animaux domestiques d'Europe ont été introduits, les Américains ont appris à les faire servir à leurs travaux; mais on a généralement observé qu'ils les traitent très durement[4], et n'emploient jamais que la violence et la cruauté pour les dompter ou les gou-

(1) Garcia, *Origen.* 90. Herrera, *Decad. IV, lib. VIII, cap.* 5.

(2) Cogolludo, *Hist. de Yucatan, p.* 300.

(3) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III,* 119-337.

(4) Ulloa, *Notic. American.* 312.

verner. Ainsi, dans toute la conduite de l'homme sauvage, soit à l'égard des humains ses égaux, ou des animaux qui lui sont subordonnés, nous retrouvons le même caractère, nous reconnaissons les opérations d'une ame qui n'est occupée qu'à se satisfaire et qui n'est réglée que par son caprice, sans faire aucune attention aux idées et aux intérêts des êtres qui l'environnent.

Après avoir fait voir combien la vie sauvage est peu favorable au développement des facultés intellectuelles et de la sensibilité du cœur, je n'aurais pas cru nécessaire de m'arrêter sur ce qu'on en peut regarder comme les moindres défauts, si le caractère des nations, comme celui des individus, ne se marquait plus clairement par des circonstances qui paraissent frivoles que par celles qui sont plus importantes. Le sauvage, accoutumé à se trouver dans des situations périlleuses et embarrassantes, ne comptant que sur ses propres forces, enveloppé dans ses propres pensées, ne peut être qu'un animal sérieux et mélancolique. Il fait peu d'attention aux autres, et ses pensées parcourent un cercle fort étroit. De là cette taciturnité si désagréable pour les hommes habitués à la libre communication de la vie sociale. Un Américain, lorsqu'il n'est pas obligé d'agir, est souvent assis des jours entiers dans la même posture sans ouvrir les lèvres [1]. Lorsqu'ils se réunissent pour

(1) *Voyage de Bouguer*, 102.

aller à la guerre ou à la chasse, ils marchent d'ordinaire sur une ligne, à quelque distance l'un de l'autre, et sans se dire une parole. Ils observent le même silence en ramant ensemble dans un canot[1]. Ce n'est que lorsqu'ils sont échauffés par les liqueurs enivrantes ou animés par le mouvement d'une fête ou de la danse, qu'on les voit s'égayer et converser entre eux.

On peut expliquer par les mêmes causes la finesse avec laquelle ils forment et exécutent leurs projets. Des hommes qui ne sont pas accoutumés à se communiquer avec franchise leurs sentiments et leurs pensées sont naturellement défiants, ne se livrent à personne et emploient une ruse insidieuse pour venir à bout de leurs desseins. Dans la société civilisée, les hommes qui par leur situation ne portent leurs desirs que sur très peu d'objets, mais dont l'esprit est sans cesse occupé, sont les plus remarquables par l'habitude de l'artifice et de la ruse dans la conduite de leurs petits projets. Ces circonstances doivent agir encore plus puissamment sur les sauvages, dont les vues sont également bornées, et qui suivent leur objet avec la même attention et la même persévérance; aussi s'accoutument-ils par degrés à porter dans toutes leurs actions une subtilité dont il faut se défier; et cette disposition se fortifie par les habitudes qu'ils contractent dans les

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France*, *III*, 340.

deux occupations les plus intéressantes de leur vie. La guerre est chez eux un système de ruse, où ils préfèrent le stratagème à la force ouverte, et où leur imagination est continuellement appliquée à trouver les moyens d'envelopper ou de surprendre leurs ennemis. Comme chasseurs, leur constant objet est de tendre des piéges au gibier qu'ils veulent détruire. Aussi l'artifice et la finesse ont été généralement regardés comme formant le caractère distinctif de tous les sauvages. Ceux des tribus les plus grossières de l'Amérique sont distingués par leur adresse et leur duplicité. Ils mettent un secret impénétrable dans la combinaison de leurs plans; ils les suivent avec une patience et une constance à toute épreuve, et il n'y a aucun raffinement de dissimulation qu'ils ne puissent employer pour en assurer le succès. Les naturels du Pérou [1] étaient occupés depuis plus de trente ans à concerter le plan de leur soulèvement sous la vice-royauté du marquis de Villa-Garcia; mais, quoique ce projet eût été communiqué à un grand nombre d'Indiens de tous les ordres, il n'en avait pas transpiré la moindre indication pendant ce long espace de temps; personne n'avait trahi son secret; aucun regard indiscret, aucune parole imprudente n'avait fait naître

(1) Le soulèvement des Indiens Chunchos dans la province de Tarma, et non des naturels de tout le Pérou, comme on pourrait le croire d'après les expressions de Robertson, eut lieu en 1742. (D. L. R.)

le moindre soupçon sur le plan qui se tramait [1]. Cet esprit de dissimulation et de finesse n'est pas moins remarquable dans les individus que dans les nations. Quand ils veulent tromper ils se déguisent avec tant d'artifice qu'il est impossible de pénétrer leurs intentions, ni de démêler leurs desseins [2].

S'il y a des défauts et des vices particuliers à la vie sauvage, il y a aussi des vertus qu'elle fait naître et de bonnes qualités dont elle favorise l'exercice et le développement. Les liens de la société sont si peu gênants pour les membres des tribus les plus sauvages de l'Amérique, qu'à peine éprouvent-ils quelque contrainte. De là cet esprit d'indépendance qui fait l'orgueil d'un sauvage, et qu'il regarde comme le droit inaliénable de l'homme. Incapable de se soumettre à aucun frein, et craignant de reconnaître un supérieur, son ame, quoique bornée dans l'exercice de ses facultés et égarée par l'erreur sur plusieurs points, acquiert par le sentiment de sa propre liberté une élévation qui donne à l'homme en beaucoup d'occasions une force, une persévérance et une dignité étonnantes.

Si l'indépendance entretient cet esprit de fierté chez les sauvages, les guerres perpétuelles dans lesquelles ils sont engagés le mettent en activité. Ils ne connaissent point ces longs intervalles de tranquil-

(1) *Voyage de Ulloa*, *II*, 309.

(2) Gumilla, I, 162. Charlevoix, III, 109.

lité, fréquents dans les états civilisés. Leurs haines, comme je l'ai déjà observé, sont implacables et éternelles. Ils ne laissent pas languir dans l'inaction la valeur de leurs jeunes gens, et ils ont toujours la hache à la main, ou pour attaquer, ou pour se défendre. Même, dans leurs expéditions de chasse, ils sont obligés de se tenir en garde contre les surprises des nations ennemies dont ils sont environnés. Accoutumés à des alarmes continuelles ils se familiarisent avec le danger, et le courage devient parmi eux une vertu habituelle, résultant naturellement de leur situation et fortifiée par un exercice constant. La manière de déployer le courage peut n'être pas chez des peuples bruts et peu nombreux la même que dans les états puissants et civilisés. Le système de guerre et les idées de valeur peuvent se former sur différents principes ; mais l'homme ne se montre dans aucune situation plus supérieur au sentiment du danger et à la crainte de la mort que dans l'état de société le plus simple et le moins cultivé.

Une autre vertu qui distingue les sauvages, c'est leur attachement à la communauté dont ils sont membres. La nature de leur union politique pourrait faire croire que ce lien doit être extrêmement faible ; mais il y a des circonstances qui rendent très puissante l'influence de cette forme d'association, tout imparfaite qu'elle est. Les tribus améri-

caines ne sont pas très peuplées : armées les unes contre les autres, ou pour satisfaire d'anciennes inimitiés, ou pour venger des injures récentes, leurs intérêts et leurs opérations ne sont ni nombreux ni compliqués. Ce sont là des objets que l'esprit brut d'un sauvage peut comprendre aisément, et son cœur est capable de former des attachements si peu étendus. Il adhère avec chaleur à des mesures publiques dictées par des passions semblables à celles qui règlent sa conduite. De là cette ardeur avec laquelle les individus s'engagent dans les entreprises les plus périlleuses, lorsque la communauté les juge nécessaires. De là cette haine féroce et profonde qu'ils vouent aux ennemis publics; de là ce zèle pour l'honneur de leur tribu, cet amour de leur patrie, qui les porte à braver le danger pour la faire triompher, et à supporter sans la moindre plainte les tourments les plus cruels pour ne pas la déshonorer.

Ainsi, dans toutes les situations, même les plus défavorables où des êtres humains puissent être placés, il y a des vertus qui appartiennent particulièrement à chaque état, des affections qu'il développe et un genre de bonheur qu'il procure. La nature bienfaisante fait plier l'esprit de l'homme à sa condition; et ses idées et ses desirs ne s'étendent pas au-delà de la forme de société à laquelle il est accoutumé. Les objets de contemplation ou

de jouissance que sa situation lui présente remplissent et satisfont son ame, et il aurait de la peine à concevoir qu'un autre genre de vie pût être heureux ou même tolérable. Le Tartare, habitué à errer sur de vastes plaines et à subsister du produit de ses troupeaux, croit invoquer la plus grande des malédictions sur la tête de son ennemi, en lui souhaitant d'être condamné à résider constamment dans le même lieu, et à se nourrir de l'extrémité d'une plante. Les sauvages d'Amérique, attachés aux objets qui les intéressent, et satisfaits de leur sort, ne peuvent comprendre ni l'intention ni l'utilité des différentes commodités qui dans les sociétés policées sont devenues essentielles aux douceurs de la vie. Loin de se plaindre de leur condition, ou de voir avec des yeux d'admiration et d'envie celle des hommes plus civilisés, ils se regardent comme les modèles de la perfection, comme les êtres qui ont le plus de droits et de moyens pour jouir du véritable bonheur. Accoutumés à ne contraindre jamais leurs volontés ni leurs actions, ils voient avec étonnement l'inégalité de rang et la subordination établie dans la vie policée, et considèrent la sujétion volontaire d'un homme à un autre comme une renonciation aussi avilissante qu'inexplicable de la première prérogative de l'humanité. Destitués de prévoyance, exempts de soins et contents de cet état d'indolente sécurité, ils ne peu-

vent point concevoir ces précautions inquiètes, cette activité continuelle, ces dispositions compliquées, auxquelles les Européens ont recours pour prévenir des maux éloignés ou subvenir à des besoins futurs, et se récrient contre cette étrange folie de multiplier ainsi gratuitement les peines et les travaux de la vie[1]. La préférence qu'ils donnent à leurs mœurs se remarque dans toutes les occasions. Les noms mêmes par lesquels les différentes nations de l'Amérique veulent être distinguées ont leur principe dans cette idée de leur prééminence. La dénomination que les Iroquois se donnent à eux-mêmes est celle de *premiers des hommes*[2]. Le mot de *Caraïbe*, qui est le nom primitif des féroces habitants des îles du vent, signifie peuple guerrier[3]. Les Cherakis, pleins du sentiment de leur supériorité, appellent les Européens des *riens* ou *la race maudite*, et se donnent le nom de *peuple chéri*[4]. Le même principe a formé les idées que les autres Américains se faisaient des Européens; car quoiqu'ils parussent d'abord fort étonnés des arts et fort effrayés de la puissance de ces étrangers, ils perdirent bientôt l'estime qu'ils avaient conçue pour des hommes dont ils virent ensuite que la manière de vivre était si différente

(1) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr. III*, 308. Lahontan, II, 97.

(2) Colden, I, 3.

(3) Rochefort, *Hist. des Antilles*, 455.

(4) Adair, *Hist. of Amer. Indians, p.* 32.

de la leur. Ils les appelèrent *l'écume de la mer*, des hommes *sans père ni mère*. Ils supposèrent qu'ils n'avaient point de pays à eux, puisqu'ils venaient envahir celui des autres [1], ou que, ne trouvant pas de quoi subsister chez eux, ils étaient obligés d'errer sur l'Océan pour aller dépouiller ceux qui possédaient les biens qui leur manquaient.

Des hommes si contents de leur état sont bien loin d'être disposés à quitter leurs habitudes et à adopter celles de la vie civilisée. Le passage est trop violent pour être franchi brusquement. On a tenté de sevrer pour ainsi dire un sauvage de son genre de vie et de le familiariser avec les commodités et les agréments de la vie sociale; on l'a mis à portée de jouir des plaisirs et des distinctions qui sont les principaux objets de nos desirs. Mais on l'a vu bientôt s'ennuyer et languir sous la contrainte des lois et des formes, saisir la première occasion de s'en débarrasser, et retourner avec transport dans la forêt ou le désert où il pouvait jouir d'une entière indépendance [2].

J'ai enfin terminé cette esquisse difficile du caractère et des mœurs des peuples grossiers, dispersés sur le vaste continent de l'Amérique. Je n'ai point prétendu égaler, ni pour la hardiesse du dessein, ni par l'éclat et la beauté du coloris, les grands maî-

(1) Benzon, *Hist. novi orbis, lib. III, cap.* 21.

(2) Charlevoix, *Hist. de la Nouv. France, III,* 322.

tres qui ont composé et embelli le tableau de la vie sauvage. Je suis content de l'humble mérite d'avoir persisté avec une patience laborieuse à considérer mon sujet sous un grand nombre de faces diverses, et à recueillir, d'après les observateurs les plus exacts, les traits détachés et souvent très déliés qui pouvaient me mettre en état de faire un portrait ressemblant à l'original.

Avant que d'achever cette partie de mon ouvrage, il est important de faire encore une observation qui servira à justifier les conséquences que j'ai tirées, ou à prévenir les méprises où pourraient tomber ceux qui voudraient les examiner. Pour parvenir à connaître les habitants d'une contrée aussi vaste que l'Amérique, il faut faire une grande attention à la diversité des climats sous lesquels ils sont placés J'ai fait voir l'influence de cette cause, relativement à plusieurs circonstances importantes qui ont été l'objet de mes recherches; mais je n'en ai pas examiné tous les effets, et il ne faut pas négliger ce principe dans les cas particuliers où je n'en ai pas fait mention. Les provinces d'Amérique ont des températures si différentes, que cette variété seule suffit pour établir une distinction sensible entre leurs habitants. Dans quelque partie du globe que l'homme existe, le climat exerce une influence irrésistible sur son état et son caractère. Dans les pays qui approchent davantage des extrêmes de la chaleur ou du

froid, cette influence est si sensible qu'elle frappe tous les yeux. Soit que nous considérions l'homme simplement comme un animal, ou comme un être doué de facultés intellectuelles qui le rendent propre à agir et à méditer, nous trouverons que c'est dans les régions tempérées de la terre qu'il a constamment acquis la plus grande perfection dont sa nature soit susceptible; c'est là que sa constitution est plus vigoureuse, sa forme plus belle, ses organes plus délicats. C'est là aussi qu'il possède une intelligence plus étendue, une imagination plus féconde, un courage plus entreprenant, et une sensibilité d'ame qui donne naissance à des passions non-seulement ardentes, mais durables. C'est dans cette situation favorable qu'on l'a vu déployer les plus grands efforts de son génie dans la littérature, dans la politique, dans le commerce, dans la guerre, et dans tous les arts qui embellissent et perfectionnent la vie [1].

Cette puissance du climat se fait sentir plus fortement chez les nations sauvages et y produit de plus grands effets que dans les sociétés policées. Les talents des hommes civilisés s'exercent continuellement à rendre leur condition plus douce; par leurs inventions et leur industrie ils viennent à bout de remédier en grande partie aux défauts et aux inconvénients de toutes les températures. Mais le sau-

(1) Ferguson's, *Essay on the hist. of civil society, part. III, cap.* 1.

vage, dénué de prévoyance, est affecté par toutes les circonstances propres aux lieux où il vit; il ne prend aucune précaution pour améliorer sa situation; semblable à une plante ou à un animal, il est modifié par le climat sous lequel il est né et en éprouve l'influence dans toute sa force.

En parcourant les nations sauvages de l'Amérique, la distinction naturelle entre les habitants des régions tempérées et ceux de la zone torride est très remarquable. On peut en conséquence les diviser en deux grandes classes. L'une comprend tous les habitants de l'Amérique septentrionale depuis la rivière Saint-Laurent jusqu'au golfe du Mexique, avec les habitants du Chili et quelques petites tribus placées à l'extrémité du continent méridional. On rangera dans l'autre classe tous les habitants des îles et ceux des différentes provinces qui s'étendent depuis l'isthme de Darien jusque vers les limites méridionales du Brésil, le long du côté oriental des Andes. Dans la première classe l'espèce humaine se montre manifestement plus parfaite. Les naturels y sont plus robustes, plus actifs, plus intelligents et plus courageux. Ils possèdent au plus haut degré cette force d'ame et cet amour de l'indépendance que j'ai présentés comme les principales vertus de l'homme dans l'état sauvage. Ils ont défendu leur liberté avec beaucoup de courage et de persévérance contre les Européens, qui ont subjugué avec la plus grande

facilité les autres nations de l'Amérique. Les naturels de la zone tempérée sont les seuls peuples du Nouveau-Monde qui doivent leur liberté à leur propre valeur. Les habitants de l'Amérique septentrionale, quoique environnés depuis long-temps par trois puissances formidables de l'Europe, conservent encore une partie de leurs anciennes possessions et continuent d'exister comme nations indépendantes. Quoique le Chili ait été envahi de bonne heure par les Espagnols, les habitants sont toujours en guerre avec leurs vainqueurs et ont su par une résistance vigoureuse arrêter les progrès de leurs usurpations. Dans les pays plus chauds, les hommes étant d'une constitution plus faible ont aussi moins de vigueur dans l'esprit; leur caractère est doux, mais timide, et ils s'abandonnent davantage au goût de l'indolence et du plaisir. C'est en conséquence dans la zone torride que les Européens ont établi plus complètement leur empire sur l'Amérique : les plus belles et les plus fertiles provinces y sont soumises à leur joug; et si plusieurs tribus y jouissent encore de l'indépendance, c'est parce qu'elles n'ont jamais été attaquées que par un ennemi rassasié de conquêtes et déjà en possession de territoires plus étendus qu'il n'en pouvait occuper, ou bien que, placées dans des cantons éloignés et inaccessibles, leur situation les a préservées de la servitude.

Quelque frappante que puisse paraître cette dis-

tinction entre les habitants des diverses régions d'Amérique, elle n'est cependant pas universelle. La disposition et le caractère des individus, ainsi que des nations, sont, comme je l'ai observé, plus puissamment affectés par les causes morales et politiques que par l'influence du climat. Par un effet de ce principe, il y a en différentes parties de la zone torride quelques tribus qui, pour le courage, la fierté et l'amour de l'indépendance, ne sont guère inférieures aux naturels des climats plus tempérés. Nous connaissons trop peu l'histoire de ces peuples pour être en état d'indiquer les circonstances particulières auxquelles ils doivent cette prééminence remarquable. Le fait n'en est pas moins certain. Colomb fut informé à son premier voyage que plusieurs des îles étaient habitées par les Caraïbes, hommes féroces, fort différents de leurs faibles et timides voisins. Dans la seconde expédition au Nouveau-Monde, il eut occasion de vérifier la justesse de cet avis; il fut lui-même témoin de la valeur intrépide de ces peuples [1]. Ils ont conservé invariablement le même caractère dans toutes les querelles postérieures qu'ils ont eues avec les Européens [2]; et, même de notre temps, nous leur avons vu faire une vigoureuse résistance pour défendre la seule partie de territoire que la rapacité de leurs oppresseurs eût laissée en

(1) *Vie de Colomb*, *chap.* 47, 48. Voyez la note 93.

(2) Rochefort, *Hist. des Antilles*, 531.

leur possession[1]. Il s'est trouvé au Brésil quelques nations qui n'ont pas montré moins de vigueur d'ame et de bravoure à la guerre[2]. Les habitants de l'isthme de Darien n'ont pas craint de mesurer leurs armes avec celles des Espagnols, et ont plus d'une fois repoussé ces formidables conquérants[3]. On pourrait citer d'autres faits. Quelque puissante et quelque étendue que puisse paraître l'influence d'un principe particulier, ce n'est pas par une seule cause qu'il sera possible d'expliquer le caractère et les actions des peuples. La loi même du climat, plus universelle peut-être dans son action qu'aucune de celles qui affectent l'espèce humaine, ne peut nous servir à juger la conduite de l'homme qu'au moyen d'un grand nombre d'exceptions.

(1) Voyez la note 94.
(2) Lery, *ap. de Bry, III*, 207.
(3) Herrera, *Decad. I, lib X, cap.* 15; *Decad. II, passim.*

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

HISTOIRE

DE L'AMÉRIQUE.

LIVRE CINQUIÈME.

1518 Préparatifs de Velasquez pour une expédition dans la nouvelle Espagne.

Grijalva étant retourné à Cuba trouva presque achevés les préparatifs de l'armement destiné à la conquête du riche pays qu'il avait découvert. L'avidité et l'ambition avaient également poussé Velasquez à les hâter; et l'espérance de satisfaire ces deux passions l'avait déterminé à prendre sur sa fortune des sommes considérables pour les avances de l'entreprise. Il s'était servi en même temps du crédit que lui donnait sa place pour engager les colons les plus considérables à prendre le parti des armes[1]. Comme la nation espagnole, à cette époque, était passionnée pour les entreprises aventureuses, on trouva bientôt un grand nombre de soldats brûlant de se signaler; mais il n'était pas aussi aisé de trouver un chef pour une expédition de cette

(1) Voyez la note 95.

1518 importance ; et le caractère du gouverneur, à qui il appartenait de nommer ce chef, rendait encore le choix beaucoup plus difficile. Quoique Velasquez eût une ambition excessive et qu'il ne fût pas destitué de talents pour gouverner, il n'avait ni le courage, ni la vigueur, ni l'activité d'esprit nécessaires pour exécuter lui-même l'expédition qu'il préparait. Arrêté par cet obstacle, il forma le projet chimérique non-seulement de faire cette grande conquête par un député, mais de conserver la gloire des conquêtes qui devaient être faites par un autre. C'était se proposer deux objets impossibles à concilier. Il voulait un commandant d'un courage intrépide et d'un grand talent, parce qu'il savait bien que sans ces qualités il n'y avait point de succès à espérer ; mais en même temps, par la jalousie naturelle aux petits esprits, il le voulait assez docile et assez complaisant pour demeurer soumis à toutes ses volontés. Mais lorsqu'il en vint à l'exécution, il s'aperçut que les qualités qu'il voulait trouver réunies dans le même individu étaient incompatibles. Tous ceux qui se distinguaient par le courage et les talents avaient trop de hauteur pour consentir à n'être entre ses mains que des instruments passifs ; et ceux qui paraissaient plus doux et plus dociles manquaient des autres qualités nécessaires pour conduire une si grande entreprise. Ces considérations augmentaient ses inquiétudes et ses craintes.

Il délibérait encore, et n'osait fixer son choix lors- 1518
qu'Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, et Andrès de Duero, son propre secrétaire, les deux personnes en qui il avait le plus de confiance, furent encouragés, par son irrésolution même, à lui proposer un sujet auquel on n'avait pas encore pensé; ils appuyèrent leur recommandation avec tant d'adresse et de persévérance, que, malheureusement pour Velasquez et fort heureusement pour leur patrie, ils parvinrent à le déterminer [1].

Il choisit Cortez pour la commander.

L'homme qu'ils lui proposèrent était Fernand Cortez [2]. Il était né, en 1485, à Medellin, petite ville de l'Estramadure, d'une famille noble, mais peu riche. Il avait été destiné d'abord à l'étude des lois, carrière qu'on croyait propre à le conduire à la fortune, et il fut envoyé à Salamanque, où il acquit quelque instruction. Mais il se dégoûta bientôt de la vie académiqne, qui ne convenait pas à son génie ardent et inquiet, et se retira à Medellin, où il s'adonna tout entier à la chasse et aux exercices militaires. Il se montra si impétueux, si dissipé, si violent que, pour satisfaire l'inclination qui le portait au métier de la guerre, son père consentit à

(1) B. Diaz, *chap.* 19. Gomara, *Cron. cap.* 7. Herrera, *Decad. II, lib. III, cap.* 11.

(2) Il avait d'abord offert le commandement à Balthazar Bermudez, natif comme lui de Cuellar, mais celui-ci le refusa; il s'adressa ensuite à Antonio Velasquez Borrego et à Bernardino Velasquez, ses parens, et ce ne fut que plus tard qu'on lui présenta F. Cortez. (D. L. R.)

1518 l'envoyer hors de sa patrie, en qualité de volontaire, dans quelqu'une des armées espagnoles. Cette nation avait alors deux théâtres sur lesquels les jeunes gens qui cherchaient à se distinguer pouvaient déployer leur valeur : l'un était l'Italie; où commandait Gonsalve de Cordoue; l'autre était le Nouveau-Monde. Cortez choisit le premier; mais une maladie l'empêcha de s'embarquer avec un corps de troupes qu'on envoyait à Naples. Ce contre-temps lui fit tourner ses vues du côté de l'Amérique, où il était d'ailleurs attiré par l'espérance d'être protégé par Ovando, gouverneur de l'île Espagnole, et son parent[1]. A son arrivée à Santo-Domingo, en 1504, il fut accueilli comme il s'y était attendu, et le gouverneur l'employa dans plusieurs places honorables et lucratives; mais c'était peu pour son ambition. En 1511 il obtint la permission d'accompagner Diego Velasquez dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua tellement que, malgré quelques disputes violentes avec ce chef, occasionnées par des causes trop peu importantes pour que nous en occupions nos lecteurs, il obtint à la fin ses bonnes graces et une ample concession de terres et d'Indiens; sorte de récompense qu'on accordait ordinairement aux aventuriers du Nouveau-Monde[2].

(1) Voyez la note 96.

(2) Gomara, *Cron. cap.* 1, 2, 3.

Quoique Cortez n'eût pas jusque là commandé 1518
en chef, les qualités qu'il avait montrées en différentes occasions difficiles donnaient les plus grandes espérances, et tournaient vers lui tous les yeux de ses compatriotes, comme sur un homme capable des plus grandes choses. L'ardeur de la jeunesse, en trouvant des objets et des occupations propres à l'exercer, s'était calmée par degrés, et s'était tournée en une activité infatigable. L'impétuosité de son caractère, contenue par la discipline et adoucie par le commerce de ses égaux, n'était plus que la mâle franchise d'un soldat. Ces qualités étaient accompagnées d'une prudence calme dans ses plans, d'une vigueur soutenue dans l'exécution, et, ce qui est le caractère des génies supérieurs, de l'art de gagner la confiance et de gouverner l'esprit des hommes. Il joignait enfin à tant de qualités les dons de la nature qui frappent le vulgaire et attirent le respect, une tournure agréable une adresse extraordinaire dans les exercices militaires, et une constitution capable de soutenir les plus grandes fatigues.

Aussitôt que les deux confidents de Velásquez lui eurent proposé Cortez, le gouverneur crut avoir trouvé ce qu'il cherchait en vain depuis si longtemps, un homme doué du talent de commander et qui ne fût pas pour lui un objet de jalousie. Il imaginait que le rang et la fortune de Cortez ne

lui permettraient pas d'aspirer à l'indépendance. Il avait lieu de croire que la facilité avec laquelle il avait oublié lui-même ses anciens différents avec Cortez, et les graces récentes qu'il venait de lui accorder, lui avaient gagné sa bienveillance; il se flattait enfin qu'une nouvelle marque de confiance aussi honorable et à laquelle Cortez ne pouvait guère s'attendre, achèverait de le lui attacher pour toujours.

Il en devient bientôt jaloux.

Cortez reçut sa commission avec les plus vives expressions de respect et de reconnaissance pour le gouverneur. Il arbora sur-le-champ son drapeau à la porte de sa maison, se montra dans un appareil militaire, et prit toutes les marques de sa nouvelle dignité. Il employa son activité et son crédit à déterminer plusieurs de ses amis à le suivre, et à presser les préparatifs de son voyage. Tous ses fonds et tout l'argent qu'il put recueillir, en hypothéquant ses terres et ses Indiens, furent employés à acheter des munitions de guerre et des provisions, ou à fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvaient pas s'équiper d'une manière convenable à leur rang[1]. Quelque innocente, quelque louable même que fût cette conduite, les concurrents auxquels il avait été préféré parvinrent à y donner une tournure défavorable. Ils le représentèrent comme travaillant sans beau-

(1) Voyez la note 97.

coup de déguisement à se donner un empire absolu sur les troupes, et cherchant à s'assurer leur respect et leur dévouement par l'ostentation d'une libéralité intéressée. Ils rappelèrent à Velasquez ses anciens démêlés avec l'homme à qui il venait imprudemment de montrer une si grande confiance, lui prédirent que Cortez se servirait de son nouveau pouvoir bien plutôt pour venger les injures anciennes qu'il avait essuyées, que pour reconnaître le bienfait qu'il venait de recevoir. Ces insinuations firent des impressions si profondes sur l'esprit soupçonneux du gouverneur, que Cortez reconnut bientôt dans sa conduite les marques de la défiance et du refroidissement; et, d'après les conseils de ses amis, Lares et Duero, il hâta son départ avant que les dispositions du gouverneur achevassent de se confirmer et d'éclater avec violence. Connaissant tout le danger d'un délai, il pressa ses préparatifs avec tant de promptitude, qu'il mit à la voile de Sant-Iago de Cuba le 18 novembre. Velasquez, l'accompagnant au rivage, prit congé de lui avec l'apparence de la confiance et de l'amitié, mais après avoir chargé quelques-uns des officiers d'avoir toujours l'œil ouvert sur la conduite de leur commandant[1]. 1578

Il veut lui ôter sa commission.

Cortez alla descendre à la Trinité, petit établissement sur la même côte que Sant-Iago. Il y fut

(1) Gomara, *Cron. cap.* 7. B. Diaz, *chap.* 20.

1518 joint par plusieurs aventuriers, et reçut un renfort de munitions de guerre et de bouche, dont il était assez mal pourvu. A peine avait-il quitté Sant-Iago, que la jalousie qui s'était emparée de l'ame de Velasquez s'accrut au point de ne pouvoir plus se contenir. L'armement n'étant plus sous ses yeux ni à ses ordres, il sentait que son pouvoir avait cessé, et que celui de Cortez devenait plus absolu. Son imagination grossissait toutes les circonstances qui avaient auparavant excité ses soupçons. Les rivaux de Cortez ramenaient avec adresse Velasquez sur toutes les réflexions qui pouvaient augmenter ses craintes; ils appelèrent même la superstition à leur secours; et, avec autant d'adresse que de méchanceté, ils tirèrent parti des prédictions d'un astrologue pour porter ses alarmes au plus haut degré. Le concours de tant de moyens produisit l'effet qu'on en attendait. Velasquez se repentit amèrement de la confiance qu'il avait accordée imprudemment à un homme dont la fidélité lui paraissait si suspecte, et il dépêcha en hâte des instructions à Verdugo, principal magistrat à la Trinité[1], avec des ordres pour ôter à Cortez sa commission[2]; mais celui-ci avait déjà si bien gagné l'estime et la confiance de ses troupes, et se trouva si assuré de leur

(1) Francisco Verdugo remplissait les fonctions de lieutenant de Velasquez à la Trinité. (D. L. R.)

(2) Et même pour l'arrêter. (D. L. R.)

zèle, qu'en employant tantôt la séduction et tantôt la menace, il obtint la permission de quitter la Trinité sans que les ordres de Velasquez eussent été exécutés.

De la Trinité, Cortez fit voile vers la Havane pour lever encore des soldats et achever d'approvisionner sa flotte. Là, plusieurs Espagnols de distinction se déterminèrent à le suivre, et s'engagèrent à fournir le reste des approvisionnements qui manquaient. Mais, comme il leur fallait du temps pour remplir leurs engagements, Velasquez, convaincu qu'il ne devait plus compter sur un homme à qui il avait fait connaître si ouvertement sa défiance, voulut profiter de l'intervalle que lui donnait ce retardement pour tenter encore de dépouiller Cortez de son commandement. Il se plaignit hautement de la conduite de Verdugo, l'accusant d'une faiblesse puérile ou d'une trahison manifeste, pour avoir permis à Cortez de sortir de la Trinité. Pour mieux s'assurer de l'exécution de son dessein, il envoya à la Havane un homme de confiance, chargé de remettre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre positif d'arrêter sur-le-champ Cortez, de l'envoyer prisonnier à Sant-Iago sous une bonne escorte, et de suspendre le départ de la flotte jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres ultérieurs. Il écrivit en même temps aux principaux officiers pour leur comman-

Et le faire arrêter.

1518 der d'assister Barba dans l'exécution des ordres qu'il lui envoyait. Mais, avant l'arrivée de son messager, un moine de Saint-François avait fait passer la nouvelle de ce qui se tramait à Barthelemi d'Olmedo, religieux de son ordre, aumônier de la flotte de Cortez.

Cortez déconcerte les desseins de Velasquez et continue ses préparatifs.

Cortez, averti du danger, eut le temps de prendre ses précautions. La première fut d'éloigner de la Havane, sous quelque prétexte, Diego de Ordaz, officier d'un mérite distingué, mais que son attachement pour Velasquez devait lui rendre suspect. Il lui donna le commandement d'un vaisseau destiné à aller prendre quelques vivres dans un petit havre par-delà le cap Antoine, et sut ainsi l'éloigner sans paraître suspecter sa fidélité. Après son départ, Cortez ne cacha plus à ses troupes les desseins de Velasquez. Comme les officiers, ainsi que les soldats, avaient la plus grande impatience de commencer l'exécution d'une entreprise dans laquelle ils hasardaient toute leur fortune, ils furent étonnés et indignés de cette basse jalousie à laquelle le gouverneur voulait sacrifier non-seulement l'honneur de leur général, mais toutes les espérances de gloire et de richesses qu'eux-mêmes avaient conçues. Ils supplièrent d'une voix unanime Cortez de ne point abandonner la place à laquelle il avait tant de droits, et de ne pas les priver d'un chef qu'ils avaient suivi avec une confiance si bien méritée.

Enfin ils lui offrirent de verser tout leur sang pour le défendre contre Velasquez. Cortez céda aisément à des instances qui n'avaient pour objet que de le déterminer à faire ce qu'il desirait lui-même avec ardeur. Il jura de ne jamais abandonner des soldats qui lui avaient donné des preuves si éclatantes de leur attachement, et leur promit de les conduire incessamment à cette riche contrée qui était depuis si long-temps l'objet de leurs pensées et de leurs desirs. Cette déclaration fut accueillie avec des transports de joie et des applaudissements universels, accompagnés de menaces et d'imprécations contre tous ceux qui oseraient mettre en question l'autorité de leur général ou s'opposer à l'exécution de ses desseins. 1518

Etat de ses forces.

Tous les préparatifs étaient faits pour son départ, et les Espagnols de Cuba avaient rassemblé toutes leurs ressources pour cette expédition; mais, quoique chaque établissement y eût fourni des hommes et des provisions, quoique le gouverneur eût dépensé des sommes considérables, et que chaque aventurier eût employé tous ses fonds et tout son crédit, on ne peut s'empêcher d'être étonné de la faiblesse de l'armement, bien peu proportionné en effet à un aussi grand objet que la conquête d'un vaste empire. La flotte consistait en onze vaisseaux, dont le plus grand, honoré du titre d'amiral, n'était que de cent tonneaux, trois de

1518 soixante-dix ou quatre-vingt tonneaux, et sept petites barques sans ponts. Elle portait six cent dix-sept hommes, dont cinq cent huit soldats et cent neuf matelots et ouvriers. Les soldats étaient partagés en onze compagnies, selon le nombre des vaisseaux, chacune commandée par un capitaine qui avait en même temps le commandement du vaisseau et celui des troupes quand elles seraient à terre[1]. Comme l'usage des armes à feu parmi les nations de l'Europe était encore récent, et qu'on n'en donnait dans les armées qu'à un petit nombre de bataillons d'infanterie bien disciplinée, il n'y avait dans la troupe de Cortez que treize soldats armés de mousquets, trente-deux d'arquebuses, et le reste d'épées et de piques; au lieu des armes défensives ordinaires, qui eussent été embarrassantes dans un pays chaud, les Espagnols avaient des cottes d'armes de coton piqué, qu'on avait reconnues être suffisantes pour garantir des flèches des Américains. Ils n'avaient que seize chevaux, dix petites pièces de campagne et quatre fauconneaux[2].

1519 10 février. Son départ de Cuba.

C'est avec ces faibles moyens que Cortez mit à la voile pour aller faire la guerre à un monarque dont les domaines étaient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne. Comme l'enthou-

(1) Voyez la note 98.

(2) B. Diaz, *chap.* 19.

siasme religieux se mêlait, dans toutes les entreprises des Espagnols, avec l'esprit de découverte et de conquête, et, par une combinaison plus étrange, avec l'avidité même, leurs étendards portaient une grande croix avec cette épigraphe : *Suivons la croix, car sous ce signe nous vaincrons.* Les compagnons de Cortez, aussi avides de piller le riche pays qu'ils allaient chercher, que zélés pour y établir la foi chrétienne, étaient tellement animés de ces deux passions, qu'ils se mirent en mer, non pas avec l'inquiétude que doit exciter naturellement une expédition si périlleuse, mais avec cette confiance qui naît de la certitude du succès et de l'assurance de la protection du ciel. 1518

Il touche à Cozumel.

Cortez, déterminé à visiter tous les endroits où Grijalva avait été, porta directement à l'île de Cozumel. Là, il eut le bonheur de racheter des Indiens Jérôme d'Aguilar, Espagnol qui avait été huit ans prisonnier parmi eux. Cet homme qui avait appris parfaitement un dialecte de la langue de cette partie de l'Amérique, répandue dans une grande étendue de pays, et qui avait d'ailleurs de la prudence et de l'adresse, fut extrêmement utile à Cortez en qualité d'interprète. De Cozumel, Cortez s'avança vers la rivière de Tabasco[1], dans l'espé-

(1) Cortez parti de Cozumel ou Coçumil le 4 mars 1519, côtoya la péninsule de Yucatan jusqu'à la rio de Chiapa ou rivière de Grijalva, dans la province de Tabasco, où il arriva le 13 du même mois. (D. L. R.)

1519 rance d'y être aussi bien reçu que Grijalva l'avait été, et d'en retirer une aussi grande quantité d'or. Mais la disposition des habitants était entièrement changée par des causes qu'on ne connaît pas. Après beaucoup de tentatives pour les gagner, il fut obligé d'employer la violence. Quoique les Indiens fussent nombreux et qu'ils attaquassent courageusement, ils furent battus avec un grand carnage en différentes actions. Les pertes qu'ils firent, l'étonnement et la terreur que leur inspirèrent les effets destructeurs des armes à feu, enfin l'aspect effrayant des chevaux dans le combat, déconcertèrent leur courage et les forcèrent à demander la paix [1]. Ils reconnurent le roi de Castille pour leur souverain, et donnèrent à Cortez des provisions, des habits de coton, un peu d'or, et vingt femmes esclaves [2].

Cortez continua sa course à l'ouest, sans perdre, autant qu'il le pouvait, le rivage de vue, afin d'observer le pays; mais il ne put trouver aucune place propre au débarquement, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Saint-Jean de Ulua [3]. Comme il entrait dans le havre, un grand canot rempli d'Indiens, parmi

(1) La dernière bataille se donna le 25 mars 1519, dans les plaines de *Ceutla*. Pour perpétuer la mémoire de son triomphe Cortès jeta en cet endroit les fondements d'une ville qu'il appela *Santa Maria de la Vitoria*, et qui devint par la suite la capitale de la province.

(2) Voyez la note 99.

(3) B. Diaz, *chap.* 31-36. Gomara, *Cron. cap.* 18-23. Herrera, *Decad. II, lib. IV, cap.* 11, *etc.*

lesquels deux semblaient être des personnes de distinction, s'approcha de son vaisseau avec des signes de paix et d'amitié. Les Indiens vinrent à son bord sans crainte et sans défiance, et lui adressèrent d'un air très respectueux un discours qu'Aguilar n'entendit point. Cortez se trouva très embarrassé d'un incident dont il prévit toutes les conséquences. Il commença à craindre, pour le grand projet qu'il méditait, les lenteurs et l'incertitude que causerait nécessairement l'impossibilité de communiquer ses idées autrement que par le secours imparfait des signes et des gestes; mais il ne demeura pas long-temps dans cette inquiétude. Un heureux hasard suppléa à ce que toute sa sagacité n'aurait pu faire. Une des femmes esclaves qu'il avait eues du cacique de Tabasco, se trouvant présente à l'entrevue de Cortez et de ses nouveaux hôtes, aperçut son embarras et la confusion d'Aguilar; et, comme elle entendait parfaitement la langue mexicaine, elle expliqua dans la langue yucata, qu'Aguilar entendait, ce que disaient les Indiens. Cette femme, connue dans la suite sous le nom de dona Marina, et qui joue un rôle important dans l'histoire du Nouveau-Monde, où les plus grands événements sont presque toujours l'effet de très petites causes, était née dans une des provinces de l'empire du Mexique. Après avoir été faite esclave dans une guerre et avoir éprouvé diverses aven-

1519

1519 tures, elle était tombée entre les mains des peuples de Tabasco, et avait vécu assez long-temps parmi eux pour apprendre leur langue sans oublier la sienne. Quoique cette manière de converser par l'entremise de deux interprètes fût très fatigante et très ennuyeuse, Cortez fut ravi d'avoir découvert ce moyen de communiquer avec les habitants d'un pays où il voulait pénétrer; et, dans les transports de sa joie, il regarda cet événement comme une marque éclatante de la protection de la Providence[1].

Il apprit alors que les deux personnes qu'il avait reçues à son bord étaient députées de Pilpatoë et de Teutilé[2], l'un gouverneur de la province à laquelle il abordait, et qui était soumise à un grand monarque appelé Montézuma; l'autre commandant de ses troupes[3]. Ces députés étaient chargés de s'informer des intentions de Cortez en visitant leur côte, et de lui offrir les secours dont il pouvait avoir besoin pour continuer sa route. L'air de ces Indiens et les intentions exprimées dans leur message frappèrent Cortez. Il les assura, en termes respectueux, qu'il abordait chez eux avec des sentiments d'amitié, qu'il venait faire des propositions d'une grande

(1) B. Diaz, *chap.* 37, 38, 39. Gomara, *Cron. cap.* 25, 26. Herrera, *Decad. II, lib. V*, *cap.* 4.

(2) B. Diaz écrit *Tendile et Pitalpitoque*. Herrera, *Teuthlille* et *Pitalpitoe*, Solis *Pilpatoe* et Clavigero *Teuhtlile* et *Cuitlalpitoc*. (D. L. R.)

(3) Suivant Clavigero, qui cite à l'appui de son opinion B. Diaz, Gomara et d'autres anciens historiens, Teuhtlile était aussi gouverneur des côtes de l'empire; Robertson a suivi le récit de Solis. (D. L. R.)

importance au bien du prince et de son royaume, 1519
et qu'il les exposerait en personne au gouverneur et au général. Le lendemain au matin, sans attendre de réponse, il débarqua ses troupes, ses chevaux et son artillerie, et ayant choisi un terrain convenable, il commença à y élever des baraques et à en faire un camp fortifié. Les Indiens, au lieu de s'opposer à l'entrée de ces hôtes, qui devaient être un jour les destructeurs de leur pays, aidèrent à leur débarquement avec un empressement dont ils ont eu depuis tant de raison de se repentir.

Sa première entrevue avec les Mexicains.

Le jour suivant, Pilpatoë et Teutilé vinrent au camp avec une nombreuse suite; et Cortez, les regardant comme les ministres d'un grand roi, les reçut avec beaucoup plus d'égards que les Espagnols n'avaient coutume d'en marquer aux petits caciques avec lesquels ils traitaient. Il leur apprit qu'il venait en qualité d'ambassadeur de don Charles d'Autriche, roi de Castille et le plus puissant monarque de l'est, et qu'il était chargé de propositions d'une telle importance, qu'il ne pouvait les communiquer qu'à Montézuma lui-même; et il leur demanda de le conduire en sa présence sans perdre de temps. Les officiers mexicains ne purent cacher la peine que leur faisait une demande qu'ils prévoyaient devoir être fort mal reçue de leur souverain, dont l'esprit était déjà rempli d'inquiétudes et de craintes depuis les premières nouvelles qu'il

1519 avait apprises de l'apparition des Espagnols sur les côtes de son empire. Mais, avant d'entreprendre de dissuader Cortez de son projet, ils s'efforcèrent de gagner sa bienveillance, en le pressant d'accepter des présents qu'ils voulaient mettre à ses pieds en qualité d'humbles esclaves de Montézuma. On les lui offrit avec beaucoup d'appareil. Ils consistaient en étoffes de coton fort belles, en plumes de différentes couleurs et en ornements d'or et d'argent d'une valeur considérable et d'un travail curieux. La vue de ces présents produisit un effet bien différent de celui que se proposaient les Mexicains. Elle accrut l'avidité des Espagnols, loin de la satisfaire, et leur inspira une si vive impatience de devenir maîtres d'un pays qui produisait ces richesses, que Cortez se donnant à peine le temps d'écouter les raisons par lesquelles Pilpatoë et Teutilé cherchaient à le détourner d'aller à la capitale [1], et prenant un ton fier et décidé, leur répéta qu'il voulait avoir une audience du roi lui-même. Pendant cette entrevue, quelques peintres à la suite des chefs des Mexicains avaient été occupés à dessiner sur des étoffes de coton blanches les vaisseaux, les chevaux, l'artillerie, les soldats espagnols et tout ce qu'ils trouvaient de plus singulier. Cortez, qui s'en

(1) Suivant Clavigero et d'autres historiens espagnols Teutile ne s'opposa aux desseins de Cortez que lorsqu'il en eut reçu l'ordre positif de la cour. (D. L. R.)

aperçut et qui apprit que ces dessins devaient être 1519
envoyés à Montézuma, voulut donner à ce prince une idée plus vraie et plus imposante des objets étonnants qui se présentaient pour la première fois à la vue des Indiens, et qu'aucun mot de leur langue ne pouvait rendre; pour cet effet, il résolut de les rendre témoins d'un spectacle qui pût leur mieux faire connaître la bravoure de ses soldats et la force irrésistible de leurs armes. Il fit sonner l'alarme par les trompettes. En un instant les troupes se mirent en bataille. L'infanterie exécuta plusieurs mouvements dans lesquels elle fit usage de ses différentes armes, et la cavalerie fit différentes évolutions pour montrer sa force et son agilité. L'artillerie enfin, dirigée sur les bois épais voisins du camp, fit un grand dégât dans les arbres. Les Mexicains virent d'abord les exercices militaires en silence et avec un étonnement qui est naturel lorsque l'esprit est frappé d'objets aussi nouveaux que redoutables; mais au bruit du canon plusieurs s'enfuirent, d'autres tombèrent de frayeur, et tous furent si épouvantés en voyant des hommes dont le pouvoir leur parut ressembler à celui des dieux, que Cortez eut beaucoup de peine à les ramener et à les rassurer. Leurs peintres employèrent tout leur art à représenter ces nouveaux objets, et leur imagination à inventer des figures et des caractères qui pussent rendre les choses extraordinaires dont ils venaient d'être les témoins.

1519 Négociations avec Montézuma.

On dépêcha sur-le-champ des courriers à Montézuma, chargés de lui remettre ces tableaux, et de lui faire le récit de ce qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols. Cortez envoyait en même temps au monarque quelques curiosités d'Europe de peu de valeur, mais qu'il crut pouvoir lui être agréables par leur nouveauté. Les rois du Mexique, pour être instruits promptement de tout ce qui se passait dans les parties les plus éloignées de leur vaste empire, avaient établi une police recherchée que l'Europe même ne connaissait pas encore. Ils avaient en différents endroits, sur les principales routes, des courriers qui, formés par l'éducation à une grande agilité, et se relevant les uns les autres à de médiocres distances, portaient les avis avec une célérité étonnante. Quoique la capitale où le monarque faisait sa résidence fût distante de cent quatre-vingt milles de Saint-Jean de Ulua, les présents de Cortez furent portés à l'empereur et sa réponse fut rapportée en peu de jours. Les mêmes officiers qui avaient jusque là traité avec les Espagnols furent chargés de la réponse du monarque[1]; mais comme ils savaient combien les projets et les desirs du général étaient opposés aux résolutions que venait

(1) Bern. Diaz, témoin oculaire, et d'autres historiens parmi lesquels nous citerons Clavigero, prétendent que ce ne furent pas les mêmes officiers qui rapportèrent la réponse de Montézuma; mais un ambassadeur extraordinaire que ce monarque crut devoir envoyer à Cortez. Robertson a suivi encore ici le récit de Solis.

de prendre Montézuma, ils ne crurent pas devoir 1519
les notifier à Cortez sans avoir auparavant fait de
nouveaux efforts pour l'adoucir. Afin de renouer la Les présents.
négociation, ils offrirent donc les présents qu'envoyait Montézuma, et qui étaient portés par cent Indiens. La magnificence de ces dons répondait à la grandeur du monarque, et passait de beaucoup toutes les idées que les Espagnols s'étaient faites jusqu'alors des richesses du Mexique. On les plaça sur des nattes étendues à terre dans un ordre qui les faisait paraître avec plus d'avantage. Cortez et ses gens virent avec admiration les différentes productions de l'industrie du pays : c'étaient des étoffes de coton si belles et d'un tissu si fin, qu'elles égalaient les soieries; des tableaux représentant des animaux, des arbres et d'autres objets qui n'étaient formés que de plumes de différentes couleurs, employées avec une adresse et une élégance qui le disputaient aux ouvrages du pinceau pour la vérité et la beauté de l'imitation. Mais ce qui attira surtout leurs regards, ce furent deux grands plats de forme circulaire, l'un dor massif, représentant le soleil, l'autre d'argent, emblème de la lune [1]. Il y avait en outre des bracelets, des colliers, des anneaux, et d'autres bijoux d'or; et, afin que les Espagnols pussent prendre une idée complète de toutes les richesses que fournissait le pays, des boîtes remplies de

(1) Voyez la note 100.

1519 perles, de pierres précieuses, de grains d'or non travaillés et tels qu'on les trouvait dans les mines et les rivières. Cortez reçut ces présents avec les démonstrations d'un respect profond pour le prince qui les lui envoyait. Mais quand les Mexicains, croyant désormais leur négociation plus facile, lui firent savoir que, quoique l'empereur lui eût envoyé ces présents comme une marque des égards qu'il avait pour le prince que Cortez représentait, il ne consentait point à ce que des troupes étrangères approchassent davantage de sa capitale, ou même demeurassent plus long-temps dans ses domaines, le général espagnol déclara plus positivement encore qu'auparavant qu'il ne se relâcherait point de sa première demande, et qu'il ne pourrait sans honte retourner auprès de son souverain, s'il n'avait été admis en la présence du prince qu'il était venu visiter de sa part. Les Mexicains, étonnés de voir un homme qui osait s'opposer à une volonté qu'ils étaient accoutumés à regarder comme irrésistible, effrayés en même temps du danger de précipiter leur pays dans une guerre ouverte avec de si terribles ennemis, demandèrent et obtinrent de Cortez la promesse qu'il resterait dans son camp jusqu'au retour d'un messager qu'ils envoyaient à Montézuma pour recevoir de nouveaux ordres [1].

(1) B. Diaz, *chap.* 39. Gomara, *Cron. cap.* 27. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 5, 6.

La fermeté avec laquelle Cortez persistait dans 1519
sa résolution devait naturellement conduire la négociation entre lui et l'empereur à une prompte issue, puisqu'elle ne laissait à celui-ci d'autre parti que de recevoir les Espagnols avec une confiance entière, ou de les traiter ouvertement en ennemis. Ce dernier parti était celui auquel il y avait lieu de s'attendre de la part d'un monarque hautain et puissant. L'empire du Mexique était alors à un point de grandeur auquel n'a peut-être atteint aucune grande société policée en si peu de temps. Quoiqu'il ne subsistât que depuis cent trente ans, sa domination s'étendait du nord à la mer du sud, sur un territoire de plus de cinq cents lieues de l'est à l'ouest, et de plus de deux cents lieues du sud au nord [1], et comprenait des provinces qui, en fertilité, en population, en richesses, ne le cédaient à aucun des pays de la zone torride. La nation était guerrière et entreprenante, l'autorité du monarque illimitée, et ses revenus considéra-

(1) Suivant Clavigero, (*Stor. ant. del Messico.* liv. I.) le royaume ou empire du Mexique s'étendait au sud-ouest et au sud jusqu'à l'Océan Pacifique, au sud-est jusqu'à *Quauhtemallan,* à l'est, en en exceptant le territoire des trois républiques de Tlascala, Cholula et Huexotzinco et une petite partie du territoire du royaume d'Acolhuacan, jusqu'au golfe du Mexique, vers le nord jusqu'au pays des Huaxtecas; au nord-ouest, il était borné par les barbares Chichemecas, et les possessions de Tlacopan et de Michuacan lui servaient de frontières, à l'est. Tout l'empire mexicain était compris entre le 14° et le 21° de latit. nord et le 271° et le 283° de longit. du méridien de l'île de Fer. (D. L. R.)

1519 bles. Si, avec les forces qu'on pouvait réunir en un moment dans un tel empire, Montézuma fût tombé sur les Espagnols lorsqu'ils étaient encore campés sur une côte stérile et malsaine, sans aucun allié dans le pays, sans place de retraite, sans provisions, malgré tous les avantages de leur discipline et de leurs armes, ils n'auraient pu résister à un pareil choc; ils auraient péri dans un combat si inégal, ou ils auraient abandonné leur entreprise.

Caractère du monarque.

La puissance de Montézuma le mettait en état de prendre ce parti vigoureux, et son caractère même semblait l'y porter. De tous les princes qui avaient tenu le sceptre du Mexique, il était le plus fier, le plus violent et le plus éloigné de souffrir la moindre résistance à ses volontés. Ses sujets le voyaient avec crainte, et ses ennemis avec effroi. Il gouvernait les premiers avec une sévérité terrible; mais ils avaient une si grande opinion de son habileté, qu'ils étaient forcés à le respecter, et les victoires nombreuses qu'il avait remportées sur ses ennemis avaient répandu au loin la terreur de ses armes, et avaient ajouté plusieurs grandes provinces à son empire. Mais, quoiqu'il eût peut-être assez de talents pour gouverner le Mexique dans l'état de civilisation imparfaite où était cet empire et dans le cours ordinaire des choses, ces talents étaient bien insuffisants pour une conjoncture si extraordinaire,

et ne le mettaient pas en état de se décider avec la justesse et la promptitude nécessaires dans un moment si critique. 1519

Sa perplexité et ses terreurs à l'arrivée des Espagnols sur les côtes.

Depuis que les Espagnols avaient paru sur la côte, il avait laissé voir tous les symptômes de l'embarras et de la crainte. Au lieu de prendre les résolutions que devaient lui inspirer le sentiment de son pouvoir et le souvenir de ses premiers exploits, il avait mis dans toutes ses délibérations une inquiétude et une indécision qui n'échappèrent pas aux derniers de ses courtisans. La perplexité et le trouble de Montézuma, aussi bien que le découragement de ses sujets, n'étaient pas seulement l'effet de la présence des Espagnols et de la terreur de leurs armes. On les attribue à des causes plus éloignées. Si l'on en croit les premiers historiens espagnols et les plus estimés, il y avait parmi les Américains une opinion presque universelle que quelque grande calamité les menaçait et leur serait apportée par une race de conquérants redoutables venant des régions de l'est pour dévaster leur contrée. On ne peut pas savoir si cette crainte était l'effet du souvenir de quelque grand bouleversement de cette partie du globe qui aurait frappé l'esprit de ses habitants de craintes superstitieuses sur l'avenir, ou seulement l'effet de l'étonnement que causait la première vue de cette race d'hommes nouveaux qui se montrait en Amérique. Quoi qu'il en soit, comme les

1519 Mexicains étaient la nation la plus superstitieuse du Nouveau-Monde, ils furent plus fortement frappés de l'apparition des Espagnols, que leur crédulité leur représentait comme les instruments destinés à accomplir la fatale révolution qui les menaçait. Dans de pareilles circonstances, on conçoit plus facilement comment une poignée d'aventuriers put porter l'alarme au cœur du monarque d'un grand empire et de tous ses sujets [1].

Il continue à négocier.

Cependant lorsque le messager arrivé du camp espagnol apporta la nouvelle que Cortez, persistant dans sa première demande, refusait d'obéir à l'ordre qui lui enjoignait de quitter le pays, Montézuma, malgré ses terreurs, montra un moment de résolution; et dans un transport de colère, naturel à un prince orgueilleux qui n'avait jamais rencontré d'obstacle à ses volontés, il menaça de sacrifier à ses dieux ces insolents étrangers. Mais ses incertitudes et ses craintes revinrent bientôt, et, au lieu de donner des ordres pour mettre ses menaces à exécution, il appela encore ses ministres pour consulter et prendre leur avis. Des hommes assemblés pour délibérer dans un moment où il faudrait agir ne prennent jamais que des mesures lentes et faibles. Le résultat du conseil ne fut point

(1) Cortez, *Relatione seconda ap.* Ramus, *III*, 234, 235. Herrera, *Decad. II, lib. III, cap.* 1; *lib. V, cap.* 11; *lib. VII, cap.* 6. Gomara, *Cron. cap.* 66, 92, 144.

d'employer sur-le-champ les moyens efficaces de repousser l'ennemi ; on se contenta d'envoyer à Cortez des ordres plus positifs de quitter le pays, accompagnés fort imprudemment sans doute d'un présent assez considérable pour offrir aux Espagnols un nouveau motif de s'y établir. 1519

Incertitudes et craintes des Espagnols.

Ceux-ci étaient cependant inquiets et incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre. D'après ce qu'ils avaient déjà vu de la richesse du pays, plusieurs d'entre eux s'en formaient des idées si exagérées, qu'ils étaient déterminés à braver toutes les difficultés et tous les dangers pour achever une conquête qui devait les mettre en possession de trésors inépuisables. D'autres, jugeant de la force de l'empire du Mexique par ses richesses mêmes, assurés d'ailleurs par plusieurs observations que ce pays avait une forme régulière de gouvernement, prétendaient que c'était une folie véritable que d'attaquer un si grand état avec une poignée d'hommes, manquant de provisions, affaiblis déjà par les maladies particulières au climat, qui en avait fait périr plusieurs, et sans avoir d'ailleurs l'appui d'aucune alliance dans le pays[1]. Cortez applaudissait secrètement à ceux qui tenaient pour les résolutions hardies; il encourageait des espérances romanesques qui lui étaient communes avec eux, et qui concouraient à l'exécution des plans qu'il avait concertés.

(1) B. Diaz, *chap.* 40.

1519 Plan de Cortez.

Depuis le moment où les soupçons de Velasquez s'étaient déclarés, et où il avait tenté de dépouiller Cortez de l'autorité qu'il lui avait confiée, celui-ci avait senti la nécessité de n'avoir plus avec le gouverneur de Cuba aucune liaison, dans la juste crainte de voir traverser toutes ses opérations; il ne demandait même qu'une occasion d'en venir à une rupture ouverte. Dans cette vue, il n'avait rien négligé pour s'assurer de ses soldats. Ses talents pour le commandement lui méritèrent aisément leur estime, et il ne lui fut pas plus difficile d'acquérir leur affection. Parmi des aventuriers presque du même rang, faisant la guerre à leurs dépens, la dignité de chef n'élevait pas un général assez au-dessus de ceux qui étaient sous ses ordres pour exclure entre eux un commerce continuel. Cortez sut profiter de la familiarité des relations qu'il avait avec eux pour s'insinuer dans leur esprit par des manières affables et par des actes de libéralité faits à propos, par la permission qu'il accorda à ses soldats de commercer pour leur compte avec les Indiens[1]; enfin, en enflammant les espérances de tous, il s'attacha tellement la plus grande partie de ses soldats, qu'ils oublièrent presque que l'armement avait été fait sous l'autorité et aux dépens d'un autre que Cortez.

Son adresse à l'exécuter.

Pendant que le général espagnol conduisait ainsi ses projets, Teutilé arriva avec les présents de Mon-

(1) Voyez la note 101.

tézuma, et un ordre définitif de ce monarque pour 1519
que les étrangers eussent à quitter sur-le-champ ses états. Mais, lorsque Cortez renouvela la demande d'une audience de l'empereur, le Mexicain le quitta brusquement, et sortit de son camp avec des regards et des gestes qui exprimaient toute sa surprise et tout son ressentiment. Le lendemain au matin, il ne parut aucun des Indiens qui avaient coutume de fréquenter le camp en grand nombre, et d'y apporter des provisions qu'ils échangeaient avec les soldats. Tout commerce parut cessé, et on s'attendait à tout moment à voir commencer les hostilités. Cet événement, quoiqu'on eût dû le prévoir, causa parmi les Espagnols une consternation subite qui enhardit les partisans de Velasquez non-seulement à murmurer et à cabaler contre leur général, mais à charger l'un d'entre eux de lui faire des remontrances sur l'imprudence qu'il y avait à tenter la conquête d'un grand empire avec des forces si insuffisantes; et de le presser de retourner à Cuba pour y ravitailler sa flotte et y augmenter son armée. Diego de Ordaz, un de ses principaux officiers, chargé de cette commission par les mécontents, s'en acquitta avec toute la liberté et la rudesse d'un soldat, en lui assurant qu'il exprimait le sentiment de toute l'armée. Cortez l'écouta sans la moindre apparence d'émotion; et comme il connaissait bien les dispositions et le caractère de ses soldats, et qu'il

1519 prévoyait la manière dont ils recevraient une proposition qui renversait en un instant toutes les belles espérances qu'ils avaient jusque là nourries, il porta la dissimulation jusqu'à paraître abandonner ses propres mesures pour se prêter aux représentations d'Ordaz, et donna des ordres pour que l'armée se tînt prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba. Dès que cette résolution fut connue, les aventuriers frustrés de leurs espérances se plaignirent et menacèrent. Les émissaires de Cortez, se joignant à eux, enflammèrent leur dépit. La fermentation devint générale. Tout le camp était au moment de se mutiner; tous demandaient avec empressement à voir le général. Cortez ne se fit pas presser long-temps. A sa vue, ils exprimèrent tout d'une voix l'étonnement et l'indignation que leur causaient les ordres qu'ils venaient de recevoir. Il était honteux, disaient-ils, pour des Castillans, de s'effrayer au premier aspect du danger, et infâme de fuir avant que l'ennemi se fût même montré. Quant à eux, ils étaient déterminés à ne pas abandonner une entreprise qui avait été heureuse jusqu'à ce moment, et qui tendait si manifestement à répandre la connaissance de la religion, et à procurer à leur patrie tant de gloire et d'avantage. Heureux de marcher sous les ordres de Cortez, ils étaient disposés à le suivre au travers de tous les dangers pour former un établissement et recueillir tous les trésors qui faisaient depuis si long-temps

l'objet de leurs desirs; mais, s'il voulait retourner 1519
à Cuba et céder honteusement toute sa gloire et ses espérances à un rival envieux, ils se choisiraient dans le moment même un autre général qui les guiderait dans le chemin de la gloire que Cortez n'avait pas le courage de suivre.

Cortez, enchanté de leur ardeur, ne s'offensa point de la hardiesse avec laquelle ils énonçaient des sentiments que lui-même avait inspirés, et dont, à la chaleur de leurs expressions, il voyait combien ils étaient pénétrés. Il affecta cependant d'être surpris de ce qu'il entendait. Il déclara qu'il n'avait donné l'ordre pour le rembarquement que d'après la persuasion que c'était là le desir général des troupes; qu'il avait sacrifié en cela sa propre opinion par déférence pour celle qu'il croyait être la leur; qu'il avait toujours eu le dessein de former un établissement sur la côte pour pénétrer ensuite dans l'intérieur du pays; qu'on l'avait trompé en lui persuadant que leurs vues étaient différentes des siennes; qu'il les voyait avec une grande satisfaction pleins de ce courage qui devait animer tout véritable Espagnol; que cette certitude allait lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle, et qu'il était très assuré de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune que leur valeur méritait. A cette déclaration de Cortez on répondit par des applaudissements et des cris de

1519 joie. La résolution parut unanime et prise d'un consentement universel; car ceux qui la condamnaient secrètement furent obligés de se réunir au plus grand nombre dans les acclamations, tant pour cacher leur opposition au général, que pour ne pas s'attirer de la part de leurs compagnons le reproche de lâcheté[1].

Cortez établit une forme de gouvernement civil.

Sans laisser à ses gens le temps de se refroidir ou de réfléchir sur le parti qu'on venait de prendre, Cortez s'occupa sur-le-champ de l'exécution. Pour commencer à constituer une colonie, il assembla les principaux de son armée; et, d'après leur suffrage, il nomma un conseil et des magistrats qui furent investis de toute l'autorité. Comme les hommes transportent naturellement les institutions et les formes du gouvernement de la mère-patrie dans leurs nouveaux établissements, la colonie fut modelée sur l'administration espagnole. Les magistrats furent distingués par les mêmes noms et les mêmes marques de dignité, et eurent la même juridiction. On ne choisit pour remplir les places que ceux des compagnons de Cortez qui lui étaient entièrement dévoués, et les actes de leur élection furent dressés au nom du roi, sans qu'il y fût mention d'aucune dépendance de Velasquez. Les deux mobiles des Espagnols dans toutes leurs entreprises au Nouveau-Monde, l'avidité et l'enthousiasme

(1) B. Diaz, *chap.* 40, 41, 42. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 6, 7.

religieux, semblent avoir suggéré à Cortez le nom qu'il donna à son établissement. Il l'appela la riche ville de la Vraie-Croix : *Villa rica de la Vera Cruz.* 1519

Cortez résigne sa commission.

La première assemblée du nouveau conseil fut remarquable par un acte très important. Dès qu'elle fut formée, Cortez fit demander la permission de s'y présenter, et s'approchant avec une contenance respectueuse, propre à relever la dignité du tribunal, et à donner un exemple de soumission à son autorité, il commença un long discours dans lequel il employa beaucoup d'art, et dit les choses les plus flatteuses aux magistrats qui entraient dans leurs nouvelles fonctions. Il fit d'abord observer qu'étant revêtus de l'autorité suprême sur la colonie, il les considérait comme exerçant toute celle du souverain et comme représentant sa personne; qu'il se croirait désormais obligé de leur communiquer tout ce qu'il regarderait comme intéressant le bien public avec la même fidélité et le même zèle que s'il s'adressait à son maître même; que la sûreté d'une colonie qui s'établissait dans un grand empire, dont le monarque montrait déjà des dispositions ennemies, dépendait des armes, et par conséquent de la subordination et de la bonne discipline parmi les troupes; qu'il avait tenu d'abord du gouverneur de Cuba son droit au commandement, mais que, comme Velasquez avait depuis

1519 long-temps révoqué sa commission, on pouvait contester la légitimité de son pouvoir, et qu'il craignait lui-même d'exercer une autorité qui ne serait fondée que sur un titre vicieux ou du moins équivoque; que la colonie ne pouvait confier sa défense à des troupes autorisées à mettre en question le pouvoir du général dans un moment critique où l'obéissance implicite à ses ordres était absolument nécessaire; que toutes ces considérations le déterminaient à se démettre entre leurs mains de toute l'autorité qu'il pouvait avoir, afin qu'ayant le droit de la conférer tout entière à celui qu'ils choisiraient, ils donnassent à l'armée, au nom du roi, un général qui pût désormais la commander; que, quant à lui, son dévouement à sa patrie était tel qu'il se réduirait, s'il était nécessaire, à n'être qu'un simple officier, qu'il servirait avec le même zèle en cette qualité qu'en celle de général, et prouverait à ses compagnons de guerre que, quoique accoutumé à commander, il savait aussi obéir. Son discours fini, il déposa sur la table du conseil la commission de Velasquez, et, après avoir baisé son bâton de commandement, il le remit entre les mains du président, et se retira.

La délibération ne fut pas longue. Cortez avait concerté toutes ces mesures avec ses partisans les plus fidèles, et il avait préparé avec beaucoup d'adresse les autres membres du conseil à prendre la résolution

qu'il desirait. On accepta sa démission; et, comme la prospérité continue qui avait jusque là couronné son expédition était une preuve incontestable de son talent pour le commandement, on le nomma, d'une voix unanime, premier magistrat de la colonie et général de l'armée, en ordonnant que sa commission lui serait expédiée au nom du roi avec les pouvoirs les plus étendus, et qu'il les exercerait jusqu'à ce que les volontés du souverain fussent connues. Afin que ces dispositions ne pussent pas être regardées comme une intrigue du conseil, on communiqua aux troupes la résolution qu'on venait de prendre; les soldats ratifièrent le choix du général avec de grands applaudissements. L'air retentit du nom de Cortez, et tous jurèrent de verser leur sang pour la défense de son autorité. 1519

Ayant heureusement accompli ses desseins et secoué la dépendance mortifiante dans laquelle il semblait être à l'égard du gouverneur de Cuba, Cortez accepta, avec beaucoup de témoignages de respect pour le conseil et de reconnaissance pour l'armée, la commission qu'on lui donnait, et se trouva revêtu de l'autorité suprême, tant au civil qu'au militaire, sur la colonie. Il prit avec sa nouvelle autorité un air de dignité plus imposant, et commença à exercer les pouvoirs presque illimités qu'il venait de recevoir. Il ne s'était regardé jusqu'à ce moment que comme le député d'un simple

1519 sujet du roi d'Espagne : il commença à agir comme le représentant de son souverain. Les partisans de Velasquez, prévoyant toutes les suites de ce changement, ne purent demeurer plus long-temps spectateurs oisifs de ce qui se passait. Ils se récrièrent ouvertement contre le procédé du conseil, qu'ils regardaient comme illégal, et contre la conduite de l'armée, qu'ils traitaient de révolte. Cortez, sentant la nécessité de prévenir de bonne heure par un acte de vigueur les effets de ces discours séditieux, fit arrêter Ordaz, Escudero et Velasquez de Léon, les chefs de cette faction, et les envoya sur la flotte chargés de fers. Leurs partisans, effrayés et confondus, restèrent tranquilles; et Cortez, qui avait plus d'envie de rappeler à lui que de punir ces officiers dont il connaissait le mérite, sollicita leur amitié avec tant d'assiduité et d'adresse, qu'il se fit entre eux une sincère réconciliation; tellement que dans les occasions les plus délicates, ni leur liaison avec le gouverneur de Cuba, ni le souvenir du traitement qu'ils avaient essuyé, ne purent les détacher de ses intérêts [1]. Dans cette occasion, ainsi que dans d'autres également critiques pour sa fortune et sa renommée, Cortez dut en grande partie ses succès à l'or du Mexique, qu'il distribuait avec profusion à ses amis et à ses ennemis [2].

(1) B. Diaz, *chap.* 42, 43. Gomara, *Cron. cap.* 30, 31. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 7.

(2) B. Diaz, *chap.* 44.

Cortez, ayant ainsi rendu indissoluble l'union entre lui-même et son armée par ces actes d'indépendance auxquels ils avaient tous concouru, pensa qu'il pouvait quitter désormais son camp et s'avancer dans le pays. Il fut encouragé dans ce projet par un événement aussi heureux en lui-même que par la circonstance dans laquelle il arrivait. Quelques Indiens s'approchèrent de son camp avec mystère et furent admis en sa présence. Ils étaient envoyés avec des propositions d'alliance et d'amitié par le cacique de Zempoalla[1], ville considérable et peu éloignée. Par leurs réponses à un grand nombre de questions qu'il leur fit, selon son usage ordinaire dans ses entrevues avec les Indiens, il apprit que leur maître, quoique sujet de l'empire du Mexique, souffrait impatiemment le joug, et craignait et haïssait si fortement Montézuma, que rien ne pouvait lui être plus agréable que l'espoir de se délivrer de l'oppression sous laquelle il gémissait. Cet avis fit luire à l'esprit de Cortez un rayon de lumière et d'espérance. Il vit que le grand empire qu'il se proposait d'attaquer était désuni, et que le souverain n'y était pas aimé. Il conjectura que les causes du mécontentement ne pouvaient pas être bornées à une seule province, et qu'il se trouverait en d'autres parties de l'empire des mécontents las de la soumission ou desirant un changement, et prêts à

1519

Les Zempoallans recherchent son amitié.

(1) Herrera et Clavigero appellent cette ville *Chempoalla*. (D. L. R.)

1519 suivre les drapeaux du premier libérateur qui se montrerait. Plein de ces idées, et commençant dès lors à se tracer un plan que le temps et une connaissance plus exacte de l'état du pays devaient le mettre bientôt en état de suivre et d'exécuter, il reçut très bien les Zempoallans, et leur promit d'aller incessamment visiter leur cacique[1].

Il se rend à Zempoalla.

Pour remplir sa promesse, il n'était pas nécessaire qu'il s'écartât de la route qu'il s'était déjà proposé de suivre en s'avançant dans le pays. Quelques officiers employés à visiter la côte, ayant reconnu un village nommé Quiabislan[2], à environ quarante milles au nord, qui, à raison de la fertilité du sol et de la bonté de son havre, semblait être un poste plus commode que celui que les Espagnols avaient jusqu'alors occupé, Cortez se détermina à y transporter son camp. Zempoalla se trouvait sur son chemin. Le cacique le reçut aussi bien que Cortez pouvait l'espérer. Il lui fit des présents et des caresses qui montraient un extrême desir de gagner sa bienveillance, le traita comme un libérateur, et lui montra un respect porté presque jusqu'à l'adoration. Cortez apprit de lui plusieurs particularités du caractère de Montézuma, et les causes de la haine de ses sujets pour lui. Montézuma, lui disait en pleu-

(1) B. Diaz, *chap.* 41. Gomara, *Cron. cap.* 28.

(2) Herrera l'appelle *Chianhuiztlan*, et Clavigero *Chiahuitzla;* ce dernier assure que le mot *Quiabislan* donné par Robertson, d'après Solis, n'est pas et ne peut pas être mexicain.

rant le cacique, est un tyran hautain, cruel et soupçonneux, qui traite ses sujets avec une arrogance extrême, ruine par des exactions les provinces qu'il a conquises, enlève les enfants aux pères et aux mères, les garçons pour les immoler à ses dieux, les filles pour en faire ses concubines ou celles de ses favoris. Cortez, dans sa réponse au cacique, lui insinua adroitement qu'un des principaux objets des Espagnols, en visitant des pays si éloignés de leur patrie, était de redresser les torts et de délivrer les hommes de l'oppression; et, lui ayant fait espérer ses secours quand il en serait temps, il continua sa marche vers Quiabislan. 1519

Le lieu que ses officiers lui avaient indiqué lui parut si favorablement situé et si bien choisi, qu'il y traça sur-le-champ le plan d'une ville. Les maisons ne devaient être que des huttes, mais enceintes de remparts assez forts pour résister à l'attaque d'une armée d'Indiens. Comme ces fortifications étaient nécessaires, tant à l'établissement et à la conservation de la colonie, qu'à l'exécution du dessein que le général et les soldats avaient de s'avancer dans le pays, soit pour se ménager un lieu de retraite, soit pour conserver leur communication avec la mer, toute l'armée, officiers et soldats, mirent la main à l'œuvre; Cortez lui-même leur donnait l'exemple de l'activité et de la constance dans le travail. Les Indiens de Zempoalla et de Quiabislan les aidèrent,

1519 et ce petit poste, par lequel commencèrent des établissements nombreux et puissants, fut bientôt en état de défense [1].

Cortez fait un traité avec différents caciques.

Pendant que ces travaux essentiels s'exécutaient, Cortez avait des entrevues avec les caciques de Zempoalla et de Quiabislan, et, profitant de leur étonnement et de leur admiration à la vue des objets nouveaux qu'on présentait à leurs yeux, il leur inspira par degrés une si haute opinion des Espagnols, il leur persuada si bien que leurs hôtes étaient des êtres d'un ordre supérieur à qui rien ne pouvait résister, que, comptant sur la protection de ces étrangers, ils osèrent braver le pouvoir de l'empereur au nom duquel ils étaient accoutumés de trembler.

Quelques-uns des officiers de Montézuma se présentèrent pour lever le tribut ordinaire, et demander un certain nombre de victimes humaines nécessaires à l'expiation de la faute que ces deux nations venaient de commettre en entretenant quelque commerce avec des étrangers à qui l'empereur avait ordonné de sortir de ses domaines. Au lieu d'obéir à ses ordres, les Zempoallans se saisirent des envoyés du monarque, les maltraitèrent; et, comme leur superstition n'était pas moins atroce que celle des Mexicains, ils se disposaient à les sacrifier à leurs dieux. Cortez les en empêcha, en leur montrant la plus

(1) B. Diaz, *chap.* 45, 46, 48. Gomara, *Cron. cap.* 32, 33, 37. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 8, 9.

grande horreur pour cette abominable pratique. 1519
Les deux caciques s'étant jetés dans une rébellion ouverte, et ne voyant pour eux aucun salut s'ils ne s'attachaient inviolablement aux Espagnols, conclurent bientôt une alliance avec eux, en se reconnaissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi par les Totonaques, nation courageuse qui habitait les montagnes voisines [1]; et tous, s'étant soumis volontairement à la couronne de Castille, offrirent d'accompagner Cortez avec toutes leurs forces à Mexico [2].

Ses mesures pour obtenir du roi la confirmation de son autorité.

Il y avait à cette époque trois mois que Cortez était dans la Nouvelle-Espagne; et, quoique tout ce temps n'eût pas été marqué par des entreprises militaires, chaque moment avait été consacré à des opérations qui, moins brillantes peut-être, n'étaient pas d'une moins grande importance. Par son adresse à s'attacher son armée et à conduire ses négociations avec les Indiens, il jetait les fondements de ses succès futurs. Mais quelque bien concerté que fût son plan, il ne pouvait se dissimuler que son droit au commandement étant émané d'une autorité qu'on pouvait contester, la sienne était elle-même chancelante et précaire. Velasquez ne pouvait manquer de se plaindre au roi des insultes

(1) Les habitants de Chempoalla appartenaient eux-mêmes à la nation des Totonacas. Voir Clavigero. (Stor. ant. del Mess. livre VIII.) (D. L. R.)

(2) B. Diaz, *chap.* 47. Gomara, *Cron. cap.* 35, 36. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 9, 10, 11.

1519 qu'il avait reçues de Cortez, et pouvait présenter la conduite d'un officier subalterne qui s'était joué de ses ordres, de manière à lui attirer une prompte destitution et une punition sévère. Avant de se mettre en marche, le général crut devoir prévenir ce coup. Dans cette vue, il persuada aux magistrats de la colonie d'adresser au roi une lettre contenant un long détail de leurs services; une description pompeuse du pays qu'ils avaient découvert, de ses richesses, de sa population, de sa civilisation et de ses arts; un tableau des progrès qu'ils y avaient déjà faits en soumettant plusieurs provinces à la couronne de Castille, des moyens qu'ils se proposaient d'employer pour en achever la conquête, et des justes espérances qu'ils avaient conçues; enfin un long exposé des motifs qui les avaient déterminés à renoncer à toute liaison avec Velasquez pour établir une colonie dépendante immédiatement du roi lui-même, et à en confier à Cortez le gouvernement, tant civil que militaire: ils finissaient par supplier humblement le roi de ratifier, par son autorité, tout ce qu'ils avaient fait. Cortez écrivit dans les mêmes vues; et comme il savait fort bien que la cour d'Espagne, accoutumée à voir exagérer les richesses des pays nouveaux par ceux qui les découvraient, n'accorderait que peu de croyance à la description merveilleuse qu'on lui faisait de la Nouvelle-Espagne, si l'on n'y joignait des échantillons

des riches productions qu'elle fournissait, il pressa ses soldats d'abandonner ce qu'ils pouvaient réclamer pour leur part des trésors qu'on avait jusque là rassemblés, afin qu'on pût les envoyer en entier au roi. Tel était l'ascendant de Cortez sur son armée, et telles étaient les espérances romanesques que les Espagnols se formaient de la richesse des pays qu'ils allaient conquérir, qu'une troupe d'aventuriers indigents et avides fut capable de ce généreux effort, et offrit à son souverain le plus riche présent que le Nouveau-Monde ait fait à l'Espagne [1]. Porto-Carrero et Montejo, principaux magistrats de la colonie, furent nommés pour aller porter le présent, avec défenses expresses de toucher à Cuba dans leur route en Europe [2]. 1519

Conspiration contre Cortez.

Tandis qu'on armait le vaisseau qui devait les conduire, un événement inattendu causa une alarme générale. Quelques soldats et quelques matelots, partisans cachés de Velasquez, ou effrayés à la vue des dangers inséparables d'une expédition où il s'agissait de pénétrer avec une poignée d'hommes jusque dans le cœur d'un grand empire, avaient pris la résolution de s'emparer d'un brigantin et de gagner Cuba pour donner avis au gouverneur de ce qui se passait, et le mettre en état d'intercepter les trésors et les dépêches que Cortez envoyait en Espa-

(1) Voyez la note 102.

(2) B. Diaz, *chap.* 54. Gomara, *Cron. cap.* 40.

1519 gne. La conspiration, quoique formée par des hommes d'une classe inférieure, fut conduite avec un profond secret; mais, au moment où tout était prêt pour l'exécution, ils furent trahis par un de leurs camarades.

Quoique Cortez pût compter peut-être sur sa bonne fortune, qui l'avait servi si à propos dans cette occasion, la découverte de ce complot remplit son esprit de vives inquiétudes et le porta à exécuter un projet qu'il méditait depuis long-temps. Il voyait encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement qui, jusqu'alors étouffé par ses succès ou contenu par son autorité, pouvait se réveiller tout à coup. Il remarquait que plusieurs de ses soldats, las du service, desiraient de revoir leurs établissements de Cuba, et qu'au premier danger éminent ou au premier revers il lui serait impossible de les retenir. Il sentait que si ses forces, déjà trop peu considérables, diminuaient encore par la désertion d'une partie de son armée, il serait forcé d'abandonner son entreprise. Après avoir pesé avec la plus grande sollicitude toutes ces circonstances, il se persuada qu'il n'y avait point de succès à espérer pour lui, s'il n'ôtait à ses soldats jusqu'à la possibilité de quitter le pays, et s'il ne les réduisait à la nécessité de prendre comme lui la résolution de vaincre ou de périr. Dans cette vue, il se détermina à détruire sa flotte; mais comme il

n'osait exécuter une résolution si hardie par sa seule autorité, il travailla à convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il fallait toute son adresse pour venir à bout d'un projet si difficile. Il persuada aux uns que les navires avaient tellement souffert par un long séjour à la mer, qu'ils étaient absolument incapables de servir davantage; à d'autres il fit valoir l'augmentation de forces qu'apporteraient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux, et à tous il représenta la nécessité de fixer leurs regards et toutes leurs espérances sur le pays qui s'ouvrait devant eux, et d'éloigner toute idée d'une retraite. Ses exhortations produisirent l'effet qu'il en attendait : d'un consentement général, les vaisseaux furent tirés à terre et mis en pièces, après qu'on en eut ôté les voiles, les cordages, les fers, et tout ce qui pouvait être de quelque utilité. C'est ainsi que par un effort de courage auquel l'histoire n'offre rien qu'on puisse comparer, cinq cents hommes consentirent de plein gré à s'enfermer dans un pays ennemi, peuplé de nations puissantes et inconnues, en s'ôtant tous les moyens d'échapper au danger par la fuite, et ne se réservant d'autre ressource que leur constance et leur valeur[1]. 1519

Rien alors ne retarda plus Cortez. L'ardeur de

(1) Relat. di Cortez. Ramus. III, 225. B. Diaz, *chap.* 57, 58. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 14.

1519 ses troupes et les dispositions de ses alliés étaient deux circonstances également favorables. Mais tous les avantages de cette dernière, quoique ménagés avec beaucoup d'adresse et de soin, furent sur le point de lui échapper par une saillie de ce zèle religieux qui, en plusieurs occasions, poussa Cortez à des actions inconsidérées, bien contraires à la prudence qui distinguait son caractère. Quoique jusque là il n'eût eu ni le temps ni la facilité de prouver aux Indiens l'absurdité de leurs superstitions, et de leur faire connaître les principes de la foi chrétienne, il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de détruire les idoles du principal temple de Zempoalla, et d'élever à la place un crucifix et une image de la Vierge Marie. Cette violence inspira aux Indiens autant d'étonnement que d'horreur. Les prêtres leur firent prendre les armes; mais l'autorité de Cortez était si grande, et l'ascendant des Espagnols sur ces peuples déjà si puissant, que ce mouvement fut apaisé sans effusion de sang, et que la concorde fut bientôt parfaitement rétablie [1].

Cortez commença sa marche et partit de Zempoalla le 16 août, avec cinq cents hommes, quinze chevaux et six pièces de canon de campagne. Le reste de ses troupes, composé principalement de ceux que l'âge ou la maladie rendait moins pro-

(1) B. Diaz, *chap.* 41, 42. Herrera, *Decad. II, lib. V, cap.* 3, 4.

pres à un service fatigant, fut laissé en garnison 1519
à Villa-Rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite et très attaché à Cortez. Le cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions et deux cents Indiens appelés *Tamemès*[1], chargés de porter les fardeaux, et destinés à tous les travaux serviles. Ils furent d'un grand secours aux Espagnols, qui, dans un pays dépourvu d'animaux domestiques, avaient été jusqu'alors obligés de porter leur bagage et même de tirer à bras leur artillerie. Le cacique offrit à Cortez un corps considérable de ses Indiens; mais le général se contenta d'en prendre quatre cents des plus distingués parmi eux, afin qu'ils pussent lui servir d'otages qui lui répondraient de la fidélité de leur maître. Il ne lui arriva rien de remarquable dans sa route jusqu'à ce qu'il eût atteint les frontières du pays de Tlascala[2]. Les habitants de cette province, peuples belliqueux, étaient ennemis implacables des Mexicains, et avaient été anciennèment alliés des Zempoallans. Quoique moins civilisés que les Mexicains, ils étaient bien plus avancés dans les arts

(1) Suivant Clavigero on les appelait *Tlamema* ou *Tlameme*. Voyez la note 103.

(2) Avant d'y arriver, dit Clavigero (*Stor. ant. del Messico*), Cortez et son armée s'étaient arrêtés à Xocotla ville qui avait une garnison mexicaine; le commandant de cette garnison et le cacique lui conseillèrent de se rendre à Mexico en passant par Cholula; mais il préféra suivre l'avis des Totonacas qui l'engageaient à prendre la route de Tlascala. (D. L. R.)

1519 que les autres nations grossières de l'Amérique dont nous avons parlé jusqu'à présent. Ils avaient fait de grands progrès dans l'agriculture; ils habitaient de grandes villes, et avaient une sorte de commerce; et, si nous en croyons les relations imparfaites des premiers historiens espagnols, on découvrait dans leurs institutions et leurs lois quelques traces d'une justice distributive et d'une jurisprudence criminelle. Cependant, comme avec cette civilisation incomplète l'agriculture seule ne suffisait pas à leur subsistance, et qu'ils étaient obligés d'y joindre la chasse, ils conservaient en partie les mœurs et le caractère des peuples chasseurs. Ils étaient féroces et passionnés pour la vengeance, courageux, altiers et indépendants, en guerre continuelle et presque sans communication avec les états voisins. Ils abhorraient tellement la servitude, que non-seulement ils avaient constamment repoussé toute domination étrangère, et maintenu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique, mais qu'ils s'étaient encore défendus contre toute tyrannie domestique; ne reconnaissant aucun maître, ils vivaient sous l'autorité douce et limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus.

Cortez, quoique instruit du caractère guerrier de cette nation, se flatta que son intention connue de délivrer les Indiens de la tyrannie de Montézuma, la haine que les Tlascalans eux-mêmes portaient

aux Mexicains et l'exemple de leurs anciens alliés 1519
les Zempoallans, pourraient les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, quatre Zempoallans des plus distingués de ceux qui l'accompagnaient furent envoyés aux Tlascalans pour demander, au nom de Cortez et de leur cacique, le passage sur les terres des Tlascalans pour se rendre à Mexico. Mais, au lieu de répondre favorablement à cette requête, les Tlascalans saisirent les ambassadeurs, et sans égard pour leur caractère se disposèrent à les sacrifier à leurs dieux. En même temps ils assemblèrent leurs troupes pour s'opposer à l'invasion de ces inconnus, s'ils tentaient de se faire un passage par force. Plusieurs motifs poussaient les habitants à cette résolution. Un peuple féroce, renfermé dans son pays, et presque sans communication au dehors, est disposé à considérer tout étranger comme ennemi, et court facilement aux armes. Le projet de Cortez de faire une visite à Montézuma dans sa capitale leur faisait croire, malgré toutes les protestations de l'étranger, qu'il recherchait l'amitié d'un monarque objet de leur haine et de leur crainte. Le zèle imprudent que Cortez avait montré en profanant les temples de Zempoalla remplissait les Tlascalans d'horreur; et comme ils n'étaient pas moins superstitieux que les autres nations de la Nouvelle-Espagne, ils avaient la plus grande impatience de venger les insultes

1519 faites à leurs dieux, et de se faire auprès de leurs idoles un mérite d'immoler ces hommes impies qui avaient osé profaner leurs autels. Ils méprisaient les Espagnols à raison de leur petit nombre, parce qu'ils ne s'étaient pas encore mesurés avec ces étrangers, et qu'ils n'avaient aucune idée de l'avantage que peut donner la supériorité des armes et de la discipline.

30 août. Cortez, après avoir attendu quelques jours inutilement le retour de ses envoyés, s'avança sur le territoire des Tlascalans. Les résolutions de ce peuple guerrier s'exécutaient avec la même promptitude qu'elles se formaient. Les Espagnols trouvèrent devant eux un corps de troupes destiné à les arrêter dans leur marche. Les Indiens attaquèrent avec une grande intrépidité, et dans la première action blessèrent quelques Espagnols, et leur tuèrent deux chevaux, perte fort considérable, parce qu'elle ne pouvait pas se réparer. Cet événement fit sentir à Cortez la nécessité de s'avancer avec précaution au milieu d'ennemis si courageux. L'armée marcha en bon ordre. On choisit des postes; on s'arrêta à propos; on se fortifia dans chaque camp. Durant quatorze jours les Espagnols essuyèrent des attaques presque continuelles, renouvelées sous diverses formes et par des corps nombreux, avec une bravoure et une persévérance dont ils n'avaient point encore vu d'exemple dans le Nouveau-Monde. Leurs histo-

riens décrivent toutes ces actions avec pompe, en entrant dans les détails les plus minutieux, et en mêlant aux faits étonnants et réels beaucoup de circonstances incroyables et exagérées [1]. Mais toutes les ressources du langage ne peuvent rendre intéressant un combat où le danger est inégal des deux côtés. Les descriptions les plus soignées d'un plan de bataille ou des vicissitudes d'un combat ne peuvent exciter ni l'attention ni l'intérêt, lorsqu'elles se terminent constamment à présenter d'une part des milliers de morts, tandis que de l'autre on ne perd pas un seul homme. 1519

Circonstances remarquables dans la manière de faire la guerre chez les Tlascalans.

On peut cependant recueillir de leurs récits quelques circonstances remarquables, en ce qu'elles font connaître en même temps le caractère des habitants de la Nouvelle-Espagne et celui de leurs vainqueurs. Quoique les Tlascalans se missent en campagne avec des armées nombreuses qui semblaient devoir écraser les Espagnols, ils ne purent jamais entamer le petit bataillon des Européens. Ce fait, tout singulier qu'il est, n'est pas inexplicable. Les Tlascalans, quoique continuellement en guerre, ne connaissaient, comme toutes les nations barbares, aucun ordre, aucune discipline militaire. Ils perdaient tout l'avantage qu'ils auraient pu retirer de leur nombre et de l'impétuosité de leur attaque, par le soin constant qu'ils avaient au milieu de l'action d'em-

(1) Voyez la note 104.

1519 porter les blessés et les morts. Ce point d'honneur, fondé sur une sensibilité naturelle à l'homme et fortifié par le desir de dérober les corps de leurs compatriotes à des ennemis qui les dévoraient, était universel parmi les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ce pieux devoir, les occupant même pendant la chaleur du combat [1], les désunissait et diminuait la force de l'impression qu'ils auraient pu produire en se tenant plus serrés.

Non-seulement ils ne tiraient aucun avantage de leur nombre, mais l'imperfection de leurs armes rendait encore leur valeur sans effet. Après trois batailles et un grand nombre d'escarmouches, il n'y avait pas encore eu un Espagnol de tué : leurs flèches et leurs lances, armées de pierres pointues ou d'os de poissons, leurs piques faites d'un bois aiguisé et durci au feu, leurs épées de bois, armes redoutables pour des Indiens nus, ne faisaient aucune impression sur les boucliers des Espagnols, et pouvaient à peine pénétrer leurs corselets piqués appelés *escaupiles*. Les Tlascalans s'avançaient courageusement à la charge, combattaient souvent corps à corps. Beaucoup d'Espagnols étaient blessés, mais tous légèrement; ce qu'il ne faut pas attribuer au défaut de courage de leurs ennemis, mais à l'inégalité des armes dont ils se servaient.

Malgré la furie avec laquelle les Tlascalans com-

(1) B. Diaz, *chap.* 65.

battaient les Espagnols, ils se conduisaient envers 1519
eux avec une sorte de générosité barbare. Ils les avertissaient qu'ils allaient les attaquer; et comme ils savaient que ces étrangers manquaient de vivres, et qu'ils imaginaient peut-être, comme les autres Américains, que ces Européens n'avaient quitté leur pays que parce qu'ils n'y trouvaient pas assez de subsistance, ils envoyaient à leur camp de grandes quantités de volailles et de maïs, en leur faisant dire qu'ils se nourrissent bien, parce qu'ils dédaignaient d'attaquer des ennemis affaiblis par la faim; qu'ils croiraient manquer de respect à leurs divinités en leur offrant des victimes affamées, et qu'ils craignaient que les Espagnols, devenus trop maigres, ne fussent plus bons à manger [1].

Cependant lorsque, dans les combats multipliés qu'ils livrèrent aux soldats de Cortez, ils s'aperçurent qu'il n'était pas aisé d'exécuter ces menaces, et que malgré toute leur valeur, dont ils avaient une très haute opinion, il n'y avait pas un Espagnol de tué ou de pris, ils commencèrent à croire qu'ils avaient affaire à des êtres d'une nature supérieure, contre lesquels les forces humaines ne pouvaient rien. Dans cette extrémité ils eurent recours à leurs prêtres, qu'ils pressèrent de leur révéler les causes mystérieuses d'événements si extraordinaires, et de leur enseigner quelque moyen de repousser ces

(1) Herrera, *Decad. II, lib. VI*, *cap.* 6. Gomara, *Cron. cap.* 47.

1519 terribles conquérants. Les prêtres, après des sacrifices et des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étaient enfants du soleil, et produits par la vive énergie de cet astre dans les régions de l'est; que, soutenus pendant le jour par l'influence de ses rayons paternels, ils étaient invincibles; mais que la nuit, privés de sa chaleur vivifiante, leur force déclinait, qu'ils se flétrissaient comme les plantes dans les champs, et s'affaiblissaient jusqu'à devenir semblables aux autres hommes[1].

Des théories bien moins plausibles ont souvent pris du crédit chez des nations plus éclairées, et ont dirigé leur conduite. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, pleins d'une confiance aveugle en des hommes qu'ils regardaient comme éclairés par le ciel, s'écartèrent d'une de leurs maximes les plus constantes en guerre, et se disposèrent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit, espérant de les détruire en les surprenant dans un temps où ils croyaient les trouver affaiblis. Mais Cortez avait trop de vigilance et de discernement pour être trompé par les stratagèmes grossiers d'une armée d'Indiens. Les sentinelles avancées, observant quelque mouvement extraordinaire parmi les Tlascalans, donnèrent l'alarme. En un moment les troupes furent prêtes à marcher,

(1) B. Diaz, *chap.* 66.

et, sortant de leur camp, dispersèrent les Indiens avec un grand carnage, avant même qu'ils eussent pu s'approcher. Convaincus par cette malheureuse expérience que leurs prêtres les avaient trompés, et qu'ils tenteraient inutilement de surprendre ou de vaincre leurs ennemis, les Tlascalans furent découragés, et commencèrent à desirer sérieusement la paix. 1519

Ils étaient pourtant incertains sur la manière dont ils traiteraient avec ces étrangers. Ils ne savaient quelle idée se former de leur caractère, ni s'ils devaient les regarder comme des êtres bons ou malfaisants. La conduite des Espagnols, en différentes circonstances, pouvaient donner d'eux ces opinions opposées; d'un côté, ils avaient constamment renvoyé libres les prisonniers qu'ils avaient faits, non-seulement sans les maltraiter, mais souvent avec quelque présent des bagatelles d'Europe, et renouvelé leur proposition de paix après chaque victoire. Cette douceur étonnait des peuples accoutumés à la manière cruelle de faire la guerre établie parmi les Américains, qui sacrifiaient ou dévoraient sans pitié tous les prisonniers, et leur donnait une idée favorable de l'humanité de leurs vainqueurs. Mais d'un autre côté, Cortez ayant soupçonné des Tlascalans qui apportaient des provisions à son camp d'être des espions, en avait fait saisir cinquante, auxquels on avait coupé les mains [1]. L'impression qu'avait faite sur

(1) Cortez, *Relat.* Ramus. III, 228. Gomara, *Cron. cap.* 48.

1519 les Indiens le spectacle de ces malheureux, jointe à la terreur que leur causaient les armes à feu et les chevaux, leur faisait regarder les Espagnols comme des êtres féroces [1]. Leur incertitude se montra dans la harangue que leurs députés firent à Cortez. « Si vous êtes, dirent-ils, des divinités d'une « nature cruelle et sauvage, nous vous offrons cinq « esclaves, afin que vous buviez leur sang et que « vous mangiez leur chair. Si vous êtes des divini- « tés plus douces, acceptez ces présents de parfums « et de plumes. Si vous êtes des hommes, voilà des « viandes, du pain et des fruits pour vous nourrir [2]. » La paix, que les deux partis desiraient également, fut bientôt conclue. Les Tlascalans se reconnurent vassaux de la couronne de Castille, et s'engagèrent à secourir Cortez dans toutes ses expéditions. Il prit la république sous sa protection, et promit de défendre leurs personnes et leurs biens contre toute agression. Ce traité fut conclu très à propos pour les Espagnols [3]. Les fatigues du service pour un petit corps de troupes environné d'une multitude nombreuse d'ennemis, étaient excessives. La

(1) Voyez la note 105.

(2) B. Diaz, *chap.* 70. Gomara, *Cron. cap.* 47. Herrera, *Decad. II, lib. VI, cap.* 7.

(3) Malgré les observations des nouveaux ambassadeurs que Montézuma avait envoyés à Cortez, et qui cherchaient à le détourner de cette alliance, en lui faisant craindre la perfidie des Tlascalans dont ils mettaient la conduite en opposition avec celle de leur souverain. *Stor. ant. del Messico.* (D. L. R.)

moitié des soldats étaient debout chaque nuit, et 1519
même ceux qui prenaient quelque repos dormaient tout armés, afin d'être prêts à courir à leur poste au premier signal. Plusieurs étaient blessés, et beaucoup d'autres, parmi lesquels on comptait Cortez lui-même, étaient attaqués d'une maladie particulière au climat, qui en avait fait périr un grand nombre depuis le départ de la Vera-Cruz. Malgré les provisions qu'ils recevaient des Tlascalans, ils manquaient souvent de vivres et se trouvaient dans un besoin si grand des choses les plus nécessaires pour un service si dangereux, qu'ils étaient réduits à panser leurs plaies avec un onguent fait de la graisse des Indiens qu'ils avaient tués[1]. Excédés de tant de fatigues et de souffrances, les Espagnols commençaient à murmurer; et lorsqu'ils réfléchissaient sur la multitude et le courage de leurs ennemis, ils étaient près de tomber dans le désespoir. Il fallait toute l'autorité et toute l'adresse de Cortez pour empêcher les progrès de ce découragement, et pour ranimer dans ses compagnons le sentiment de leur supériorité sur les hommes qu'ils avaient à combattre[2]. La soumission des Tlascalans et l'entrée triomphante des Espagnols dans la capitale de la république, où ils furent reçus comme des êtres au-

(1) B. Diaz, *chap.* 62, 65.

(2) Cortez, *Relat.* Ramus. III, 229. B. Diaz, *chap.* 69. Gomara, *Cron. cap.* 51.

1519 dessus de l'homme, bannirent de leur mémoire le souvenir de leurs souffrances passées, dissipèrent leurs inquiétudes sur l'avenir, et leur persuadèrent qu'aucune force en Amérique ne pouvait désormais résister à leurs armes [1].

Cortez s'occupe à gagner la confiance des Indiens.

Cortez demeura vingt jours à Tlascala, pour donner à ses troupes quelques instants de repos après un service aussi pénible. Pendant ce temps il s'occupa de soins importants au succès de ses projets. Par ses entretiens suivis avec les chefs des Tlascalans, il s'instruisit de l'état de l'empire du Mexique, du caractère du souverain et de tous les détails qui pouvaient régler sa conduite, et le déterminer à agir en ami ou en ennemi. Comme il reconnut que l'antipathie de ses nouveaux alliés pour les Mexicains était aussi forte qu'on le lui avait dit, et qu'il en pouvait tirer de puissants secours, il employa toute son adresse à gagner leur confiance, et il y réussit facilement; car les Tlascalans, avec la légèreté d'esprit naturelle à des hommes peu civilisés, étaient d'eux-mêmes disposés à passer en peu de temps de l'excès de la haine à la plus grande affection. Tout ce qu'ils voyaient des Espagnols excitait leur étonnement et leur admiration [2]; et persuadés que ces étrangers avaient une origine céleste, ils s'empressèrent non-seulement de satisfaire à

(1) Cortez, *Relat.* Ramus, III, 230. B. Diaz, *chap.* 72.

(2) Voyez la note 106.

toutes leurs demandes, mais même d'aller au-devant de leurs desirs. Ils offrirent donc à Cortez de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais Cortez, après s'être donné tant de peine pour établir cette union entre les Indiens et lui fut sur le point d'en perdre tous les avantages par une nouvelle saillie du zèle inconsidéré dont il était animé. Tous les aventuriers espagnols de ce siècle se regardaient comme destinés par Dieu même à étendre la foi chrétienne; et moins ils étaient capables de s'acquitter d'un tel emploi par leur ignorance et le dérèglement de leurs mœurs, plus ils avaient d'ardeur à remplir leur prétendue mission. La profonde vénération des Tlascalans pour les Espagnols ayant encouragé Cortez à expliquer à quelques-uns des principaux d'entre eux la doctrine chrétienne, il leur proposa avec instance d'abandonner leurs superstitions, et d'embrasser la religion de leurs nouveaux amis. Les Indiens, d'après une idée généralement établie chez les nations barbares, convinrent de la vérité et de l'excellence de la doctrine qu'il leur enseignait; mais ils soutinrent que les *Teulés* de Tlascala étaient des divinités non moins dignes de leurs hommages que le Dieu de Cortez; et que, comme celui-ci avait droit aux adorations des Espagnols, les Tlascalans étaient obligés de conserver

1519

Il est sur le point de la perdre par un zèle inconsidéré.

1519 le culte des dieux qu'avaient honorés leurs ancêtres [1]. Cortez insista avec un ton d'autorité, mêlant les menaces aux arguments. Les Tlascalans, fatigués et mécontents, le conjurèrent de ne plus leur parler sur ce sujet, de crainte que leurs dieux ne les punissent d'avoir prêté l'oreille à une semblable proposition. Cortez, surpris et indigné de leur obstination, se prépara à exécuter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion. Il allait détruire leurs autels et renverser leurs idoles avec la même violence qu'à Zempoalla, si le père Barthélemi d'Olmedo, aumônier de l'armée, n'avait arrêté l'impétuosité de son zèle. Ce religieux lui représenta l'imprudence d'une telle démarche dans une grande ville, remplie d'un peuple également superstitieux et guerrier, avec lequel les Espagnols venaient de s'allier. Il déclara que ce qui s'était fait à Zempoalla lui avait toujours paru inconsidéré et injuste; que la religion ne devait pas être prêchée le fer à la main, ni les infidèles convertis par violence; qu'il fallait employer d'autres armes pour cette conquête, l'instruction, qui éclaire les esprits, et les bons exemples, qui captivent les

(1) « Notre Dieu *Camaxtle*, lui disaient-ils, nous fait obtenir la victoire sur nos ennemis; notre déesse *Matlalcueje* envoie de la pluie à nos champs, et nous défend contre les inondations du Zahuapan (rivière de Tlascala). Nous devons à chacune de ces divinités une partie du bonheur de notre vie, et leur colère attirerait sur notre état les plus sévères châtiments. » Clavig. *Stor. ant. del Messico*, t. II, liv. 8. (D. L. R.)

cœurs ; que ce n'était que par ces moyens qu'on pouvait engager les hommes à renoncer à leurs erreurs et à embrasser la vérité [1]. Parmi les scènes d'horreur que présente l'histoire de ce siècle, et dans lesquelles on voit le fanatisme absurde secondant si souvent l'oppression et la cruauté, des sentiments si humains font éprouver un plaisir aussi doux qu'inattendu. Au seizième siècle, dans un temps où les droits de la conscience étaient si mal connus dans le monde chrétien, où le nom de tolérance était même ignoré, on est étonné de trouver un moine espagnol au nombre des premiers défenseurs de la liberté religieuse, et des premiers improbateurs de la persécution. Les remontrances de cet ecclésiastique, aussi vertueux que sage, firent impression sur l'esprit de Cortez. Il laissa les Tlascalans continuer l'exercice libre de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à sacrifier des victimes humaines. 1519

Il s'avance vers Cholula.

Dès que les troupes furent en état de reprendre le service, Cortez se détermina à marcher à Mexico, malgré les représentations les plus pressantes des Tlascalans, qui l'assuraient que sa perte était inévitable, s'il se mettait au pouvoir d'un prince aussi cruel que Montézuma, et aussi infidèle à sa parole [2]. Comme il était accompagné de six mille

(1) B. Diaz, *chap.* 77, *p.* 54; *chap.* 83, *p.* 61.

(2) Suivant Clavigero (*Stor. ant. del Messico*), les Tlascalans ne cherchè-

1519 Tlascalans, il se trouvait maintenant à la tête d'une
13 octobre. espèce d'armée régulière. Il s'avança d'abord vers Cholula. Montézuma avait à la fin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, et avait fait dire à Cortez qu'il serait reçu avec amitié par les Cholulans. Cholula était une ville considérable qui, quoique distante de cinq lieues seulement de Tlascala [1], avait été la capitale d'un état indépendant, et n'était soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de temps. Elle était regardée par tous les habitants de ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Espagne comme une ville sainte, le sanctuaire et la résidence chérie de leurs dieux. On y venait en pélerinage de toutes les provinces, et on immolait plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico [2]. On peut croire que Montézuma avait invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriraient pas la profanation de leurs temples, sans faire éclater leur colère contre ces impies qui venaient les braver jusque dans leur sanctuaire le plus respecté, soit dans la persuasion qu'il

rent pas à détourner Cortez de se rendre à Mexico, mais d'y aller en passant par Cholula dont ils représentaient les habitants comme capables de toute espèce de perfidie; ils conseillaient aux Espagnols de passer par Huexotzinco, état confédéré avec eux et avec ces derniers.

(1) Clavigero dit que Cholula était à 18 milles au sud de Tlascala et à 60 milles à l'est de Mexico. (D. L. R.)

(2) Torquemada, *Monar. Ind. I*, 281, 282; *II*, 291, Gomara, *Cron. cap.* 61. Herrera, *Decad. II, lib. VII, cap.* 2.

pourrait lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux et sous la protection immédiate de ses divinités. 1519

Conspiration des Cholulans cruellement punie.

Cortez, avant de se mettre en marche, avait été averti par les Tlascalans de se défier des Cholulans. Lui-même, quoique reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages apparents de respect et de cordialité, avait observé dans leur conduite diverses circonstances qui excitaient ses soupçons. Les Tlascalans étaient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholulans avaient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouvèrent le moyen d'y entrer déguisés, et instruisirent Cortez qu'ils avaient remarqué qu'on faisait sortir toutes les nuits beaucoup de femmes et d'enfants des principaux citoyens, et qu'on avait sacrifié six enfants dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples lorsqu'ils se préparaient à quelque expédition militaire. En même temps l'interprète Marina apprit d'une femme indienne de distinction, dont elle avait gagné la confiance, que l'on concertait la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes mexicaines était caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadait les rues; qu'on creusait des fossés et des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux; qu'on faisait au haut des temples des amas de pierres et de traits; que l'heure fatale aux Es-

1519 pagnols s'approchait, et que leur destruction était inévitable. Cortez, alarmé par le concours de ces témoignages, fit arrêter secrètement trois des principaux prêtres, et tira d'eux une confession qui confirma les informations qu'il avait reçues. Il n'y avait pas un moment à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, et d'exercer une vengeance si terrible, qu'elle effrayât à jamais Montézuma et ses sujets. Pour exécuter son projet, il assembla les Espagnols et les Zempoallans dans une cour ou place, vers le milieu de la ville, où ses quartiers étaient établis. Les Tlascalans eurent ordre de s'avancer. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les magistrats et plusieurs des principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, et se précipitèrent sur la multitude qui, demeurée sans chef et surprise d'une attaque si imprévue, laissa échapper les armes de ses mains, et resta sans défense et sans mouvement. Tandis que les Espagnols les pressaient de front, les Tlascalans les attaquaient par derrière. Les rues furent inondées de sang et jonchées de morts ; on mit le feu aux temples où s'étaient retirés les prêtres et quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines et dans les flammes. Cette scène de carnage dura deux jours, pendant lesquels les malheureux habitants de Cholula souffrirent tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols et la vengeance im-

placable des Indiens, alliés de ces étrangers. A la 1519
fin le carnage cessa, après le massacre de six mille Cholulans, sans qu'un seul Espagnol eut perdu la vie. Cortez alors relâcha les magistrats, leur reprochant amèrement la trahison qu'ils avaient préparée, et leur déclarant que, comme sa justice était satisfaite, il pardonnait l'offense à condition qu'ils rappelleraient les citoyens qui s'étaient enfuis, et rétabliraient l'ordre dans la ville. Tel était l'ascendant des Espagnols sur les Indiens, et la persuasion que ces étrangers étaient plus puissants et plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortez la ville se remplit en peu de jours d'habitants, qui, parmi les ruines de leurs temples, rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes dont les mains étaient encore teintes du sang de leurs frères et de leurs concitoyens [1].

De Cholula Cortez s'avança directement vers Mexico, qui n'en est éloignée que de vingt lieues. Partout où il passait, il était reçu comme un homme assez puissant pour délivrer l'empire de l'oppression sous laquelle il gémissait. Les caciques ou gouverneurs, avec cette confiance illimitée qu'on accorde à des êtres supérieurs, lui faisaient connaître tous les sujets qu'ils avaient de détester la tyrannie de Montézuma. Lorsque Cortez s'aperçut

(1) Cortez, *Relat.* Ramus. III, 231. B. Diaz, *chap.* 83. Gomara, *Cron. cap.* 64. Herrera, *Decad. II, lib. VII, cap.* 1, 2. Voyez la note 107.

1519 pour la première fois qu'il y avait du mécontentement dans les provinces éloignées, il conçut quelque espérance ; mais, lorsqu'il vit que le souverain était haï de ses sujets jusque dans le cœur de ses états, il se regarda comme sûr de renverser un empire dont la constitution, attaquée dans ses principes mêmes, était d'ailleurs affaiblie par la division de ses forces. Tandis que ces réflexions soutenaient le courage du général dans une entreprise si hasardeuse, les soldats n'avaient besoin pour être animés que des objets qui frappaient leurs sens. A mesure qu'ils descendaient des montagnes de Chalco, que la route traversait, la vaste plaine de Mexico se découvrait par degré à leurs yeux. Cette campagne, une des plus belles du monde, ces champs cultivés et fertiles qui s'étendaient à perte de vue, ce lac qui ressemblait à une mer par son étendue, et qui était environné de grandes villes, enfin cette capitale qui s'élevait sur une île au milieu de ce lac, ornée de temples et de tours; tout ce spectacle frappa tellement leur imagination, que quelques-uns pensèrent que les descriptions fantastiques des romans étaient réalisées, et qu'ils avaient sous les yeux leurs palais enchantés et leurs dômes dorés. D'autres pouvaient à peine se persuader que ce spectacle étonnant fût autre chose qu'un rêve [1]. A mesure qu'ils avançaient, leurs

(1) Voyez la note 108.

doutes se dissipaient, mais leur étonnement ne faisait que croître. Ils furent alors persuadés que le pays était encore plus riche qu'ils ne l'avaient imaginé, et se flattèrent qu'enfin ils allaient recueillir le fruit de leurs travaux. 1519

Nul ennemi jusque là ne s'était opposé à leur marche, quoique plusieurs circonstances leur fissent soupçonner qu'on avait dessein de les surprendre. Des messagers arrivaient successivement de la part de Montézuma, leur permettant un jour d'avancer, et le jour suivant les pressant de se retirer, selon que ses espérances ou ses craintes prévalaient alternativement. Son trouble était si grand qu'on ne peut l'expliquer qu'en le regardant comme l'effet de la superstition qui lui faisait craindre les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure à celle de l'homme. Enfin Cortez était presque aux portes de la capitale avant que le monarque eût décidé s'il recevrait ces étrangers en amis ou en ennemis. Mais, comme on n'éprouvait de la part des Mexicains aucun traitement hostile, Cortez, sans s'embarrasser des incertitudes de Montézuma, et sans paraître soupçonner ses intentions, continua sa route le long de la chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac, marchant avec la plus grande circonspection et faisant observer la plus exacte discipline dans son armée.

Sa première entrevue avec les Espagnols.

Lorsqu'il fut près de la ville [1], environ un mil-

(1) En se rendant à Mexico, Cortez s'arrêta dans la ville de Tezcuco,

1519 lier d'Indiens qui lui paraissaient d'un rang élevé, parés avec des plumes et vêtus d'étoffes de coton très belles, vinrent à sa rencontre, et défilèrent devant lui en le saluant avec le plus grand respect à la manière de leur pays. Ils annonçaient la venue de Montézuma lui-même, et bientôt après ses coureurs parurent. Ils étaient au nombre de deux cents, habillés uniformément, marchant deux à deux en un profond silence, nu-pieds et les yeux fixés en terre. Ceux ci furent suivis d'une troupe plus distinguée, plus richement vêtue, au milieu de laquelle était Montézuma dans une espèce de fauteuil ou de litière resplendissante d'or et ornée de plumes de diverses couleurs. Quatre de ses principaux favoris le portaient sur leurs épaules, tandis que d'autres soutenaient sur sa tête un dais d'un travail curieux. Devant lui marchaient trois officiers, tenant à la main des baguettes d'or qu'ils élevaient de temps en temps, et à ce signal les Indiens baissaient la tête et cachaient leur visage, comme indignes de regarder un si grand monarque. Lorsqu'il fut près des Espagnols, Cortez descendit de cheval et s'avança vers lui avec empressement et

capitale du royaume de ce nom, dont le souverain était neveu et tributaire de Montézuma. Ce fut là que le prince Ixtlilxochitl lui exposa ses prétendus droits au royaume d'Acolhuacan, et lui porta des plaintes contre son frère Cacamatzin et contre Montézuma son oncle; Cortez lui promit sans hésiter sa protection pour le rétablir sur son trône. Clavigero, liv. VIII. (D. L. R.)

d'un air respectueux. En même temps Montézuma 1519
descendit de sa litière, et, s'appuyant sur les bras de deux de ses parents, s'approcha lui-même d'un pas lent et majestueux, tandis que ses gens étendaient devant lui des étoffes de coton, afin que ses pieds ne touchassent pas la terre. Cortez l'aborda avec une profonde révérence à la manière européenne. Le monarque lui rendit son salut à la mode de son pays, en touchant la terre avec sa main et la baisant ensuite [1]. Cette cérémonie, qui était au Mexique l'expression ordinaire du respect des inférieurs envers leurs supérieurs, parut aux Mexicains une condescendance si étonnante de la part d'un monarque orgueilleux qui daignait à peine croire que ses sujets fussent de la même espèce que lui, qu'ils crurent fermement que ces étrangers, devant qui leur souverain s'humiliait ainsi, étaient des êtres d'une nature supérieure. Les Espagnols, marchant au milieu de la foule du peuple, furent flattés de s'entendre appeler *Teulés*, c'est-à-dire divinités. Il ne se passa rien de remarquable dans cette première entrevue. Montézuma conduisit Cortez et ses soldats dans les quartiers qui leur avaient été pré-

(1) «Lorsque j'abordai Montézuma, dit Cortez, (lettre deuxième) je m'ôtai un collier de perles que je lui attachai au col. Quelque temps après un de ses serviteurs m'apporta, enveloppés dans un drap, deux colliers de limaçons de la couleur qu'ils estiment davantage; il pendait de chaque collier huit breloques d'or très bien travaillées, longues d'environ un demi-pied; Montézuma vint me les passer au col.» (D. L. R.)

1519 parés, et prit congé d'eux avec une politesse digne d'une cour européenne. Vous êtes maintenant, leur dit-il, parmi vos frères et chez vous; reposez-vous de vos fatigues, et soyez heureux jusqu'à ce que je revienne vous voir [1]. Le palais donné aux Espagnols pour leur logement était un édifice bâti par le père de Montézuma. Il était environné d'une muraille de pierre avec des tours de distance en distance, qui servaient en même temps de défense et d'ornement; les appartements et les cours étaient assez vastes pour loger les Espagnols et les Indiens leurs alliés. Le premier soin de Cortez fut de pourvoir à sa sûreté dans ce nouveau poste, en plaçant son artillerie en face des différentes avenues qui y conduisaient; en ordonnant qu'une grande division de ses troupes serait toujours sous les armes; en plaçant des sentinelles dans les endroits nécessaires, en un mot, en faisant observer une discipline aussi exacte et aussi vigilante que si l'on eût été en présence d'une armée ennemie.

Opinion de Montézuma sur les Espagnols.

Le soir, Montézuma retourna visiter ses hôtes avec la même pompe qu'à la première entrevue, et porta non-seulement au général et à ses officiers, mais même aux simples soldats, des présents dont la magnificence attestait la libéralité du souverain et l'opulence de son royaume. Il eut avec Cortez un

(1) Cortez, *Relat.* Ramus. III, 232-235. B. Diaz, *chap.* 83-88. Gomara, *Cron. cap.* 64, 65. Herrera, *Decad. II, lib. VII, cap.* 3, 4, 5.

long entretien, dans lequel celui-ci apprit l'opinion 1519
que le monarque s'était faite des Espagnols. L'empereur lui dit que, selon une tradition ancienne parmi les Mexicains, leurs ancêtres étaient venus originairement d'un pays éloigné, et avaient conquis l'empire du Mexique; qu'après y avoir formé un établissement, le grand capitaine qui avait amené cette colonie était retourné dans son pays, en promettant que dans un temps à venir ses descendants reviendraient les visiter, reprendre les rênes du gouvernement, et réformer leur constitution et leurs lois; que, par tout ce qu'il avait appris et vu des Espagnols, il était convaincu qu'ils étaient les descendants de ces premiers conquérants, dont la venue leur était annoncée par leurs traditions et leurs prophéties; que dans cette persuasion il les avait reçus, non comme des étrangers, mais comme des parents formés du même sang, et qu'il les priait de se regarder comme maîtres de ses états; que ses sujets et lui-même seraient toujours prêts à exécuter leurs volontés, et même à prévenir leurs desirs. Cortez répliqua avec le ton du plus grand respect pour la dignité et le pouvoir de son souverain le roi d'Espagne : il parla des vues qu'avait eues ce prince en l'envoyant, s'efforçant, autant qu'il le pouvait, de concilier son discours avec l'idée que Montézuma avait des Espagnols [1].

(1) « Plusieurs personnes éclairées, dit Acosta, (l. VII, cap. 25) en parlant

1519 Le lendemain au matin, Cortez et ses principaux officiers furent admis à une audience publique de l'empereur. Les trois jours suivants furent employés à parcourir la ville, que les Espagnols ne purent voir sans admiration, et qu'ils trouvèrent supérieure à tout ce qu'ils avaient vu en Amérique, tant par le nombre de ses habitants que par la beauté de ses édifices, et par des particularités qui la rendaient absolument différente de toutes les villes d'Europe.

Mexico, appelé anciennement par les Indiens *Tenuchtitlan* [1], est situé dans une grande plaine environnée de montagnes assez hautes pour que son climat soit doux et sain, quoique sous la zone torride. Toutes les eaux qui descendent des hauteurs se rassemblent dans différents lacs, dont les deux plus grands, qui ont environ quatre-vingt-dix milles de circonférence, communiquent l'un avec l'autre; l'eau d'un de ces lacs est douce, celle de l'autre est saumâtre. C'était sur les bords de ce dernier et sur quelques îles voisines qu'était bâtie la capitale du

des premières conférences de Cortez avec Montézuma, pensent qu'en considérant l'état des choses à cette époque, il eût été facile aux Espagnols d'obtenir de l'empereur et de faire dans son empire tout ce qu'ils auraient voulu, et de convertir ce souverain et ses sujets au christianisme, sans employer aucun moyen violent. » L'attachement de Montézuma et des Mexicains à leurs fausses divinités ne permet guère d'adopter l'opinion d'Acosta. (D. L. R.)

(1) Elle s'appelait *Tenochtitlan*, suivant Lorenzana, (*Hist. de Nuev. Espa.*) et suivant Clavigero. (*Stor. ant. del Mess.*) (D. L. R.)

Mexique. On arrivait à la ville par des chaussées 1519
de pierre et de terre, d'environ trente pieds de large. Comme les eaux des lacs inondaient la plaine dans la saison des pluies, ces chaussées s'étendaient très loin. Celle de Tacuba à l'ouest était d'un mille et demi, celle de Tezcuco, au nord-ouest, de trois milles, celle de Cuoyacan au sud de six milles [1]. Du côté de l'est il n'y avait point de chaussée, et on ne pouvait arriver à la ville qu'en canot [2]; à chaque chaussée il y avait des ouvertures de distance en distance, par lesquelles les eaux communiquaient d'un côté à l'autre, et sur ces ouvertures des madriers recouverts de terre, qui servaient de ponts. La construction de la ville n'était pas moins remarquable que les avenues en étaient singulières. Non-seulement les temples, mais les maisons appartenant au monarque et aux personnes de distinction, pouvaient être appelés magnifiques en comparaison des édifices qu'on avait trouvés dans le reste de l'Amérique. Les habitations du peuple

(1) Suivant Clavigero les trois principales chaussées étaient celle de Iztapalapan au midi, qui avait environ sept milles de long; celle de Tlacopan à l'ouest, qui avait près de deux milles, et celle de Tepejacac au nord, dont la longueur était de trois milles. Il n'y avait point de chaussée de Mexico à Tezcuco, et il n'y aurait pu y en avoir à cause de la profondeur des eaux dans cet endroit; et s'il y en avait eu elle aurait eu quinze milles de long, qui est la distance entre ces deux villes, et non trois milles ainsi que le dit Robertson. (D. L. R.)

(2) F. Torribio MS.

1519 étaient chétives, ressemblant aux huttes des autres Indiens; mais elles étaient toutes placées avec régularité sur les bords des canaux qui passaient dans la ville en certains quartiers, ou le long des rues qui la partageaient. On y trouvait de grandes places, parmi lesquelles on dit que celle du grand marché pouvait contenir quarante ou cinquante mille personnes. Cette ville, l'orgueil du Nouveau-Monde et le plus noble monument de l'art et de l'industrie de l'homme, privé de l'usage du fer et du secours de tout animal domestique, possédait au moins soixante mille habitants [1], si l'on s'en rapporte au témoignage des Espagnols qui ont mis le plus de modération dans leurs calculs [2].

Situation dangereuse des Espagnols.

La nouveauté de ces objets pouvait amuser et étonner les Espagnols; mais ils n'en éprouvaient pas moins une grande inquiétude sur le danger de leur situation. Un concours de circonstances inattendues et favorables leur avait permis de pénétrer jusqu'au centre d'un grand empire, et ils s'étaient

(1) Torquemada affirme que Mexico avait cent vingt mille maisons; mais le conquérant anonyme, Gomara, Herrera et d'autres historiens lui donnent unanimement *soixante mille maisons* et non *soixante mille habitants* ainsi que le dit Robertson. Clavigero pense que cet historien a été induit en erreur par le traducteur italien du conquérant anonyme, qui ayant peut-être trouvé dans l'original *Sesanta mil Vecinos*, a traduit le dernier mot par *abitanti* au lieu de *fuochi*. (D. L. R.)

(2) Cortez, *Relat.* Ramus. III, 239. D. *Relat. della. gran. citta de Mexico, da un gentelhuomo del Cortese*, Ramus. *ibid.* 304. E. Herrera, *Decad. II, lib. VII, cap.* 14, *etc.*

établis dans la capitale sans aucune opposition ouverte de la part du monarque; les Tlascalans les avaient constamment détournés d'entrer dans une ville telle que Mexico, dont la situation singulière les livrerait à la merci de Montézuma, en qui ils ne pouvaient avoir aucune confiance, et d'où il leur serait impossible d'échapper. Ils avaient averti Cortez que si l'empereur s'était déterminé à les recevoir dans sa capitale, c'était par le conseil des prêtres, qui lui avaient indiqué au nom de leurs dieux ce moyen de détruire, en un coup et sans risque, tous les Espagnols [1]. Le général voyait alors trop clairement que les craintes des Tlascalans n'étaient pas sans fondement; qu'en rompant les ponts placés de distance en distance sur les chaussées ou qu'en détruisant quelques parties des chaussées elles-mêmes, sa retraite deviendrait impraticable, et qu'il demeurerait enfermé au milieu d'une ville ennemie, environné d'une multitude qui pouvait l'accabler sans qu'il pût recevoir aucun secours de ses alliés. A la vérité, Montézuma l'avait reçu avec de grandes marques de respect; mais pouvaient-elles être sincères? Quand elles l'auraient été, qui pouvait lui répondre qu'elles se soutiendraient? Le salut des Espagnols dépendait de la volonté d'un prince sur l'attachement duquel ils n'avaient aucune raison de compter; un ordre donné 1519

(1) B. Diaz, *chap.* 85, 86.

1519 par caprice, un seul mot échappé dans la colère, pouvait décider irrévocablement leur perte [1].

Inquiétude et perplexité de Cortez.

Ces réflexions, qui se présentaient au dernier des soldats, n'échappaient pas à leur général. Avant de partir de Cholula, il avait appris des Espagnols de Villa-Rica de la Vera-Cruz [2], que Qualpopoca [3], un des généraux mexicains, commandant sur la frontière, avait assemblé une armée, dans le dessein d'attaquer quelques-unes des provinces que les Espagnols avaient engagées à secouer le joug, et qu'Escalante avait marché au secours de ses alliés avec une partie de sa garnison; que, dans un combat où les Espagnols étaient demeurés victorieux, Escalante et sept de ses soldats avaient été blessés à mort, que le cheval de ce commandant avait été tué, et qu'un Espagnol avait été enveloppé par les ennemis et pris vivant; que la tête du malheureux prisonnier avait été portée en triomphe dans différentes villes, pour faire voir aux Indiens que leurs ennemis n'étaient pas immortels, et envoyée ensuite à Mexico [4]. Cortez, quoique alarmé de cet avis, qui lui faisait connaître les intentions hostiles de Montézuma, avait continué sa marche; mais il ne fut pas plutôt dans Mexico, qu'il s'aperçut de la faute où l'avaient jeté un excès de con-

(1) B. Diaz, *chap.* 94.
(2) Cortez, *Relat.* Ramus. III, 235. C.
(3) Clavigero l'appelle Quauhpopoca. (D. L. R.)
(4) B. Diaz, *chap.* 93, 94. Herrera, *Decad. II, lib. VIII, cap.* 1.

fiance dans la valeur et la discipline de ses troupes, 1519
et le défaut de guide dans un pays inconnu, où il ne pouvait communiquer ses idées que d'une manière très imparfaite. Il reconnut qu'il s'était engagé dans une situation où il était aussi dangereux pour lui de rester, qu'il lui était difficile d'en sortir. Tenter une retraite, c'était s'exposer à tout perdre. Le succès de son entreprise dépendait de l'opinion que les peuples de la Nouvelle-Espagne s'étaient formée de la force invincible des Espagnols. Au premier signe de crainte que ceux-ci laisseraient apercevoir, Montézuma, qui n'était retenu lui-même que par la crainte, armerait contre eux tout son empire. Cortez était en même temps persuadé qu'il n'y avait qu'une suite non interrompue de victoires, et des succès complets et extraordinaires, qui pussent le faire avouer de son souverain, et couvrir les fautes et l'irrégularité de sa conduite. Toutes ces considérations lui firent sentir la nécessité de garder le poste qu'il avait pris; et il vit que pour se tirer de l'embarras où l'avait jeté une démarche hardie il fallait en risquer une autre plus hardie encore. Le danger était grand, mais les ressources de son esprit étaient encore plus grandes. Après avoir tout considéré avec une profonde attention, il s'arrêta à une idée aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir Montézuma dans son palais, et de le conduire prisonnier au

Il se détermine à se rendre maître de Montézuma.

1519 quartier des Espagnols. Il espérait qu'en se rendant maître de la personne de l'empereur, le respect superstitieux des Mexicains pour leur monarque, et leur soumission aveugle à toutes ses volontés, mettraient bientôt entre ses mains tout le pouvoir du gouvernement, ou qu'au moins ayant en sa puissance un otage si sacré, lui et les siens seraient à couvert de toute violence.

Comment il exécute ce projet.

Il proposa sur-le-champ son projet à ses officiers. Les plus timides furent épouvantés et firent des objections. Les plus éclairés et les plus hardis, persuadés que c'était le seul moyen qui pût les tirer du danger qui les menaçait, l'approuvèrent hautement et entraînèrent leurs compagnons, de manière que l'on convint d'en tenter sur-le-champ l'exécution. A l'heure ordinaire de la visite que Cortez faisait tous les jours à Montézuma, il se rendit au palais accompagné d'Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquez de Léon et Davila, cinq de ses principaux officiers, et de plusieurs soldats de confiance. Trente hommes choisis le suivaient sans ordre, séparés, et paraissant guidés par la seule curiosité. De petites troupes furent postées de distance en distance dans toutes les rues qui conduisaient du quartier des Espagnols à la cour, et le reste des Espagnols avec les Tlascalans étaient sous les armes prêts à sortir au premier signal. Cortez et sa suite furent admis sans difficulté en présence

du monarque, et les Mexicains se retirèrent par respect, comme ils avaient coutume de faire. Le général s'adressa alors au monarque d'un ton tout-à-fait différent de celui qu'il avait employé dans les conférences précédentes. Il lui reprocha amèrement d'être l'auteur de l'attentat commis par un de ses officiers contre les Espagnols, et lui demanda une réparation publique pour la mort de quelques-uns de ses compagnons, ainsi que pour l'insulte faite au grand prince dont ils étaient les serviteurs. Montézuma, confondu de cette accusation inattendue, et changeant de couleur, soit qu'il fût coupable, soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitait, protesta de son innocence avec une grande vivacité; et pour en fournir une preuve, ordonna sur-le-champ qu'on allât saisir Qualpopoca et ses complices, et qu'on les conduisît à Mexico. Cortez répliqua qu'une assurance aussi respectable que celle que lui donnait l'empereur le persuadait entièrement, mais qu'il fallait quelque chose de plus pour rassurer ses compagnons, qui persisteraient à penser que Montézuma agissait comme leur ennemi, s'il ne leur donnait une preuve de sa confiance et de son attachement en quittant son palais et en venant faire sa résidence au milieu des Espagnols, où il serait servi avec tous les égards dus à un grand monarque. A cette étrange proposition, Montézuma demeura

1519

1519 muet et presque sans mouvement. Enfin, ranimé par l'indignation, il répondit avec hauteur que les personnes de son rang n'étaient pas accoutumées à se rendre elles-mêmes prisonnières, et que, quand même il aurait la faiblesse d'y consentir, ses sujets ne souffriraient pas qu'on fît un pareil affront à leur souverain. Cortez, voulant éviter les moyens de violence, s'efforça tour à tour de l'adoucir et de l'intimider. La dispute devint vive; il y avait plus de trois heures qu'elle durait, lorsque Velasquez de Léon, jeune homme brave et impétueux, s'écria : « Pourquoi perdre le temps en vaines pa« roles ? Qu'il se laisse conduire, ou je lui perce le « cœur. » La voix menaçante dont l'Espagnol prononça ces mots, et le geste terrible dont il les accompagna, frappèrent Montézuma de terreur [1]. Il voyait bien que les Espagnols s'étaient trop avancés pour reculer. Le danger qui le menaçait était pressant; la nécessité de prendre un parti inévitable; il sentit la force de ces circonstances, et s'abandonnant à sa destinée, il céda à la volonté des Espagnols.

Montézuma est conduit au quartier des Espagnols.

Ses officiers furent appelés. Il leur communiqua sa résolution. Malgré l'étonnement et la douleur dont ils étaient pénétrés, aucun d'eux n'osa faire une question à l'empereur. Ils le conduisirent en

(1) Marina qui se trouvait auprès de Montézuma pendant le monologue de Vélasquez, en interpréta le sens à ce prince d'après sa demande. (D. L. R.)

silence et baignés de larmes au quartier des Espagnols. A peine sut-on dans la ville que les étrangers emmenaient l'empereur, que le peuple, s'abandonnant à tous les transports de la douleur et de la rage, menaça d'exterminer sur-le-champ les Espagnols pour les punir de leur audace impie. Mais lorsqu'ils virent Montézuma paraître avec l'air de la gaîté sur le visage, et leur faire signe de la main, le tumulte s'apaisa, et quand il eut déclaré que c'était de son propre choix qu'il allait résider pour quelque temps au milieu de ses amis, la multitude, accoutumée à respecter les moindres signes de la volonté de son souverain, se dispersa tranquillement[1]. 1519

Ce fut ainsi qu'un monarque puissant se vit, au milieu de sa capitale, saisi, en plein jour, par une poignée d'étrangers, et emmené prisonnier, sans résistance et sans combat. L'histoire ne présente rien qu'on puisse comparer à cet événement, soit pour la témérité de l'entreprise, soit pour le succès de l'exécution; et si toutes les circonstances de ce fait extraordinaire n'étaient pas constatées par les témoignages les plus authentiques, elles paraîtraient si extravagantes et si incroyables, qu'on n'y trouverait pas le degré de vraisemblance nécessaire pour les admettre même dans un roman.

(1) B. Diaz, *chap.* 95. Gomara, *Chron. cap.* 83. Cortez, *Relat.* Ramus. III, *p.* 235, 236. Herrera, *Decad. II, lib. VIII, cap.* 2, 3.

1519 Il est reçu avec des apparences de respect.

Montézuma fut reçu dans le quartier des Espagnols avec toutes les marques de respect qu'avait promises Cortez. Ses domestiques vinrent l'y servir à la manière accoutumée. Ses principaux officiers eurent un libre accès auprès de sa personne, et il exerça toutes les fonctions du gouvernement comme s'il eût été en parfaite liberté. Les Espagnols le gardaient cependant avec toute la vigilance que méritait un prisonnier de cette importance[1], en s'efforçant d'ailleurs d'adoucir l'amertume de sa situation par toutes les marques extérieures de respect et d'attachement; mais l'heure de l'humiliation et de la douleur n'est jamais bien loin d'un prince captif. Qualpopoca, son fils et cinq des principaux qui servaient sous lui, furent amenés dans la capitale en conséquence des ordres donnés par l'empereur. Montézuma les livra à Cortez, afin qu'il pût constater leur crime et en prononcer la punition. Ils furent jugés par un conseil de guerre espagnol, et quoiqu'ils n'eussent fait que remplir le devoir de fidèles sujets et de braves gens, en obéissant aux ordres de leur légitime souverain, et en combattant les ennemis de la patrie, ils furent condamnés à être brûlés vifs. L'exécution d'actes aussi atroces est rarement suspendue. Les malheureuses victimes furent envoyées sur-le-champ au supplice. On forma leur bûcher de toutes les

Ensuite exposé à de cruelles insultes.

(1) Voyez la note 109.

armes amassées dans les arsenaux du roi pour la défense publique. Un peuple innombrable vit avec un muet étonnement la double insulte faite à la majesté de son empire; un de ses généraux livré aux flammes par une autorité étrangère, pour avoir rempli son devoir envers son souverain, et le même feu consumer à ses yeux les armes assemblées par la prévoyance de ses ancêtres pour la défense publique. 1519

Mais une insulte plus cruelle encore était réservée au malheureux Montézuma. Convaincu que Qualpopoca n'eût jamais osé attaquer Escalante s'il n'en avait eu l'ordre de son maître, Cortez ne fut pas satisfait de la vengeance qu'il venait de tirer de celui qui avait été l'instrument du crime, et n'en voulait pas laisser le premier auteur impuni. Un moment avant d'envoyer Qualpopoca au supplice, il entra dans l'appartement de Montézuma, suivi de quelques officiers et d'un soldat qui portait des fers, et s'approchant du monarque avec un air sévère, il lui dit que les criminels qui allaient subir leur supplice l'avaient accusé d'être le premier auteur de leur attentat, qu'il était nécessaire qu'il expiât sa faute, et se tournant brusquement sans attendre de réplique, il ordonna au soldat de lui mettre les fers aux pieds. L'ordre fut exécuté sur-le-champ. Le malheureux monarque nourri dans l'idée que sa personne était inviolable et sacrée,

1519 et considérant cette profanation comme un avant-coureur de sa mort prochaine, exhala sa douleur en plaintes et en gémissements. Ses courtisans, muets d'horreur, tombèrent à ses pieds, les baignèrent de larmes, et, soutenant ses fers, s'efforçaient avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Leur douleur et leur désespoir ne se calmèrent que lorsque Cortez, revenu de l'exécution de Qualpopoca avec une contenance satisfaite, ordonna qu'on ôtât les fers à Montézuma. Ce prince, qui d'abord avait montré une faiblesse indigne d'un homme, se livra sur-le-champ à une joie indécente, et passa sans intervalle de l'excès du désespoir aux transports de la reconnaissance et de la tendresse envers ses libérateurs.

Raisons de la conduite de Cortez.

Ces faits, tels qu'ils sont racontés par les historiens espagnols eux-mêmes, s'accordent peu sans doute avec les qualités qui distinguent Cortez dans d'autres parties de sa conduite. Exercer un droit qui ne peut appartenir à un étranger, lequel ne se donnait lui-même que comme l'envoyé d'un souverain étranger; infliger une peine capitale et un supplice cruel à des hommes dont la conduite méritait son estime, paraît un acte de cruauté barbare; mettre aux fers le monarque d'un grand royaume, et après lui avoir fait essuyer un traitement si ignominieux lui rendre la liberté, c'est faire du pouvoir l'abus le plus étrange.

On n'explique cette conduite qu'en disant que Cortez, enivré de ses succès, et présumant tout de l'ascendant qu'il avait pris sur les Mexicains, ne trouvait rien de trop hardi à entreprendre, ni de trop dangereux à exécuter. Mais, à voir la chose d'un certain côté, ses procédés, quoique contraires à la justice et à l'humanité, peuvent avoir été dictés par la même politique artificieuse que le général semble avoir constamment suivie. Aux yeux des Mexicains, les Espagnols avaient paru des êtres au-dessus de l'homme. Il était de la plus grande importance pour Cortez de nourrir cette erreur et de maintenir le respect qui en était la suite. Cortez voulait persuader aux Indiens que le meurtre d'un Espagnol était le plus grand des crimes, et rien ne lui paraissait plus propre à établir cette opinion que de condamner à une mort cruelle les premiers Mexicains qui avaient osé le commettre, et d'obliger leur souverain lui-même à se soumettre à une punition honteuse pour expier la part qu'il avait eue au crime de ses sujets[1]. 1519

Augmentation du pouvoir de Cortez.

La rigueur avec laquelle Cortez traita les malheureux Mexicains qui avaient osé les premiers porter leurs mains sur les Espagnols paraît avoir produit l'effet qu'il en attendait. Montézuma demeura abattu et soumis. Durant six mois que Cortez passa à Mexico, le monarque continua de rester

(1) Voyez la note 110.

1519 dans le quartier des Espagnols, avec l'apparence de la tranquillité et de la satisfaction, comme si ce séjour eût été de son choix. Ses ministres et ses domestiques le servaient à leur manière accoutumée. Il prenait connaissance de toutes les affaires. Tous les ordres se donnaient en son nom. L'aspect du gouvernement paraissait le même; et, comme toutes les formes anciennes subsistaient, la nation, qui ne s'apercevait d'aucun changement, continuait d'obéir au monarque avec la même soumission et le même respect. Les Espagnols avaient inspiré à Montézuma et à ses sujets tant de crainte ou de respect, qu'il ne se fit pas une seule tentative pour délivrer le souverain; Cortez même se confiant sur l'ascendant qu'il avait pris, permettait à Montézuma non-seulement d'aller aux temples, mais même de chasser au-delà des lacs, accompagné d'un petit nombre de soldats espagnols qui suffisaient pour en imposer à la multitude, et s'assurer du roi prisonnier[1].

Ainsi Cortez s'étant rendu maître de la personne de Montézuma, son heureuse témérité valut tout d'un coup aux Espagnols une autorité plus étendue dans l'empire du Mexique qu'il ne leur eût été possible de l'acquérir avec beaucoup de temps à force ouverte; et ils exercèrent, sous le nom de l'empereur, un pouvoir bien plus absolu que celui

(1) Cortez, *Relat. p.* 236. F. B. Diaz, *chap.* 97, 98, 99.

dont ils auraient pu faire usage en leur propre nom. 1519
Les moyens employés par les nations civilisées pour soumettre celles qui le sont moins ont été à peu près les mêmes dans tous les temps. Le système de cacher une usurpation étrangère en empruntant le nom des souverains naturels d'un pays, d'employer les magistrats et les formes établies pour introduire une domination nouvelle, artifices que nous sommes disposés à regarder comme des inventions subtiles de la politique moderne ; ce système, dis-je, est bien plus ancien qu'on ne pense, et a été mis en usage avec succès dans l'Occident long-temps avant qu'il ait été pratiqué en Orient.

Cortez mit à profit tous les avantages que lui don- Usage qu'il en fait.
nait le pouvoir qu'il avait obtenu par les moyens qu'on vient d'exposer. Il envoya quelques Espagnols qu'il jugea les plus propres à cette commission dans les différentes parties de l'empire, accompagnés de Mexicains qu'avait nommés l'empereur pour leur servir en même temps de guides et de défenseurs. Ils parcoururent un grand nombre de provinces, en examinèrent le sol et les productions, observèrent avec un soin particulier les districts qui fournissaient de l'or et de l'argent, reconnurent différents endroits propres à recevoir des colonies de leur nation, et s'efforcèrent de préparer les esprits à se soumettre au joug de l'Espagne, tandis que Cortez, au nom et par l'autorité de Montézuma, ôtait les

1519 emplois aux principaux officiers de l'empire, dont les talents ou l'esprit d'indépendance lui faisaient craindre quelque résistance à ses volontés, et mettait à leur place des hommes moins éclairés ou plus disposés à la soumission.

Une autre précaution lui était encore nécessaire pour son entière sûreté. Il fallait qu'il fût assez maître du lac pour assurer sa retraite, dans le cas où les Mexicains, soit par impatience du joug, soit simplement par légèreté, prendraient les armes contre lui, et rompraient les ponts ou les chaussées. Son adresse et la facilité de Montézuma le mirent en état d'exécuter ce dessein. En entretenant souvent son prisonnier de la marine européenne et de l'art merveilleux de la navigation, il excita sa curiosité et lui fit desirer de voir ces palais mouvants qui, sans le secours des rames, marchent et se dirigent sur les eaux. Pour cet effet, Cortez lui persuada d'envoyer quelques-uns de ses propres sujets, pour transporter à Mexico une partie des agrès de la flotte déposés à la Vera-Cruz, et d'en employer d'autres à couper et à préparer des bois. Avec leur assistance les charpentiers espagnols eurent bientôt construit deux brigantins, qui furent pour Montézuma un frivole amusement, et pour Cortez une ressource assurée s'il était obligé de se retirer.

Enhardi par tant de preuves de la soumission

servile du monarque à toutes ses volontés, Cortez 1519
osa le mettre à une épreuve encore plus forte. Il pressa Montézuma de se reconnaître vassal du roi de Castille, tenant sa couronne de lui, et de lui payer un tribut annuel. Montézuma se soumit encore à ce sacrifice, le plus humiliant qu'on pût exiger d'un souverain absolu. Les grands de l'empire furent appelés. Montézuma dans une harangue leur rappela les traditions et les prophéties qui annonçaient depuis long-temps l'arrivée d'un peuple de la même race qu'eux, et qui devait prendre possession du pouvoir suprême; il leur déclara qu'il croyait que les Espagnols étaient ce peuple, qu'il reconnaissait les droits de leur souverain sur l'empire du Mexique, qu'il voulait mettre sa couronne à ses pieds et être désormais son tributaire. En prononçant son discours, le malheureux prince laissa voir combien il était douloureusement affecté du sacrifice qu'on le forçait de faire. Les soupirs et les larmes lui coupèrent souvent la parole. Malgré l'abattement de son esprit et de son courage, il conservait encore assez du sentiment de sa dignité pour éprouver les angoisses qui déchirent le cœur d'un souverain forcé de se dépouiller du pouvoir suprême. Aux premiers mots qui firent connaître sa résolution, l'assemblée fut frappée d'un muet étonnement, et bientôt après il s'éleva un murmure confus qui exprimait à la fois la douleur et l'indignation.

1519 Les Mexicains parurent vouloir se porter à quelque mouvement de violence. Cortez le prévint à propos en déclarant que les intentions de son maître n'étaient point de priver Montézuma de sa couronne, ni d'apporter aucune innovation dans la constitution et les lois de l'empire. Cette assurance, soutenue de la crainte qu'inspiraient les Espagnols et de l'exemple de soumission que donnait l'empereur lui-même, arracha à l'assemblée un consentement forcé [1]. Cet acte de foi et hommage envers la couronne d'Espagne fut accompagné de toutes les solennités qu'il plut aux Espagnols de prescrire [2].

Trésors amassés par les Espagnols.

Montézuma, sur la demande de Cortez, y joignit un présent magnifique pour son nouveau suzerain, et ses sujets, à son exemple, fournirent aussi très libéralement à une contribution. Les Espagnols rassemblèrent tout ce que leur avait donné volontairement Montézuma, et tout ce qu'ils avaient extorqué des Mexicains sous divers prétextes. On fondit l'or et l'argent, et ces métaux, sans parler des bijoux et ornements de diverses espèces que l'on conserva tels qu'ils étaient pour la beauté du travail, montèrent ensemble à six cent mille pesos [3]. Les soldats attendaient avec impatience qu'on en fît le

(1) Voyez la note 111.

(2) Cortez, *Relat.* 238. D. B. Diaz, *chap.* 101. Gomara, *Cron. cap.* 92. Herrera, *Decad. II*, *lib. X*, *cap.* 4.

(3) Environ 2,500,000 livres, le pesos valant à peu près 4 liv. et quelques sous de notre monnaie.

partage. Cortez voulut les satisfaire. On mit à part 1519 un cinquième, comme le droit du roi d'Espagne; un autre cinquième fut réservé à Cortez comme commandant en chef. On reprit encore sur la masse les sommes avancées par Velasquez, Cortez et quelques autres officiers, pour les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les troupes, y compris la garnison de la Vera-Cruz, officiers et soldats, en proportion de leur rang. Après tant de déductions, la part de chaque soldat ne passa pas cent pesos. Cette somme était si fort au-dessous de leurs espérances, que quelques soldats la refusèrent avec dédain; d'autres murmurèrent si hautement qu'il fallut, pour les apaiser, que Cortez joignît l'adresse à des libéralités considérables. Ces plaintes n'étaient pas tout-à-fait sans fondement : la couronne n'ayant point contribué aux frais de l'armement, les soldats voyaient avec peine qu'on lui abandonnait une partie si considérable des trésors qu'ils avaient achetés par leurs travaux et leur sang. La part du général, eu égard aux idées qu'on se faisait de la richesse dans le seizième siècle, était une somme énorme. Quelques-uns des favoris de Cortez s'étaient secrètement approprié différents bijoux d'or, qui ne payèrent pas le cinquième prélevé pour le roi, et ne furent point mis dans la masse commune. Il faut croire pourtant que les objets qui avaient été détournés n'étaient pas d'une grande

1519 valeur; car, dans ces circonstances, l'intérêt de Cortez était que la portion du roi fût très considérable.

Raisons pourlesquelles les Espagnols ne trouvent au Mexique qu'une si petite quantité d'or.

La somme amassée par les Espagnols ne répond point aux idées qu'on aurait pu se former des richesses du Mexique, d'après les descriptions que les historiens nous font de son ancienne splendeur, et d'après les produits actuels de ses mines. Mais il faut considérer que parmi les anciens Mexicains l'or et l'argent n'étaient pas la mesure de la valeur des autres marchandises, et que cette circonstance n'influant pas sur leur prix, ces métaux n'étaient recherchés que comme ornements ou bijoux. Ils étaient consacrés aux dieux dans les temples, ou employés comme des marques de distinction par les princes et les personnes du plus haut rang. Comme on n'employait qu'une quantité peu considérable de ces métaux précieux, les demandes qu'on en faisait n'étaient pas assez fortes pour exciter l'industrie des Mexicains à en augmenter la quantité par le travail des fortes mines dont leur pays abonde; cet art d'ailleurs leur était entièrement inconnu. Tout ce qu'ils possédaient d'or était ramassé dans le lit des rivières, ou natif et recueilli dans l'état où la mine le donne[1]. Le plus grand effort de leur industrie dans la recherche de ce

(1) Cortez, *Relat. p.* 236. F. B. Diaz, *chap.* 102, 103. Gomara, *Cron. cap.* 112.

métal était de laver les terres détachées des montagnes par les torrents, pour en séparer les grains d'or; et même cette opération si simple était exécutée très maladroitement, selon le rapport des Espagnols envoyés par Cortez pour examiner l'état des provinces où l'on pouvait espérer de trouver des mines[1]. Par l'effet de ces différentes causes, la masse d'or existante alors au Mexique ne devait pas être fort grande. La quantité d'argent était encore moindre, parce qu'on trouve rarement ce métal dans un état de pureté, et que les Indiens ignoraient encore l'usage des procédés nécessaires pour l'extraire de la mine et le purifier[2]. Ainsi, quoique les Espagnols eussent mis en usage tout leur pouvoir, et se fussent abandonnés à toute leur avidité pour satisfaire la plus grande de leurs passions, la soif de l'or, et que Montézuma eût épuisé ses trésors pour la rassasier, le produit de ces deux sources, qui formaient la plus grande partie des métaux précieux de l'empire, ne monta pas au-delà de ce que nous avons dit ci-dessus[3]. 1519

Mais, quelque facile que se fût montré Montézuma pour tout ce que Cortez avait exigé de lui, il fut inflexible sur un point. En vain le général le pressa, avec tout le zèle importun d'un mission-

Montézuma montre une résistance invincible au sujet de la religion.

(1) B. Diaz, *chap.* 103.

(2) Herrera, *Decad. II, lib. IX, cap.* 4.

(3) Voyez la note 61.

1519 naire, de renoncer à ses faux dieux et d'embrasser la foi chrétienne, il rejeta toujours la proposition avec horreur. La superstition était profondément gravée dans l'esprit des Mexicains, parce qu'elle y était établie sur un système complet et régulier; et, tandis que les peuples grossiers des autres parties de l'Amérique abandonnaient aisément un petit nombre de notions et de cérémonies religieuses, trop peu fixes et trop arbitraires pour mériter le nom de religion nationale, les Mexicains restaient obstinément attachés à leur culte, quelque barbare qu'il fût, parce qu'il était accompagné d'une solennité, et pratiqué avec une régularité qui le rendait respectable à leurs yeux. Cortez, voyant que tous ses efforts ne pouvaient ébranler la fermeté de Montézuma, fut si furieux de son obstination, que, dans un transport de zèle, il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser les idoles dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres prenant les armes et le peuple accourant en foule pour défendre leurs autels, le général modéra enfin son ardeur et se détermina à renoncer à cette entreprise téméraire, après avoir ôté seulement une idole de sa niche et y avoir placé une image de la vierge Marie [1].

Projet des Mexicains pour exter-

Dès ce moment, les Mexicains, qui avaient souffert l'emprisonnement de leur souverain et les exac-

(1) Voyez la note 113.

tions de ces étrangers presque sans résistance, commencèrent à méditer les moyens de chasser ou d'exterminer les Espagnols, et se crurent obligés de venger leurs divinités insultées. Les prêtres et les principaux Mexicains eurent de fréquents entretiens avec Montézuma sur ce sujet. Mais ce prince pouvant être lui-même victime d'une entreprise violente tentée contre les Espagnols tant qu'il serait en leur pouvoir, voulut essayer d'abord des moyens plus doux. Il fit appeler Cortez, et lui dit que les vues des Espagnols en venant au Mexique, comme députés de leur souverain, étant entièrement remplies, c'était la volonté des dieux et le desir des peuples qu'ils quittassent sans délai le pays, qu'il les priait de se préparer à partir, sans quoi il craignait tout pour eux de la part de la nation. Cette proposition et le ton déterminé dont elle fut faite ne permirent pas à Cortez de douter qu'elle ne fût le résultat de quelque grand projet concerté entre Montézuma et ses sujets. Il comprit sur-le-champ qu'il serait plus avantageux de paraître céder au desir du monarque, que de tenter mal à propos de le combattre. Il répondit sans hésiter et sans se troubler qu'il s'était déjà occupé de son retour, mais que, comme il avait détruit les vaisseaux dans lesquels il était arrivé, il lui fallait du temps pour en construire d'autres. On trouva la réponse raisonnable. L'empereur envoya à la Vera-Cruz des ou-

1520

miner les Espagnols.

1520 vriers mexicains pour couper des bois sous la direction de quelques charpentiers espagnols, et Cortez se flatta que dans cet intervalle il pourrait trouver des moyens de détourner le danger ou de recevoir des renforts qui le mettraient en état de le braver [1].

(1) Presque tous les historiens espagnols affirment que lorsque Montézuma fit appeler Cortez pour lui intimer l'ordre de partir, ce prince avait levé secrètement une armée, afin d'être en mesure d'employer la force si cela devenait nécessaire, pour contraindre le général espagnol à lui obéir. Mais ils diffèrent beaucoup entre eux sur le nombre des troupes mises sur pied : tandis que les uns le portent à cent mille, et d'autres à cinquante mille, il en est qui le réduisent à cinq mille. Je suis convaincu, dit Clavigero, que ces troupes furent levées, non par ordre de Montézuma, mais par celui de quelques nobles mexicains, qui prenaient à cette affaire un intérêt plus vif que l'empereur lui-même. (D. L. R.)

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Note 1, page 7.

Les géographes diffèrent entre eux sur l'étendue respective de l'Asie et de l'Amérique. Nous croyons devoir extraire du *Compendio di Geografia universale* de M. Adrien Balbi, auquel nous avons déjà fait d'autres emprunts, deux tableaux comparatifs qui feront connaître la divergence des opinions à ce sujet.

	Milles carrés de 15 au degré.
Suivant Hassel, l'Asie avec l'Océanie a.	760,057
— Græberg, *id.* sans l'Océanie occidentale.	641,093
— Templemann, *id.*	721,780
— Stein, *id.*	768,057
— Stein, (Dictionnaire) *id.*	768,057 et 641,093
— Fabri, *id.*	640,000
— Balbi, *id.*	768,750
Suivant Hassel et Stein, l'Amérique a.	753,000
— Græberg, *id.*	742,600
— Templemann, *id.*, sans les terres pol.	675,560
— Stein, (Dictionnaire) *id.*	753,000 et 651,162
— Morse, *id.*	651,162
— Mannert, *id.* en présentant lui-même cette évaluation comme exagérée, plus de	1,000,000
— Balbi, *id.*	750,000

	Lieues moyennes carrées de 25 au degré
M. L. de Freycinet (*Voyage aux terres australes*), p. 107, donne à l'Asie	2,200,000
à l'Amérique.	2,160,000

(D. L. R.)

Note 11, page 7.

Robertson dit que les montagnes d'Amérique sont beaucoup plus hautes que celles des autres divisions du globe. Cette assertion est inexacte ; mais il n'est pas étonnant que Robertson se soit trompé à ce sujet, puisqu'on ne connaissait pas de son temps la hauteur des monts Himalaya dans le Thibet.

Voici le tableau comparé des principales chaînes de montagnes du monde : nous l'avons extrait du *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, par MM. de Humboldt et Bonpland : *Relation histor*, *in*-4°, *tom.* III, *pag.* 192.

NOMS DES CHAÎNES DE MONTAGNES.	Plus hautes cimes.	Hauteur moyenne des crêtes.	Rapport de la hauteur moyenne des crêtes à celle des cimes les plus élevées.
Himalaya (Thibet) entre lat. bor. 30° 18′ et 31° 53 et long. 75° 23′ et 77° 38′ .	4,026 tois.	2,450 tois.	1 : 1,6
Cordillères des Andes, entre lat. bor. 5° et 2° austr. .	3,350	1,850	1 : 1,8
Alpes de la Suisse.	2,450	1,150	1 : 2,1
Pyrénées.	1,787	1,150	1 : 1,5
Chaîne du littoral de Venezuela	1,350	750	1 : 1,8
Groupe des montagnes de la Parime	1,300	500	1 : 2,6
Groupe des montagnes du Brésil.	900	400	1 : 2,3

M. le baron de Humboldt pense qu'on se trompe-

rait étrangement si l'on jugeait de la hauteur d'une chaîne de montagnes uniquement d'après la hauteur des sommets les plus élevés; et c'est en se fondant sur ce principe qu'il a donné dans le tableau ci-dessus les hauteurs non-seulement des plus hautes cimes, mais encore celles de l'élévation moyenne des crêtes, en comparant l'ensemble de ses mesures avec celles de Moorcroft, Webb et Hodgson, de Saussure et de Ramond. En effet, dit ce savant voyageur, le pic de l'Himalaya [1], le plus exactement mesuré, est de 676 toises plus haut que le Chimborazo, le Chimborazo de 900 toises plus haut que le Mont-Blanc, et le Mont-Blanc de 633 toises plus haut que le pic Nethon [2]. Ces différences ne donnent pas les rapports de la hauteur moyenne de l'Himalaya, des Andes, des Alpes et des Pyrénées, c'est-à-dire la hauteur du *dos des montagnes*, sur lequel s'élèvent des pics, des aiguilles, des pyramides ou des dômes arrondis. C'est la partie de ce *dos* où se pratiquent les passages qui fournit une mesure précise du *minimum* de hauteur qu'atteignent les grandes chaînes. (D. L. R.)

Note III, page 8.

Le pic de Ténériffe n'a, suivant Borda et Pingré, que 1,904 toises; M. Cordier, qui l'a mesuré postérieurement, lui donne la même hauteur, à très peu

(1) Le Pic Jewahir lat. 30° 22′ 19″. Long. 77° 35′ 7″ à l'or. de Paris a 4,026 toises, d'après MM. Hogdson et Herbert. H...ldt.

(2) On l'appelle aussi Anethon, ou Malahita, ou Pic oriental de Maladetta; c'est la plus haute cime des Pyrénées: il a 1787 toises de hauteur. H...ldt.

de différence près, et M. le baron de Humboldt évalue son élévation à 1,909 toises. Ce pic est donc plus élevé que la cime la plus haute des Pyrénées ; mais il est inférieur aux Alpes et aux monts Himalaya. Nous ajouterons qu'on ne peut le comparer aux montagnes de l'Afrique dont la hauteur n'est pas connue.

(D. L. R.)

Note IV, page 8.

Suivant M. de Cassini, la plus grande hauteur des Pyrénées est de 6,646 pieds ; celle du mont Gemmi, dans le canton de Berne, est de 10,110 pieds. Le père Feuillé dit que, suivant sa mesure, le pic de Ténériffe a 13,178 pieds de hauteur ; la hauteur du Chimborazo, la partie la plus élevée des Andes, est de 20,280 pieds. *Voyages de D. J. Ulloa*, *Observations astron. et phys.*, *tom.* II, *pag.* 114. La partie du Chimborazo qui est toujours couverte de neige n'a pas moins de 2,400 pieds à partir du sommet. *Prévôt, Histoire gén. des Voyages*, *vol.* XIII, *pag.* 636. Voyez les notes 35 et 36. (Voy. les deux notes précédentes.)

Note V, page 8.

Comme une description particulière fait une plus forte impression que des assertions générales, je placerai ici une Notice sur la rivière de la Plata donnée par un témoin oculaire, le père Cattaneo, jésuite de Modène, qui arriva à Buenos-Ayres en 1749, et qui décrit ainsi les sentiments qu'il éprouva à la première vue de ces objets nouveaux. « Lorsque j'étais en Eu-

« rope et que je lisais dans les livres de géographie « ou d'histoire que l'embouchure de la rivière de la « Plata avait 150 milles de largeur, je regardais ce « récit comme une exagération, parce que nous « n'avons dans notre hémisphère aucune rivière qui « approche de cette grandeur. Mon plus grand desir « en approchant de son embouchure fut de vérifier « par moi-même l'exactitude de ce fait, et j'ai trouvé « qu'on l'avait rendu avec fidélité : ce que je conclus « particulièrement d'une circonstance. Lorsque nous « partîmes de Monte-Video, qui est un fort situé à plus « de 100 milles de l'embouchure de la rivière et où « sa largeur est considérablement diminuée, nous « naviguâmes un jour entier avant de découvrir le « bord opposé de la rivière. Lorsque nous nous trou- « vâmes au milieu du canal, nous ne pûmes discerner « ni l'une ni l'autre rive et ne vîmes que le ciel et « l'eau, comme si nous avions été dans quelque « grand océan. Nous aurions même pensé être en « pleine mer, si la douceur de l'eau de cette rivière, « qui est aussi trouble que celle du Pô, ne nous « eût pas convaincus du contraire. A Buenos-Ayres « même, qui est à 100 milles plus haut, et où la rivière « est bien moins large encore, il est impossible de « rien distinguer sur la rive opposée, qui à la vérité « est fort basse et fort plate : on ne peut pas seule- « ment voir les maisons ni les tours de l'établissement « portugais de Colonia qui se trouvent à l'autre bord. » *Lettera prima*, publiée par Muratori, dans son *Christianesimo felice, etc.* I, *pag.* 257.

Note VI, page 13.

Terre-Neuve, une partie de la Nouvelle-Écosse et le Canada se trouvent dans le même parallèle de latitude que le royaume de France, et dans ces pays l'eau des rivières est glacée pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur ; la terre y est couverte d'une couche de neige aussi épaisse ; la plupart des oiseaux quittent pendant cette saison un climat où ils ne pourraient pas vivre. Le pays des Esquimaux, une partie de la côte de Labrador, et les pays qui se trouvent au midi de la baie d'Hudson, sont sur le même parallèle que la Grande-Bretagne ; cependant le froid y est si excessif que les Européens même, malgré toute leur industrie, n'ont pas tenté de les cultiver.

Note VII, page 16.

Acosta est, je crois, le premier philosophe qui ait cherché à rendre raison des différents degrés de chaleur dans l'ancien et le nouveau continent par l'action des vents qui règnent dans l'un et dans l'autre. *Hist. moral., etc., lib.* II et III. M. de Buffon a adopté cette théorie, qu'il a non-seulement rectifiée par de nouvelles observations, mais qu'il a même embellie et mise dans un jour plus frappant avec son éloquence ordinaire. On ajoutera ici quelques remarques qui pourront éclaircir encore une doctrine très importante dans les recherches sur la température des différents climats.

Lorsqu'un vent froid souffle sur un pays, il doit en passant lui enlever une partie de sa chaleur, et par là

même perdre une partie de sa froideur. Mais s'il continue à souffler dans la même direction, il passera par degrés sur une surface déjà refroidie, et ne pourra bientôt plus perdre de son âpreté. Si donc il parcourt un grand espace, il y apportera tout le froid d'une forte gelée.

Si le même vent parcourt l'étendue d'une mer vaste et profonde, la superficie de l'eau sera d'abord refroidie à un certain degré, et le vent se trouvera réchauffé à proportion. Mais l'eau plus froide de la surface, devenant spécifiquement plus pesante que l'eau plus chaude qui est au-dessous, descend, et celle qui est plus chaude prend sa place : celle-ci, se refroidissant à son tour, continue à échauffer le courant d'air qui passe par-dessus et en diminue la froideur. L'action mécanique du vent et le mouvement de la marée contribuent à opérer ce changement successif de l'eau de la surface et l'élévation de celle qui est plus chaude, et par conséquent le refroidissement successif de l'air.

Cela continuera de même, et l'âpreté du vent diminuera jusqu'à ce que toute l'eau soit refroidie, au point que la surface ne soit plus assez agitée par l'action du vent pour qu'elle ne puisse se glacer. Partout où la surface se gèle, le vent n'est plus réchauffé par l'eau intérieure, et il continue alors à souffler avec le même degré de froid.

Cest d'après ces principes qu'on peut expliquer les fortes gelées dans les grands continents, la douceur des hivers dans les petites îles, et le froid excessif des

hivers dans ces parties de l'Amérique septentrionale qui nous sont le mieux connues. Dans les lieux qui sont au nord-ouest de l'Europe, la rigueur de l'hiver est modérée par les vents d'ouest, qui soufflent assez constamment pendant les mois de novembre, de décembre et une partie de janvier.

D'un autre côté, lorsqu'un vent chaud souffle sur terre, il en échauffe la surface, qui par conséquent doit cesser de diminuer la chaleur du vent. Mais lorsque ce même vent souffle sur les eaux, il les agite, fait monter celle d'en-bas qui est plus froide et continue ainsi à perdre de sa chaleur.

Mais la principale cause de cette propriété de la mer de modérer la chaleur du vent ou de l'air qui passe dessus, c'est que la surface de la mer, attendu la transparence de l'eau, ne peut pas être échauffée à un degré considérable par les rayons du soleil; au lieu que la terre qui est exposée à leur action acquiert bientôt une grande chaleur. Ainsi lorsque le vent parcourt un continent de la zone torride, il devient bientôt d'une chaleur insupportable; mais en passant sur une vaste étendue de mer il se rafraîchit par degrés; de sorte qu'en arrivant à la côte la plus éloignée il devient de nouveau propre à la respiration.

Ces principes peuvent nous aider à expliquer la cause des chaleurs étouffantes des grands continents de la zone torride, du climat tempéré des îles qui se trouvent à la même latitude, de la chaleur plus forte qu'on éprouve pendant l'été dans les grands continents situés sous les zones tempérées ou plus froides,

en comparaison de celles qu'on éprouve dans les îles. La chaleur d'un climat dépend non-seulement de l'effet immédiat des rayons du soleil, mais encore de leur action continue et de la chaleur qu'ils ont déjà produite antérieurement, et dont la terre demeure imprégnée pendant quelque temps : c'est pour cela qu'on éprouve dans le jour la plus grande chaleur vers les deux heures après midi, que les grandes chaleurs de l'été se font sentir vers le mois de juillet, et que le froid est ordinairement plus vif en hiver vers le milieu de janvier.

La température modérée des parties de l'Amérique qui se trouvent sous l'équateur provient des forêts qui les couvrent et qui empêchent les rayons du soleil d'échauffer la terre. Le sol, n'étant point échauffé, ne peut pas à son tour échauffer l'air, et les feuilles qui interceptent les rayons du soleil ne sont pas d'un volume suffisant pour absorber la quantité de chaleur nécessaire pour opérer cet effet. On sait d'ailleurs que la force végétative d'une plante produit dans les feuilles une perspiration proportionnée à la chaleur à laquelle elles sont exposées, et par la nature de l'évaporation cette perspiration produit dans les feuilles un degré de froid proportionnel à la perspiration. Ainsi donc l'effet de la feuille pour échauffer l'air qui est en contact avec elle est prodigieusement diminué. Ces observations, qui jettent un nouveau jour sur ce sujet intéressant, m'ont été communiquées par mon ami, M. Robison, professeur de physique à l'université d'Édimbourg.

Note VIII, page 16.

Deux grands naturalistes, Pison et Marggrav, nous ont donné la description du climat du Brésil qu'ils avaient observé avec une précision philosophique que nous desirerions de retrouver dans les relations de plusieurs autres provinces de l'Amérique. Tous deux disent qu'il est doux et tempéré en comparaison du climat de l'Afrique, ce qu'ils attribuent principalement au vent frais de la mer qui souffle constamment. L'air y est non-seulement frais pendant la nuit, mais même assez froid pour obliger les habitants à faire tous les soirs du feu dans leurs cabanes. *Piso, de Medicinâ Brasiliensi, lib.* I, *pag.* 1, *etc. Margravius, Hist. rerum nat. Brasiliæ lib.* VIII, *cap.* 3, *pag.* 264. Ce fait se trouve confirmé par Nieuhoff qui a long-temps résidé dans le Brésil. *Churchill's Collect., vol.* II, *pag.* 26. Gumilla, qui a passé, comme missionnaire, plusieurs années dans le pays qu'arrose l'Orénoque, nous fait le même rapport sur la température de son climat, *Histoire de l'Orénoque, tom.* I, *pag.* 26. Le P. d'Acugna dit avoir beaucoup souffert du froid sur les bords de la rivière des Amazones. *Relat., vol.* II, *pag.* 56. M. Biet, qui a vécu long-temps à Cayenne, parle de même de la température de ce climat et l'attribue à la même cause. *Voyage de la France équinox., pag.* 330. Rien ne peut être plus différent de ces descriptions que celle que M. Adanson nous a donnée de la chaleur brûlante de la côte d'Afrique. *Voyage au Sénégal, passim.*

La forme de l'extrémité méridionale de l'Amérique

paraît être la cause la plus sensible et la plus probable du degré excessif du froid qu'on ressent dans cette partie du continent. Sa largeur diminue à mesure qu'il s'étend du cap Saint-Antoine vers le sud, et ses dimensions sont fort rétrécies depuis la baie de Saint-Julien jusqu'au détroit de Magellan. Ses côtes orientales et occidentales sont baignées par l'océan Atlantique et par la mer du Sud. Il est probable qu'une vaste mer s'étend depuis sa pointe méridionale jusqu'au pôle antarctique [1]. Dans quelque direction que souffle le vent, il se trouve rafraîchi avant d'arriver aux terres Magellaniques, en traversant une immense étendue d'eau, et la terre y occupe un espace trop peu considérable pour pouvoir réchauffer le vent à son passage. Ce sont ces circonstances qui concourent à rendre la température de l'air de cette partie de l'Amérique plus semblable à celle d'une île qu'à celle du climat d'un continent, et qui l'empêchent d'acquérir ce degré de chaleur qu'éprouvent en été les pays qui se trouvent en Europe et en Asie dans la même latitude septentrionale. Le vent du nord est le seul qui arrive à cette partie de l'Amérique après avoir traversé un grand continent. Mais, après un examen attentif de sa position, nous trouverons que cela même sert plutôt à diminuer qu'à augmenter le degré de chaleur. C'est à l'extrémité méridionale de l'Amérique que finit proprement l'immense chaîne des Andes qui parcourt presque en ligne droite du

(1) Cette conjecture de Robertson paraît, sinon encore démontrée, du moins justifiée par le récit du capitaine anglais Wedel. (D. L. R.)

nord au sud toute l'étendue du continent. Les régions les plus brûlantes de l'Amérique méridionale, la Guiane, le Brésil, le Paraguay et le Tucuman sont à plusieurs degrés à l'est des terres Magellaniques. Le pays plat du Pérou, où l'on éprouve la chaleur des tropiques, est situé fort à l'ouest de ces terres. Le vent du nord, quoiqu'il traverse la terre, n'apporte pas à l'extrémité méridionale de l'Amérique l'augmentation de chaleur qu'il a pu prendre en passant par les régions brûlantes, parce qu'avant d'y arriver il doit raser les sommets des Andes et s'imprégner du froid de ces régions glacées.

Quoiqu'il soit maintenant démontré qu'il n'existe pas de continent méridional dans cette portion du globe où l'on supposait qu'il était placé, il paraît certain, d'après les découvertes du capitaine Cook, qu'on trouve près du pôle sud une étendue considérable de terre qui est la cause de la plus grande partie de la glace répandue sur le vaste Océan méridional, *vol.* II, *pag.* 230, 239, etc. Une recherche qui mérite de fixer l'attention, c'est de savoir si l'influence de ce continent glacé et éloigné peut atteindre l'extrémité méridionale de l'Amérique.

Note IX, page 17.

Les traits physiques d'un continent, dans lequel la nature a réuni toutes ses merveilles, ont été, au jugement de M. le baron de Humboldt, tracés bien imparfaitement par Robertson. Un tableau qui se composerait d'un si grand nombre d'éléments ne

pourrait entrer dans cet ouvrage. Nous avons dû nous borner à offrir au lecteur quelques bases fixes relatives à la *hauteur* des chaînes de montagnes de l'Amérique comparée avec celle des montagnes de l'ancien continent (Voyez la note 2, pag. 344) et à la température sous laquelle vivent les habitants de quelques grandes villes du Nouveau-Monde.

Voici le tableau de la température que M. le baron de Humboldt a eu la bonté de nous envoyer, et dans lequel il a distingué les régions chaudes, tempérées et froides. *Calientes, templadas et frias.*

« *Région chaude* du littoral entre les 10° lat. bor.
« et 10 lat. mér.

« Cumana, pour servir de type ou d'exemple, temp.
« moy. de l'année 27° 7' du therm. cent.; de jour, 26°
« -30°; de nuit, 22°-23° 5'; max. 32° 7'; min. 21° 2'.

« *Région chaude* entre 17° et 21° de lat. bor.

« Vera-Cruz, temp. moy., 25° 4'; de jour, 27°-
« 30°; de nuit, 25° 7'-28° en été; 19°-24°, et 18°-22°
« en hiver.

Région tempérée. « *Caracas,* hauteur 916 mètres;
« temp. moy. 20° 8'; de jour, 18°-23°; de nuit,
« 16°-17°; max. 27° 7'; min. 12° 5'.

« *Guaduas*, haut. 1,150 mètres; temp. moy. 19° 7'.

« *Xalapa,* haut. 1,320 mètres; temp. moy. 18° 2'.

« *Popayan*, hauteur 1,773 mètres; temp. moy.
« 18° 7'; de jour, 19°-24°; de nuit, 17°-18°.

« *Santa-Fé-de-Bogota,* haut. 2,660 mètres; temp.
« moy. 14° 6'; de jour, 15°-18°; de nuit, 10°-12°;
« min. + 2° 5'.

Région froide. « *Mexico,* hauteur 2,276 mètres;
« temp. moy. 17°; de jour, 16°-21°; de nuit, 13°-15°;
« dans les mois les plus chauds : 11° 5'-15°; et 0°-7°
« dans les mois les plus froids.

« *Quito,* haut. 2,908 mètres; temp. moy. 14° 4';
« de jour, 15° 6'-19° 3'; de nuit, 9°-11°; max. 22°,
« min. 6°.

« *Miccinpampa,* hauteur 3,618 mètres; de jour,
« 5°-9°; de nuit, + 2°-0° 4'.

« *Les Paramos,* endroits montagneux dans les-
« quels il tombe presque journellement de la neige,
« ont une hauteur qui excède 3,400 mètres et une
« température moyenne 8° 4'.

« A la limite inférieure des neiges perpétuelles
« (4,800 mètres), le thermomètre centigrade se
« soutient le jour entre - 4° et 8°; la nuit entre 2° et - 6°.
« La constance du climat sous la zone équatoriale est
« telle que la température moyenne des mois les plus
« chauds et les plus froids est à Cumana sur le littoral
« de 29° et 26°; à Santa-Fé-de-Bogota (à 1,366 toises
« de hauteur au-dessus du niveau de la mer), de 16°
« 8' et 14° 4'.

« La température variant très peu dans l'Amérique
« espagnole, sous la zone équatoriale, on peut se
« former une idée assez précise du climat des Cordil-
« lères, en le comparant à la température de cer-
« tains mois en France ou en Italie. On trouve pen-
« dant toute l'année, dans les plaines de l'Orénoque,
« le mois d'août de l'Europe; à Popayan, le mois
« d'août de Paris; à Quito, le mois de mai de Paris. »

M. de Humboldt a donné une description abrégée des hautes régions des Andes dans les *vues des Cordillères*, *tom.* I, *page* 279-288, et dans la *Géographie des plantes*, in-4°, *page* 38, 61, 69; nous y renvoyons le lecteur.

Dans le royaume de Quito, une population nombreuse se trouve concentrée sur le plateau des Andes, qui a une hauteur absolue de 2,700 à 2,900 mètres, et où le baromètre se soutient à 0 m. 54 ou à 20 p. de hauteur. C'est là que sont placées des villes qui comptent de 30 à 50,000 habitants, et que l'on voit des pâturages couverts à la fois de troupeaux de lamas et de brebis d'Europe, des vergers bordés de haies vives de Buranta et de Barnadesia, des champs labourés avec soin et promettant une riche moisson de céréales, comme suspendus dans les hautes régions de l'atmosphère. On se rappelle à peine que le sol que l'on habite est plus élevé au-dessus des côtes voisines de l'océan Pacifique que ne l'est le sommet de Canigou au-dessus du bassin de la Méditerranée. (D. L. R.)

Note x, page 18.

En 1739 on fit partir deux frégates françaises pour faire de nouvelles découvertes. Les navigateurs commencèrent à sentir un froid excessif au quarante-quatrième degré de latitude méridionale. Au quarante-huitième degré ils trouvèrent des îles flottantes de glace. *Hist. des navig. aux terres australes*, *tom.* II, *pag.* 256, *etc.* Le docteur Halley trouva de la glace au cinquante-neuvième degré de latitude : *id. tom.* I,

pag. 47. Le commodore Byron, se trouvant sur la côte des Patagons, à cinquante degrés trente-trois minutes de latitude méridionale, le 15 décembre, qui est le milieu de l'été de cette partie du globe où le plus long jour tombe au 21 décembre, compare ce climat avec celui de l'Angleterre au milieu de l'hiver. *Voyages by Hawkesworth*, I, 25. M. Banks étant descendu à la terre de Feu dans la baie *du Bon-Succès*, située au cinquante-cinquième degré de latitude, le 16 janvier, qui répond au mois de juillet de notre hémisphère, deux de ses gens moururent de froid pendant la nuit, et tous furent dans le plus grand danger de périr : *id.* II, *pag.* 51, 52. Le 14 mars, qui répond au mois de septembre de l'Europe, l'hiver s'était déjà déclaré et les montagnes se trouvaient couvertes de neige : *ib.* 72.

Le capitaine Cook, dans son voyage au pôle méridional, nous fournit des exemples nouveaux et frappants de l'intensité extraordinaire du froid dans cette région du globe. « Qui aurait pensé, dit-il, qu'une île qui n'a que soixante et dix lieues de circuit, et qui est située entre le cinquante-quatrième et le cinquante-cinquième degré de latitude, serait, au plus fort de l'été, couverte entièrement de plusieurs brasses (la brasse a six pieds) de neige glacée, et plus particulièrement vers la côte sud-ouest. Les sommets des hautes montagnes étaient couverts de neige et de glace, et la quantité qui se trouve dans les vallées est incroyable : à l'entrée des baies la côte se termine par un mur de glace d'une hauteur considérable. » Vol. 2, p. 217.

Dans quelques parties de l'ancien continent, il règne dans des latitudes méridionales très peu élevées un degré extraordinaire de froid. M. Bogle, dans son ambassade à la cour du Dalaï-Lama[1], passa l'hiver de 1774 à Chamnanning, situé au 31° 39′ de latitude nord, et il trouva souvent que le thermomètre s'élevait dans sa chambre à vingt-neuf degrés au-dessous de la glace de l'échelle de Fahrenheit : au milieu du mois d'avril toutes les eaux stagnantes étaient glacées, et il tombait fréquemment de la neige. L'élévation extraordinaire du pays semble être la cause de ce froid excessif. En se rendant de l'Indostan au Thibet, on monte beaucoup pour parvenir au sommet des montagnes du Boutan; la descente de l'autre côté n'est pas dans la même proportion. Le royaume du Thibet est un pays élevé, extraordinairement nu et désert : *Account of Thibet,* lu à la société royale, p. 7. Le froid extraordinaire dans les basses latitudes de l'Amérique ne peut être attribué à la même cause, puisque ces pays ne sont pas remarquables par leur élévation, et que plusieurs sont même bas et plats. (*Note de Robertson.*)

L'élévation seule explique pourquoi le continent américain éprouve un moindre degré de chaleur que l'ancien continent. Quant aux contrées basses, voici ce que dit M. le baron de Humboldt, dans ses *Tableaux de la nature*, t. I, p. 23. « Le peu de largeur du continent, sa prolongation vers les pôles glacés ;

(1) Ce fut à la cour du Tchou-Lama, tuteur du Dalaï-Lama, que Georges Bogle fut envoyé en ambassade en 1774 par le célèbre Hastings, gouverneur général des possessions anglaises dans l'Inde. (D. L. R.)

l'Océan dont la surface non interrompue est balayée par les vents alizés ; des courants d'eau très froide, qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou, de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts de neige s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages ; l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, vont toujours chercher les côtes les plus lointaines ; des déserts non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur ; des forêts impénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'Océan et des montagnes, donnent naissance à des masses énormes d'eau qu'elles ont aspirées, ou qui se forment par l'acte de la végétation : toutes ces causes produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment les caractères particuliers du nouveau continent. »

M. Malte-Brun considère ces explications comme suffisantes pour l'Amérique méridionale et le Mexique. Il ajoute, par rapport à l'Amérique septentrionale, *Précis de la Géog. univ.*, t. 5, p. 201, « qu'elle n'a presque pas d'étendue dans la zone torride, et qu'au contraire elle se prolonge probablement très loin dans la zone glaciale ; qu'ainsi la colonne d'air glacial inhérent à ce continent ne se trouve pas

contrebalancée par une colonne d'air équatorial. De là résulte, suivant ce savant géographe, une extension du climat polaire jusqu'aux confins des tropiques; l'hiver et l'été luttent corps à corps, et les saisons changent avec une rapidité étonnante. Une heureuse exception favorise *la Nouvelle-Albion* et *la Nouvelle-Californie*, qui, étant à l'abri des vents glacés, jouissent de la température analogue à leur latitude. (D. L. R.)

Note xi, page 19.

Il existait antérieurement à la découverte de l'Amérique plusieurs centres d'une civilisation primitive dont nous ignorons les rapports mutuels. Le Mexique l'avait reçue d'un pays situé vers le nord; dans l'Amérique méridionale, les grands édifices de Tiahuanaco avaient sans doute servi de modèles aux monuments que les Incas élevèrent au Couzco. Au milieu des vastes plaines du Haut-Canada, en Floride, et dans le désert limité par l'Orénoque, le Cassiquiaré et le Guainia, des digues d'une longueur considérable, des armes de bronze et des pierres sculptées, annoncent que des peuples industrieux ont habité jadis ces mêmes contrées que traversent aujourd'hui des hordes de sauvages chasseurs. Les habitants du Mexique et du Pérou n'étaient pas les seuls qui eussent fait des progrès dans la civilisation au temps de la conquête, ainsi que l'avance Robertson. Ce que l'historien anglais nous dit lui-même des Natchez détruit son assertion, dont l'inexactitude est démontrée par plusieurs écrivains, parmi lesquels nous

citerons M. le baron de Humboldt. Le calendrier lunaire des *Myscas* ou *Mozcas*, anciens habitants du plateau de Bogota, prouve que dans le Condinamarca (nouveau royaume de Grenade), la civilisation était fort avancée. Voir, pour de plus grands détails, les *Vues des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. I, p. 33, 87, et t. II, p. 221—238, et l'ouvrage de Juarros, intitulé : *Historia de la Ciudad de Guatemala*, etc., etc. (D. L. R.)

Note XII, page 21.

M. de La Condamine, un des derniers et des plus exacts observateurs de l'état intérieur de l'Amérique méridionale, dit : « A cette foule d'objets variés qui « diversifient les campagnes cultivées de *Quito*, suc« cédait l'aspect le plus uniforme ; de l'eau, de la ver« dure, et rien de plus. On foule la terre aux pieds sans « la voir : elle est si couverte d'herbes touffues, de « plantes et de broussailles, qu'il faudrait un assez « long travail pour en découvrir l'espace d'un pied. » *Relation abrégée d'un voyage, etc., pag.* 48. Une des singularités de ces forêts, c'est une espèce d'osier, que les Espagnols appellent *Bejucos*, les Français *Lianes*, et auquel les Indiens donnent le nom de *Nibbées*, dont on se sert ordinairement en Amérique au lieu de cordes. Cette plante monte en serpentant autour des arbres qu'elle rencontre, et, après s'être élevée audessus des plus hautes branches, elle jette des filets qui descendent perpendiculairement, rentrent dans la terre, y prennent racine, s'élèvent de nouveau

autour d'un autre arbre, montant et descendant ainsi alternativement. D'autres rejetons, portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, forment un assemblage confus de cordages qui ressemble aux manœuvres d'un vaisseau. *Bancroft, nat. hist. of Guiana, pag.* 99. On trouve de ces filets de liane qui sont de la grosseur d'un bras d'homme, *ibid. pag.* 75. La relation que M. Bouguer a donnée des forêts du Pérou ressemble parfaitement à cette description. *Voyage au Pérou, pag.* 16. Oviedo nous a laissé une semblable description des forêts qui se trouvent en d'autres parties de l'Amérique. *Hist. lib.* IX, *pag.* 144, *D.* Pendant une partie de l'année les Moxes ne peuvent avoir de communication entre eux, parce que la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres. *Lettres édifiantes, tom.* X, *pag.* 187.

Garcia nous a donné une description détaillée et exacte des rivières, des lacs, des bois et des marais des provinces de l'Amérique situées entre les tropiques. *Origen. de los Indios, lib.* II, *cap.* 5, §. 4, 5. Les difficultés incroyables que Gonzalès Pizarre eut à surmonter en voulant pénétrer dans le pays situé à l'est des Andes nous donnent un tableau frappant de l'état où se trouvait cette partie de l'Amérique avant d'être défrichée. *Garcil. de la Vega, Royal Comment. of Peru, part.* II, *liv.* III, *chap.* 2-5.

Note XIII, pages 23 et 24.

Robertson avance, d'après Buffon, 1° que les qua-

drupèdes communs à l'ancien et au nouveau continent sont plus petits dans le dernier ; 2° que les quadrupèdes particuliers à l'Amérique sont formés sur une échelle inférieure ; 3° que la plupart des animaux domestiques qu'on y a transportés d'Europe y ont dégénéré ; et 4° enfin, que sur deux cents espèces de quadrupèdes qu'on supposait à cette époque répandus sur toute la surface du globe, on n'en trouve qu'environ un tiers dans le Nouveau-Monde.

M. Th. Jefferson a réfuté ces différentes assertions dans son excellent ouvrage intitulé : *Notes on the state of Virginia*, un vol. in-8°, Londres, 1797 ; et Clavigero l'avait fait avant lui dans la *Storia antica del Messico*, etc., 1780 — 1781 (3e et 4e dissertations), en s'appuyant sur ce qu'il a vu lui-même et sur les témoignages d'Oviedo, d'Acosta, de Hernandez, etc. Jefferson établit sa comparaison seulement entre l'Amérique et l'Europe. Il prouve d'abord, en puisant le plus grand nombre de ses exemples dans Kalm, Pennant, Catesby, Daubenton, et dans les ouvrages de Buffon lui-même, que le castor, la loutre, la musaraigne, l'ours commun, l'élan, le renne, (il aurait pu ajouter le cerf du Canada), du Nouveau-Monde, sont plus gros que les quadrupèdes de la même espèce qu'on trouve en Europe ; que d'autres quadrupèdes de l'Amérique, tels que l'ours blanc, le renard rouge, etc., sont parfaitement semblables dans le nouveau continent et en Europe. Il avoue cependant que quelques espèces sont plus petites en Amérique, en ajoutant qu'on ne les a peut-être pas assez bien étudiées encore.

Dans les explications qui accompagnent son second tableau, Jefferson compare des animaux particuliers à l'Amérique, tels que le tapir, l'élan, etc., etc., à d'autres quadrupèdes particuliers à l'Europe, tels que le sanglier, le moufflon, etc., etc., et sous le rapport de la grosseur il fait pencher la balance en faveur du nouveau continent.

Il existe en Amérique, dit Jefferson, des bœufs, des chevaux, des porcs, etc., au moins aussi gros et souvent plus gros qu'en Europe. Si un certain nombre de ces quadrupèdes et de quelques autres qu'on y a transportés de l'ancien continent n'y ont pas acquis le même développement, cette espèce de décroissance provient, non pas de ce que le climat et le sol d'Amérique sont moins favorables à la force et à la perfection du genre animal, non pas de ce que la nature y est moins féconde et moins vigoureuse, ainsi que le prétend Robertson, mais uniquement du peu de soin qu'on a pris en Amérique des animaux qu'on y a transportés, et qui ont été la plupart du temps abandonnés à eux-mêmes. Il en serait arrivé autant en Europe dans des circonstances semblables, et l'on pourrait y citer plusieurs contrées où les quadrupèdes sont aussi petits que les espèces semblables en Amérique, et par le même motif qui les a fait décroître dans ce dernier continent; car il est bien reconnu que la manière d'élever et de nourrir les animaux et les soins qu'on prend d'eux contribuent beaucoup à l'amélioration des races. M. le baron de Humboldt partage si complètement à cet égard l'opinion de Jefferson, « qu'il croit superflu de réfuter

« les assertions hasardées de Buffon, sur la préten-« due dégénération des animaux domestiques intro-« duits dans le nouveau continent. » Selon cet illustre écrivain, « ces idées se sont propagées facilement, « parce qu'en flattant la vanité des Européens, elles « se liaient à des hypothèses brillantes sur l'ancien « état de notre planète. » *Essai polit. sur la nouvelle Espagne*, t. III, p. 224.

La dernière supposition que Jefferson attaque ne lui paraît pas mieux fondée ; car en supposant, avec Buffon, qu'il n'y ait que deux cents espèces de quadrupèdes répandus sur toute la surface du globe, il résulte des tableaux joints aux *Notes on the state of Virginia*, que cent de ces espèces sont aborigènes d'Amérique, et en supposant que l'Europe, l'Asie et l'Afrique en fournissent cent vingt-six, c'est-à-dire, vingt-six communes à l'Europe et à l'Amérique, environ cent qu'on ne rencontre pas du tout dans le Nouveau-Monde, les espèces américaines seront à celles du reste de la terre comme cent à cent-vingt-six ou comme quatre à cinq. Or, continue Jefferson, comme l'étendue de l'Amérique n'est que la moitié de celle du reste du globe [1], la proportion exacte n'aurait dû être que comme quatre à huit. Nous ajouterons qu'Azara a vu et décrit quatre-vingts espèces de quadrupèdes seulement dans le Paraguay.

Schmidt Meyer ne partage pas non plus l'avis de Robertson sur la prétendue dégénération des animaux d'Europe qu'on a transportés en Amérique :

(1) Voyez la note 1.

« On dirait, écrit ce voyageur, que les vastes plaines « de l'Amérique attendaient les bestiaux d'Europe « pour leur faire prendre le développement dont ils « étaient susceptibles. Non-seulement ils se sont mul- « tipliés et répandus partout, leur race s'est aussi sen- « siblement améliorée. Elle est plus belle, plus grande « et plus forte dans les Pampas qu'en Europe, même « dans les pays les plus favorisés de la nature. »

(D. L. R.)

Note XIV, page 23.

Il paraît que les animaux de l'Amérique n'ont pas toujours été plus petits que ceux des autres parties du globe. On a trouvé près des rives de l'Ohio un grand nombre d'os d'une grandeur étonnante. L'endroit où l'on a fait cette découverte se trouve à environ cent quatre-vingt-dix milles plus bas que le confluent de la rivière Scioto avec l'Ohio, et à près de quatre milles de la rive de cette dernière, du côté d'un marais nommé *le grand marais salé*. Ces os se trouvent en grande quantité à cinq ou six pieds sous terre, et la couche en est visible sur le bord du marais salé. *Journal of colonel George Croglan : manuscrit entre les mains de l'auteur.* Cet endroit paraît marqué avec exactitude dans la carte d'Evans. Ces os doivent avoir appartenu à des animaux d'une grandeur énorme : les naturalistes, qui n'ont jamais connu d'animal vivant d'une pareille stature, ont d'abord été portés à croire que c'étaient des substances minérales. Après en avoir reçu un plus grand nombre d'échantillons, et après les avoir examinés avec plus d'attention, on

est enfin convenu que c'étaient des os de quelques animaux : comme l'éléphant est le plus grand quadrupède connu, et que les dents qu'on a trouvées ressemblent beaucoup à celles des éléphants, tant par la qualité que par la forme, on en a conclu que les squelettes trouvés près de l'Ohio étaient de cette espèce. Mais le docteur Hunter, l'un des savants de ce siècle qui est le plus en état de décider cette question, après avoir examiné attentivement plusieurs morceaux des défenses, des dents mâchelières et des mâchoires, envoyées de l'Ohio à Londres, a prétendu qu'elles n'appartenaient pas à l'éléphant, mais à quelque grand animal carnivore d'une espèce inconnue. *Phil. transact.*, *vol.* LVIII, *pag.* 34. On a trouvé des os de la même espèce et d'une grandeur aussi remarquable près des embouchures de l'Oby, de la Jeniseia et de la Lena, trois grandes rivières de Sibérie. *Stralhrenberg, Descript. des parties septentrionale et orientale de l'Europe et de l'Asie, pag.* 402. L'éléphant paraît être confiné dans la zone torride, et il ne multiplie jamais au-delà. Il ne pourrait vivre dans ces froides régions qui bordent la mer Glaciale. L'existence de ces grands animaux en Amérique pourrait ouvrir un vaste champ aux conjectures. Plus nous considérons la nature et la variété de ses productions, plus nous devons être convaincus que ce globe terraqué a subi d'étranges changements par des convulsions et des révolutions dont l'histoire ne nous a conservé aucune trace[1].

(1) On peut consulter sur ce sujet très important la deuxième édition

Note xv, page 23.

Le *tapir* est le plus gros quadrupède *de la partie méridionale* du nouveau continent, et non pas de toute l'Amérique, ainsi que l'avance Robertson, puisque le *bison*, qui ne se trouve que dans l'Amérique septentrionale, a la grosseur d'un bœuf ordinaire, que le tapir n'atteint jamais, et que le cerf du Canada est encore plus grand. Les femelles du bison sont plus grandes que les mâles, et la longueur ordinaire de ceux-ci est, suivant Sonnini, de plus de six pieds, leur hauteur en devant de près de trois pieds et demi, et celle du train de derrière a environ deux pouces de plus. Le tapir, qu'on croyait particulier à l'Amérique, a été trouvé dans l'île de Sumatra et dans la province de Sutchouen à la Chine. (D. L. R.)

Note xvi, page 24.

Le *puma* ou couguar est, il est vrai, un animal timide, quoique souvent cruel, même sans nécessité; mais le caractère du jaguar est différent. « Celui-ci, « dit M. Desmarets, est féroce et incapable d'être « apprivoisé, et ceux qui l'ont élevé depuis sa tendre « enfance et adouci jusqu'à jouer avec lui, s'en sont « repentis, parce qu'il a toujours donné la mort à son « maître ou à toute autre personne. »

« Cet animal, suivant M. Sonnini, n'est pas aussi « indolent ni aussi timide que quelques voyageurs, et « d'après eux, M. de Buffon, l'ont écrit : il se jette

des *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, par M. le baron Cuvier, ouvrage qui seul suffirait pour immortaliser son auteur. (D. L. R.)

« sur tous les chiens qu'il rencontre, loin d'en avoir « peur ; il fait beaucoup de dégât dans les troupeaux : « ceux qui habitent dans les déserts de la Guiane sont « même dangereux pour les hommes. Dans un voyage « que j'ai fait dans ces grandes forêts, nous fûmes « tourmentés pendant deux nuits de suite par un « jaguar, malgré un très grand feu que l'on avait eu « soin d'allumer et d'entretenir ; il rôdait continuel- « lement autour de nous. Il nous fut impossible de le « tirer, car dès qu'il se voyait couché en joue, il se « glissait d'une manière si prompte, qu'il disparais- « sait pour le moment ; il revenait ensuite d'un autre « côté, et nous tenait ainsi continuellement en alerte. « Malgré notre vigilance, nous ne pûmes jamais venir « à bout de le tirer ; il continua son manége pendant « deux nuits entières ; la troisième il revint ; mais « lassé apparemment de ne pouvoir venir à bout de « son projet, et voyant d'ailleurs que nous avions « augmenté le feu, duquel il craignait d'approcher de « trop près, il nous laissa en hurlant d'une manière « effroyable. Son cri, *hou, hou*, a quelque chose de « plaintif ; il est grave et fort comme celui du bœuf. »

« Les jaguars, dit M. le baron de Humboldt, *Relat.* « *hist.*, *tom.* II, *pag.* 295, aiment à se retirer dans les « masures délaissées ; et je pense qu'il est généra- « lement plus prudent pour un voyageur isolé de « camper à la belle étoile, entre deux feux, que de « chercher de l'abri dans des cabanes inhabitées. »

Le couguar de Buffon, appelé *puma* ou *pouma* à Quito ; *gouazouara* au Paraguay, et qui a reçu de plu-

sieurs voyageurs les noms de *lion d'Amérique* et de *tigre roux* ou *tigre poltron*, l'un des plus grands quadrupèdes carnassiers du Nouveau-Monde, est moins féroce que le jaguar, et manifeste de la timidité, quoiqu'il soit souvent cruel sans nécessité. (D. L. R.)

Note xvii, page 24.

Cette dégénération des animaux domestiques d'Europe en Amérique doit être attribuée en partie aux causes suivantes. Dans les établissements espagnols qui se trouvent ou sous la zone torride, ou dans les pays qui l'avoisinent, le plus grand degré de chaleur et le changement de nourriture empêchent les moutons et les bêtes à cornes de parvenir à la même grandeur qu'en Europe. Ils deviennent rarement aussi gras, et leur chair n'en a ni le suc ni la saveur délicate. Dans l'Amérique septentrionale, où le climat est plus tempéré et plus approchant de celui de l'Europe, les herbes qui viennent naturellement dans les pâturages sont d'une mauvaise qualité. *Mitchell, pag.* 151. L'agriculture y a fait si peu de progrès que la nourriture artificielle pour les troupeaux y est en très petite quantité, et l'on n'y prend presque aucun soin du bétail pendant l'hiver, qui est très long dans plusieurs provinces et rigoureux dans toutes. On traite fort mal les chevaux et les autres bêtes à cornes dans toutes les colonies anglaises. Toutes ces causes contribuent peut-être plus que la qualité du climat à faire dégénérer, dans plusieurs des provinces de l'Amérique du nord, la race des chevaux, des bœufs et des moutons. Voyez la note 13, pag. 363.

Note XVIII, page 25.

En 1518, l'île d'Hispaniola fut désolée par ces insectes destructeurs. Herrera, qui rapporte toutes les particularités de ce fléau, nous donne un exemple singulier de la superstition des colons espagnols. « Après avoir essayé, dit-il, différents moyens de dé-« truire les fourmis, ils résolurent d'implorer la pro-« tection des saints; mais comme c'était une espèce de « calamité toute nouvelle, ils furent embarrassés sur « le choix du saint qui pourrait leur être le plus pro-« pice. Ils tirèrent au sort le patron qu'ils devaient « choisir. Le sort décida en faveur de saint Saturnin. « Ils célébrèrent sa fête avec une grande solennité, et « le fléau, ajoute l'historien, commença sur-le-champ « à diminuer ses ravages. » *Herrera, Decad.* II, *lib.* III, *cap.* 15, *pag.* 107.

Note XIX, page 28.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* pense que cette différence de chaleur est égale à douze degrés; c'est-à-dire qu'il fait aussi chaud dans l'ancien continent, à trente degrés de l'équateur, qu'à dix-huit degrés seulement en Amérique, *tom.* I, *pag.* 11. Le docteur Mitchell, après trente ans d'observations, prétend que cette différence est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude. *Present state, etc.*, *pag.* 257.

Note XX, page 29.

M. Bertram, qui, le 3 janvier 1765, se trouva à la source de la rivière de Saint-Jean, dans la Floride

orientale, y éprouva un froid si violent, que dans une seule nuit la terre fut gelée de l'épaisseur d'un pouce sur les bords de la rivière. Les tilleuls, les citronniers et les bananiers périrent tous à Saint-Augustin. *Bertram's journal, pag.* 20. Le docteur Mitchell nous fournit plusieurs exemples des effets extraordinaires du froid dans les provinces du midi de l'Amérique septentrionale. *Present state, pag.* 206, *etc.* Le 7 février 1747, le froid fut si violent à Charles-Town, que deux bouteilles d'eau chaude qu'une personne avait mises en se couchant dans son lit, se trouvèrent fendues le lendemain au matin, et que l'eau n'était plus que deux morceaux solides de glace. Une jatte d'eau dans laquelle était une anguille vivante fut gelée jusqu'au fond dans une cuisine où il y avait du feu. Presque tous les orangers et les oliviers furent détruits. *Descript. of south Carolina, London,* 1761, in-8°.

Note XXI, page 30.

Nous trouvons un exemple remarquable de cette fertilité dans la Guiane hollandaise, pays fort plat, et si bas que, pendant les saisons pluvieuses, il est ordinairement couvert de près de deux pieds d'eau. Cela rend le sol si riche, qu'il y a sur la surface, à douze pouces de profondeur, une couche d'engrais excellent, qu'on transporte pour cet usage à la Barbade. On a fait successivement trente coupes de cannes à sucre sur les bords de l'Essequibo, tandis qu'on n'en fait jamais plus de deux dans les îles des Indes-Occidentales. Les colons se servent de plusieurs moyens pour

diminuer cette excessive fertilité du sol. *Bancroft, Nat. Hist. of Guiana, pag.* 10, *etc.*

Note XXII, page 41.

Nous avons vu dans une note précédente qu'on trouvait le tapir dans les deux continents. Les Mexicains possédaient deux espèces de bœufs sauvages (*bos americanus* et *bos moschatus*) qui erraient par troupeaux dans les plaines voisines de la *rivière du nord*, et qu'ils n'avaient point essayé de réduire à l'état de domesticité. Ils auraient pu tirer également parti des brebis sauvages de la Californie (*carneros cimarones*) et des chèvres des montagnes de Monterey (*berendos*). Ils possédaient aussi de nombreuses variétés de chiens. Les Cumanches, tribu des provinces septentrionales, se servaient des chiens mexicains pour le transport des tentes, comme plusieurs peuples de la Sibérie. Les Péruviens de Sausa (*Xauxa*) et Huanca mangeaient leurs chiens (*Runalco*), et les Aztèques vendaient au marché la chair du chien muet (*techichi*), qu'on châtrait pour l'engraisser. Baron de Humboldt, *Essai polit. sur la nouv. Esp.*, t. II, p. 377, 423. t. III, p. 223. *Tab. de la natur.*, t. I, p. 124-127. Lorenzana, p. 103. Gomara, dans la *Relation du voyage de Coronado au pays de Quivera.* Le chien du Canada est tout-à-fait semblable à celui d'Europe. (D. L. R.)

Note XXIII, page 41.

Ce doute n'existe plus aujourd'hui, et il n'existait même pas à l'époque où Robertson a fait paraître la

dernière édition de son histoire d'Amérique. Il est certain en effet que l'Asie est séparée au nord-est de l'Amérique par le détroit de Berhing, qui n'a pas plus de quinze lieues de large. La reconnaissance de ce détroit découvert en 1728, par Vitus Berhing, navigateur danois, et traversé de nouveau en 1741, par le même navigateur, a été achevée en 1788, par le capitaine anglais Cook. (D. L. R.)

Note XXIV, page 43.

Il paraît que c'est sans une évidence suffisante que M. Muller a supposé que ce cap avait été doublé : *tom.* I, *pag.* 2, *etc.* L'académie impériale de Saint-Pétersbourg semble appuyer ce sentiment par la manière dont *Tschukotskoi-noss* se trouve placé sur ses cartes. Mais je suis convaincu, d'après une autorité incontestable, que jamais aucun vaisseau russe n'a fait le tour de ce cap ; et comme le pays des *Tschutki* ne dépend pas de l'empire de Russie, on ne le connaît que très imparfaitement.

Note XXV, page 47.

Si c'était ici le lieu d'entrer dans une longue et épineuse recherche de géographie, nous pourrions faire plusieurs observations curieuses en comparant les relations des deux voyages des Russes et les cartes de leurs navigations respectives. Une remarque nous servira pour tous les deux ; on ne peut regarder comme absolument exacte la position qu'ils donnent aux différents lieux qu'ils ont visités. Le temps était si nébuleux qu'ils ne virent que rarement le soleil ou

les étoiles, et la position des îles et des continents supposés fut déterminée par le seul calcul et non par des observations. Berhing et Tschirikow allèrent beaucoup plus loin vers l'est que Krenitzin. Le pays découvert par Berhing, et qu'il regarda comme faisant partie du continent de l'Amérique, est situé au deux cent trente-sixième degré de longitude, en comptant du premier méridien à l'île de Fer, et au cinquante et huitième degré vingt-huit minutes de latitude. *Tschirikow* toucha à la même côte au deux cent quarante-unième degré de longitude et au cinquante-sixième de latitude. *Muller*, I, 248, 249. Il faut que le premier se soit avancé à soixante degrés de Petropawlowska, d'où il mit à la voile, et le dernier à soixante-cinq degrés. Mais il paraît, par la carte du voyage de Krenitzin, qu'il ne s'avança pas au-delà du deux cent quatre-vingtième degré à l'est, et seulement à trente-deux degrés de Petropawlowska. En 1741, Berhing et Tschirikow, tous les deux en allant et en revenant, dirigèrent principalement leur route au sud de la chaîne d'îles qu'ils avaient découverte, et en observant les montagnes et le terrain inégal des caps qu'ils voyaient au nord, ils pensèrent que c'étaient des promontoires de quelque partie du continent de l'Amérique, qui, à ce qu'ils s'imaginèrent, s'étendait jusqu'au cinquante-sixième degré de latitude au sud. C'est ainsi qu'on les trouve placés dans la carte publiée par Muller, et sur une carte dessinée à la main par un contre-maître du navire de Berhing, et qui m'a été communiquée par M. le professeur Robison.

Mais, en 1769, Krenitzin, après avoir hiverné dans l'île d'Alaxa, s'avança si fort au nord en revenant, que sa route se trouva couper par le milieu ce qu'ils avaient supposé devoir être un continent, et qu'il reconnut n'être qu'une mer ouverte ; et il vit que ce qu'on avait pris pour des caps du continent n'étaient que des îles de roche. Il est à présumer que les pays découverts, en 1741 à l'est, n'appartiennent pas au continent de l'Amérique, et ne sont qu'une continuation de cette chaîne d'îles. Le froid extrême qui pendant l'été règne dans toutes ces îles nous porte à conjecturer qu'elles ne sont dans le voisinage d'aucun continent. Le nombre des volcans qui existent dans ces régions du globe est extraordinaire. Il y en a plusieurs au Kamtschatka, et il n'y a pas une des îles, grandes ou petites, que les Russes ont visitées, où l'on n'en trouve. Plusieurs de ces volcans sont encore allumés, et toutes les montagnes conservent des marques de leurs anciennes éruptions. Si je voulais admettre les conjectures qu'on a avancées en parlant de la population de l'Amérique, je pourrais supposer que cette partie de la terre ayant souffert de violentes secousses par des tremblements de terre et des volcans, l'isthme qui peut-être a uni autrefois l'Asie à l'Amérique a été brisé et transformé par le choc en un groupe d'îles.

Il est singulier que, dans le même temps que les Russes cherchaient à faire des découvertes au nord-ouest de l'Amérique, les Espagnols étaient occupés du même projet dans une autre partie de ce conti-

nent. En 1769, deux petits navires partirent de Lorette en Californie, pour découvrir les côtes du pays qui est au nord de cette péninsule. Ils ne passèrent pas le port de Monte-Rey, situé au 36e degré de latitude. Mais dans plusieurs autres expéditions faites du port de Saint-Blas dans la nouvelle Galice, les Espagnols s'avancèrent jusqu'au 58e degré de latitude. *Gazeta de Madrid, des* 19 *mars et* 14 *mai* 1776. Mais comme les journaux de ces voyages n'ont pas encore été publiés, je ne puis comparer les progrès qu'ils ont faits avec ceux des Russes, ni faire voir à quel point les navigateurs des deux nations se sont approchés les uns des autres. Il faut espérer que le ministre éclairé qui est aujourd'hui à la tête des affaires d'Espagne en Amérique ne privera pas le public de ces instructions.

Note XXVI, page 52.

M. le baron de Humboldt ne partage pas à ce sujet l'opinion de Robertson. « Le problème de la première population de l'Amérique, dit ce savant (Intr. aux *Vues des Cordillères et Monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, p. 20 et suiv.), n'est pas plus du ressort de l'histoire, que les questions sur l'origine des plantes et des animaux, et sur la distribution des germes organiques ne sont du ressort de l'histoire naturelle. L'histoire, en remontant aux époques les plus reculées, nous montre presque toutes les parties du globe occupées par des hommes qui se croient aborigènes, parce qu'ils ignorent leur filia-

tion. Au milieu d'une multitude de peuples qui se sont succédés et mêlés les uns aux autres, il est impossible de reconnaître avec exactitude la première base de la population, cette couche primitive au-delà de laquelle commence le domaine des traditions cosmogoniques.

« Les nations de l'Amérique, à l'exception de celles qui avoisinent le cercle polaire, forment une seule race caractérisée par la conformation du crâne, par la couleur de la peau, par l'extrême rareté de la barbe et par des cheveux plats et lisses. La race américaine a des rapports très sensibles avec celle des peuples mongols qui renferme les descendants des Hiong-nu, connus jadis sous le nom de Huns, les Kalkas, les Kalmuks et les Burattes. Des observations récentes ont même prouvé que non-seulement les habitants d'Unalaska, mais aussi plusieurs peuplades de l'Amérique méridionale, indiquent, par des caractères ostéologiques de la tête, un passage de la race américaine à la race mongole. Lorsqu'on aura mieux étudié les hommes bruns de l'Afrique et cet essaim de peuples qui habitent l'intérieur et le nord-est de l'Asie, et que des voyageurs systématiques désignent vaguement sous le nom de Tartares et de Tschoudes, les races caucasienne, mongole, américaine, malaye et nègre paraîtront moins isolées, et l'on reconnaîtra dans cette grande famille du genre humain, un seul type organique modifié par des circonstances qui nous resteront peut-être à jamais inconnues..... Des recherches faites avec un soin extrême, et d'après

une méthode que l'on ne suivait pas jadis dans l'étude des étymologies, ont prouvé qu'il y a un petit nombre de mots communs aux langues des deux continents. Dans quatre-vingt-trois langues américaines examinées par MM. Barton et Vater, on en a reconnu environ soixante et dix dont les racines semblent être les mêmes ; et il est facile de se convaincre que cette analogie n'est pas accidentelle, qu'elle ne repose pas simplement sur l'harmonie imitative, ou sur cette égalité de conformation dans les organes, qui rend presque identiques les premiers sons articulés par les enfants. Sur cent soixante et dix mots qui ont du rapport entre eux, il y en a trois cinquièmes qui rappellent le mantchou, le tungouse, le mongol et le samoyède, et deux cinquièmes qui rappellent les langues celtique et tschoude, le basque, le copte et le congo. Ces mots ont été trouvés en comparant la totalité des langues américaines avec la totalité des langues de l'Ancien-Monde ; car nous ne connaissons jusqu'ici aucun idiome de l'Amérique qui, plus que les autres, semble se lier à un des groupes nombreux de langues asiatiques, africaines ou européennes. Ce que quelques savants, d'après des théories abstraites, ont avancé sur la prétendue pauvreté de toutes les langues américaines et sur l'extrême imperfection de leur système numérique est aussi hasardé que les assertions sur la faiblesse et la stupidité de l'espèce humaine dans le nouveau continent, sur le rapetissement de la nature vivante et sur la dégénération des animaux qui ont

été portés d'un hémisphère à l'autre.... Si les langues ne prouvent que faiblement l'ancienne communication entre les deux mondes, cette communication se manifeste d'une manière indubitable dans les cosmogonies, les monuments, les hiéroglyphes et les institutions des peuples de l'Amérique et de l'Asie....»

Le lecteur trouvera la preuve des assertions de M. de Humboldt, dans l'ouvrage d'où nous avons extrait cette note. (D. L. R.)

Note xxvii, page 65.

Le défaut de barbe et la peau unie des Américains ne sont point un des caractères des habitants du Nouveau-Monde. Les sauvages de Nootka ont des barbes longues et touffues (Cook....); une partie des sauvages de la nouvelle Californie en est aussi pourvue, quoique dans les mêmes tribus d'autres individus n'en aient pas (La Pérouse...). Les Ottomaques des bords de l'Orénoque ont beaucoup de barbe, selon Gumilla. Les Monopagnes, tribu du Brésil, avaient aussi beaucoup de barbe. Galeno (*Viaje al Estrecho de Magellanes*, p. 331) nous apprend que parmi les Patagons, il y a plusieurs vieillards qui ont de la barbe, quoique courte et peu touffue. «Presque tous les Indiens, dans les environs de Mexico, portent de petites moustaches que des voyageurs ont retrouvées chez les habitants de la côte nord-ouest de l'Amérique.» *Essai polit. sur la Nouv. Esp.* Il paraît qu'au moins la plus grande partie des tribus qui n'ont pas cet ornement naturel, n'en sont privées

que parce qu'elles ont coutume de se l'arracher; et qu'en général les Indiens qui habitent la zone torride de l'Amérique méridionale en ont généralement un peu, et qu'elle augmente lorsqu'ils se rasent. Quand bien même, ce qui n'est pas, les Américains n'auraient pas eu de barbe, on n'aurait pas pu en conclure, ainsi que le fait Robertson, que ce défaut semble indiquer un genre de faiblesse occasionnée par un vice de constitution; car les nègres du Congo et les Caraïbes, deux races d'hommes éminemment robustes, souvent de stature colossale, en sont dépourvus. (D. L. R.)

Note XXVIII, page 65.

Peu de voyageurs ont eu autant d'occasions que don Antoine Ulloa d'observer les habitants des différentes contrées de l'Amérique. Dans un ouvrage qu'il a publié dernièrement, il décrit de la manière suivante les traits caractéristiques de cette race d'hommes. « Un front très petit, couvert de cheveux aux « extrémités jusque vers le milieu des sourcils; de « petits yeux; un nez mince, effilé et recourbé vers « la lèvre supérieure; le visage large, les oreilles « grandes; les cheveux très noirs, lisses et rudes; « les membres bien tournés; le pied petit; le corps « d'une proportion exacte; la peau unie et sans poil, « excepté dans la vieillesse, où il leur vient un peu « de barbe, mais jamais aux joues. » *Noticias Americanas, etc., pag.* 307. M. le chevalier Pinto, qui, pendant plusieurs années, a résidé dans une partie de

l'Amérique où Ulloa n'a jamais été, donne l'esquisse suivante de l'aspect général des Indiens de ces contrées. « Ils sont tous d'une couleur de cuivre, avec quelque « différence dans les teintes, non pas en proportion « de leur distance de l'équateur, mais selon le degré « d'élévation du sol qu'ils habitent. Ceux qui vivent « sur les hauteurs sont plus blancs que ceux qui oc- « cupent les terrains bas et marécageux de la côte. « Leur visage est rond et plus éloigné peut-être de la « forme ovale que celui d'aucun autre peuple. Leur « front est petit, l'extrémité de leurs oreilles fort « éloignée du visage, leurs lèvres épaisses, leur nez « camus, les yeux noirs ou couleur de châtaigne, « petits, mais distinguant les objets à une grande dis- « tance. Leurs cheveux sont toujours épais, lisses et « sans la moindre apparence de frisure. Ils n'ont de « poil sur aucune partie du corps, excepté à la tête. « Au premier aspect, un habitant de l'Amérique mé- « ridionale paraît un être doux et tranquille ; mais, « en l'examinant de plus près, on trouve dans sa « figure quelque chose de sauvage, de méfiant et de « sombre. » *Manuscrit entre les mains de l'auteur.* Ces deux portraits, faits par des mains plus habiles que celles du commun des voyageurs, ont une grande ressemblance entre eux.

Note XXIX, page 66.

Il y a des exemples étonnants de l'agilité soutenue des Américains à la course. Adair rapporte les aventures d'un guerrier de Chikkasah, qui, en un jour

et demi et deux nuits, fit trois cents milles comptés, au travers des bois et des montagnes. *Hist. of Amer. Indians*, 396.

Note xxx, page 69.

« Beaucoup de personnes, dit J. Heckewelder (*Hist. mœurs et coutumes des nations indiennes qui habitaient la Pensylvanie et les états voisins*), croient, d'après le travail qu'elles voient faire aux femmes indiennes, qu'elles sont en quelque sorte traitées en esclaves. Il est vrai que leurs travaux sont pénibles, si on les compare à la tâche imposée aux femmes chez les nations civilisées ; mais si l'on considère les fatigues que nécessite la vie sauvage, on trouvera qu'ils ne sont que la juste portion qui leur en revient. En conséquence, elles s'y soumettent volontairement et de bon cœur, d'autant qu'elles ne sont pas obligées de vivre avec leurs maris plus long-temps qu'il ne leur convient (les Indiens ne se mariant pas ainsi que nous pour la vie). D'après cela, on ne peut pas supposer qu'elles se soumettraient à être injustement surchargées d'un travail qui ne serait pas également partagé.... Lorsque deux époux sont nouvellement unis, le mari, sans rien dire de son intention, fait tous ses efforts pour plaire à sa femme et pour la convaincre par des preuves réitérées de son adresse et de son talent, qu'elle sera heureuse avec lui et qu'elle ne manquera de rien tant qu'ils vivront ensemble.... L'ouvrage des femmes n'est ni fatigant, ni difficile ; elles sont bien capables de le faire, et c'est toujours avec gaîté qu'elles l'entreprennent.... La fatigue qu'é-

prouvent les femmes n'est nullement à comparer à celle de leurs maris ; leurs travaux les plus durs et les plus difficiles ne sont que périodiques et de courte durée , tandis que ceux des hommes sont constants et très fatigants. Si un homme joignait à son travail une partie de celui de sa femme , il ne pourrait y résister... L'Indien aime à voir sa femme bien habillée... Plus un mari a d'attention pour sa femme , plus il est estimé... S'il vient à une femme malade ou enceinte la fantaisie de manger telle ou telle chose , le mari, quelque difficile qu'il soit de l'obtenir, partira sur-le-champ pour se la procurer.... En 1763 , continue Heckewelder, j'eus occasion de connaître combien les Indiens aiment à satisfaire les désirs de leurs femmes. Il y avait une grande famine , et une Indienne malade témoigna la plus grande envie de manger du maïs. Son mari ayant appris qu'un petit marchand établi à Sandusky en avait encore un peu, partit à cheval pour se rendre à cet endroit, éloigné de plus de cent milles , et revint avec autant de maïs qu'il en pouvait tenir dans son chapeau. Il avait donné son cheval en échange ; il fut par conséquent obligé de faire la route à pied , rapportant la selle sur le dos. » Le mari aime beaucoup ses enfants, et la femme a toujours quelque anecdote amusante de l'un ou de l'autre à lui raconter, surtout s'il s'est absenté quelque temps...

Robertson s'étend fort longuement sur la triste condition des femmes chez les sauvages de l'Amérique. Les relations d'Heckewelder, du père Charle-

voix et de quelques autres voyageurs nous prouvent qu'il existe de nombreuses exceptions. Quoi qu'il en soit, et en supposant même cette triste condition, celle des femmes chez les sauvages des autres parties du monde, en Afrique, dans les Indes, à Ceylan, etc., est-elle plus heureuse? Et alors pourquoi montrer tant d'étonnement en parlant des Américaines.

(D. L. R.)

Note xxxi, page 72.

M. Godin le jeune, qui pendant quinze ans a résidé parmi les Indiens du Pérou et de Quito, et pendant vingt ans dans la colonie française de Cayenne, où il y a un commerce suivi avec les Galibis et d'autres peuplades de l'Orénoque, observe que la vigueur de la constitution des Américains est exactement en raison de leur habitude au travail. Les Indiens des climats chauds, tels que ceux des côtes de la mer du Sud, de la rivière des Amazones et de celle de l'Orénoque, ne peuvent pas être comparés pour la force à ceux des régions froides; « cependant, dit-il, il part tous les jours des chaloupes de Para, établissement portugais sur la rivière des Amazones, pour remonter la rivière malgré la rapidité de son cours : ces chaloupes avec les mêmes rameurs se rendent à San-Pablo, qui est à huit cents lieues au-delà. On ne trouvera aucun équipage de blancs, ni même de nègres, en état de résister à une pareille fatigue, comme les Portugais en ont fait l'expérience; cependant c'est ce qu'on voit faire tous les jours aux Indiens, parce

qu'ils y sont habitués depuis leur enfance.» *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Note xxxii, page 79.

La question de savoir d'où provient la couleur noire des nègres a beaucoup occupé les savants : elle n'est pas encore résolue, et ne le sera peut-être jamais. Ce qui paraît néanmoins généralement admis aujourd'hui, c'est que le plus ou moins de force des rayons du soleil ne brunit pas graduellement la peau de l'homme jusqu'au point de la faire devenir tout-à-fait noire sous la zone torride ; que par conséquent l'action puissante de la chaleur n'est point la cause *unique* de cette singulière variété de l'espèce humaine, ainsi que le croyait Robertson. On peut consulter pour plus de développemens l'*Histoire du genre humain*, par M. Virey, l'article *Homme* du même savant, dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, l'*Histoire naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale, et de l'Afrique australe*, par M. Desmoulins, etc., etc. (D. L. R.)

Note xxxiii, page 79.

Don Antoine Ulloa, qui a parcouru une grande partie du Pérou et du Chili, le royaume de la Nouvelle-Grenade et plusieurs autres provinces qui bordent le golfe du Mexique, pendant les dix années qu'il a travaillé avec les mathématiciens français, et qui eut ensuite occasion de voir les habitants de l'Amérique septentrionale, dit : « Quand on a vu un « seul Américain, on peut dire qu'on les a tous vus,

« tant ils se ressemblent par le teint et par *la figure.* » *Notic. Americanas, pag.* 308[1]. Un observateur plus ancien, Pedro de Cieça de Léon, un des conquérants du Pérou[2], qui a traversé aussi plusieurs provinces d'Amérique, assure que ces peuples, hommes et femmes, paraissent être tous enfants d'un même père et d'une même mère, malgré le nombre infini de peuplades ou de nations, et la diversité des climats qu'ils habitent. *Chronica del Peru, part.* I, *cap.* 19. On ne peut pas douter qu'il n'y ait une certaine combinaison de traits et un certain air particulier qui forment ce qu'on peut appeler une figure européenne ou asiatique. Il doit donc y en avoir une aussi qu'on peut nommer figure américaine et qui doit être propre à la race entière. Ce caractère général peut frapper les voyageurs au premier coup d'œil, tandis que les nuances qui distinguent les peuples de différentes régions échappent à leurs observations. Mais lorsque des personnes qui ont si long-temps résidé parmi les Américains attestent toutes cette ressemblance de figure dans les différents climats, nous pouvons en conclure qu'elle est plus remarquable que celle d'aucune autre race d'hommes. Voyez aussi *Garcia, Orig. de los Indios, p.* 54, 242. *Torquemada, Monarch. Ind.*, II, 571.

(1) Cette citation est à peu près exacte; cependant D. Ant. de Ulloa (*Not. amer. entreten.* 17, § 3.) ne parle pas de la ressemblance de la figure, mais de l'ensemble de la contexture des parties du corps (*contextura*), et il ajoute qu'ils diffèrent beaucoup quant à la stature et à la corpulence. (D. L. R.)

(2) Cieça de Léon termina sa chronique du Pérou en 1550; la première partie a seule été imprimée à Séville en 1553. (D. L. R.)

Note xxxiv, page 81.

M. Le chevalier Pinto dit qu'on lui a assuré que dans les parties intérieures du Brésil on trouve quelques individus qui ressemblent aux Blaffards du Darien, mais que la race ne s'en propage point et que leurs enfants sont semblables aux autres Américains. Cette espèce d'hommes est cependant peu connue. *Manuscrit entre les mains de l'auteur.*

Note xxxv, page 86.

L'auteur des *Recherches philosophiques, etc., tom.* I, *p.* 281, III, 181, *etc.*, a rassemblé et constaté avec beaucoup d'exactitude les témoignages de plusieurs voyageurs touchant les Patagons. Depuis la publication de cet ouvrage, plusieurs navigateurs ont visité les terres magellaniques, et diffèrent beaucoup, ainsi que leurs prédécesseurs, dans les relations qu'ils ont données des habitants de ce pays. Suivant le commodore Byron et son équipage, qui passèrent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds anglais; plusieurs même sont beaucoup plus grands. *Phil. transact. vol.* LVII, *p.* 78. Les capitaines Wallis et Carteret, qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds et jusqu'à six pieds cinq et sept pouces. *Phil. transact. vol.* LX, *p.* 22. Ces derniers paraissent cependant avoir été le même peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisque plusieurs avaient encore des colliers et de la flanelle rouge de la même espèce que celle qu'on avait mise à bord du vaisseau du ca-

pitaine Wallis; d'où il conclut bien naturellement qu'ils avaient reçu ces présents de M. Byron. *Voyages rédigés par Hawkesworth, tom.* I. M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, et son rapport s'approche beaucoup de celui du capitaine Wallis. *Voyages, tom.* I, *p.* 242. Aux témoignages que je viens de citer, j'en ajouterai encore un autre d'un grand poids. En 1762, don Bernardo Ibagnez d'Echavarri accompagna le marquis de Valdelirios à Buénos-Ayres, où il résida pendant plusieurs années. C'est un auteur judicieux, et qui parmi ses compatriotes passe pour ne s'être pas écarté de la vérité. En parlant des contrées qui se trouvent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, il dit : « Par quels Indiens sont-elles « habitées? Ce n'est certainement pas par les fabu- « leux Patagons, qui, à ce qu'on prétend, occupent « ce district. Plusieurs témoins oculaires qui ont « vécu et commercé avec ces Indiens m'en ont donné « une description exacte. Ils sont de la même taille « que les Espagnols ; je n'en ai jamais vu qui eût plus « de deux *vares* et deux ou trois pouces ; » c'est-à-dire environ 80 ou 81, 332 pouces anglais[1], si M. Echavarri a calculé d'après la *vare* de Madrid ; ce qui s'accorde beaucoup avec la mesure donnée par le capitaine Wallis. *Reyno Jesuitico, p.* 238. M. Falkner, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit : « Les Patagons ou *Puelches* sont un peuple d'une « grande taille ; mais je n'ai jamais entendu parler de

(1) Environ 6 pieds 4 pouces de France. (D. L. R.)

« cette race de géants dont quelques voyageurs ont « fait mention, quoique j'aie vu des individus des « différentes peuplades des Indiens méridionaux. » *Introduct. pag.* 26.

Note XXXVI, page 87.

« Les Patagons[1], dit M. P. Lesson, ont été regardés par un grand nombre de voyageurs comme formant une race remarquable par sa haute stature, et à laquelle le nom de géants convenait parfaitement bien. D'autres, au contraire, ont traité de chimériques les récits de ceux qui mentionnent cette grande taille, et affirment n'avoir vu sur les bords du détroit de Magellan que des peuples n'ayant point de proportions autres que celles de la plupart des Européens. Dans une telle divergence d'opinions, il serait peut-être difficile de présenter un résultat positif, si les faits ne se trouvaient point aujourd'hui nettement et clairement exprimés par des hommes estimables et judicieux.

« L'intelligence répugne toujours à admettre l'existence d'une race privilégiée, qui serait ainsi en opposition avec l'organisation humaine. Le vulgaire, ami du merveilleux, a, dans tous les temps, aimé à se faire illusion, et créé dans son imagination des géants d'une force prodigieuse, dont la poésie et puis la mythologie se sont emparées. C'est ainsi que la fable nous a conservé le souvenir des Lestrigons, des Cyclopes, de ce Polyphème qui peignait sa

(1) Le mot espagnol *Patagon* ou *Paton* signifie *pied large, pied plat, grand pied.* (D. L. R.)

chevelure avec un râteau, des Titans, qui voulurent escalader le ciel, etc., etc. On conçoit que lorsque des aventuriers hardis, qui les premiers s'élancèrent dans les parages nouveaux des terres magellaniques ou de la mer du Sud, publièrent leurs récits, on dut éprouver une vive surprise des nouveautés qu'ils racontaient, non sans les entremêler de mensonges. Leur peinture des Patagons vivant sur les bords du détroit fameux ouvert à l'extrémité sud de l'Amérique, dut paraître surtout extraordinaire ; et lorsque de nouveaux voyageurs vinrent, après les précédents, démentir les faits qu'ils avaient avancés, nier la grande taille des Patagons, l'opinion flotta incertaine entre les diverses narrations, et adopta, suivant l'ordinaire, et sans faire de concessions, telle ou telle manière de voir. Combien d'auteurs ont traité de monsonge avéré ce que d'autres regardaient comme une vérité palpable et reconnue ! On ne peut cependant se dispenser d'admettre comme un fait positif, que des peuplades, remarquables par leur grande taille, habitent temporairement les bords du détroit de Magellan, et que parfois des tribus, plus misérables, et de stature moyenne, s'y présentent à leur tour, et viennent ainsi donner aux Européens qui s'y rencontrent dans ces circonstances une idée opposée à la croyance commune sur les Patagons. On ne peut se dissimuler toutefois que beaucoup d'écrits présentent de l'exagération dans la stature de ces peuples, qu'on a portée jusqu'à huit et dix pieds anglais ; aussi est-il plus convenable

de se fier aux rapports des navigateurs modernes, plus amis de la vérité, qui la réduisent à des proportions plus voisines des nôtres, et qui nous montrent la tribu des Patagons comme une race conservée pure, douée d'un physique imposant, plein de force et de vigueur. Dans l'état actuel de nos connaissances à l'égard de ces peuples, il est sans doute plus simple de classer les diverses opinions émises sur eux.

« Magellan, dont le nom est attaché au fameux détroit qu'il découvrit, est le premier navigateur qui mentionne la haute taille des Patagons. La mesure approximative qu'il indique est à peu près de six pieds et demi [1]. La Barbinais a emprunté une tradition des Péruviens, consignée dans l'*Histoire du Pérou* de l'Indien Garcilaso, et dans les œuvres de Torquemada, qui rapporte « que les Péruviens, en descendant des montagnes, après un déluge, trouvèrent les plaines occupées par une race de géants, dont les mœurs étaient féroces. » Turner, enfin (1610), dit avoir vu une race de géants sur les bords de la rivière de la Plata, et décrivit même les os qu'il pensait leur avoir appartenu. En 1592, Cavendish porta à 14 palmes de hauteur deux Patagons qu'il mesura. Le menteur Sarmiento (1579), qui voyait partout des châteaux et des colonnades, ne balance pas à dire que le Patagon qu'ils prirent était géant entre les

(1) « Cet homme était si grand, dit Pigafetta en parlant d'un Patagon, que notre tête touchait à peine à sa ceinture. » *Venne un uomo de statura de gigante.... Questo era tanto grande che li davamo alla cintura.* (D. L. R.)

autres géants. Hawkins dit de ces peuples que leur haute taille les fait appeler *géants* par plusieurs voyageurs. Pigafetta (1519) donne à ceux du port Saint-Julien 8 palmes, ou 7 pieds. Knivet (1592) donne 15 ou 16 palmes aux géants du fort Désiré ; et enchérissant encore sur ses prédécesseurs, Sebald de Wert (1598) accorde jusqu'à 10 ou 11 pieds de haut à ceux qu'il vit dans la *Baie-Verte*. Olivier de Nort (1598) trouva au port Désiré des hommes de grande stature, ayant le regard terrible, nommés *Tiremenen*, et hauts de 11 ou 12 pieds. Jacques Lemaire et Guillaume Schouten (1615) parlent des ossements de Patagons qu'ils déterrèrent, dont les dimensions leur prouvèrent que ces hommes avaient 10 ou 11 pieds de haut.

« Byron (1764), qui communiqua avec les Patagons, dont le nombre était de plus de cinq cents, les peint comme des hommes dont les plus petits n'avaient pas moins de 8 pieds anglais [1], et parmi lesquels il y en avait de beaucoup plus grands. Wallis (1767), dans la baie d'Élisabeth, vit deux troupes de naturels, couverts de peaux de veau marin, et exhalant une horrible puanteur. Ils étaient d'une taille beaucoup plus petite que ceux qu'on avait vus précédemment et le plus grand d'entre eux n'avait pas plus de 5 pieds 6 pouces [2].

(1) Le pied anglais est de 11 pouces 3 lignes de France. (D. L. R.)

(2) Wallis dit textuellement que les plus grands Patagons qu'il vit avaient 6 pieds 7 pouces anglais de haut (environ 6 pieds 2 pouces de France), un plus grand nombre 6 pieds 5 pouces et 6 pieds 6 pouces ; mais la majorité d'entre eux de 5 pieds 10 pouces à 6 pieds anglais. (D. L. R.)

« Cook, dans son premier voyage (1769), décrit ainsi les naturels qu'il trouva à la baie de Bon-Succès : « Ils sont gros et mal faits : leur stature est de 5 pieds 9 ou 10 pouces ». M. de La Giraudais, commandant la flûte *l'Étoile* (1766), dit que le moindre de ceux qu'il aperçut avait 5 pieds 7 pouces ; et M. Duclos-Guyot, capitaine de la frégate *l'Aigle*, en rencontra de beaucoup plus grands. Forster, en parlant des Patagons, s'exprime ainsi, page 25 : « C'est un étrange phénomène, de voir toute une nation conserver une stature d'une grandeur si remarquable, tandis qu'au sud du détroit de Magellan, sur la terre de Feu, on rencontre une race abâtardie et dégénérée, qui paraîtrait descendre de la tribu des Huilliches, décrite par M. Falkner (*Descript. of Patagonia*). »

« L'expédition de Malaspina au détroit de Magellan a donné sur ce sujet des détails positifs qui nous paraissent complètement concluants. On trouva que la taille moyenne des Patagons est de 6 pieds et demi, et que les plus grands avaient 7 pieds 1 pouce [1]. De telles observations au XIXe siècle sont décisives, et d'ailleurs elles sont confirmées par

(1) « Les naturels, que Magellan a sans aucun motif appelés Patagons, furent mesurés par nous scrupuleusement, dit l'auteur de la *Relacion del ultimo viage al Estrecho de Magallanes de la fregata de S. M. Santa Maria de la cabeza en los anos de* 1785 *y* 1786. Madrid 1788. Nous trouvâmes que les plus grands n'avaient pas plus de 7 pieds 1 pouce 1 quart, mesure de Burgos, ou 6 pieds 2 pouces 6 lignes de France (le pied de Burgos est d'environ 10 pouces 5 lignes 1 tiers de France), et que leur taille moyenne était de 6 pieds et demi à 7 pieds. » (D. L. R.)

celles de M. Gauthier, capitaine d'un navire baleinier français, qui visita dernièrement ces contrées.

« Cependant si on rencontre dans Pernetty, Frezier, le père Feuillée, et dans les auteurs que nous avons cités, des témoignages aussi unanimes, on trouve également des contradicteurs, tels que Wood, Narborough (1670). Les Patagons du hâvre Saint-Julien sont d'une taille médiocre, mais bien faits, dit ce navigateur. De Gennes (1696) s'exprime ainsi : Ce sont ces Patagons (*Port-Famine*) que quelques auteurs nous disent avoir 8 ou 10 pieds de haut : le plus élevé d'entre eux n'a pas 6 pieds. De nos jours (1825) le marin anglais Wedell tourne en ridicule les rapports des précédents voyageurs qui représentent ce pays comme étant habité par une race de géants. Il dit que, d'après les renseignements qu'il se procura, leur taille ne diffère point de celle des habitants de la terre de Feu, qui est de 5 pieds 5 pouces à 6 pieds au plus.

« Tels sont les renseignements les plus authentiques qu'on ait aujourd'hui pour aborder une question intéressante en elle-même, et qui pendant long-temps a été l'objet de l'avide curiosité des gens instruits. On ne peut nier que véritablement des peuples de grande taille ne vivent à certaines époques dans les vastes pampas du détroit de Magellan. On ne peut se dispenser d'admettre, d'un autre côté, que des peuplades, de taille moyenne, n'y habitent également, et que tour à tour prises l'une pour l'autre, elles n'aient été la source des discordances qu'on trouve

dans les récits dont nous avons rapporté la substance.

« On sait, en effet, que la terre de Feu, la terre des États, sont peuplées par des hordes misérables, et déjà rabougries par l'inclémence du climat. Tous les navigateurs peignent les Pécherais comme de dégoûtantes créatures. D'une autre part, les Espagnols ont écrit que les tribus nombreuses qui sont éparses dans la partie australe de l'Amérique variaient à l'infini, et que parmi des races de forte taille, on trouve parfois des tribus de stature médiocre et ordinaire, et les naufragés du *Wagger*, de l'escadre d'Anson, qui traversèrent toute cette étendue de terrain, s'accordent sur ce point. Mais ces tribus, errantes à la manière des Tartares, changeant de place et de lieu avec leurs familles, suivant que les pâturages s'épuisent dans les lieux qu'elles fréquentent, se sont souvent transportées à de grandes distances ; et on ne peut douter que les Patagons eux-mêmes ne soient dans ce cas, et qu'ils ne parcourent ces immenses déserts, suivant les époques et les saisons. Plusieurs auteurs disent que les *Houiliches*, qui habitent depuis l'Archipel de Chonos jusqu'au golfe de Pennas, étendent leurs courses jusque vers l'entrée du détroit. Il en est de même des Puelches ou Montagnards, dont quelques-uns ont jusqu'à 7 pieds de haut, et que *Falkner* croit être ceux que plusieurs des voyageurs mentionnent dans les hâvres de Saint-Julien ou de Port-Famine. Les *Tehuels*, tribu des précédents, et qui habitent entre la *Comarca* déserte et les Andes, hauts de 6 pieds communément, et sou-

vent de 7, habitués au cheval, qu'ils manient avec adresse, seraient également les Patagons, montés sur des chevaux des navigateurs modernes. Au dire du même missionnaire, les peuples ne seraient donc pas confinés à ce qu'on appelle habituellement *Patagonie*, qui comprend le sud de l'Amérique, à partir du 46e degré de latitude?

« Sans adopter aveuglément la haute stature accordée aux Patagons par les vieux écrivains, on ne peut aujourd'hui, sans un scepticisme trop exclusif, ne pas croire à l'existence d'une race d'hommes robustes, de grande stature, qui sans être des géants n'en sont pas moins très supérieurs aux Européens par la taille. Ces tribus, placées sous un ciel tempéré ou même froid, ne sont point comme les habitants du pôle nord, rabougries par un climat rigoureux; on a même remarqué que les 40 à 50 parallèles étaient les plus propices pour conserver aux hommes le développement de leur stature, que compriment et rapetissent les latitudes plus élevées, etc., etc., etc. »

M. Lesson termine sa notice par des considérations et des rapprochements qu'il serait trop long de rapporter ici. (D. L. R.)

Note XXXVII, page 91.

Antoine Sanchès Ribeiro, savant et ingénieux médecin, a publié en 1765 une dissertation par laquelle il cherche à prouver que cette maladie n'a pas été apportée de l'Amérique, mais qu'elle a pris naissance en Europe, où elle a été la suite d'une maladie épi-

démique et maligne. Si je voulais entrer ici dans une discussion sur ce sujet, dont je n'aurais pas parlé s'il n'avait pas été intimement lié avec mes recherches, il ne serait pas difficile de faire voir quelques méprises dans les faits sur lesquels ce médecin se fonde, et quelques erreurs dans les conséquences qu'il en tire. La communication rapide de ce mal, de l'Espagne sur toute l'Europe, paraît ressembler plutôt au progrès d'une épidémie qu'à une maladie transmise par contagion. On en a parlé pour la première fois en 1493, et avant l'année 1497 ce mal s'était déclaré dans presque toutes les contrées de l'Europe avec des symptômes si alarmants, qu'on jugea nécessaire d'interposer l'autorité civile pour en arrêter le progrès. Depuis la publication de cet ouvrage, on m'a communiqué une seconde édition de la dissertation du Dr. Sanchez. Elle renferme plusieurs faits nouveaux à l'appui de son opinion, qu'il défend par des arguments si plausibles, qu'elle me semble mériter de fixer l'attention et les recherches des plus habiles médecins[1].

Note XXXVIII, page 95.

Le peuple d'Otahiti n'a point de terme pour signifier un plus grand nombre que celui de deux cents,

(1) La question de savoir si la syphilis était endémique dans le Nouveau-Monde, et si elle a été apportée d'Amérique, a été traitée avec beaucoup de développement, par l'abbé Clavigero, dans la neuvième dissertation qui se trouve à la suite de sa *Storia antica del Messico*. Ce savant ecclésiastique rapporte dans la première section l'opinion des principaux médecins sur l'origine de la syphilis. Il établit, dans la seconde et dans la troisième, que cette maladie a pu être introduite en

qui suffit pour ses calculs. *Relation des voyages, etc., par Hawkesworth, traduct. franc. in-4°. Paris*, 1774, *tom.* II, *p.* 502.

Note XXXIX, page 103.

Comme la peinture que j'ai faite des nations sauvages diffère beaucoup de celle que nous en ont don-

Europe par des communications avec d'autres parties de l'ancien continent, et qu'elle a même pu se développer en Europe sans contagion. Il termine sa dissertation en disant qu'il est impossible d'affirmer si la syphilis est née en Europe ou en Amérique; mais que dans cet état d'incertitude, il se range à l'opinion de Sydenham, qui la fait venir de la Guinée ou de quelque autre contrée de l'Afrique équinoxiale.

MM. les docteurs Cullerier et Bard ont discuté la même question dans l'article SYPHILIS du *Dictionnaire des sciences médicales*. Ces savants médecins ne se prononcent pas entre les différentes opinions émises avant eux, et ils terminent leur article en disant :

« Nous rapportons ces opinions sans les discuter, sans les adopter, mais seulement pour présenter tous les motifs d'incertitude qui ont lieu sur ce point. »

Les mêmes docteurs avaient déjà discuté dans le même article deux autres questions qui se rattachent à la première, celle de savoir si la syphilis existait avant la fin du seizième siècle, et si elle avait paru spontanément à cette époque, et ils concluent que l'une et l'autre de ces suppositions peut être également admise et rejetée, parce qu'il y a de fortes raisons pour et d'aussi fortes raisons contre.

Nous croyons devoir ajouter que Jean de Carbondala, chirurgien célèbre, né à Santhia, en Piémont, a composé, vers la fin du treizième siècle, un traité intitulé : *De operatione manuali*, conservé par Marc de Vergasco, son élève et son compatriote, traité qui est resté manuscrit, et que l'auteur parle de la maladie vénérienne dans le chapitre XLII, et surtout dans le chapitre XLVIII du premier livre, *De pustulis albis ut milium et rubeis et fissuris et corruptionibus quæ fiunt in virgâ et circa prepucium propter coytum cum feda vel meretrice.* Dans ce chapitre, il ne fait point mention du mercure et de ses préparations; cependant il les connaissait, puisqu'il s'en servait pour le traitement de la gale.

(D. L. R.)

née des auteurs très estimables, il est peut-être nécessaire de produire ici quelques-unes des autorités sur lesquelles j'ai fondé ma description. Jamais les mœurs des sauvages n'ont été décrites par des personnes plus en état de les observer avec discernement que par les philosophes employés en 1735 par la France et l'Espagne pour déterminer la figure de a terre. M. Bouguer, don Antonio Ulloa et don George Juan, ont vécu long-temps parmi les nations les moins civilisées du Pérou. M. de La Condamine a eu non-seulement aussi cette occasion de les observer, mais en descendant le Maragnon, il a été à portée de voir les différentes peuplades qui habitent sur les bords de cette rivière dans son long cours au travers du continent de l'Amérique méridionale.

Il y a un rapport frappant entre les descriptions qu'ils nous ont données du caractère des Américains. « Ils sont tous d'une paresse extrême, dit Bouguer; ils passeront des journées entières dans la même place, assis sur leurs talons sans remuer ni sans rien dire.... On ne peut assez dire combien ils montrent d'indifférence pour les richesses et même pour toutes leurs commodités... On ne sait souvent quelle espèce de motif leur proposer lorsqu'on veut en exiger quelque service.... On leur offre inutilement quelques pièces d'argent; ils répondent qu'ils n'ont pas faim. » *Voyages au Pérou*, *in*-4°. *Paris*, 1749, *p*. 102.

Si on les regarde comme des hommes, les bornes de leur intelligence semblent incompatibles avec l'excellence de l'ame, et leur imbécillité est si visible,

qu'à peine en certains cas peut-on se faire d'eux une autre idée que celle qu'on a des bêtes. Rien n'altère la tranquillité de leur ame, également insensible aux revers et aux prospérités. Quoiqu'à demi nus, ils sont aussi contents que le roi le plus somptueux dans ses habillements. Les richesses n'ont pas le moindre attrait pour eux, et l'autorité et les dignités où ils peuvent prétendre leur paraissent si peu des objets d'ambition, qu'un Indien recevra avec la même indifférence l'emploi d'alcade et celui de bourreau, si on lui ôte l'un pour lui donner l'autre. Rien ne peut les émouvoir ni les faire changer; l'intérêt n'a aucun pouvoir sur eux, et souvent ils refusent de rendre un petit service, quoique sûrs de recevoir une grosse récompense. La crainte ne fait aucun effet sur eux; le respect n'en produit pas davantage; disposition d'autant plus singulière qu'on ne peut la changer par aucun moyen : on ne peut ni les tirer de cette indifférence qui est à l'épreuve des efforts des hommes les plus habiles, ni leur faire renoncer à cette grossière ignorance ni à cette négligence insouciante qui déconcertent la prudence de ceux qui s'occupent de leur bien-être. *Voyage de Ulloa, tom.* I, *p.* 335, 356. Il cite des traits extraordinaires de ces dispositions singulières, *p.* 336, 347. « L'insensibilité, dit M. de « La Condamine, fait la base du caractère des Américains. Je laisse à décider si on la doit honorer « du nom d'*apathie*, ou l'avilir par celui de *stupidité*. « Elle naît sans doute du petit nombre de leurs idées, « qui ne s'étend pas au-delà de leurs besoins. Glou-

« tons jusqu'à la voracité quand ils ont de quoi la sa-
« tisfaire; sobres quand la nécessité les y oblige, jus-
« qu'à se passer de tout sans paraître rien desirer ;
« pusillanimes et poltrons à l'excès, si l'ivresse ne les
« transporte pas ; ennemis du travail ; indifférents à
« tous motifs de gloire, d'honneur et de reconnais-
« sance ; uniquement occupés de l'objet présent, et
« toujours déterminés par lui, sans inquiétude pour
« l'avenir ; incapables de prévoyance et de réflexion ;
« se livrant, quand rien ne les gêne, à une joie pué-
« rile, qu'ils manifestent par des sauts et des éclats
« de rire immodérés, sans objet et sans dessein ; ils
« passent leur vie sans penser, et ils vieillissent sans
« sortir de l'enfance, dont ils conservent tous les dé-
« fauts. Si ces reproches ne regardaient que les In-
« diens de quelques provinces du Pérou, auxquels
« il ne manque que le nom d'esclaves, on pourrait
« croire que cette espèce d'abrutissement naît de la
« servile dépendance où ils vivent, l'exemple des
« Grecs modernes prouvant assez combien l'escla-
« vage est propre à dégrader les hommes ; mais les
« Indiens des missions et les sauvages qui jouissent
« de leur liberté, étant pour le moins aussi bornés,
« pour ne pas dire aussi stupides que les autres, on
« ne peut voir sans humiliation combien l'homme
« abandonné à la simple nature, privé d'éducation
« et de société, diffère peu de la bête. » *Relation abrégée d'un voyage, etc., pag.* 52, 53. M. de Chanvalon, observateur intelligent et philosophe, qui se rendit à la Martinique en 1751, et qui y résida pen-

dant six ans, a fait des Caraïbes le portrait suivant. « Ce n'est pas la couleur rougeâtre de leur teint, ce « ne sont pas leurs traits différents des nôtres, qui « mettent une si grande différence entre eux et nous : « c'est leur excessive simplicité ; ce sont les bornes « de leur conception. Leur raison n'est pas plus éclai- « rée ni plus prévoyante que l'instinct des bêtes. « Celle des gens de la campagne les plus grossiers, » celle même des nègres élevés dans les parties de « l'Afrique les plus éloignées du commerce, laisse en- « trevoir quelquefois une intelligence encore enve- « loppée, mais capable d'accroissement. Celle des Ca- « raïbes ne paraît presque pas en être susceptible. Si « la saine philosophie et la religion ne nous prêtaient « pas leurs lumières ; si l'on se décidait par les pre- « mières impulsions de l'esprit, on serait porté d'a- « bord à croire que ces peuples n'appartiennent pas « à la même espèce humaine que nous. Leurs yeux « stupides sont le vrai miroir de leur ame ; elle paraît « sans fonctions ; leur indolence est extrême. Ja- « mais de soucis pour le moment qui doit succéder « au moment présent. » *Voyage à la Martinique*, *pag.* 44, 45, 51. MM. de La Borde, Dutertre et Rochefort, confirment cette description. « Les mar- « ques caractéristiques des Californiens, dit le P. Vé- « négas, de même que celles de tous les autres Indiens, « sont la stupidité et l'insensibilité ; le défaut de con- « naissance et de réflexion ; l'inconstance, l'impétuo- « sité et un appétit aveugle ; une paresse excessive « qui leur fait abhorrer la fatigue et le travail ; l'a

« mour du plaisir et des amusements, quelque insi-
« pides et grossiers qu'ils soient; la pusillanimité et
« le découragement; en un mot, le défaut total et
« absolu de tout ce qui constitue l'homme et le rend
« raisonnable, inventif, traitable, utile à lui-même et
« à la société. Il n'est pas aisé aux Européens qui ne
« sont pas sortis de leur pays de se former une juste
« idée des peuples dont je parle. On aurait de la peine
« à trouver dans le recoin le moins fréquenté du
« globe une nation aussi stupide, aussi bornée, aussi
« faible d'esprit et de corps que les malheureux Ca-
« liforniens. Leur intelligence ne va pas au-delà de
« ce qu'ils voient : les idées abstraites, les raison-
« nements les moins compliqués sont hors de leur
« portée, de manière qu'ils ne perfectionnent pres-
« que jamais leurs premières idées; encore sont-elles
« fausses et imparfaites. On a beau leur faire sentir
« les avantages qu'ils peuvent se procurer de telle ou
« telle façon, ou en s'abstenant de ce qui les flatte,
« on ne gagne rien sur eux; ils ne peuvent com-
« prendre le rapport qu'il y a entre les moyens et les
« fins; ils ne savent ce que c'est que de s'occuper à se
« procurer un bien, ou à se garantir d'un mal dont ils
« sont menacés. Leur volonté est proportionnée à
« leurs facultés, et toutes leurs passions n'agissent
« que dans une sphère très bornée. Ils n'ont absolu-
« ment point d'ambition, et ils sont infiniment plus
« jaloux de passer pour robustes que pour vaillants.
« Ils ne connaissent ni l'honneur, ni la réputation, ni
« les titres, ni les postes, ni les distinctions de su-

« périorité ; de manière que l'ambition, ce puissant « ressort des actions humaines, qui cause tant de biens « apparents et tant de maux réels dans le monde, n'a « aucun pouvoir sur eux. Cette disposition d'esprit « les rend non-seulement paresseux, indolents, inac- « tifs et ennemis du travail, mais leur fait encore saisir « avec empressement le premier objet qui se présente « devant eux pour peu qu'il leur plaise. Ils regar- « dent avec indifférence les services qu'on leur rend « et n'en conservent pas le moindre souvenir. En un « mot, on peut les comparer à des enfants en qui la rai- « son n'est pas encore développée. C'est proprement « une nation chez laquelle aucun individu ne parvient « à l'âge viril. » *Hist. nat. et civile de la Californie*, t. I, pag. 85, 90. M. Ellis parle de même de l'indolence et du caractère inconséquent du peuple qu'on trouve près de la baie d'Hudson. *Voyage*, *pag*. 194, 195.

Les Américains sont si stupides que tous les nègres en général ont une aptitude beaucoup plus grande qu'eux à apprendre les différentes choses qu'on veut leur enseigner, et dont il leur est impossible de saisir l'idée ; c'est pourquoi les nègres, quoique esclaves, se croient des êtres d'une nature supérieure aux Américains, qu'ils ne regardent qu'avec mépris, comme incapables de discernement et de raison. *Ulloa, Notic. Americ.*, pag. 322, 323.

Note XL, page 110.

J'ai remarqué précédemment que c'est pour la même raison qu'ils ne cherchent jamais à élever les enfants

faibles ou mal faits. Ces idées sont si profondément imprimées dans l'esprit des Américains, que les Péruviens, qui sont très civilisés si on les compare avec les peuples sauvages dont je dépeins les mœurs, les ont retenues, malgré leur commerce journalier avec les Espagnols. Ce peuple regarde encore la naissance des jumeaux comme un événement de mauvais augure, et les parents ont recours à des actes de la plus rigoureuse mortification pour écarter les malheurs dont ils sont menacés. Lorsqu'un enfant est né avec quelque difformité, ils cherchent à éviter de le faire baptiser, et ce n'est pas sans peine qu'on les engage à le nourrir. *Arriaga*, *Extirpac. de la Idolat. del Peru*, pag. 32, 33.

Note XLI, page 115.

La quantité de poisson qu'on trouve dans les rivières de l'Amérique méridionale est si considérable qu'elle mérite une attention particulière. Le P. Acugna dit « qu'il y a une si grande quantité de poisson dans « le Maragnon, qu'on peut le prendre avec la main « sans employer aucun artifice; » *pag*. 138. « L'Oré- « noque, dit le P. Gumilla, produit une si grande « quantité de tortues, outre une variété infinie d'au- « tres poissons, que je ne saurais trouver des termes « pour l'exprimer. Je ne doute même pas que ceux « qui liront ce que je vais dire ne m'accusent d'exa- « gération; mais je puis les assurer qu'il est aussi diffi- « cile de les compter que de compter les grains de « sable des bords de cette rivière. On peut juger de

« leur quantité par la consommation extraordinaire « qu'il s'en fait; car toutes les nations voisines de l'O- « rénoque, et plusieurs même qui en sont éloignées, « s'y rendent avec leurs familles pour en faire la pêche, « et non-seulement elles s'en nourrissent tout le temps « qu'elle dure, mais elles en font même sécher pour « les emporter chez elles, y joignant une multitude « de corbeilles pleines d'œufs qu'elles ont fait cuire au « feu, etc. » *Hist. de l'Orénoque, tom.* II, *chap.* 22, *pag.* 56, 60. M. de La Condamine confirme ces récits, *pag.* 159.

Note XLII, page 115.

Piso a décrit deux de ces plantes, la *cururuape* et la *guajana-timbo*. Il est singulier que, quoiqu'elles opèrent ce fatal effet sur les poissons, bien loin d'être nuisibles à l'homme, on s'en sert avec succès dans la médecine. *Piso, lib.* IV, *cap.* 88. Bancroft parle d'une autre plante, nommée *hiarrée*, dont une petite quantité suffit pour enivrer les poissons à une distance considérable; de sorte qu'en peu de minutes ils flottent sans mouvement sur la surface de l'eau, où il est facile de les prendre. *Nat. Hist. of Guiana, pag.* 106.

Note XLIII, page 119.

Nous avons des exemples remarquables des malheurs auxquels des nations sauvages ont été exposées par la famine. Alvar-Nugnès Cabeça de Vaca, l'un des plus vertueux aventuriers espagnols, est demeuré près de neuf ans parmi les sauvages de la Floride, qui ignoraient toute espèce d'agriculture, et dont la nour-

riture était aussi mauvaise que précaire. « Ils vivent « principalement, dit-il, des racines des plantes, « qu'ils ne se procurent qu'avec beaucoup de peine, « en errant de tous côtés pour les chercher. Ils tuent « quelquefois un peu de gibier ou prennent du pois- « son, mais en si petite quantité que la faim les oblige « à manger des araignées, des œufs de fourmi, des « vers, des lézards, des serpents, et une espèce de « terre onctueuse; je suis même persuadé que s'il se « trouvait dans ce pays quelques pierres, ils les ava- « leraient. Ils gardent les arêtes de poisson et de ser- « pent, qu'ils réduisent en poudre pour les manger. « La seule saison pendant laquelle ils ne souffrent « point de la famine est celle où mûrit un certain fruit, « qu'ils nomment *tunas*, et une espèce de poire *prickly* « appelée par eux *opuntia*, d'une couleur jaune, ayant « un goût insipide. Ils sont quelquefois obligés de « voyager fort loin du lieu de leur résidence habi- « tuelle pour s'en procurer. » *Naufragias*, *cap*. 18, *pag*. 20, 21, 22. C. de Vaca remarque dans un autre endroit qu'ils sont souvent réduits à passer deux ou trois jours sans manger. *Cap*. 24, *pag*. 27.

Note XLIV, page 121.

M. Fermin a donné une description exacte des deux espèces de manioc, avec des détails sur la manière de les cultiver, et il y a joint quelques expériences qu'il a faites pour se convaincre des qualités vénéneuses du suc extrait de l'espèce qu'il appelle *cassave amère*, connue parmi les Espagnols sous le nom de *yuca-brava*. *Descript. de Surinam*, *tom*. I, *pag*. 66.

Note XLV, page 122.

On trouve le bananier en Asie et en Afrique aussi bien qu'en Amérique. Oviedo prétend que ce n'est point une plante indigène du Nouveau-Monde, mais qu'elle a été portée à l'Espagnole en 1516 par le P. Thomas de Berlanga, qui l'avait prise aux îles Canaries, où les boutures originaires en avaient été apportées des Indes-Orientales. *Oviedo, lib.* VIII, *cap.* 1. Cependant l'opinion d'Acosta et d'autres naturalistes, qui le regardent comme une plante de l'Amérique, paraît mieux fondée. *Acosta, Hist. nat. l.* IV, *p.* 21. Elle était cultivée par des tribus sauvages de l'Amérique qui avaient peu de communication avec les Espagnols, et qui étaient privées de cette intelligence qui porte l'homme à imiter des nations étrangères ce qui peut lui être utile. *Gumil.*, III, *pag.* 186. *Wafer's Voyage*, *pag.* 87.

Note XLVI, page 124.

Il est surprenant qu'Acosta, l'un des écrivains les plus exacts et les plus instruits sur les affaires d'Amérique, affirme que le maïs, quoique cultivé sur le continent, n'était pas connu dans les îles, où l'on ne mangeait que du pain de cassave. *Hist. nat. lib.* IV, *cap.* 16. Mais P. Martyr, dans le premier livre de sa première Décade, qu'il écrivit en 1493, après que Colomb fut revenu de son premier voyage, cite expressément le maïs comme une plante cultivée par les insulaires, et dont ils faisaient du pain, *page* 7. Gomara assure aussi qu'ils connaissaient la culture du maïs. *Hist. gener.*, chap. 28. Oviedo décrit le maïs

sans dire que ce fût une plante qui n'était pas naturelle à l'Espagnole. *Lib.* VII, *cap.* 1.

Note XLVII, page 129.

« Avant l'arrivée des Espagnols, les Chiliens con-
« naissaient l'art d'extraire l'or et l'argent du minerai,
« en le faisant fondre dans des pots, à l'aide d'un cou-
« rant d'air.

« Leurs instruments tranchants étaient faits d'une
« espèce de bronze natif qu'on rencontre dans le
« pays. C'est un mélange naturel de cuivre, de zinc
« et d'antimoine, appelé *campañil* par les Espagnols.

« On croit qu'ils ignoraient l'art de fondre le fer.
« Ils se servaient néanmoins de ce métal pour armer
« leurs flèches; mais on présume qu'ils employaient
« à cet effet du fer natif ou météorique, dont on a
« découvert une masse considérable dans la province
« de Santiago-del-Estero, au nord de celle de Cor-
« dova. » (D. L. R.)

Note XLVIII, page 132.

La Nouvelle-Hollande, pays qu'on ne connaissait autrefois que de nom, mais qui depuis peu a été visitée par des observateurs intelligents, est située dans une région du globe où l'on doit jouir d'un climat très heureux, puisqu'elle s'étend depuis le dixième jusqu'au trente-huitième degré de latitude méridionale. Sa surface carrée est plus grande que celle de toute l'Europe[1]. Le peuple qui en habite les différentes parties paraît ne former qu'une seule race. Il est évi-

(1) L'étendue de la Nouvelle-Hollande est moins considérable que

demment moins civilisé que la plupart des Américains, et a fait moins de progrès dans les arts de la vie. On n'aperçoit pas la moindre trace de culture dans toute cette vaste étendue de terre. Les habitants sont en si petit nombre que le pays paraît presque désert. Leurs tribus sont beaucoup moins considérables que celles de l'Amérique. Ils ne vivent pour ainsi dire que de poisson; ils n'ont point de demeure fixe, mais ils errent de côté et d'autre pour chercher leur nourriture. Les deux sexes vont entièrement nus. Leurs habitations, leurs ustensiles, etc., sont plus simples et plus grossiers que ceux des Américains. *Voyage, etc., par Hawkesworth,* tom. III, pag. 104, *etc.*, *in*-4°. La Nouvelle-Hollande est peut-être le pays où l'on trouve l'homme dans l'état de la plus grande ignorance, et où il nous offre le plus triste exemple de sa condition et de ses moyens dans cet état de nature brute. Si, dans la suite, de nouveaux voyageurs y font des recherches plus exactes, la comparaison des mœurs de ses habitants avec celles des Américains ne pourra manquer de for-

celle de l'Europe, malgré l'assertion contraire de Robertson.

Suivant M. de Freycinet *Voyage aux Terres Australes.*

	Lieues carrées de 25 au degré.
l'Europe a une superficie de.	501,875
la Nouvelle-Hollande de.	384,375

	Milles carrés de 60 au degré.
A. Balbi donne à l'Europe (bornée au Don) une sup. de	2,787,000
et à la Nouvelle-Hollande.	2,205,200

M. Brué évalue la superficie de à cette dernière partie du monde à 383,500 lieues carrées de 25 au degré, qui équivalent à 2,208,960 milles carrés de 60 au degré. La surface de la Nouvelle-Hollande et celle de l'Europe sont donc à peu près dans le rapport de 3 à 4, ou plutôt de 3 à 3 3/4. (D.L.R.)

mer un article intéressant et instructif pour l'histoire de l'espèce humaine.

Note XLIX, page 132.

Le P. Gabriel Marest, que les affaires de sa mission obligèrent de se rendre de *Cascaskias*, village des Illinois, à *Michillimakinac*, c'est-à-dire à plus de trois cents lieues de là, nous donne de ce pays la description suivante : « Nous avons marché pendant douze « jours sans rencontrer une seule ame. Tantôt nous « nous trouvions dans des prairies à perte de vue, « coupées de ruisseaux et de rivières, sans trouver « aucun sentier qui nous guidât ; tantôt il fallait nous « ouvrir un passage à travers des forêts épaisses, au « milieu de broussailles remplies de ronces et d'é- « pines ; d'autres fois nous avions à passer des marais « pleins de fange, où nous enfoncions quelquefois « jusqu'à la ceinture. Après avoir bien fatigué pendant « le jour, il nous fallait prendre le repos de la nuit sur « l'herbe ou sur quelques feuillages, exposés au vent, « à la pluie et aux injures de l'air. » *Lett. édif.*, *p.* 360, 361. Le Dr. Brickell, dans une course qu'il fit en 1730, de la Caroline septentrionale vers les montagnes, marcha quinze jours sans rencontrer une seule créature humaine. *Nat. Hist. of North Carolina, pag.* 389. Diego de Ordas, qui voulut former un établissement dans l'Amérique méridionale en 1532, parcourut de même ce pays pendant quinze jours sans y trouver un seul habitant. *Herrera*, *Decad.* V, *lib.* I, *cap.* 11.

Note L, pages 133 et 134.

Je suis fort porté à croire que la communauté de

biens et la jouissance commune des vivres ne sont connues que des peuples chasseurs les plus sauvages, et que l'idée du droit exclusif de propriété sur les fruits de la terre naît chez une nation au moment où elle connaît quelque espèce d'agriculture ou d'industrie réglée. Les détails que j'ai reçus sur l'état de la propriété chez les Indiens de différentes parties de l'Amérique me confirment dans cette opinion. « L'i-« dée des naturels du Brésil touchant la propriété, est « que si quelqu'un a cultivé un champ, lui seul doit « jouir de son produit, sans qu'un autre y puisse pré-« tendre. Tout ce qu'un individu ou une famille prend « à la chasse ou à la pêche appartient de droit à cet « individu ou à cette famille, sans qu'on soit obligé « d'en faire part à qui que ce soit, excepté aux caci-« ques ou à quelque parent malade. Si quelqu'un du « village entre dans leurs cabanes, il peut s'y asseoir « et manger sans en demander la permission; mais ce « n'est qu'une conséquence de leur principe général « d'hospitalité; car je ne me suis jamais aperçu qu'ils « partageassent la récolte de leurs champs ou le pro-« duit de leur chasse, ce qu'on aurait pu regarder « comme le résultat de quelque idée de communauté « de biens. Ils sont au contraire si attachés à ce qu'ils « regardent comme leur bien propre, qu'il serait très « dangereux de vouloir les en priver. Je n'ai jamais « vu ni entendu parler d'aucune nation indienne de « l'Amérique méridionale, parmi laquelle cette com-« munauté de biens qu'on vante tant soit connue. Ce « qui coûta le plus aux Jésuites à faire goûter aux In-

« diens du Paraguay, fut la jouissance commune des « biens, qu'ils introduisirent dans leurs missions, et « qui était contraire aux idées antérieures des Indiens. « Ils connaissaient les droits d'une propriété privée et « exclusive, et ne se soumirent qu'avec répugnance « à des lois qui y étaient opposées. » *Manuscrit de M. le chevalier de Pinto, entre les mains de l'auteur.* « La « possession actuelle », dit un missionnaire qui pendant plusieurs années a résidé parmi les Indiens des cinq nations, « donne un droit sur un terrain; mais « lorsque le possesseur le quitte, un autre a le même « droit de s'en rendre maître qu'avait eu celui qui « vient de le quitter. Cette loi ou cette coutume ne « regarde pas seulement le terrain sur lequel est bâtie « une maison, mais encore un champ cultivé. Si quel-« qu'un a préparé une pièce de terre pour y bâtir ou « planter, personne n'a le droit de le troubler, et « moins encore de lui enlever le fruit de ses travaux, « à moins qu'il ne renonce lui-même à sa possession; « mais je n'ai jamais entendu parler d'un acte formel « de cession d'un Indien à un autre dans leur état na-« turel. Les limites de chaque canton sont marquées; « c'est-à-dire qu'il leur est permis de chasser jusqu'à « telle rivière d'un côté et telle montagne de l'autre. « Cet espace est occupé et cultivé par des individus « et par leurs familles, qui jouissent en particulier du « fruit de leur travail et du produit de leur chasse, sans « qu'il soit permis à la communauté d'y prétendre. » *Manuscrit de M. Gideon Hawley, entre les mains de l'auteur.*

Note LI, page 136.

Cette différence entre le caractère des Américains et celui des nègres est si frappante, qu'il est passé en proverbe dans les îles françaises, « que regarder un « sauvage de travers, c'est le battre; le battre, c'est « le tuer; battre un nègre, c'est le nourrir. » *Dutertre*, *tom.* II, *pag.* 490.

Note LII, page 137.

La description de l'état politique du peuple de Cinaloa ressemble parfaitement à celui des habitants de l'Amérique septentrionale. « Ils n'ont ni lois ni sou- « verains pour punir les crimes, » dit un missionnaire qui a vécu long-temps parmi eux : « Ils n'ont aussi au- « cune espèce d'autorité ou de gouvernement politi- « que qui les contienne dans de certaines bornes. Ils « reconnaissent à la vérité des caciques qui sont les « chefs des familles ou des villages; mais leur autorité « se borne à les commander pendant la guerre ou « lorsqu'ils font quelques expéditions contre leurs « ennemis. Cette autorité des caciques n'est pas héré- « ditaire, et ils ne la doivent qu'à leur valeur pendant « la guerre, ou au pouvoir et au nombre de leurs pa- « rents et de leurs amis. Quelquefois même ils ob- « tiennent cette prééminence par leur éloquence à « faire valoir leurs propres exploits. » *Ribas, Hist. de los triumf., etc., p.* 11. L'état des Chiquitos dans l'Amérique méridionale est à peu près le même. « Ils n'ont « aucune forme régulière de gouvernement ou de so- « ciété civile; mais sur les objets d'intérêt public ils

« écoutent les conseils de leurs vieillards, qu'ils sui- « vent ordinairement. La dignité de cacique n'est pas « héréditaire, et n'est accordée qu'au mérite comme « une récompense de la valeur qu'on a montrée à la « guerre. Il ne règne parmi eux qu'une espèce d'union « imparfaite. Leur société ressemble à une république « sans chef, où chacun est le maître de sa personne, « et peut, sur le moindre dégoût, se séparer de ceux « avec qui il paraissait le plus lié. » *Relac. historical de los Chiquitos, por P. Juan Patr. Fernandez, pag.* 32, 33. Ainsi il paraît que les nations qui sont dans un même état de société, quoiqu'habitant des climats fort différents, ont les mêmes institutions civiles et la même forme de gouvernement.

Note LIII, page 154.

« J'ai connu des Indiens, dit un auteur fort in- « struit de leurs mœurs, qui, pour se venger, ont fait « mille milles à travers des forêts impénétrables, des « montagnes et des marais de roseaux, exposés à tou- « tes les intempéries de l'air, à la faim et à la soif. « Leur désir de vengeance est si violent qu'il fait mé- « priser tous ces dangers, pourvu qu'ils aient le bon- « heur d'enlever la chevelure du meurtrier ou d'un « ennemi, afin d'apaiser les ombres irritées de leurs « parents massacrés. » *Adair, Hist. of Amer. Indians, p.* 150.

Note LIV, page 154.

Les exploits que Piskaret, chef des Algonquins, a exécutés pour la plupart seul ou avec un ou deux de

ses compagnons, tiennent une place distinguée dans l'histoire de la fameuse guerre entre les Algonquins et les Iroquois. *De la Potherie, tom.* I, *pag.* 297, *etc.* *Colden, Hist. of five nations, pag.* 125.

Note LV, page 157.

La vie d'un chef qui échoue dans une expédition est souvent en danger, et il est toujours dégradé du rang qu'il avait obtenu par ses exploits antérieurs. *Adair, pag.* 388.

Note LVI, page 157.

Comme les idées des peuples de l'Amérique septentrionale, sur la manière de faire la guerre, sont généralement connues, j'ai fondé principalement mes observations sur les témoignages des auteurs qui en ont parlé. Mais on retrouve les mêmes maximes chez d'autres nations du Nouveau-Monde. Un missionnaire judicieux a donné une description des opérations guerrières du peuple du grand Chaco dans l'Amérique méridionale, et ces opérations ressemblent parfaitement à celles des Iroquois. « Presque tous ces « Indiens sont anthropophages, et n'ont d'autre oc- « cupation que la guerre et le pillage. Ils se sont ren- « dus formidables aux Espagnols par leur acharne- « ment dans le combat, et plus encore par les strata- « gèmes qu'ils emploient pour les surprendre. S'ils « ont entrepris de piller une habitation, il n'y a rien « qu'ils ne tentent pour tenir dans une fausse sécurité « ou pour écarter ceux qui peuvent la défendre. Ils « cherchent pendant une année entière le moment de

« fondre sur eux sans s'exposer; ils ont sans cesse des « espions en campagne, qui ne marchent que la nuit, « se traînant, s'il le faut, sur les coudes, qu'ils ont « toujours couverts de calus. C'est ce qui a fait croire « à quelques Espagnols que, par des secrets magiques, « ils prenaient la forme de quelque animal pour ob- « server ce qui se passait chez leurs ennemis. Lors- « qu'eux-mêmes ils sont surpris, le désespoir les rend « si furieux qu'il n'y a point d'Espagnol qui voulût les « combattre à armes égales. On a vu des femmes « vendre leur vie bien cher aux soldats les mieux ar- « més. » *Relacion chorographica del Gran Chaco de P. Lozano, pag.* 79. *Hist. génér. des voyages*, *tom.* XIV, *pag.* 75.

Note LVII, page 159.

Lery, qui a été le témoin oculaire d'une bataille entre les Topinambous, tribu du Brésil, et une autre nation puissante avec laquelle ils étaient en guerre, nous a donné un tableau frappant du courage et de la férocité de ces peuples. « Ego cum Gallo altero, « dit-il, paulò curiosius, magno nostro periculo (si « enim ab hostibus capti aut lesi fuissemus, devora- « tioni fuissemus devoti), barbaros nostros in militiam « euntes comitari volui. Hi, numero 4000 capita, cum « hostibus ad littus decertârunt, tantà ferocitate, ut « vel rabidos et furiosos quosque superarent. Cùm « primum hostes conspexêre, in magnos atque editos « ululatus perruperunt. Hæc gens adeò fera est et tru- « culenta, ut tantisper dum virium vel tantillùm res- « tat, continuò dimicent, fugamque nunquam capes-

« sant. Quod à naturâ illis inditum esse reor. Testor « interea me, qui non semel, tum peditum tum equitum copias ingentes in aciem instructas hìc con- « spexi, tantâ nunquam voluptate videndis peditum « legionibus armis fulgentibus, quantâ tum pugnanti- « bus istis percussum fuisse. » *Lery, Hist. navigat. in Brasil, ap. de Bry, tom.* III, *pag.* 207, 208, 209.

Note LVIII, page 160.

Les Américains, ainsi que d'autres peuples barbares, coupaient autrefois la tête aux ennemis qu'ils tuaient à la guerre, pour la rapporter en trophée; mais comme ces têtes les incommodaient beaucoup dans leur retraite, qu'ils font toujours avec précipitation, et quelquefois jusqu'à une grande distance, ils se sont contentés ensuite d'enlever la chevelure avec la peau du crâne. Quoique cette coutume soit plus en usage dans l'Amérique septentrionale, elle ne laisse pas d'être connue des peuples méridionaux. *P. Lozano, pag.* 79.

Note LIX, page 166.

Les paroles de la *chanson de guerre* semblent dictées par ce même esprit féroce de vengeance. « Je vais en « guerre venger la mort de mes frères : je tuerai, j'ex- « terminerai, je saccagerai, je brûlerai mes ennemis; « j'emmenerai des esclaves, je mangerai leur cœur, je « ferai sécher leur chair, je boirai leur sang, j'appor- « terai leur chevelure, et je me servirai de leurs crânes « pour en faire des tasses. » *Nouv. Voyage aux Indes-Occidentales, par M. Bossu, in-12, tom.* I, *pag.* 115, note.

Des personnes dignes de confiance m'ont assuré que depuis que le nombre des Indiens a considérablement diminué, ils ne mettent presque plus aucun de leurs prisonniers à mort, parce qu'ils regardent comme une politique plus sage de leur accorder la vie et de les adopter. Ces scènes terribles dont j'ai parlé arrivent aujourd'hui si rarement que des missionnaires et des négociants qui ont demeuré long-temps parmi les Indiens n'en ont jamais vu.

Note LX, page 167.

Tous les voyageurs qui ont visité les peuples les moins civilisés de l'Amérique s'accordent sur ce fait, qui se trouve confirmé par deux exemples remarquables. Lors de l'expédition de Narvaez dans la Floride, en 1528, les Espagnols furent réduits, pour conserver leur propre vie, à manger ceux de leurs compagnons qui mouraient; ce qui parut si révoltant aux Indiens, accoutumés à ne manger que leurs prisonniers, qu'ils ne regardèrent plus les Espagnols qu'avec horreur et indignation. *Torquemada, Monarch. ind. tom.* II, *pag.* 584. *Naufragios de Alv. Nugnès Cabeça de Vaca, cap.* 14, *pag.* 15. Quoique les Mexicains dévorassent avec avidité pendant le siége de Mexico les Espagnols et les Tlascalans qu'ils faisaient prisonniers, la famine la plus cruelle ne put les engager à manger les corps morts de leurs compatriotes. *Bern. Diaz del Castillo, Conq. de la Nuev. Espagna, pag.* 156.

Note LXI, page 169.

On trouve plusieurs exemples singuliers de la ma-

nière dont les peuples du Brésil traitent les prisonniers, dans une relation de Stadius, officier allemand au service des Portugais, publiée en 1556. Il fut fait prisonnier par les Topinambous, qui le tinrent pendant neuf ans en captivité. Il fut souvent le témoin de ces fêtes horribles qu'il décrit, et il était lui-même destiné à subir le sort cruel des autres prisonniers; mais il sauva sa vie par des efforts extraordinaires de courage et d'adresse. *De Bry*, *tom.* III, *pag.* 44, *etc.* De Lery, qui accompagna Villegagnon dans son expédition au Brésil, en 1556, et qui demeura longtemps dans ce pays, se trouve d'accord avec Stadius sur toutes les circonstances importantes. Il fut souvent le témoin oculaire de la manière dont les peuples du Brésil traitaient leurs prisonniers. *De Bry*, *tom.* III, *pag.* 210. Un auteur portugais en rapporte plusieurs particularités remarquables, que Stadius et de Lery ont passées sous silence. *Purch. Pilgr. tom.* IV, *pag.* 1294, *etc.*

Note LXII, page 173.

Quoique j'aie suivi, touchant cette apathie des Américains, l'opinion qui paraît être la plus raisonnable et qui se trouve appuyée par l'autorité des auteurs les plus respectables, il y a cependant des écrivains d'un mérite reconnu qui ont donné des théories fort différentes sur ce sujet. Don Antonio de Ulloa, dans un voyage qui a paru depuis peu, prétend que la contexture de la peau et la constitution physique des Américains les rendent moins sensibles à la douleur

que le reste des hommes. Il en fournit plusieurs preuves dans la tranquillité avec laquelle ils supportent les plus cruelles opérations de chirurgie, etc. *Noticias Americanas*, *pag*. 313, 314. Des chirurgiens ont fait les mêmes observations dans le Brésil. « Un Indien, « disent-ils, ne se plaint jamais de la douleur, et souffre « l'amputation d'un bras ou d'une jambe sans pousser « le moindre soupir. » *Manuscrit entre les mains de l'auteur*.

Note LXIII, page 175.

Cette idée est naturelle à tout peuple grossier. Dans les premiers temps de la république, c'était une maxime parmi les Romains qu'un prisonnier, « tum « decessisse videtur cùm captus est. » *Digest. lib*. XLIX, *tit*. 15, *cap*. 18. Dans la suite, lorsque le progrès du luxe les eut rendus plus indulgents sur cet article, ils furent obligés d'employer deux fictions de jurisprudence pour assurer la propriété, et pour permettre le retour d'un prisonnier, l'une par la loi *Cornelia*, et l'autre par le *Jus postliminu*. *Heineccii*, *Elem. Juris civ. sec. ord. Pand. tom*. II, *pag*. 294. Les mêmes idées se trouvent chez les nègres. Jamais on n'y a reçu la rançon d'un prisonnier. Dès qu'un individu est pris à la guerre, il est regardé comme un homme mort, et il l'est en effet pour sa patrie et pour sa famille. *Voyage du chevalier de Marchais*, *tom*. I, *pag*. 369.

Note LXIV, page 177.

Les naturels du Chili, les plus braves et les plus fiers de tous les peuples américains, sont les seuls ex-

ceptés de cette observation. Ils combattent leurs ennemis en pleine campagne; leurs troupes s'avancent et attaquent non-seulement avec courage, mais en conservant un ordre régulier. Quoique plusieurs des tribus de l'Amérique septentrionale aient changé leurs arcs et leurs flèches pour des armes à feu d'Europe, ils suivent toujours leur ancienne manière de faire la guerre et ne s'écartent point de leur système particulier; mais les opérations militaires des peuples du Chili ressemblent beaucoup à celles des nations guerrières de l'Europe et de l'Asie. *Ovallè's Relacion of Chili. Churchill's Coll. tom.* III, *pag.* 71. *Lozano, Hist. del Parag. tom.* I, *pag.* 144, 145.

Note LXV, page 181.

Herrera nous en a donné un exemple singulier Dans le Yucatan les hommes sont si soigneux de leur parure, qu'ils portent partout des miroirs, qui sans doute sont faits de pierre, comme ceux des Mexicains, *Decad.* IV, *lib.* III, *cap.* 8, et dans lesquels ils aiment beaucoup à se regarder; mais les femmes n'en font jamais usage. *Decad.* IV, *lib.* X, *cap.* 3. Il remarque que parmi les *Panches*, peuple féroce du nouveau royaume de Grenade, il n'y avait que les guerriers distingués à qui il fût permis de percer leurs lèvres et d'y porter des pierres vertes ou d'orner leur tête de plumes. *Decad.* VII, *lib.* IX, *cap.* 4. Quoique le royaume du Pérou fût très civilisé, il y avait des provinces où la condition des femmes était peu améliorée. Elles étaient chargées du soin de la culture et des

travaux domestiques. Il ne leur était pas permis de porter des bracelets ou d'autres ornements, dont les hommes se paraient avec complaisance. *Zarate*, *Hist. de Peru*, *tom.* I, *pag.* 15, 16.

Note LXVI, page 181.

J'ai hasardé d'appeler cette méthode d'oindre et de peindre leurs corps l'*habillement* des Américains; ce qui s'accorde même avec leur propre idiome. Ils ne sortent jamais de leurs maisons s'ils ne sont oints depuis les pieds jusqu'à la tête, et ils s'excusent de sortir en disant qu'ils ne peuvent point paraître parce qu'ils sont nus. *Gumilla*, *Hist. de l'Orénoque, tom.* I, *pag.* 191.

Note LXVII, page 183.

On trouve dans la province de Cinaloa, sur le golfe de Californie, des peuples qui paraissent vivre dans un état de société, quoiqu'on puisse les compter parmi les nations les plus grossières de l'Amérique. Ils ne cultivent ni ne sèment jamais; ils n'ont même aucune habitation. Ceux de l'intérieur du pays ne vivent que de la chasse, et ceux des côtes que de la pêche; les uns et les autres suppléent au reste par les productions spontanées de la terre, telles que des fruits, des plantes, des racines de différentes espèces. Comme ils n'ont aucun abri pendant les temps pluvieux, ils rassemblent des roseaux ou des herbes fortes, qu'ils lient par un bout et qu'ils ouvrent de l'autre pour leur servir d'espèce de capuchon, qui, semblable à un auvent, reçoit la pluie et les en garantit pendant plu-

sieurs heures. Dans les temps chauds, ils se forment avec des branches d'arbres un abri contre les rayons brûlants du soleil. Pour se préserver du froid, ils font de grands feux autour desquels ils dorment en plein air. *Historia de los triumfos de Nuestra Santa-Fé, entre gentes las mas barbaras, etc., por P. And. Perez de Ribas, pag. 7, etc.*

Note LXVIII, page 184.

Ces maisons ressemblent à des granges. « Nous en « avons mesuré qui avaient 150 pas de long sur 20 pas « de large, et où plus de cent personnes habitent en- « semble. » *Wilson's Account of Guiana. Purch. Pilgr. vol.* IV, *pag.* 1263, *ibid.*, 1291. « Les maisons des In- « diens, dit M. Barrère, ont l'air d'une extrême pau- « vreté, et sont une image parfaite des premiers « temps...... Toutes ces cases ou huttes, qui sont or- « dinairement bâties sur une hauteur ou au bord de « quelque rivière, pêle-mêle et sans aucun ordre, « forment un aspect des plus tristes et des plus désa- « gréables. On n'y voit rien que de hideux et de sau- « vage. Le paysage n'a rien de riant. Le silence même « qui règne dans tous ces endroits, et qui n'est inter- « rompu quelquefois que par le bruit désagréable des « oiseaux ou des bêtes fauves, n'est capable d'inspirer « que de la frayeur. » *Nouv. Relat. de la France équin. pag.* 146, 147.

Note LXIX, page 186.

On trouve dans l'Amérique méridionale des peuples qui ont l'art de lancer des flèches à une grande

distance et avec une force extraordinaire, sans se servir d'arcs. «Ils font usage d'une *sarbacane*, par le moyen « de laquelle ils soufflent une flèche à plus de cent vingt « pas. Cet instrument est fait d'un roseau naturel et « creux, long de neuf à dix pieds, de la grosseur d'un « pouce; et pour que la flèche puisse atteindre à un « si grand éloignement, à cause de sa grande légèreté, « ils en enveloppent le gros bout de coton non filé, « qui la fait entrer avec un peu de difficulté dans la « *sarbacane*, ce qui, comprimant l'air, la fait sortir avec « une rapidité surprenante, sans quoi il ne serait pas « possible de la faire traverser un si grand espace. « Ces petites flèches sont toujours empoisonnées. » *Fermin, Descript. de Surinam, tom.* I, *pag.* 55. *Bancroft's Hist. of Guiana, pag.* 281, *etc.* Les peuples des Indes orientales font un grand usage de cette sarbacane.

Note LXX, page 187.

Je pourrais en produire plusieurs exemples, mais je me bornerai à en citer un seul pris chez les Esquimaux. « Leurs arcs sont d'une construction fort ingé« nieuse, dit M. Ellis; ils sont ordinairement composés « de trois morceaux de bois, qu'ils savent joindre « très proprement et avec beaucoup d'exactitude. « C'est du sapin ou du mélèse, que les Anglais nom« ment en ce pays genevrier, qu'ils emploient com« munément pour cet usage; et comme ces bois ne « sont ni forts ni élastiques, ils suppléent à l'un et à « l'autre en renforçant leur arc par derrière, avec « une espèce de bande faite de nerfs ou tendons de

« leurs bêtes fauves. Ils ont soin de mettre souvent « leurs arcs dans l'eau ; ce qui faisant rétrécir les cor-« des leur donne par là plus d'élasticité et les fait por-« ter plus loin qu'ils ne feraient autrement. Comme « ils sont habitués à cet exercice depuis leur jeunesse, « ils tirent avec une dextérité inconcevable. ». *Voyage to Hudson's Bay, p.* 138.

Note LXXI, page 188.

Le besoin est le grand mobile qui excite et guide l'homme dans les inventions nouvelles. Il y a cependant une inégalité si grande dans les progrès des découvertes, et quelques nations ont si fort devancé les autres, quoique dans des circonstances presque semblables, qu'il faut attribuer cette différence à quelque événement de leur histoire ou à quelque cause particulière de leur situation physique que nous ignorons. Les habitants de l'île d'Otaïti, découverte depuis peu dans la mer du Sud, surpassent de beaucoup la plupart des Américains dans la connaissance des arts d'industrie : cependant ils ignoraient la méthode de faire bouillir l'eau, et n'avaient aucun vase dans lequel ils pussent la contenir et la soumettre à l'action du feu : ils ne concevaient pas plus qu'on pût l'échauffer que la rendre solide. *Voyages autour du monde, rédigés par Hawkesworth, tom.* II, *pag.* 132, 155, in-4°.

Note LXXII, page 188.

Une de ces chaloupes, qui pouvait contenir neuf hommes, ne pesait que soixante livres. *Gosnol, Relat.*

des Voyages de la Virginie, Rec. de Voy. au nord, tom. V, *pag.* 403.

Note LXXIII, page 191.

Ulloa nous en donne une preuve remarquable. « Dans leurs fabriques de tapis, de rideaux et de cou- « vertures de lit, et autres semblables étoffes, toute « leur industrie consiste à prendre chaque fil l'un après « l'autre, à les compter chaque fois, et à y faire ensuite « passer la trame; de sorte que pour fabriquer une « pièce de quelqu'une de ces étoffes, ils emploient « jusqu'à deux ans ou même davantage. » *Voyage au Pérou, tom.* I, *pag.* 336. Bancroft donne la même description des naturels de la Guiane, *pag.* 255. Suivant Adair, les Indiens de l'Amérique septentrionale n'ont pas plus d'esprit ni de dextérité, *pag.* 422. L'une des planches qu'on trouve dans *Purchas, tom.* III, *pag.* 1106, des peintures des Mexicains, me fait croire que ce peuple ne possédait pas une méthode plus parfaite ni plus prompte de tisser. L'invention d'un métier était au-dessus de la portée de l'esprit des Américains les plus civilisés. Ils sont si lents dans tous leurs ouvrages, qu'un de leurs ouvriers demeure plus de deux mois à faire avec son couteau une pipe à fumer. *Ibid. pag.* 423.

Note LXXIV, page 193.

Le P. Lafitau, dans ses *Mœurs des Sauvages,* emploie 347 fastidieuses pages *in*-4° pour le seul article de la religion.

Note LXXV, page 196.

J'ai renvoyé le lecteur à différents auteurs qui ont parlé des peuples les moins civilisés de l'Amérique. Leur témoignage est uniforme. Celui du P. Ribas touchant le peuple de Cinaloa, s'accorde avec tous les autres. « Pendant plusieurs années, dit-il, que je ré-« sidai parmi ces peuples, je fus très attentif à obser-« ver si l'on devait les regarder comme idolâtres, et « je puis assurer avec vérité que, quoiqu'on trouve « chez quelques-uns des traces d'idolâtrie, les autres « n'ont pas la moindre connaissance de Dieu, ni même « de quelque fausse divinité, et qu'ils ne rendent au-« cun hommage formel à l'Être suprême qui gouverne « le monde. Ils ne peuvent se former aucune idée de « la providence d'un Créateur de qui ils doivent at-« tendre dans la vie future la récompense de leurs « vertus et la punition de leurs crimes. Ils ne s'assem-« blent jamais en public pour exercer aucun acte de « religion. » *Ribas, Triumphos, etc., pag.* 16.

Note LXXVI, page 197.

Le peuple du Brésil était si effrayé du tonnerre, qui est fréquent et terrible dans ce pays, ainsi que dans d'autres parties de la zone torride, que c'était non-seulement pour eux un objet de culte religieux, mais que le mot le plus expressif de leur langue pour désigner la divinité était celui de *toupan*, dont ils se servent aussi pour désigner le tonnerre. *Piso de Medec. Brasil. pag.* 8. *Nieuhoff, Church. collect. tom.* II, *pag.* 132.

Note LXXVII, page 206.

Suivant le rapport de M. Dumont, témoin oculaire des funérailles du grand chef des Natchez, il paraît que les sentiments de ceux qui se sacrifiaient à cette occasion étaient fort différents. Il y en avait qui briguaient cet honneur avec ardeur; d'autres cherchaient à éviter leur sort, et plusieurs même conservaient la vie en se sauvant dans les bois. Les bramines donnent aux femmes qu'on doit brûler avec les corps de leurs maris une liqueur enivrante qui les rend insensibles au sort qui les attend; les Natchez obligent de même leurs victimes d'avaler plusieurs morceaux de tabac; ce qui produit un semblable effet. *Mém. de la Louisiane, tom.* I, *pag.* 227.

Note LXXVIII, page 214.

Ils sont très licencieux en plusieurs occasions, surtout dans les danses instituées pour le rétablissement de la santé de quelque personne malade. *De La Potherie, Hist. etc. tom.* II, *pag.* 42. *Charlevoix, Hist. de la Nouvelle-France, tom.* III, *pag.* 319. Mais leurs danses sont ordinairement telles que je les ai décrites.

Note LXXIX, page 217.

Les *Othomaques*, qui habitent les bords de l'Orénoque, emploient pour ce même effet une poudre faite de grains d'*yuapa* et de coquilles de certains gros colimaçons calcinées au feu et pulvérisées. Les effets en sont si violents, quand on la prend par le

nez, qu'elle inspire plutôt la fureur que l'ivresse. *Hist. de l'Orénoque, par Gumilla, tom.* I, *pag.* 286.

Note LXXX, page 220.

Quoique cette observation soit vraie à l'égard de la plupart des nations méridionales, il y en a cependant quelques-unes où l'intempérance des femmes n'est pas moins excessive que celle des hommes. *Bancroft's Nat. Hist. of Guiana, pag.* 275.

Note XCI, page 226.

On trouve de ces circonstances contradictoires et inexplicables dans les auteurs les plus judicieux qui ont parlé des mœurs des Américains. Le P. Charlevoix, que la controverse qui existait entre son ordre et celui des Franciscains sur l'esprit et les connaissances des peuples de l'Amérique septentrionale, intéressait à exposer leurs qualités morales et intellectuelles dans le jour le plus favorable, assure qu'ils sont continuellement occupés à négocier avec leurs voisins, et qu'ils font paraître dans leurs négociations autant d'habileté que de noblesse de sentiments. Il ajoute cependant « qu'il y va de tout pour un plénipotentiaire d'employer tout ce qu'il a d'esprit et « d'éloquence ; car si les propositions ne sont pas « agréées, il faut qu'il se tienne bien sur ses gardes. « Il n'est pas rare qu'un coup de hache soit l'unique « réponse qu'on lui fasse. Il n'est pas même hors de « danger quand il a évité la première surprise ; il doit « s'attendre à être poursuivi, et à être brûlé s'il est « pris. » *Hist. de la Nouv.-France, tom.* III, *pag.* 251.

Ce que nous rapportons (*livre* V, *pag*........ *an* 1519) relativement à la manière dont les Tlascalans traitèrent les ambassadeurs de Zempoalla, vient à l'appui du fait cité par Charlevoix. Des hommes capables de pareils actes de violence paraissent ignorer les premiers principes sur lesquels est fondé le commerce réciproque entre les nations, et au lieu des négociations perpétuelles dont parle Charlevoix, il paraît impossible qu'il y ait même la moindre communication entre ces peuples.

Note XCII, page 228.

C'est une remarque que fait Tacite en parlant des Germains : « *Gaudent muneribus, sed nec data imputant, nec acceptis obligantur.* » *De mor. Germ. c.* 21. Un auteur qui s'est trouvé à portée d'observer le principe qui porte les Sauvages à ne montrer aucune reconnaissance des dons qu'ils ont reçus, et à n'attendre aucun retour de ceux qu'ils ont faits, explique ainsi leur idée à ce sujet : « Si vous m'avez donné « ceci, disent-ils, c'est que vous n'en aviez pas besoin « vous-même ; quant à moi, je ne donne jamais ce que « je crois pouvoir m'être nécessaire. » *Mém. sur les Galibis. Hist. des plantes de la Guiane française, par M. Aublet; tom.* II, *pag.* 110.

Note XCIII, page 244.

And. Bernaldès, contemporain et ami de Colomb, a cité quelques exemples du courage des Caraïbes, qui ne sont mentionnés ni par Ferdinand Colomb ni par les autres historiens de ce temps, dont les ou-

vrages ont été publiés. Un canot caraïbe où il y avait quatre hommes, deux femmes et un enfant, se trouva un jour, sans qu'ils le sussent, au milieu de la flotte de Colomb, lorsqu'à son voyage il passait entre leurs îles. Ils restèrent d'abord dans un étonnement stupide à la vue d'un pareil spectacle, et ne sortirent presque pas de la même place pendant plus d'une heure. Une barque espagnole, armée de vingt-cinq hommes, s'avança vers eux et la flotte même les entoura peu à peu jusqu'à leur couper toute communication avec la côte. « Lorsqu'ils s'aperçurent, dit « l'historien, qu'il leur était impossible de s'échapper, « ils saisirent leurs armes avec un courage intrépide, « et commencèrent l'attaque. Je dis *avec un courage « intrépide,* parce qu'ils n'étaient qu'en petit nombre, « et qu'ils voyaient une grande multitude prête à les « assaillir. Ils blessèrent plusieurs Espagnols, quoique « ceux-ci eussent des boucliers et d'autres armes dé- « fensives. Lors même que le canot eut chaviré, ce « ne fut qu'avec beaucoup de peine et de danger qu'on « en prit quelques-uns, parce qu'ils ne cessaient de se « défendre et de faire usage de leurs arcs avec beau- « coup d'adresse, quoique nageant en pleine mer. » *Hist. de D. Fern. y Ysab. manusc. cap.* 119.

Note XCIV, page 245.

On peut former une conjecture fort probable sur la cause qui distingue le caractère des Caraïbes d'avec celui des habitants des plus grandes îles. Il paraît clairement que les premiers sont d'une race particulière.

Leur langue est totalement différente de celle de leurs voisins habitant des grandes îles. Il y a même parmi eux une tradition qui porte que leurs ancêtres sont originairement venus de quelque partie du grand continent, et qu'après avoir conquis et exterminé les anciens habitants des îles, ils ont pris possession de leurs terres et de leurs femmes. *Rochefort, pag.* 384. *Du Tertre, pag.* 360. C'est pour cela qu'ils s'appellent eux-mêmes *Banarée,* qui signifie un homme venu d'au-delà de la mer. *Labat, tom.* VI, *p.* 131. Les Caraïbes ont même encore deux langues différentes, dont l'une est particulière aux hommes et l'autre aux femmes. *Du Tertre, pag.* 361. La langue des hommes n'a rien de commun avec celle qu'on parle dans les grandes îles, mais l'idiome des femmes y ressemble beaucoup. *Labat, pag.* 129 ; ce qui confirme fortement la tradition dont j'ai parlé. Les Caraïbes eux-mêmes pensent qu'ils sont une colonie de *Galibis,* nation puissante de la Guiane dans l'Amérique méridionale. *Du Tertre, pag.* 361. *Rochefort, pag.* 348. Mais comme leurs mœurs féroces ont plus de rapport avec celles des nations qui habitent le nord du continent qu'avec celles des peuples de l'Amérique méridionale, que d'ailleurs leur langue a quelque analogie avec celle qu'on parle dans la Floride, il est à croire qu'ils descendent plutôt des premiers que des autres. *Labat, pag.* 128, *etc. Herrera, Decad.* I, *lib.* IX, *cap.* 4. Dans leurs guerres, ils conservent encore l'ancien usage de détruire tous les mâles et de ne laisser la vie qu'aux personnes de l'autre sexe pour leur servir d'esclaves ou de femmes.

Note xcv, page 248.

La connaissance de tout ce qui s'est passé à la conquête de la Nouvelle-Espagne nous vient de sources plus authentiques et plus originales que celles qui nous ont transmis les autres événements de l'histoire de l'Amérique ; et parmi ces monuments, il n'y en a pas de plus précieux et de plus anciens que les lettres adressées par Cortez à l'empereur Charles-Quint. Comme Cortez se rendit bientôt indépendant de Velasquez, il était obligé d'envoyer à la cour de Madrid un détail de ses opérations qui pût lui mériter l'approbation de son souverain.

Sa première dépêche n'a jamais été rendue publique[1]. Elle fut écrite à la Vera-Cruz le 16 juillet 1519 : comme je pensais qu'elle n'avait pu parvenir à l'empereur qu'après son arrivée en Allemagne, et qu'il partit pour aller y recevoir la couronne impériale au commencement de l'année 1520, je fis toutes les recherches possibles pour trouver une copie de cette lettre en Espagne et en Allemagne, mais inutilement. Cette perte ne peut cependant pas être d'une grande conséquence, parce que la lettre, écrite immédiatement après l'arrivée de Cortez dans la nouvelle Espagne, ne devait contenir rien de très important. En cherchant cette première lettre de Cortez, on découvrit dans la Bibliothèque impériale de Vienne la co-

(1) M. M. F. de Navarette a découvert cette première lettre de Cortez et plusieurs autres fort curieuses du même conquérant ; elles seront imprimées dans la *Collection des Voyages et Découvertes des Espagnols, depuis la fin du xv[e] siècle, etc.*, dont ce savant a déjà publié deux volumes. (D. L. R.)

pie d'une autre dépêche, que Cortez avait écrite de la Vera-Cruz à l'empereur. J'en ai donné quelques extraits à la fin des notes de ce volume. La seconde dépêche, datée du 30 octobre 1520, fut publiée à Séville en 1522; la troisième et la quatrième parurent peu de temps après qu'on les eut reçues. En 1532 on en imprima en Allemagne une traduction latine. Ramusio leur donna ensuite une plus grande publicité en les insérant dans son précieux recueil. Ces lettres contiennent une histoire exacte et précise de l'expédition de Cortez, avec plusieurs particularités intéressantes touchant les mœurs et les coutumes des Mexicains; elles font honneur à Cortez. Le style en est simple et clair; mais, comme il avait le plus grand intérêt à présenter ses opérations sous le jour le plus favorable, il est à croire qu'il a exagéré ses victoires, diminué ses pertes et pallié les actes de rigueur et de violence auxquels il a pu se porter.

L'ouvrage qui suit celui de Cortez est la *Cronica de la Nueva-Espagna, por Francisco Lopez de Gomara*, imprimé en 1552. Le mérite historique de Gomara est très distingué; sa manière de narrer est claire, facile, toujours agréable et souvent même élégante; mais il est quelquefois inexact et crédule. Comme il était chapelain particulier de Cortez, aprés son retour de la Nouvelle-Espagne, et qu'il composa sans doute cet ouvrage par l'ordre de ce capitaine, il est positif qu'il a cherché à exagérer le mérite de son héros, et à cacher ou du moins à voiler les actions qui auraient pu nuire à sa gloire. Herrera l'accuse de ce défaut

dans une occasion, *Decad.* 2, *lib.* III, *cap*, 2, et ce n'est pas la seule où sa partialité paraît manifestement. Cependant il a écrit avec tant de liberté sur plusieurs mesures prises par la cour d'Espagne, que les exemplaires de son histoire des Indes et de sa chronique furent retirés par un décret du conseil des Indes; on les regarda même long-temps en Espagne comme des livres prohibés, et ce n'est que depuis peu qu'on a accordé la permission de les publier. *Pinelo*, *Biblioth. pag.* 589.

La Chronique de Gomara engagea Bernal Diaz del Castillo à composer son *Historia verdadera de la conquista de la Nueva-Espagna.* Compagnon de Cortez dans toutes ses batailles, il avait été de toutes les expéditions de la Nouvelle-Espagne, et s'était trouvé dans toutes les occasions périlleuses. Lorsqu'il vit que ni lui-même, ni la plupart de ses compagnons n'avaient été cités par Gomara, mais que l'honneur de leurs exploits était attribué à Cortez seul, ce brave vétéran prit avec indignation la plume et composa son *Histoire véridique.* Elle contient un récit minutieux, prolixe et confus de toutes les opérations de Cortez, dans un style aussi dur et aussi bas qu'on peut l'attendre d'un soldat non lettré. Mais comme il parle de faits dont il a été témoin et souvent un des principaux acteurs, sa narration porte tous les caractères de la vérité; elle est d'ailleurs écrite avec tant de naïveté, avec des détails si intéressants, avec une vanité si amusante, mais si pardonnable dans un vieux soldat qui (comme il s'en vante lui-même) s'est trouvé à cent

dix-neuf batailles, que son livre est un des plus curieux qu'on puisse lire dans quelque langue que ce soit.

Pet. Martyr ab Angleria[1] a fait le récit de l'expédition de Cortez, dans un traité *De insulis nuper inventis,* qu'il a joint à ses Décades *De rebus oceanicis et novo orbe;* mais il n'y parle que de ce qui arriva immédiatement après son premier débarquement. Cet ouvrage, qui est court et superficiel, paraît contenir des relations données par Cortez même, dans ses premières lettres, embellies de plusieurs particularités communiquées à l'auteur par les officiers chargés des dépêches de Cortez.

Mais le livre où les historiens modernes ont puisé le plus de faits, touchant la conquête de la Nouvelle-Espagne, c'est l'*Historia de la conquista de Mexico, por D. Antonio de Solis,* publié pour la première fois en 1684. Je ne connais point d'auteur que sa gloire littéraire ait plus élevé au-dessus de son mérite réel. Solis est regardé par ses compatriotes comme un des écrivains les plus purs dans la langue castillane; et s'il est permis à un étranger de hasarder son opinion sur une matière dont les Espagnols seuls doivent être juges, j'ose dire qu'il a droit de prétendre à ce titre. Mais quoique son langage soit correct, sa diction n'est rien moins que claire. Ses phrases trop soignées ont souvent de la roideur et quelquefois de l'enflure; les figures dont il se sert sont communes ou impropres, et ses réflexions superficielles. On pourrait cependant lui pardonner aisément ces défauts, si d'ailleurs il

(1) Son véritable nom est Pietro Martire d'Anghiera. (D. L. R.)

n'était pas dépourvu de toutes les grandes qualités nécessaires à un historien. Privé de cette patience industrieuse qui conduit à la connaissance du vrai, et de l'impartialité qui pèse tout avec une attention réfléchie, il n'a cherché qu'à établir son système favori en faisant de Cortez un héros parfait, exempt de tout défaut et doué de toutes les vertus : ce qui l'a rendu moins attentif à découvrir la vérité qu'à rapporter tout ce qui pouvait contribuer à embellir son sujet. Toutes ses discussions critiques sont captieuses et fondées sur des faits controuvés. Quoiqu'il cite quelquefois les dépêches de Cortez, il paraît ne les avoir pas consultées, et quoiqu'il critique souvent Gomara, il n'en préfère pas moins son autorité, la plus suspecte de toutes, à celle des autres historiens contemporains.

Mais de tous les auteurs espagnols, Herrera est celui qui nous a donné le récit le plus exact[1] et le plus circonstancié de la conquête du Mexique et des autres événements de l'Amérique. L'attention avec laquelle il a consulté non-seulement les livres, mais les papiers originaux et les actes publics qui pouvaient jeter quelque lumière sur l'objet de ses recherches, surtout l'impartialité et la candeur qu'il a mises dans ses jugements, rendent ses Décades fort précieuses, et doivent les faire ranger parmi les collections historiques les plus judicieuses et les plus utiles. On pourrait même à juste titre le placer parmi les meilleurs histo-

(1) Robertson porte ailleurs un jugement différent sur Herrera, lorsqu'il dit que cet historien s'attache à pallier les actions barbares de ses compatriotes. (D. L. R.)

riens de sa nation, sans l'ordre chronologique trop scrupuleux qu'il a voulu observer dans les événements du Nouveau-Monde; ce qui rend son ouvrage si diffus, si obscur et si décousu, que ce n'est qu'au moyen d'un travail pénible qu'on parvient à rassembler les diverses circonstances d'un fait. Au reste, il indique les sources où il a puisé pour composer son recueil. *Decad.* 6, *lib.* III, cap. 19[1].

Note xcvi, page 250.

Cortez se proposait de suivre Ovando, lorsqu'il partit pour son gouvernement en 1502; mais il fut retenu par un accident. Comme il cherchait pendant une nuit fort obscure à entrer, par la fenêtre, dans la chambre à coucher d'une dame avec qui il avait une intrigue, un vieux mur sur lequel il était monté s'écroula, et Cortez fut si grièvement blessé qu'il lui fut impossible de faire le voyage. *Gomara, Cronica de la Nueva-Espagna, cap.* 1.

Note xcvii, page 252.

Cortez avait deux mille pesos entre les mains d'Andrez de Duero, et en avait emprunté quatre mille. Ces deux sommes réunies font environ trente-sept mille livres tournois; mais la cherté des denrées en Amérique y rendait cette somme fort modique. *Herrera, Decad.* 2, *lib.* III, *cap.* 2; *B. Diaz, cap.* 20.

Note xcviii, page 258.

Les noms de ces braves officiers, dont il sera souvent

(1) On pourrait joindre à cette nomenclature plusieurs autres ouvrages, notamment la *Storia antica del Messico* de l'abbé Clavigero. (D.L.R.)

parlé dans cette histoire, sont Juan Velasquez de Léon, Alonso-Hernandez Puertocarrero, Francisco de Montejo, Christoval de Olid, Juan de Escalante, Francisco de Morla, Pedro de Alvarado, Francisco de Salceda, Juan de Escobar, Ginez de Nortez. Cortez commandait en personne le vaisseau amiral. Francisco de Orozco, officier formé dans les guerres d'Italie, avait le commandement de l'artillerie. Le premier pilote était d'une habileté éprouvée, et se nommait Anto. de Alaminos[1].

Note xcix, page 260.

Les Espagnols ne perdirent dans ces différents combats que deux hommes, mais il y en eut un grand nombre de blessés. Quoiqu'il ne fût pas nécessaire de recourir à une cause surnaturelle pour rendre compte de leurs victoires éclatantes et des pertes peu considérables qu'ils faisaient, les historiens espagnols n'ont pas manqué de les attribuer à saint Jacques, leur patron, qui combattait, disent-ils, à la tête de leurs troupes, et dont le courage décidait du destin des batailles. Gomara est le premier qui ait parlé de cette apparition. On ne peut que s'amuser de l'embarras de B. Diaz del Castillo, flottant entre la crédulité qui lui fait ajouter foi à ce miracle, et sa véracité naturelle, qui ne lui permet pas de l'affirmer. «J'avoue, dit-il, que

(1) Herrera (Decad. II, lib. VI. p. 95) donne les noms de ces capitaines dans l'ordre suivant : Alonso Hernandez Puertocarrero, Alonso Davila, Diego de Ordàs, Francisco de Montejo, Francisco de Morla, Francisco de Saucedo, Juan de Escalante, Juan Velasquez de Léon, Christoval de Olid et Pedro de Alvarado. (D. L. R.)

nous devons tous nos exploits et toutes nos victoires à notre Seigneur J. C., et qu'à cette bataille le nombre des Indiens était si supérieur à celui des Espagnols, que si chacun d'eux eût seulement jeté une poignée de terre, ils nous auraient tous enterrés, si la miséricorde de Dieu ne nous eût pas protégés. Il se peut que la personne que Gomara dit être apparue sur un cheval gris pommelé ait été monseigneur l'apôtre saint Jacques ou monseigneur saint Pierre, et qu'il ne m'ait pas été permis de le voir, parce que j'étais un trop grand pécheur. Je me souviens d'avoir vu Francisco de Morla, monté sur un pareil cheval; mais un misérable mortel comme moi ne méritait pas sans doute de voir un de ces saints apôtres. Il se peut que Dieu ait voulu que les choses se soient passées comme Gomara le dit; mais, avant d'avoir lu sa Chronique, je n'avais jamais entendu dire par aucun des conquérants de l'Inde que rien de pareil fût arrivé. » *Cap.* 34.

Note c, page 267.

Plusieurs historiens espagnols rapportent ce fait, comme s'ils voulaient faire croire que les Indiens, chargés de ces présents, les avaient apportés de la capitale dans un aussi court espace de temps que les courriers en avaient mis à faire leur voyage. Cela n'est pas croyable, et Gomara rapporte une circonstance qui prouve qu'il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans cette occasion. Ce riche présent, qui avait été préparé pour Grijalva, lorsqu'il débarqua au même endroit, quelques mois auparavant, se trou-

vait tout prêt, lorsque Montezuma envoya des ordres pour le donner. *Gomara, Cron. cap.* 27, *pag.* 28.

Suivant B. Diaz del Castillo, le plat d'argent qui représentait la lune valait seul plus de vingt mille pesos, ce qui fait environ cent vingt-cinq mille livres tournois.

Note CI, page 274.

Ce commerce particulier était directement contraire aux instructions de Velasquez, qui portaient que tout le produit d'un commerce quelconque serait versé dans la caisse commune. Mais il paraît que les soldats avaient chacun une pacotille de bagatelles propres à un petit trafic avec les Indiens, et que Cortez, pour gagner leur amitié, encourageait cet échange clandestin. *B. Diaz, cap.* 41.

Note CII, page 289.

Gomara a publié un catalogue des différents articles qui composaient ce présent. *Cron. cap.* 49. P. Martyr ab Angleria, qui les vit après qu'ils furent arrivés en Espagne, et qui paraît les avoir examinés avec une grande attention, en donne une description détaillée qui est très curieuse, parce qu'elle offre une idée des progrès que les Mexicains avaient faits dans les différents arts de luxe. *De Insulis nuper inventis liber, pag.* 354, *etc.*

Note CIII, page 293.

Comme les anciens habitants des pays qui ont reçu après la conquête le nom de Nouvelle-Espagne man-

quaient d'animaux domestiques, ils avaient été obligés d'y suppléer pour le transport des fardeaux qui ne se faisait pas par eau. Une classe nombreuse d'individus appelés *Tlamama* ou *Tlameme* était élevée dès l'enfance pour le métier de portefaix, et ils le continuaient toute leur vie. Ils portaient de soixante à quatre-vingts livres pesant, faisaient ordinairement quinze milles par jour, et souvent ils entreprenaient avec cette charge sur le dos des courses de deux à trois cents milles, ayant fréquemment à voyager sur des montagnes escarpées. Le coton, le maïs et les autres marchandises dont ils étaient chargés, étaient placées sur leur dos dans des *petlacalli*, espèce de paniers ou de grosses caisses faits avec une espèce particulière de roseau, et couverts avec du cuir qui garantissait suffisamment les marchandises contre la pluie et le soleil. Ces caisses ou paniers, que les Espagnols nomment *petacas*, sont encore en usage dans le Mexique. *Voyez Clavigero, Stor. ant. del Messico, liv.* VIII, *sect.* XL, et M. le baron de *Humboldt, Essai polit. sur la Nouv.-Espagne, tom.* III, *pag.* 224.

(D. L. R.)

Note CIV, page 297.

Il n'y a rien de plus douteux dans l'histoire de la conquête de l'Amérique que le détail de ces armées innombrables que les Espagnols ont eu à combattre. Comme la guerre qu'ils soutinrent contre les Tlascalans fut une des plus difficiles, quoique de peu de durée, le récit des forces de ce peuple mérite de fixer

notre attention. Nous devons à trois auteurs les seules informations authentiques que nous en ayons. Cortez, dans sa seconde lettre à l'empereur, datée de Segura de la Frontera, le 30 octobre 1520, dit que les troupes tlascalanes se montaient, dans la première bataille, à six mille hommes, dans la seconde à cent mille, et dans la troisième à cent cinquante mille. *Relat. ap. Ramus. tom.* III, *pag.* 228. Bernal Diaz del Castillo, qui fut témoin oculaire, et qui se trouva engagé dans toutes les actions de cette guerre, assure que leur nombre se montait, à la première bataille, à trois mille, *pag.* 43; à la seconde, à six mille, *ibid.*; à la troisième, à cinquante mille, *pag.* 45. Gomara, qui fut le chapelain de Cortez après son retour en Espagne, et qui publia sa Chronique en 1552, adopte le calcul de Cortez, excepté pour la seconde bataille, où il prétend qu'il y avait quatre-vingt mille Tlascalans, *pag.* 49. C'était manifestement l'intérêt de Cortez de présenter sous un jour favorable et ses dangers et ses exploits; car il n'y avait que des services extraordinaires qui pussent faire oublier l'irrégularité de sa conduite en s'arrogeant un pouvoir indépendant. Bernal Diaz, quoique fort porté à faire valoir ses prouesses et celles de ses compagnons, n'avait pas le même intérêt à les exagérer, et il est probable que le récit qu'il fait du nombre des Indiens approche plus de la vérité. On ne peut assembler une armée de cent cinquante mille hommes sans de grands préparatifs et sans des provisions pour leur subsistance, dont les soins auraient exigé plus de prévoyance qu'on

n'en peut supposer aux Américains. La culture ne semble pas avoir été assez considérable à Tlascala pour fournir des vivres à une si grande armée. Quoique cette province fût beaucoup mieux cultivée que les autres parties de la Nouvelle-Espagne, car on l'appelait *le pays au pain*, les Espagnols furent réduits, pendant leur marche, à ne subsister que de *tunas*, espèce de fruit qui croît sans culture dans les champs. *Herrera*, *Decad.* 2, *lib.* VI, *cap.* 5, *pag.* 182.

Note cv, page 302.

On dit que ces malheureuses victimes étaient des personnes de considération. Il n'est pas probable qu'on ait employé cinquante personnes pour servir d'espions. On avait pris et renvoyé tant de prisonniers, et les Tlascalans avaient fait passer tant de messagers dans les quartiers des Espagnols, qu'il n'y avait aucune raison de hasarder la vie d'un si grand nombre de personnes, pour prendre des informations sur la situation et l'état de leur camp. La manière barbare avec laquelle Cortez a traité un peuple qui ignorait les lois de la guerre établies parmi les nations policées, a paru si révoltante aux historiens espagnols postérieurs, qu'ils ont diminué le nombre de ceux qu'il a si cruellement punis. Herrera dit qu'il fit couper les mains à sept, et les pouces à quelques autres. *Decad.* 2, *lib.* II, *cap.* 8. Solis prétend qu'on coupa les mains à quatorze ou quinze, et les pouces au reste, *lib.* II, *cap.* 20. Mais Cortez lui-même, *Relat. p.* 228, *B.* et Gomara d'après lui,

cap. 48, affirment que les cinquante eurent les mains coupées[1].

Note CVI, page 304.

Les chevaux étaient ce qui causait le plus grand étonnement à tous les peuples de la Nouvelle-Espagne. Ils crurent d'abord que le cheval et le cavalier, semblables aux centaures des anciens, ne faisaient qu'un seul monstre d'une forme horrible, et comme ils croyaient que les chevaux prenaient la même nourriture que les hommes, ils leur portaient à manger de la viande et du pain. Même lorsqu'ils s'aperçurent de leur erreur, ils s'imaginèrent que ces animaux dévoraient les hommes pendant la bataille, et que, quand ils hennissaient, c'était pour demander leur proie. L'intérêt des Espagnols n'était pas de les détromper sur ce sujet. *Herrera, Decad.* 2, *lib.* VI, *cap.* 11.

Note CVII, page 311.

Suivant Barthélemi de Las Casas, il n'y avait aucune raison de faire ce massacre, et ce ne fut qu'un acte de pure cruauté, commis principalement pour frapper de terreur les peuples de la Nouvelle-Espagne. *Relac. de la Destrucc. pag.* 17, *etc.* Mais le zèle de Las Casas le porte souvent à exagérer. D'un autre côté, *Bern. Diaz, cap.* 83, affirme que les premiers missionnaires envoyés par l'empereur dans la Nouvelle-Espagne

(1) Clavigero dit que Teuch, l'un des trois principaux Chempoallans qui se trouvaient auprès de Cortez, lui manifesta ses soupçons sur le but des envoyés Tlascalans ; qu'on les força par des menaces à révéler l'objet de leur mission, qui était de connaître la force et la disposition du camp afin de l'attaquer avec plus d'avantage la nuit suivante. (D.L.R.)

firent une enquête judiciaire sur cet événement, et qu'après avoir interrogé les prêtres et les chefs de Cholula, ils trouvèrent qu'il y avait réellement eu une conspiration contre les Espagnols, et que le récit envoyé par Cortez était exactement vrai. Son but à cette époque, et surtout son intérêt le portaient à gagner la bienveillance de Montezuma; il n'est donc pas probable qu'il eût pris une détermination qui tendait si visiblement à aliéner l'esprit de ce souverain, s'il ne l'avait pas jugée nécessaire à sa propre conservation. Mais il est vrai aussi que les Espagnols qui servaient en Amérique avaient un tel mépris pour les naturels du pays, et les croyaient si peu dignes du droit commun à tous les hommes, que Cortez a pu regarder les Cholulans comme coupables sur la preuve la moins certaine. La sévérité du châtiment était d'ailleurs excessive et atroce.

Note CVIII, page 312.

Cette description est prise presque littéralement de Bernal Diaz del Castillo, trop peu instruit dans l'art d'écrire pour avoir pu embellir son récit. Il rapporte dans un style simple et grossier ce que lui-même et ses compagnons pensèrent à cette occasion : « Qu'on « ne s'étonne pas, dit-il, si j'écris de cette manière ce « qui s'est passé alors, car on doit considérer que c'est « une chose que de rapporter, et une autre d'avoir vu « des choses qui n'ont jamais été vues ni entendues, « ni dites par les hommes. » *Cap.* 86, *pag.* 64, *B.*

Note CIX, page 328.

B. Diaz del Castillo nous donne une idée des fatigues et des souffrances qu'ils éprouvèrent à cette occasion et dans plusieurs autres. Pendant les neuf mois qu'ils restèrent à Mexico, tous, sans aucune distinction entre les officiers et les soldats, dormirent tout armés avec leurs cottes de maille et leurs gorgerettes. Ils étaient couchés par terre sur des nattes ou de la paille, et tous étaient obligés de se tenir prêts, comme s'ils avaient été de garde. « Ce qui me devint si familier, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui même, quoique fort « avancé en âge, je dors toujours avec mes habits, et « jamais dans un lit. Lorsque je visite mon *encomienda*, « je fais porter, par égard pour mon rang, un lit avec « mes bagages; mais je n'en fais jamais usage, parce « que je dors tout habillé, et que je me promène souvent la nuit en plein air pour voir les étoiles, suivant « mon ancienne habitude. » *Cap.* 108.

Note CX, page 331.

Cortez lui-même, dans sa seconde lettre à l'empereur, n'explique point les motifs qui le portèrent à condamner Qualpopoca aux flammes, et à faire mettre Montezuma aux fers, *Ramus.*, III, 236. *B.* Diaz passe sous silence les raisons de ce premier fait, et la seule cause qu'il donne du dernier, c'est qu'on voulait prévenir tout obstacle à l'exécution de la sentence prononcée contre Qualpopoca, *cap.* 95, *pag.* 75. Mais puisque Montezuma était le prisonnier de Cortez et entièrement en son pouvoir, l'insulte faite à ce mo-

narque ne pouvait servir qu'à l'irriter sans nécessité. Gomara suppose que Cortez n'avait point d'autre objet que d'occuper Montezuma de ses propres malheurs, afin qu'il donnât moins d'attention à ce qui arrivait à Qualpopoca, *Cron.* 89. Herrera est du même sentiment, *Decad.* 2, *lib.* VIII, *cap.* 9. Mais ce moyen de faire supporter une offense à un homme en lui faisant de nouveaux outrages, semble fort étrange. Solis croit que Cortez ne voulait qu'intimider Montezuma, afin qu'il ne fît aucun effort pour faire délivrer les victimes; mais ce monarque était si soumis, et il avait si lâchement remis les prisonniers à Cortez, qu'il n'y avait à craindre aucune opposition de sa part. Si l'on n'adopte pas la manière dont j'ai cherché à expliquer la conduite de Cortez à cette occasion, je crois qu'on doit la regarder comme un de ces actes de pure barbarie et d'oppression, qu'on ne trouve que trop fréquemment dans l'histoire de la conquête de l'Amérique.

Note cxi, page 336.

Solis, *lib.* IV, *cap.* 3, prétend que ce fut Montezuma lui-même qui fit la proposition de rendre hommage au roi d'Espagne, afin d'engager les Espagnols à quitter ses états. Il dépeint sa conduite en cette occasion, comme fondée sur la plus profonde politique, et suivie avec tant d'adresse que Cortez lui-même y fut trompé; mais on ne trouve rien dans les historiens contemporains, tels que Cortez, Diaz et Gomara, qui puisse justifier cette assertion. Jamais Montezuma n'a montré en d'autres occasions cet art et cette politique.

La douleur dont il fut pénétré en se soumettant à cet acte d'humiliation était naturelle, si l'on suppose qu'il a été involontaire. Mais, suivant Solis, elle aurait été contradictoire et incompatible avec son projet de tromper les Espagnols.

Note CXII, page 339.

Les Espagnols, malgré leur industrie et leur pouvoir, ne purent point trouver d'or dans plusieurs provinces. Dans d'autres ils ne se procurèrent que quelques bagatelles de peu de valeur. Montezuma assura Cortez que le présent qu'il offrait au roi de Castille, après lui avoir rendu hommage, comprenait toutes les richesses amassées par son père, et qu'il avait déjà donné aux Espagnols le reste de son or et de ses bijoux. *B. Diaz, cap.* 104. Gomara dit que tout l'argent qu'on recueillit montait à cinq cents marcs, *Cron. cap.* 93; ce qui s'accorde avec le récit de Cortez, que le quint de l'argent pour le roi fut de cent marcs, *Relat.* 239, *B.* De sorte que la somme totale de l'argent ne monta qu'à quatre mille onces, à raison de huit onces par marc; ce qui fait voir que la proportion de l'argent avec l'or a été fort petite.

Note CXIII, page 340.

Solis, *lib.* IV, *cap.* 1, met en question la vérité de ce fait, par la seule raison qu'il était incompatible avec la prudence qui distinguait le caractère de Cortez. Mais il aurait dû se rappeler l'impétuosité de son zèle à Tlascala, qui n'avait pas été moins imprudent.

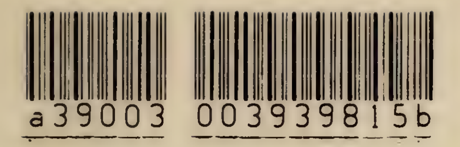
Il dit que cela est démontré par le témoignage de B. Diaz del Castillo, de Gomara et de Herrera. Tous s'accordent en effet à rapporter cette démarche inconsidérée de Cortez, et ils ont eu raison de le faire, puisque Cortez lui-même en parle dans sa seconde lettre à l'empereur, et qu'il paraît même s'en glorifier. *Cortez*, *Relat. Ramus*, III, 140. Ce qui est une des preuves sans nombre, que Solis a consulté avec peu de soin les lettres de Cortez à Charles-Quint, qui cependant sont les sources les plus authentiques où l'on doive puiser des lumières sur ses opérations.

FIN DES NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS,

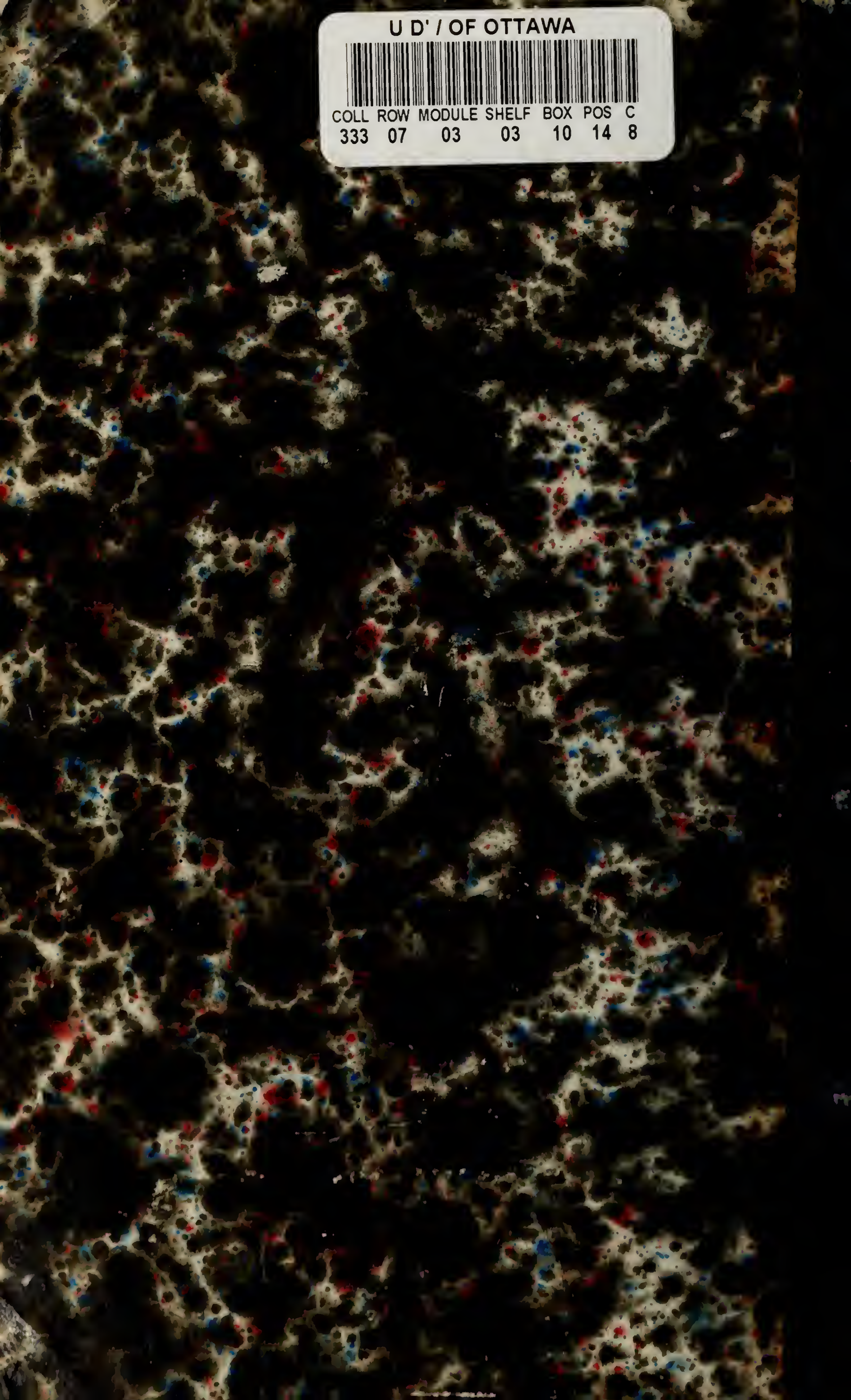
ET DU SECOND VOLUME.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



CE E 0143
.R74 1828 V002
COO ROBERTSON, W HISTOIRE DE
ACC# 1088147



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 03 10 14 8